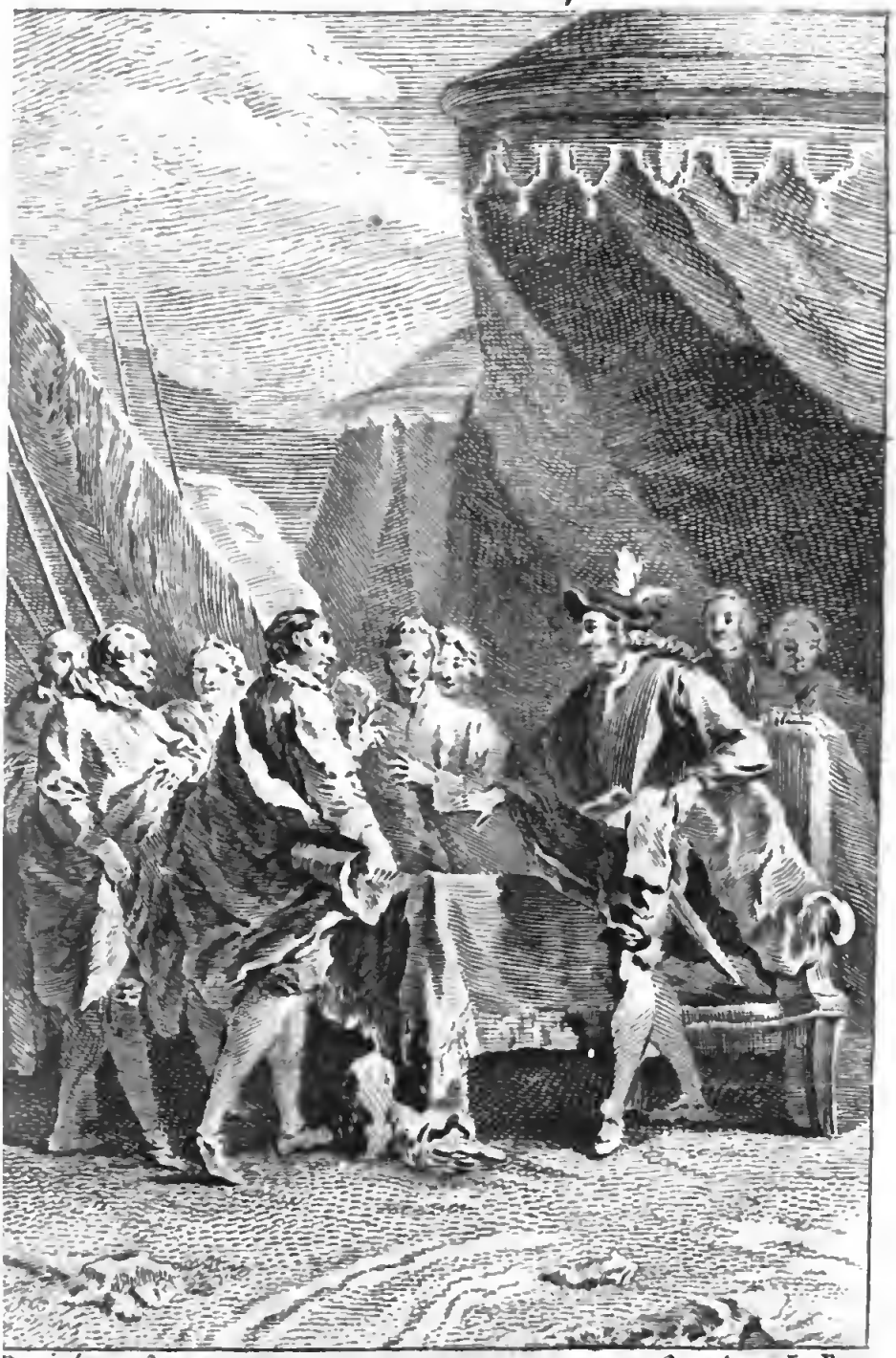
5. 10. 380

5 Q. 10.

LE SPECTACLE
DE
LA NATURE.



Dessiné par Cazes. *Gravé par Le Bas.*

Tous les Hommes nous sont chers.

Voyez la Page 607 du septiéme Tome, et Vie de Turenne par Ramsai.

LE SPECTACLE DE LA NATURE, OU ENTRETIENS SUR LES PARTICULARITÉS DE L'HISTOIRE NATURELLE,

Qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes-Gens curieux, & à leur former l'esprit.

TOME SIXIEME,

CONTENANT CE QUI REGARDE l'Homme en Société.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE & Fils, rue S. Jacques à la Vertu.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

PVB. BIBLIOTH.

LE SPECTACLE DE LA NATURE.

Contenant ce qui regarde l'Homme en Société.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

ENTRETIEN PREMIER.

TANT de biens placés autour de l'homme, & renouvellés la plûpart d'une année à l'autre, à proportion de ſon beſoin ; cet appareil d'organes deſtinés à lui en aſſurer la poſſeſſion ; cette intelligence capable d'en perfectionner l'uſage & d'en glorifier l'Auteur ; toutes ces diſtinctions qui ne ſe trouvent réunies que pour l'homme, nous ont manifeſté le

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

ſpectateur de la nature, l'uſufruitier de la terre, & le maître de ce qu'elle contient. Ses lumières & ſon expérience devoient embraſſer tout ſon domaine : auſſi le voyons-nous jouir de ſa dignité & de toutes ſes prérogatives quand il s'occupe à régler ſa conduite & ſes travaux. Il ne devient ridicule que quand d'agriculteur & de gouverneur qu'il étoit né, il s'aviſe de vouloir être l'interpréte de la nature, & d'attribuer à ſon intelligence la déciſion de ce que Dieu a réſervé à ſon propre conſeil.

Une choſe ſemble le dégrader, ou obſcurcir la prééminence du poſte auquel nous l'avons vû élevé. L'homme n'eſt point ſeul ici. Le genre humain couvre la terre. Appellerons-nous encore prééminence un rang qu'il partage avec des millions d'égaux?

La Société mèt l'homme en poſſeſſion de ſon domaine.

Il eſt des biens qu'on peut poſſéder avec jalouſie, & dans leſquels nous ne ſouffrons ni aſſociation, ni diviſion. Il n'en eſt pas ainſi de notre domaine. L'homme n'en eſt revêtu qu'autant qu'il entre en ſociété avec ſes ſemblables, & il perd en effet tous ſes droits à meſure qu'il ceſſe d'être ſociable.

Quoique la Providence divine nous diſpenſe ſes faveurs avec une telle écono-

mie qu'elle en fait ſouvent la récompenſe de nos recherches, pour rendre par-là notre travail plus animé; il ne faut pas cependant que la vûe de tant de riches poſſeſſions, de tant de belles connoiſſances, & de tant d'opérations d'un ſuccès immanquable, nous faſſe admirer l'homme outre meſure, & nous jette dans l'illuſion. Ç'en ſeroit une de croire qu'il ait été accordé à un homme ſeul de découvrir & d'acquérir ſucceſſivement par lui-même tout ce que nous venons de voir. Les fruits de l'intelligence & les fruits de la terre ne ſont accordés à aucun de nous dans une étendue ſuffiſante, ſi ce n'eſt par le miniſtère des autres hommes, & avec l'obligation du réciproque. Tandis que chaque homme fait valoir pour le bien commun ſon induſtrie particulière, la ſociété lui témoigne ſa reconnoiſſance, en lui fourniſſant tous les autres ſecours dont il a beſoin. Elle lui livre les découvertes de tous les âges, & les productions de tous les lieux. Elle ménage ſon tems & ſa peine. C'eſt proprement à la ſociété & non à aucun homme que tout a été donné : c'eſt uniquement par elle que l'homme participe à la diverſité des préſens du Créateur.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

De même que les productions de la terre, les talens humains ſont épars d'un bout de notre ſéjour à l'autre, afin que les habitans s'entredemandent ce qu'ils ſavent, comme ils s'entrecommuniquent ce qu'ils poſſédent. Celui qui ſort de la ſociété fait donc un double mal. Il perd ſon tems à chercher laborieuſement ce que la ſociété lui offre d'une façon expéditive; & il néglige ou enfouit injuſtement un talent qu'il avoit reçu pour elle. Par-là il eſt ſenſible que Dieu s'eſt propoſé de mettre ici, non des ſolitaires, mais des citoyens.

Ceux qu'on appelle Solitaires ne ceſſent pas d'être citoyens.

Gardons-nous cependant de confondre la retraite avec la ſolitude. Pour être citoyen, il n'eſt point néceſſaire d'être toûjours dans la foule. Au contraire la vie la plus tumultueuſe eſt fort ſouvent la plus inutile. Celui que l'eſprit de Dieu conduit dans la retraite, n'eſt pas un ſolitaire miſantrope qui ſe refuſe au bien commun; mais un citoyen prudent qui évite des périls plus forts que lui. Ce ſera un Paul ou un Hilarion qui ſe veut ſouſtraire à la haine de ſes perſécuteurs & au danger d'une chute déplorable; ou un Rancé qui ſe dérobe à la contagion du ſiécle dont il n'a que trop éprouvé l'impreſſion & la malignité; ou un

Mabillon qui ſe recueille tout entier pour être moins diſtrait dans ſes travaux vraiment eccléſiaſtiques. Mais de tels hommes n'ont ceſſé de porter tous leurs freres dans leur cœur, ni de travailler pour eux de toute l'étendue de leur pouvoir. L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

Il y a des retraites où l'on ne mèt en œuvre que des talens fort bornés & fort communs, tels que celui de cultiver un jardin, celui de ſervir des malades, de faire une étoffe, ou de tailler la pierre. Mais de tels établiſſemens, loin d'être blâmables parce qu'ils ſont à l'écart, ſont au contraire les ſupports & les modéles de la ſociété, lorſque le travail & la fraternité y ſont particuliérement en honneur.

C'eſt en effèt à cet amour actif & ſecourable que toutes les pages de l'Evangile nous rappellent. Le renoncement qu'il demande n'eſt point la ſortie du monde ou la haine de la ſociété, mais la deſtruction des attaches de cet amour propre qui ramène tout à lui-même, & qui au lieu de ſervir ſes freres ne cherche qu'à en être ſervi. Loin de nous permettre la haine, il ne nous permèt pas ſeulement l'indifférence ou l'inaction, puiſqu'en nous obligeant à aimer tous

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

les hommes comme nous-mêmes, il aſſure des ſecours à tous ceux que nous ſommes à portée ou en état de ſecourir : & il nous apprend à ne répondre à l'inimitié même que par des bienfaits. Quiconque chercheroit un déſert pour s'affranchir de tout devoir envers la ſociété, ſeroit ou un idiot ou un monſtre : & bien loin d'être Chrétien, il ne ſeroit pas même Philoſophe, quoique ce ſoit bien peu de choſe de n'être que Philoſophe.

En effet la philoſophie qui ſe vante de rendre les hommes ſociables, n'a ni connu la vraie origine de la ſociété, ni aſſuré à cette ſociété les vrais appuis qui la peuvent maintenir. Dans la recherche du principe qui a pu attrouper quelques familles, elle a fait honneur de cette confédération au beſoin qui les preſſoit, & aux réfléxions de quelques légiſlateurs. En quoi elle a raiſonné auſſi peu juſte que quand elle s'eſt figuré que le mouvement qui entretient la nature avoit pu la former ; & que la pouriture qui nourit les vermiſſeaux ſortis du ſcarabée & de la mouche, en avoit néceſſairement ordonné les germes ſpécifiques. De-là tous ces ſyſtêmes de phyſique & de morale où Dieu n'entre pour rien. Ce ne

Origine & fondement de la Société.

ſeroit pas philoſopher, ſi nous en croyons ces docteurs, que de recourir à Dieu quand il s'agit des cauſes phyſiques formatrices des êtres, puiſqu'un peu de boue & de chaleur étant donné, il en naîtra tout de ſuite un ſoleil & une terre, des oiſeaux & des quadrupedes, un homme fidélement ſuivi de ſa femme, du blé & de l'eau pour les nourir, en un mot le monde & tout ſon appareil. Le grand Deſcartes a vû tout cela éclorre de ſa matière mûe en tourbillon, *ſans que Dieu y mît aucun ordre*; & depuis lui, d'autres ont pouſſé bien plus loin la phyſique. Deſcartes ne pouvoit ſe paſſer de Dieu pour avoir la boue primitive & le mouvement formateur des eſpéces: ce ſont les deux uniques points qu'il demandoit à Dieu. Les nouveaux venus après avoir vû ou crû voir avec Deſcartes le ſoleil & la lune, un homme & juſtement une femme ſortir de la pouſſière, non comme les productions d'un conſeil ſpécial, mais comme les effets néceſſaires du mouvement de tourbillon, n'ont pas vû plus de néceſſité pour attribuer la boue & le mouvement à un conſeil. Ils ont donc mis à part le conſeil, & n'ont plus connu que la matière.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

L'ORIGIDE DE LA SOCIÉTÉ.

Selon eux la morale doit ſe traiter de même, ſans que Dieu y intervienne. Qu'eſt-elle autre choſe que l'amas ou le corps des régles que les hommes doivent ſuivre entr'eux? il faut donc chercher ces régles dans la cauſe & dans l'intention qui attroupe des hommes. Or il n'y a que le beſoin & les réfléxions des légiſlateurs qui les aïent réunis. Il ne faut donc pas étendre les droits & les devoirs de la ſociété plus loin que l'intérêt. De-là cette doucereuſe morale d'Epicure qui régle la meſure de nos devoirs ſur le parfait contentement de toutes nos facultés. De-là les principes auſſi riſibles de Hobbes & de Machiavel qui ne connoiſſent rien de légitime & d'honnête que ce qui plaît au légiſlateur, parce que ce chef de la ſociété étant par ſa place à portée de connoître les beſoins du corps entier, ſa volonté devient, diſent-ils, la régle de la juſtice, & même de la religion qu'il faut ſuivre. Les Déiſtes modernes peu différens des vieux Epicuriens, regardent l'homme comme un animal ſans aucune prééminence qui le diſcerne des autres animaux ſes conſorts & commenſaux. Originairement la bête & l'homme picoroient enſemble les mêmes bayes, & croquoient le même gland. Pour avoir une meilleure

part aux fruits de la terre, l'homme s'eſt joint à un autre homme : & les devoirs de la ſociété ne ſont rien de plus que des compenſations de différentes utilités. Les Stoïciens ont pris la choſe un peu autrement, & en ſupprimant l'intérêt, ils s'affranchiſſent de toute redevance, ce qui rentre en un ſens dans le même principe. Car comme ils ſont perſuadés que l'homme ſe ſuffit à lui-même, & que ni la douleur perſonnelle, ni les inſultes d'autrui n'ont aucune priſe ſur un eſprit qui raiſonne ; ils ſe tiennent à part : ils ne prennent aucune compaſſion de ceux qui ſe diſent malheureux : & le même déſintéreſſement qui les empêche de rien exiger des autres, fait qu'ils ne doivent rien à perſonne. Ainſi les philoſophes qui font de l'homme un animal ſolitaire, ruinent conſéquemment ſes devoirs : & la plûpart de ceux qui en font un animal ſociable ne les établiſſent guères mieux, en les meſurant uniquement ſur l'intérêt.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

Après avoir conſulté les philoſophes, écoutons l'expérience. Le langage de celle-ci eſt fort différent du leur, & ſe trouve le même que celui de l'Écriture. Obſervons ce qui ſe paſſe parmi les animaux : les inclinations & les organes qu'ils ont reçûs, décident de leur ſort,

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

& des intentions de leur auteur. Quelques-uns comme les caſtors & les abeilles aiment à vivre en communauté : & leurs organes leur deviennent inſuffiſans quand ils ſont ſeuls. Cet amour de la ſociété produit ſans doute leur vrai avantage. Mais ce n'eſt pas l'obſervation de l'utilité qui les a diſpoſés à s'unir. Leur bonheur eſt l'effet d'une impreſſion dominante & antérieure au ſentiment de l'utilité. Au contraire dans les autres animaux, inclinations & organes, tout les diſpoſe à la déſunion. Il eſt vrai que la mere montre d'abord une amitié tendre pour ſes nouriſſons quoiqu'elle n'attende rien de réciproque de leur part : & cette tendreſſe inexprimable qui lui a été inſpirée pour ſon petit dure autant que le beſoin de celui-ci. Quand il commence à ſe pouvoir paſſer d'elle, la mere l'éloigne avec dureté, & ſon amitié ſe change en indifférence, ou même en haine. Le pere qui n'eſt point deſtiné à le nourrir ne lui témoigne aucune affection : communément il ne le connoît pas. Toutes ces façons avertiſſent le petit qu'il faudra bientôt pourvoir par lui-même à ſes beſoins. La ſéparation faite, le pere, la mere, & les enfans ne ſe connoiſſent plus. En effet leurs organes ne les diſpo-

ſent point à s'entr'aider, ou à ſe conſtruire des habitations communes. Ils n'ont aucune connoiſſance des nombres ni des meſures. Ils ne ſavent diſtinguer que leur nouriture, ni rien ſaiſir de plus. Le cheval avec ſon ſabot maniera-t-il le maillèt & l'équerre ? le cerf avec ſon bois ſe préparera-t-il une baraque ou une tente ? il n'y a chez eux ni outils, ni déſirs, ni induſtrie qui les raprochent. Tout les diſpoſe à vivre chacun à part : & ceux qui vivent enſemble ne forment que quelques petites troupes abſolument bornées à un même lieu. L'homme ſeul quoique bien avoiſiné étend plus loin ſes correſpondances, & ſe trouve lié avec un autre homme qui eſt ſéparé de lui par des trajèts de mer. Cette paſſion univerſelle pour la ſociété eſt dans l'homme, comme ſes bras, un préſent du Créateur. Ce n'eſt point l'eſpérance de l'utilité qui a fait avoir à l'homme des bras, des mains, des jointures & cette admirable diverſité de mouvemens. Ce n'eſt point le beſoin qu'il a de ſe couvrir & de ſe loger qui a mis la laine ſur le dos des brebis, & qui a fait naître des forêts auprès de lui, ou étendu des lits de pierre ſous ſes piés. Ces outils & ces ſecours remédient à ſes beſoins : mais

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

ils ont précédé ſes beſoins. Une intention, une volonté ſupérieure a fait le bras pour tailler la pierre : mais la philoſophie, parce qu'elle a fait des remarques ſur l'utilité des bras & de la pierre, auroit mauvaiſe grace à s'attribuer l'invention de la pierre & des bras. Elle n'a pas plus de grace à attribuer la naiſſance de la ſociété aux beſoins réciproques, & à l'invention de Nimrod ou de Dracon. Il n'eſt pas douteux que les ſecours mutuels ne ſoient dans les deſſeins de Dieu le fruit infaillible de l'aſſociation, & la juſte récompenſe de l'harmonie. Mais l'amour de la ſociété eſt avant toute utilité. C'eſt l'intention de Dieu : c'eſt notre état, en ſorte que notre utilité venant à ceſſer, nous ne ſortons pas pour cela de la ſociété, ni ne ſommes affranchis en aucun tems des liens qui nous attachent à elle. C'eſt la main de Dieu qui les a formés.

La philoſophie a réellement eſſayé de les rompre, quand elle a oſé dans tant de ſectes anciennes & nouvelles ramener tous nos devoirs à la meſure de nos plaiſirs ou de nos beſoins. Le beſoin ſeul eſt un mauvais maître. Il n'en faut rien attendre de bon dès qu'il eſt devenu indolent par l'abondance, ou inſolent par la force. Pour former la ſociété qui cou-

vre la terre, Dieu n'a pas attendu les leçons du beſoin, ni celles des légiſlateurs. Il a employé des moyens plus efficaces & plus infaillibles. Il a donné à l'homme des bras & divers talens : mais ils lui ſont inutiles s'il ne les mèt en œuvre conjointement avec ſes ſemblables. Il lui montre des proviſions prêtes à le vêtir, à le loger, & à le nourir : mais l'homme perd l'uſage du néceſſaire, s'il ſe ſépare de la ſociété. Je vous l'ai fait voir autrefois *. L'homme en tout ceci ſent l'œuvre de Dieu, & ſe conforme à l'intention du Créateur en travaillant avec ſon ſemblable : mais comme les réfléxions qu'il peut faire ſur le beſoin de ſe nourir n'ont ni introduit la coutume de manger, ni produit les nouritures ; de même la réfléxion la plus philoſophique ſur l'avantage que les hommes trouvent à s'entr'aider, n'a non plus produit la ſociété, qu'elle n'a produit d'autres hommes. Tous enſemble, & les matières qui les occupent, & les correſpondances qui les uniſſent, ſont viſiblement d'une inſtitution ſupérieure aux tems & aux vûes des philoſophes. Par-là les devoirs ou les fondemens de cette ſociété ſe trouvent auſſi anciens & auſſi immuables que l'intention de ſon auteur.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

* *Voyez la Lettre qui finit le I. tome.*

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

Ce n'eſt donc ni le mouvement qui a formé la nature & les différens êtres ; ni le beſoin ou la philoſophie & la politique qui ont formé les diverſes parties & les diverſes inclinations de la ſociété ; mais la ſociété & la nature ſont l'ouvrage d'une Providence adorable qui employe le mouvement pour entretenir l'univers, & qui fait marcher la ſociété tant par la direction des meilleurs eſprits, que par l'aiguillon du beſoin.

Les philoſophes en aſſignant pour cauſe de la ſociété ce qui en étoit uniquement l'aide & le moyen, n'ont établi que de faux devoirs, plus capables de l'ébranler que de l'affermir. L'expérience qui nous conduit à une cauſe invariable, établit un amour de la ſociété & des obligations qui ſont toûjours les mêmes, quelque interruption qu'il y ait dans nos intérêts & dans nos plaiſirs. Les membres qui la compoſent, peuvent nous nuire ou nous combler de biens : mais ni le raſſaſiement ne nous diſpenſe de travailler pour elle, ni le dépit ne nous permèt de la quitter, puiſque dans l'ordre de Dieu c'eſt à elle que nos bras & notre induſtrie appartiennent.

Les Payens guidés par des lumières fauſſes, & les Juifs mêmes éclairés par une

révélation qui n'étoit que commencée & préparatoire, ont pû penſer qu'ils n'étoient tenus d'aimer que leurs amis. Des leçons froides & des lumières imparfaites n'ont pû rendre les modéles de la charité fort communs, ni multiplier les exemples de la douceur fraternelle. Pour procurer une partie du bien néceſſaire il a fallu aider l'inſtruction, tantôt par des loix pénales, tantôt par des idées d'honneur, de vengeance, d'amour de la patrie. Les paſſions ſont venues au ſecours de la doctrine, & ont ſuppléé au défaut des vrais principes qu'on avoit perdus ou obſcurcis. Mais la paſſion & des vûes bornées ne ſavent, non plus que le beſoin, ni aller juſqu'où il faut, ni s'arrêter où il faut. En un mot, la raiſon n'a pas ſuffi pour faire des citoyens parfaits.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

Il n'y a que l'amour ſincère & tendre de tous les hommes conſidérés comme les enfans d'un même pere, & comme les freres d'un même Sauveur; il n'y a que le Chriſtianiſme qui ſans diſpute & ſans incertitude rempliſſe envers les hommes toute juſtice: tout autre principe eſt ſuſpect & inſuffiſant. L'amour ſeul évite en tout de nuire à ſon prochain: comment voudroit-on faire tort à ce qu'on aime? Le Chriſtianiſme eſt donc la per-

Rom. 13: 10.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

fection de la société, puisqu'il poursuit l'injustice jusques dans ses racines, en supprimant l'amertume & la haine.

Le philosophe peut paroître citoyen & aimer sa patrie, sans aimer la justice. Mais celui qui aime la justice, & même ses ennemis, aime à coup sûr sa patrie. Il ne suffit pas cependant pour être Chrétien de savoir le Christianisme & d'en faire profession. Toutes les critiques qu'on fait des Chrétiens dans l'intention d'attaquer le Christianisme, portent visiblement à faux. On n'est vraiment Chrétien qu'autant qu'on aime ses freres : & qui n'aime point, quoique décoré d'un beau nom, demeure comme mort à la justice. Le caractère auquel on reconnoît le disciple du docteur de la charité, c'est d'aimer les hommes comme il les a aimés. Si la haine est la ruine de la société, & que l'amour en soit le lien sûr ; il est clair que qui dit un vrai Chrétien dit un vrai citoyen : & si je cherche ici mon citoyen dans le Christianisme, c'est parce que je ne le trouve que là. Par tout ailleurs je n'en vois que des apparences destituées de principes & de stabilité.

Joan. 13 : 34. & 35.

Il est par conséquent bien inutile d'aller puiser les premiers devoirs & la vraie science de la société dans des raisonne-

mens ou dans une philoſophie toûjours timide & incertaine. Ce ne ſera ni Ariſtote ni Puffendorf que je prendrai pour maîtres. Ils pourront m'apprendre quelques uſages d'une inſtitution prudente, quoiqu'arbitraire & humaine : mais c'eſt dans la révélation que nous puiſerons de ſûres connoiſſances. Les effets admirables de cet eſprit bienfaiſant que l'Evangile reſpire, nous montrent qu'il appartenoit à celui qui a fait l'homme & la ſociété, de nous apprendre ce qui pouvoit en amener les membres à la perfection. Il a conduit l'ancien peuple chargé du dépôt des promeſſes, par des loix dures, & proportionnées à la groſſiéreté des Hébreux comme à la conſervation du dépôt. Mais nous trouvons toute la beauté & tous les devoirs de la ſociété dans la premiére création de l'homme & dans l'Evangile qui le réforme.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

Une des plus importantes vérités de l'Écriture ancienne eſt celle-ci : Que Dieu a fait l'homme à ſa reſſemblance & pour gouverner tout ſur la terre. Une des plus importantes maximes du nouveau Teſtament, & le but de toute la réyélation, eſt qu'en aimant Dieu nous nous aimions les uns les autres comme nous nous aimons nous-mêmes. Ces deux vérités s'entr'aident

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

admirablement. La première nous instruit de nos devoirs : la seconde nous fournit le moyen de les exercer & d'en jouir. L'expérience en démontre l'accord. Plus les hommes ont respecté l'union & la fraternité, plus ils ont été heureux. Le Misantrope au contraire en sortant de la société n'a plus de droit au pain que Dieu multiplie par les mains des hommes ses semblables. Il perd jusqu'à l'exercice de son domaine sur les animaux. Il en sera impunément insulté dans sa solitude : c'est un roi qui est sorti de ses états. Seul hors de ses frontières, on ne le connoît plus. Il a tout perdu.

Mais si les Misantropes, tels que sont, par exemple, les Bronzes de la Chine, les Bracmanes des Indes, & tant d'autres philosophes sauvages qui passent leur vie à part dans des extases auxquelles Dieu ne les avoit point appellés, peuvent justement être regardés comme déserteurs de la société ; ils n'en sont pas à proprement parler, les destructeurs. Ils sont à plaindre : mais ils ne sont pas dangereux.

Les vrais destructeurs de la société sont les philosophes anti-chrétiens, qui en rompent les premiers liens par des plaisirs sans régle, & par le mépris des loix révélées. Que penserions-nous d'un

homme qui oſeroit redire publiquement ce que Cartouche enſeignoit à ſes diſciples dans le fond des bois de Villers-Cotterêts ; qu'on peut être honnête homme, & même utile à ſa patrie, en volant ſon prochain, pourvû qu'on évite de le tuer? Cette doctrine, dirions-nous, trouble tout l'ordre de la ſociété : & la douceur de Cartouche eſt une extravagance, puiſque permettre le vol, c'eſt ouvrir deux larges portes à l'homicide : car celui qui voudra défendre ſon bien, tuera ; & celui qui veut l'enlever, tuera auſſi, ou pour l'avoir, ou pour ſe ſauver. Tel & plus pernicieux encore eſt le raiſonnement de ceux qui regardent comme une choſe indifférente d'ôter à un mari la propriété du cœur de ſon épouſe, & qui au mépris du mariage, de l'éducation, & des premiers intérêts de la ſociété, ont oſé avancer & publier par l'impreſſion cette étrange maxime, que ſi David a été blâmable, ce n'eſt pas d'avoir vû Bethſabée, mais uniquement d'avoir tué Urie. Quand l'eſprit de l'homme qui n'a point la révélation pour guide, raiſonne mal, il égare. Quand il raiſonne bien, il n'a point d'autorité pour ſe faire croire : c'eſt donc une école dangereuſe ou peu utile, & il nous en faut une plus ſûre.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

LE MARIAGE.

ENTRETIEN SECOND.

LE Mariage eſt le germe & le maintien de toute la ſociété. Il en eſt le germe & l'origine, puiſque tous les hommes ſont provenus d'un homme & d'une femme. Il en eſt le fondement & le ſoutien, puiſque le mariage ſupprimé le genre humain périroit. Cherchons d'abord quel eſt le premier modéle de cette union : nous en connoîtrons plus aiſément les avantages & les devoirs.

En tirant l'homme de ſa ſolitude, Dieu pouvoit d'abord lui donner pluſieurs femmes, ou ne lui en donner qu'une. Si la pluralité des femmes eût été le bien de l'homme & l'avantage de la ſociété, Dieu n'auroit pas laiſſé Adam durant une nombreuſe ſuite d'années ſans autre compagnie que celle d'une ſeule épouſe. Il n'auroit pas débuté par une imperfection. S'il a donc jugé qu'une femme étoit pour Adam une aide ſuffi-

ſante, ç'a été pour nous montrer d'abord le modéle & la régle de cet état. Tous ceux qui ont voulu changer cet ordre primitif n'ont ni procuré ni connu le bien de la ſociété. LE MARIAGE.

Tantôt pour parvenir à un avantage prétendu, tantôt pour éviter un inconvénient poſſible ou imaginaire, les philoſophes préférant leur raiſonnement à l'ordre établi, avancèrent de tems à autre ſur le mariage, des ſyſtèmes fort différens.

Le divin Platon voyoit clairement la néceſſité abſolue de la communauté des femmes. Mahomet & ſes ſectateurs, qui ne ſont que les partiſans d'un Déiſme commode, & accompagné de quelques menues pratiques ſans gêne, voyent encore plus clairement la néceſſité de s'aſſurer à chacun, à force de clôtures & de précautions, la propriété de leurs femmes; & d'en avoir chacun trois, & même autant qu'il leur eſt poſſible d'en entretenir. D'autres Déiſtes aſſortiſſent l'engagement d'un mariage légitime, & connu, avec des liaiſons clandeſtines, mais paſſagères: & c'eſt encore la raiſon pure qui les conduit à ce ſyſtème. Qu'eſt-ce que la raiſon n'a pas entrepris d'établir & de défendre, en s'autoriſant de l'évidence?

LE MARIAGE. Pour nous, mon cher Chevalier, nous ne faiſons pas conſiſter la gloire de la raiſon à établir des régles nouvelles; mais à ſuivre la régle qui eſt faite, & à conformer l'union de l'homme & de la femme à la volonté de celui qui l'a inſtituée.

C'eſt pour mettre dans la ſociété la paix, la bonne éducation, les proviſions néceſſaires, les avis, la conſolation, & tous les ſecours les plus infaillibles, que Dieu a d'abord impoſé & facilité à l'homme l'obligation d'aimer ſa femme, & de lui demeurer fidéle, en la lui faiſant regarder comme une partie de lui-même. Il voulut qu'elle fût dans ſa formation, ce qu'elle devoit être dans la ſociété du mari; & que comme elle étoit vraiment *l'os* provenu *de ſes os, & la chair* provenue *de ſa chair, des deux il ſe formât un ſeul tout.*

Telle eſt la haute idée que l'Écriture nous donne du mariage: en le rappellant à cette origine elle nous en montre l'excellence & la ſtabilité. La ſtabilité en eſt telle que le mari ne doit non plus rompre avec ſon épouſe, qu'il ne peut rompre avec lui-même. L'excellence en eſt telle que cette liaiſon eſt ſupérieure à toute autre, & que l'attachement qu'un

homme doit à ſon pere eſt ſubordonné à celui qu'il doit à ſon épouſe. LE MARIAGE.

Par la ſuite l'exemple de Lamech, un des deſcendans de Caïn, & le déſir, ſoit de ne pas manquer de poſtérité, ſoit d'avoir une poſtérité nombreuſe, introduiſit preſque par-tout la pluralité des femmes & la liberté de les répudier. Dieu ne jugea pas néceſſaire d'aſſujétir à une loi plus ſévère les patriarches élevés dans ces uſages. Il leur confia les promeſſes : mais il ne les deſtina pas à réformer le cœur humain & à rétablir l'ordre primitif. Ce grand ouvrage étoit réſervé à ſon Fils, à ſon Verbe, qui devoit être le réformateur du genre humain, comme il en étoit l'auteur. C'eſt avec toute l'autorité d'un maître que le Sauveur ſupprimant pour toûjours la liberté du divorce ou des conjonctions arbitraires, ramène le mariage à l'unité de la première inſtitution, & *ôte à l'homme le pouvoir de déſunir ce que Dieu a conjoint.*

La pluralité des femmes pourquoi accordée aux Patriarches.

Ce peu de paroles que je viens de citer de l'Écriture, tant ancienne que nouvelle, établit plus de vérités & procure plus de ſolides biens à la ſociété que tous les ſyſtêmes des philoſophes, & que tous les traités des politiques ſur

LE MARIAGE.

le mariage. Tous les raiſonnemens & arrangemens qu'on a faits ſur cette matière tendent plûtôt à flatter le particulier ennemi de la contrainte, qu'à procurer au genre humain l'ordre, le repos, & la bienſéance. Il n'apartient qu'à l'auteur de la ſociété d'en aſſurer tout d'un coup l'état & les vrais avantages par l'étroite obligation impoſée à l'homme de ſe contenter d'une ſeule femme, & de lui demeurer inſéparablement uni. La philoſophie & la cupidité, s'il les faut ſéparer, courent dans leurs opinions après quelques avantages particuliers, ou extrêmement bornés, & manquent les biens les plus eſſentiels, comme auſſi les plus étendus.

Le mariage indiſſoluble d'un ſeul homme avec une ſeule femme, peut occaſionner quelque amertume, quelque inconvénient pour le particulier : mais par la généralité des avantages qui en reviennent au genre humain, cette diſpoſition ſe trouve préférable à toute autre. La raiſon & l'évènement nous y montrent une ſageſſe digne de celui qui a inſtitué & rétabli cet ordre, puiſque c'eſt cet ordre qui procure la plus grande multiplication du genre humain & le plus grand repos des familles.

On

LE MARIAGE.

On a remarqué que le nombre des garçons & des filles qui naiſſoient de chaque mariage, étoit aſſez le même par-tout. Si la guerre, les voyages, & les rudes travaux emportent de bonne-heure un aſſez grand nombre de garçons; il paroît qu'il en périt encore plus de l'autre ſexe par la foibleſſe du tempérament des filles, & ſur-tout par les dangers qu'éprouvent les femmes ſoit dans l'accouchement, ſoit par l'altération de leur lait quand elles font nourir leurs enfans par des étrangères. Nous pouvons ſans riſque ſuppoſer la balance à-peu-près égale.

Mettons ſur la terre cent garçons & cent filles, & raiſonnons comme s'il n'y en avoit pas davantage pour le préſent. Ce qui ſera vrai dans le petit nombre, ne le ſera pas moins dans la totalité du genre humain. On peut, dans les alliances qui ſeront faites de ces jeunes gens, s'en tenir à la première inſtitution, ou ſuivre des idées poſtérieurement introduites. Voyons le bien ou le mal qui en doit arriver ſi nous nous y conformons aux uſages des Orientaux. Vingt de ces garçons, parvenus par leur induſtrie à ſe faire honorer, & jouiſſant du droit que leur donne leur propre force, ou le

LE MARIAGE.

conſentement des autres ; épouſeront chacun trois femmes. C'eſt un trait de modération & de condeſcendance dans une telle liberté, de ne s'en pas approprier un plus grand nombre. Dix autres moins puiſſans & d'un rang ſubalterne, en prendront chacun deux. Il nous reſte ſoixante-dix garçons, & vingt filles à marier. Que dix plus pauvres que les précédens, mais en état de nourrir une femme, ſe contentent chacun de la leur ; il reſtera ſoixante hommes & dix filles, qu'on traitera les uns & les autres en eſclaves, & qui ne ſeront point pourvûs, ou qu'on livrera à une communauté ſans régle. Il y a des gens qui trouveront cet arrangement aſſez juſte, s'il eſt utile. Commençons par l'utilité, je le veux : nous viendrons enſuite à ce que demande l'exacte juſtice & la ſimple honnêteté.

La grande utilité que l'on ſouhaite ici, c'eſt la plus grande multiplication des enfans. C'eſt beaucoup ſuivant l'expérience des Orientaux qui vivent avec trois femmes, d'avoir de chacune trois ou quatre enfans. Jacob n'en eut que treize de ſes quatre épouſes. Accordons-en cinq pour chacune. Ce ſont quinze enfans par ménage pour trois femmes,

Qu'il y en ait ſix pour chacune de celles qui ſe trouvent deux dans une famille, ou douze enfans pour deux femmes. On peut en admettre huit pour celles qui ont chacune à part leur mari. Les autres femmes dont l'état ne ſera point conſtant, ou n'auront point d'enfans, ou n'en auront que très-peu. C'eſt beaucoup ſi dans le deſordre de leur conduite, elles peuvent conſerver un lait pur, & parvenir chacune à élever deux enfans. Les cent femmes que nous ſuppoſons diſtribuées comme nous l'avons dit, donneront

LE MARIAGE

1°. Les 60, qui forment les 20 premiers mariages auront	60	fois
	5	enfans
ou pour vingt menages	20	fois
	15	
c'eſt-à-dire	300	enfans

2°. Les 20 qui forment les dix mariages du ſecond ordre, auront	20	fois
	6	enfans
ou pour dix menages	10	fois
	12	
c'eſt-à-dire	120	enfans

LE MARIAGE.

3°. Les dix du troisième ordre	10	fois
	8	enfans
c'est-à-dire	80	enfans

4°. Les dix dont l'état n'est point réglé

	10	fois
	2	enfans
c'est-à-dire	20	
	80	
	120	
	300	
Total	520	

Il est évident que dans cette distribution, la plus nombreuse postérité est pour celui qui a le plus de femmes, & la moindre pour celui qui n'en a qu'une; d'où il semble qu'il faille conclure que l'unité dans le mariage est l'ordre le plus contraire à l'espérance de la fécondité. Mais il s'en faut bien que cela soit.

Remettons-nous au moment où les cent jeunes hommes étoient prêts à se marier: que des cent filles qui sont les seules que Dieu ait mises sur la terre, chacun d'eux prenne la sienne: c'est le même ordre & le même cas que celui

d'Adam qui épouſa la ſeule femme qui fût alors ſur la terre. LE MARIAGE.

Pluſieurs de ces femmes auront dix-huit & vingt enfans ou plus ; d'autres quatorze & quinze ; quelques-unes neuf & dix ; quelques autres moins. Pour parvenir à la vraie totalité, compenſons le nombre foible par le fort. Retranchons tout d'un coup neuf & dix enfans à celles qui en ont le plus, & n'en accordons que deux ou trois de plus à celles qui en ont le moins. Ce compte moyen iroit à leur donner environ dix à douze enfans à chacune. Bornons-nous à neuf : réduiſons-nous à huit, pour approcher plus ſurement de la vérité. Les cent femmes auront enſemble huit cens enfans au moins ; ce qui en produit deux cens quatre-vingt, & peut-être la moitié plus que dans le cas de la polygamie, en ſuppoſant de part & d'autre qu'ils vivent tous. Ainſi quoique la pluralité des femmes puiſſe mettre plus d'enfans dans une même maiſon ; ce qui ne paroît pas être le grand objèt des déſirs de certains prétendus philoſophes ; elle en procure beaucoup moins au genre humain ; ce qui eſt contraire à la manifeſte intention de Dieu. La philoſophie elle-même convient en général, que la multiplication du

LE MARIAGE.

genre humain eſt la fin du mariage. Comment donc oſera-t-elle blâmer la monogamie primitive & Evangelique qui augmente de beaucoup cette multiplication, & lui préférer ſoit la communauté ſoit la pluralité, qui ôtent l'une & l'autre tant d'enfans au genre humain ?

Pour couper pié à toute vaine diſpute, remarquons ſeulement que pluſieurs de ces cent femmes qui ſeroient trois ou quatre avec un mari commun, n'auront jamais chacune autant d'enfans qu'elles en auroient en vivant à part une ſeule avec un ſeul. D'ailleurs celles qui demeureront livrées à une communauté brutale, de toute notoriété ſeront beaucoup moins fécondes, ou ne le ſeront point du tout. C'eſt donc une vérité évidente tirée de la commune expérience, que cent femmes mariées à la manière des Orientaux, donneront moins d'enfans au genre humain, compoſé de cent hommes ſeulement, que ſi l'on avoit formé cent ménages diſtincts par l'unité de l'homme & de la femme.

L'intérêt général, le plus digne ſans doute de la recherche des cœurs vraiment philoſophes, aſſure juſqu'ici à la monogamie un grand motif de préférence. Mais il faut que tout s'entr'aide,

& ce premier avantage ſe trouvera peut-être détruit par de trop grands inconvéniens. On ne peut bien juger du mérite & des incommodités de ces deux états que par la comparaiſon de l'un avec l'autre. LE MARIAGE.

Entrons d'abord dans les tentes de Lamech, & voyons comment il vit avec ſes deux femmes Ada & Sella. Il eſt le premier qui ait donné cet exemple. Il a apparemment peſé par avance toutes les ſuites de ce nouvel engagement. Y a-t-il trouvé les avantages dont il s'étoit flatté?

Je ne vois dans ce ménage que diverſité d'intérêts & de paſſions; que jalouſie & altercations entre ces deux femmes; que ruſes, rapports, & malignité d'interprétations pour s'entre-détruire dans l'eſprit du mari; que débats & fureurs parmi les enfans zèlés partiſans de leur mere; qu'afflictions & procès pour le maître. Il redoute ſa propre demeure. Il y trouve tout en combuſtion. Ce ſont tous les jours des accuſations nouvelles, ou un ſilence dédaigneux & plein de dépit, ou des éclats pleins d'emportemens. De pere il devient juge, & le reméde auquel il ſe croit forcé d'avoir recours eſt encore plus funeſte pour lui que le mal dont il ſe veut délivrer, puiſqu'il ne finit cette guerre inteſtine, que par la mort des plus ſéditieux.

LE MARIAGE. Au contraire l'unité du mariage qui a été prudemment contracté après des enquêtes & des assurances raisonnables entre deux caractères concordans & bien assortis, emporte avec elle l'unité d'intérêt, la conformité d'humeur & de pensées, le support, la paix, en un mot la plus douce société qui se puisse concevoir. L'unité dans le mariage est donc incomparablement plus avantageuse que la polygamie; au genre humain par la plus grande propagation; & aux particuliers par le plus grand repos.

Cette vérité deviendroit encore autrement sensible, si à la description de l'état des polygames je faisois succéder la peinture des infamies & des malheurs auxquels leur avidité réduit nécessairement le reste du genre humain. Concevez d'abord la moitié de la société, c'est-à-dire, toutes les femmes déshonorées par la défiance universelle où l'on est à leur égard; empriſonnées pour toute la durée de leurs jours; forcées de vivre perpétuellement avec celles qu'elles croient avoir le plus de sujèt de haïr; enfin abandonnées comme de malheureuses captives aux caprices d'un petit nombre de brutaux qui ne peuvent s'assurer cette odieuse pluralité

qu'à force de barrières & de ſentinelles.

LE MARIAGE.

Concevez d'une autre part la moitié des hommes réduite à renoncer aux ſages loix de la nature, ſoit par l'impoſſibilité de trouver une compagnie honnête & fidéle; ſoit par les précautions violentes que prennent les uſurpateurs pour préſerver leurs femmes des entrepriſes de ceux qui n'en ſont point pourvûs.

Mais j'offencerois votre modeſtie par le récit de ces horreurs: & ſi la peinture ſeule en eſt ſcandaleuſe, combien la choſe même eſt-elle contraire à la première inſtitution du Créateur, & à tous les premiers ſentimens de l'humanité? L'Evangile qui a ſupprimé cet affreux brigandage, a donc ramené l'ordre dans la ſociété.

Après les différentes formes de mariage qui ont, ſelon les tems & les lieux, reçu quelque ſtabilité par les réglemens des hommes, il eſt deux autres ſociétés où l'on ne connoît point d'autres loix que le caprice, & où l'on ne reſpecte ni l'honneur des familles, ni l'avantage du genre humain. Je veux parler de ces commerces qu'on entretient ou avec des perſonnes engagées dans le mariage, ou avec des perſonnes libres. Honorerons-nous du nom de ſociété, des liaiſons

L'adultère & la fornication.

LE MARIAGE.

ſans régle, formées à l'avanture par un ſentiment beſtial qui ramène tout à lui, malgré les cris de la raiſon, & au mépris du bien commun.

Je ne mettrai pas en queſtion ſi l'adultère & le commerce illégitime des perſonnes libres défigurent & empoiſonnent la ſociété; ni ſi ces liaiſons purement fortuites déshonorent celui qui doit être ſur la terre, l'image de Dieu, l'ouvrier de tout bien durable, & l'appui du bon ordre. Il n'y a perſonne qui ne ſente en ſa conſcience que ce n'eſt pas là une queſtion à faire, s'il n'affecte de s'étourdir par des raiſonnemens qui ne ſont autres que les ſubtilités de l'amour propre. Mais une autre queſtion bien digne d'être diſcutée & dont la ſolution emporte auſſi celle de la précédente, ſeroit de ſavoir lequel des deux fait le plus de tort à la ſociété, ou de celui qui débauche la femme d'autrui; ou de celui qui voit une perſonne libre & qui évite d'aſſurer l'état des enfans par un engagement régulier.

Injuſtice de l'adultère.

Nous jugeons avec raiſon & conformément au ſentiment de toutes les nations, que l'adultère eſt après l'homicide, le plus puniſſable de tous les crimes, parce qu'il eſt de tous les vols le plus cruel, & un outrage capable d'occa-

donner les meurtres & les excès les plus déplorables. LE MARIAGE.

L'autre eſpéce de conjonction illégitime ne donne pas lieu communément aux mêmes éclats que l'adultère. Les maux qu'elle fait à la ſociété ne ſont pas ſi apparens : mais ils ne ſont pas moins réels, & quoique dans un moindre degré d'énormité, ils ſont peut-être beaucoup plus grands par leurs ſuites. C'eſt ce qu'il s'agit de voir.

L'adultére, il eſt vrai, eſt l'union de deux cœurs corrompus & pleins d'injuſtice, de deux ames abatardies, & qui devroient être un objèt d'horreur l'une pour l'autre, par la raiſon que deux voleurs s'eſtiment d'autant moins qu'ils ſe connoiſſent mieux. L'adultère peut extrêmement nuire aux enfans qui en proviennent ; parce qu'il ne faut attendre pour eux, ni les effèts de la tendreſſe maternelle, de la part d'une femme qui ne voit en eux que des ſujèts d'inquiétude ou des reproches d'infidélité ; ni aucune vigilance ſur leurs mœurs de la part d'une mere qui n'a plus de mœurs, & qui a perdu le goût de l'innocence. Mais quoique ce ſoient-là de grands déſordres, tant que le mal eſt ſecrèt la ſociété en ſouffre peu en apparence. Les enfans ſont L'adultère.

LE MARIAGE.

nouris, & reçoivent même une ſorte d'éducation honnête. Il n'en eſt pas de même de l'union paſſagère des perſonnes qui ſont ſans engagement.

La fornication ruine la ſociété.

Quelle eſt en effet la deſtination des attraits qui préviennent l'homme ? quelle eſt la vraie fin des plaiſirs ? Pourquoi, par exemple, Dieu a-t-il attaché une ſaveur agréable aux nourritures dont l'homme devoit faire uſage ? Pourquoi ſe ſent-il porté par un attrait puiſſant à s'entretenir à l'aide de la parole avec ſon ſemblable ? La raiſon deſtituée de plaiſirs prévenans, & renfermée dans ſes recherches, auroit pu négliger les beſoins du corps, ou dédaigner la ſociété au ſervice de laquelle Dieu l'avoit deſtinée. Le plaiſir eſt un moniteur preſſant qui ramène la raiſon à ſa fin ; mais cette raiſon connoît le prix du tems & de la ſanté. Elle reſſerre les plaiſirs de la converſation & de la table dans les bornes du ſimple néceſſaire, & loin d'être gouvernée par ces attraits, elle les gouverne.

Il en eſt de même de tous les autres, & en particulier de ceux que Dieu a voulu attacher à la ſociété conjugale. Ils tendent à faire croître le genre humain ; & l'effet ſuit l'inſtitution de la providence, quand ces plaiſirs ſont aſſujettis à

une régle. Mais la ruine de la fécondité & l'opprobre de la société ſont les ſuites infaillibles des liaiſons irrégulières. LE MARIAGE.

D'abord elles ſont la ruine de la fécondité. Les femmes qui ne connoiſſent point de devoirs, aiment peu la qualité de mere, & s'y trouvent peu expoſées; ou ſi elles le deviennent, elles ne redoutent rien tant que le fruit de leur commerce. On ne voit qu'avec dépit ces malheureux enfans arriver à la lumière. Il ſemble qu'ils n'y aient point de droit. On en rougit. On en eſt embaraſſé: & l'on prévient leur naiſſance par des remédes meurtriers: ou on les tue après qu'ils ont vû le jour: ou l'on s'en délivre en les expoſant: ou l'on jette entre les parens & les enfans un cahos qui les tiendra inconnus & ſéparés pour toûjours. Il ſe forme de cet amas d'enfans diſperſés à l'avanture une vile populace ſans éducation, ſans biens, ſans profeſſion. Perſonne ne les protége, ni ne les connoît. L'extrême liberté dans laquelle ils ont toûjours vécu les laiſſe néceſſairement ſans principes, ſans régle, & ſans retenue. Souvent le dépit & la rage les ſaiſiſſent; & pour ſe vanger de l'abandon où ils ſe voyent, ils ſe portent aux excès les plus funeſtes.

LE MARIAGE. Le moindre des maux que puiſſent cauſer ces amours illégitimes, c'eſt de couvrir la terre de citoyens infortunés qui périſſent ſans pouvoir s'allier, & qui n'ont cauſé que du mal à cette ſociété où l'on ne les a vûs qu'avec mépris.

Rien n'eſt donc plus contraire à l'accroiſſement & au repos de la ſociété que la doctrine & le célibat infame de ces faux philoſophes qu'on écoute dans le monde, & qui ne nous parlent que du bien de la ſociété, pendant qu'ils en ruinent en effet les véritables fondemens. D'une autre part rien de ſi ſalutaire à un État que la doctrine & le zèle de l'Égliſe, puiſqu'elle n'honore le célibat que dans l'intention de voir ceux qui l'embraſſent en devenir plus parfaits, & plus utiles aux autres; qu'elle s'applique à inculquer aux grands comme aux petits la dignité du mariage, pour les fixer tous dans une ſainte & honorable ſociété; puiſqu'enfin c'eſt elle qui travaille avec inquiétude à recouvrer, à nourir, & à inſtruire ces enfans qu'une philoſophie toute beſtiale avoit abandonnés.

Que demande le philoſophe qui ſe déclare ou pour la communauté de Platon, ou pour le célibat d'Epicure? C'eſt d'être affranchi de ſoins, de dépenſes,

d'établiſſemens, & de toute gêne; c'eſt-à-dire, que la ſociété fera tout pour lui, & qu'il ne fera rien pour elle. LE MARIAGE.

Ne refuſons point d'entendre les raiſons de cette ſublime philoſophie qui voit plus clair que l'Égliſe, & qui trouve à reprendre dans la révélation. Les ſectateurs de l'Épicurianiſme ne ſe croient pas ſi inutiles. Je leur ai oui dire que leurs liaiſons n'étoient pas toûjours infructueuſes; qu'il falloit dans un État des gens de toute eſpéce; & que ſi la République ſouhaitoit d'une part d'avoir des citoyens bien élevés, de l'autre elle ſe trouvoit très-bien d'en avoir qui ſuſſent manier la broſſe & la décrotoire.

Je ſuis touché de l'équité avec laquelle ils conviennent que la naiſſance & l'éducation des Rois, la naiſſance & l'éducation de ceux qui rempliſſent honorablement toutes les conditions, ſont les heureux fruits du mariage régulièrement contracté. Mais j'ai un reproche à leur faire ſur ce qu'ils attribuent à leurs œuvres la propagation de la canaille. Il y a de la vanité & de l'injuſtice dans une telle prétention: ils s'approprient une gloire, dont les plus brutaux, les plus violens, & les moins philoſophes de tous les hommes revendiquent la meilleure part. D'où

LE MARIAGE.

il ſuit que la ſociété qui n'a jamais cru rien devoir à une conduite aveugle & débordée, ne ſe croit pas plus obligée à la reconnoiſſance envers ceux qui oſent donner le nom de philoſophie à leur libertinage.

Il eſt d'expérience que le bien du genre humain concourt parfaitement avec la parole de Dieu à demander l'unité & l'indiſſolubilité du mariage, puiſqu'en ſupprimant les liens vous ſupprimez les ſentimens honorables, les ſupports durables, l'eſtime, l'amitié, la prudence, l'exercice de toute vertu, la certitude & les ſecours qui perpétuent efficacement tous les états.

La fin du caractère de l'homme & de celui de la femme.

Dieu ayant en vûe les ſuites ineſtimables de cette union, en a facilité les devoirs & aidé l'heureux effet par la diverſité des qualités qu'il a miſes dans l'homme & dans la femme. Il a donné à l'homme les titres de chef, de gouverneur, & de défenſeur de la famille. C'eſt pour le mettre en état de rendre ſa famille heureuſe par le produit de ſon travail & par l'activité de ſa protection, qu'il lui a donné une taille avantageuſe, un air de majeſté, un tempérament robuſte, & une vivacité ennemie de l'inaction. C'eſt pour cela même que les amuſemens

de ſon enfance ont été tumultueux & *bruyants*. Après que l'âge viril a muri ſes déſirs, & mis de l'ordre dans ſes idées; il paroît plus raſſis. Mais obſervez-le dans ſon repos apparent. Un feu ſecrèt le dévore. Il forme à coup ſûr un projèt, s'il n'eſt déja parti pour l'exécuter. Il faut qu'il agiſſe au dehors; qu'il ait l'œil à tout; qu'il découvre ce qui ſe paſſe, & comme tout ſe comporte; qu'il maintienne l'abondance & la ſureté dans ſon ſéjour. Tantôt il répare les deſordres des ſaiſons: tantôt il remédie à la caducité de ſes bâtimens. S'il interrompt ſon travail par quelques jeux, les plus ſédentaires ſont peu de ſon goût. Il leur préférera la courſe à pié ou à cheval; le palèt ou la paume; la chaſſe ou la pêche. Ses plaiſirs ſont autant d'exercices. C'eſt l'action qui le fortifie & le fait vivre. Il reſſemble aux plantes vigoureuſes qui périſſent à l'ombre, & ne ſe maintiennent qu'au grand air. Tous ſes goûts & ſon caractère univerſel, en l'entretenant ainſi dans une ſalutaire agilité, le mettent en état de faire proſpérer ſon bien & ſa famille, ou par les voies d'une légitime défenſe, ou par la perſévérance d'un travail profitable. LE MARIAGE.

La deſtination de la femme eſt fort différente, & ſes qualités répondent ſen-

LE MARIAGE.

ſiblement à ſa deſtination. Quoiqu'à titre de créature raiſonnable elle ait droit comme ſon mari & avec tout le genre humain, au domaine de la terre ; elle ne tient que le ſecond rang dans la famille. Elle eſt ſoumiſe à ſon mari : elle eſt ſon aide ; mais c'eſt une aide ſemblable à lui. Elle eſt reſpectable dans ſa famille, & par ſes propres droits & par le pouvoir qu'elle tient de ſon mari. Mais elle n'a pas reçu la même meſure de force, ni la même meſure d'activité. C'eſt une ſage précaution qui tendoit à la renfermer dans de moindres ſoins, & à lui faire prendre pour ſa part les opérations intérieures du ménage, pendant que le mari veilleroit & agiroit au dehors. C'eſt pour rendre ſon aide toûjours aimable au mari, & ſa préſence toûjours agréable à la famille entière, que Dieu lui a donné la douceur & les graces. Elle eſt obéie parce qu'elle plaît : mais ſi la douceur & les inclinations bienfaiſantes dont elle a naturellement le goût & les dehors, deviennent en elle un caractère réfléchi & dominant, alors elle eſt perſévéramment obéie, non-ſeulement parce qu'elle plaît, mais parce qu'elle eſt eſtimée.

Le ton du mari eſt plus impoſant : mais l'autorité de la femme n'eſt ni moins

profitable, ni moins efficace. Elle l'exerce & *la* fait valoir tantôt par l'exacte connoiſſance qu'elle prend des plus menus détails & par le beſoin perpétuel qu'on a de ſes lumières; tantôt par la juſteſſe de ſes avis ou par la modération de ſes remontrances; quelquefois par ſon ſilence. Il n'y a pas juſqu'à ſes larmes qui n'ayent leur autorité. Mais ſon pouvoir le plus infaillible eſt celui qu'elle tire de ſa douceur & de ſa vertu. LE MARIAGE,

La beauté & la délicateſſe qui rendent l'épouſe naturellement retirée & ſédentaire, ne la diſpenſent que des plus rudes travaux. Elle ſe croiroit déshonorée par des agrémens qui feroient d'elle une idole deſtituée de l'uſage de ſes bras & de ſes jambes; ou une divinité fade, toûjours en place pour recevoir de l'encens & des hommages. Comme elle partage les honneurs du gouvernement, elle en partage auſſi les ſoins. Quoique ſes courſes & ſon activité ſe contiennent dans de moindres eſpaces, & ſe rapportent à de plus petits objèts, ſes occupations ſont cependant continuelles & continuellement néceſſaires. Elle régle les achapts qui reviennent tous les jours. Elle régle les payemens, les diſtributions, les bienſéances, le cérémonial & l'ordre du logis. Sa pré-

LE MARIAGE.

sence éclaire & anime tout. Aucune faute n'échappe à sa pénétration : mais elle ne se plaint pas de tout ce qui est répréhensible. Il lui suffit qu'on voye que son silence n'est pas l'effet de son inattention, mais de sa retenue. Elle tient ainsi sa maison entière dans la dépendance de ses jugemens. Elle sait que ses plaintes, dont la force seroit promptement émoussée si elles revenoient fréquemment, feront une impression utile, quand elles seront très-rares. Mais ses regards quoique paisibles & sans affectation, tiennent tout son monde dans le devoir : & sa patience la rend si respectable, qu'elle est obligée d'adoucir par sa gayeté & par son humeur toûjours bienfaisante, ce qu'une vigilance si soutenue auroit d'austère & d'incommode.

Quoique l'ordre, la propreté, & la paix qu'elle établit par-tout, soient des avantages très-aimables par eux-mêmes, & naturellement propres à lui attirer des applaudissemens ; elle a un autre but. Elle ramène tout à une fin plus importante, qui est la satisfaction de son mari. Elle veut sur toutes choses, qu'en rentrant chez lui après le travail du jour, il puisse s'asseoir pour se délasser librement, non pour entendre des querelles & pour juger

des procès, plus fatiguans pour lui que les affaires les plus pénibles. Tout eſt en régle à ſon retour. Elle veut qu'avec l'ordre il trouve toûjours dans ſa demeure la tranquillité & la joie. Elle ne connoît point de moyen plus ſûr pour lui rendre ſon propre logis aimable : & dans la néceſſité d'opter entre une juſte économie & un calme inaltérable, elle donne toûjours à celui-ci la préférence. Elle ſe relâche aiſément ſur quelques menus intérêts, & regarde la paix comme le plus grand de tous les gains.

LE MARIAGE.

Quand un raiſonnable beſoin la force à informer le maître du logis ou d'une affaire ſérieuſe, ou d'un accident qu'il eſt néceſſaire qu'il ſache, elle ſe ſaiſit des avenues. Elle empêche qu'une langue indiſcréte ne lui annonce bruſquement ce qui le peut troubler. Elle le prépare à entendre ſans émotion & ſans riſque les nouvelles les plus fâcheuſes : & non-ſeulement elle en adoucit l'amertume, mais après avoir donné le tems néceſſaire aux réfléxions à faire & aux meſures à prendre, elle ſait faire une diverſion adroite à un entretien trop lugubre, & à des répétitions inutiles. Elle tourne le diſcours ſur des objèts voiſins moins affligeans. Elle occupe ſon eſprit d'autres beſoins ;

LE MARIAGE.

& par l'adreſſe qu'elle a de l'occuper, elle le diſtrait peu à peu d'une penſée qui devient accablante quand elle eſt unique. Elle lui rend inſenſiblement la ſérénité, qu'elle ſait être auſſi néceſſaire à l'homme que la ſanté même.

Quoiqu'elle ſache varier ſa converſation avec prudence, elle eſt toûjours aiſée. La franchiſe & la candeur en ſont inſéparables. Mais cette franchiſe ne va pas juſqu'à lui permettre toutes ſortes de queſtions. Moins encore employe-t-elle l'art dangereux de forcer ſon mari à laiſſer entrevoir ce qu'il avoit deſſein de taire. Elle déteſte une ſubtilité miſérable, qui n'eſt propre qu'à tout troubler. Loin de le rendre défiant par un empreſſement inquièt de tout ſavoir, ou par l'indiſcréte liberté de tout critiquer, elle ne lui laiſſe appercevoir en elle qu'une ſeule paſſion qui eſt de le rendre libre, content, & heureux. Ce déſir qui éclate dans toute ſa conduite, & qui anime également ſes précautions, ſon ſilence, & ſes diſcours, rend ſa compagnie vraiment délicieuſe. Le mari eſt heureux, parce qu'on veut ſérieuſement & univerſellement qu'il le ſoit. Il n'eſt bleſſé ni par des reproches, ni par des éclairciſſemens, ni par la cenſure de ſes démarches,

S'il ſent ce que vaut un ſi beau caractère, quand il y répond par des attentions réciproques ; à quel prix mettra-t-il donc le tréſor qu'il poſſede, quand il éprouvera la même égalité, & une gayeté auſſi conſtante, malgré des manières bruſques, malgré des diſtractions qui peuvent prendre l'air de mépris, malgré de légitimes ſujèts de plainte ? LE MARIAGE.

L'excellent cœur de ſon épouſe ſe déclare tous les jours par de nouveaux traits, à quelque épreuve qu'il ſoit mis. Cette douceur inaltérable acquiert par la duree un nouveau mérite & un nouveau degré d'eſtime dans l'eſprit de l'époux. Le tems & l'habitude qui affoibliſſent le ſentiment de la poſſeſſion, ne ſervent qu'à le convaincre mieux de ſon bonheur. Il régne chez lui. Il y voit tout marcher au gré & même au-devant de ſes ſouhaits. C'eſt à l'affection & à l'induſtrie de ſon épouſe qu'il doit cette ſoumiſſion agile, qui fait de ſon logis une vraie ſouveraineté. Avec l'obéiſſance où trouvera-t-il plus de diſcrétion, plus de ſolidité, & moins d'épines ? C'eſt ainſi que l'épouſe devient enfin, malgré les traverſes les plus grandes, l'objèt de ſa ſincère eſtime, & enfin la dépoſitaire de toutes ſes penſées. Le tems ſeul mèt au grand jour

LE MARIAGE.

tout le mérite de la patience & du bon cœur.

La complaiſance & la douceur, bien loin d'avilir ou de dégrader ſon épouſe à ſes yeux, l'élevent au contraire tôt ou tard à la première place, qui de droit ne lui appartenoit pas. Mais pour rendre ce domaine ſtable & utile, elle ſe garde bien de ſe l'approprier. Elle n'en fait uſage que pour aſſurer au pere de famille la ſubordination & les reſpects; à la famille entière le bon ordre & le repos. Avantages à tous égards ineſtimables! ſeuls biens dignes d'être recherchés ſur la terre! Mais comme l'acquiſition en eſt dûe à la douceur de la mere de famille, la ruine en eût été infaillible ſi elle eût été impérieuſe, ou qu'elle eût voulu obtenir par des plaintes amères & par d'éternelles criailleries, une obéiſſance qui ne ſe livre avec promptitude qu'au bon ſens, à l'air de dignité, & à la tranquillité d'eſprit la plus ſoutenue.

L'ÉDUCATION.

L'ÉDUCATION.

ENTRETIEN TROISIÈME.

LOrſque le ciel a beni le mariage par une heureuſe fécondité, de nouveaux ſentimens animent la conduite du pere & de la mere. Celle-ci tient à ſon fruit par les attaches d'un amour tendre, & auſſi propre à lui adoucir ſes peines qu'à la rendre vigilante. Cet enfant qui la perſécute par ſes cris, & qui lui ôte juſqu'au repos de la nuit, ſemble devoir être un ſupplice pour elle. Mais ce qu'on aime plaît toûjours, & il n'y a point d'affection comparable à celle que le Créateur a miſe dans le cœur de la mere. Le moindre ſigne de retour de la part de cet enfant, un ſourire que les autres n'apperçoivent pas, pénétre la mere d'une joie inexprimable, & la récompenſe amplement de toute ſa ſollicitude.

L'amour du pere eſt plus tranquille. S'il éprouvoit une égale ſenſibilité, elle l'attacheroit à ſon logis, aux dépens des intérêts qui le demandent ailleurs. La ten-

L'ÉDUCATION. dreſſe maternelle lui répond ſuffiſamment de tous les ſoins intérieurs & de l'aſſiduité néceſſaire. Il ſuit ſes travaux accoutumés. Mais quoique moins démonſtratif, l'amour du pere n'eſt pas moins agiſſant. A meſure que la famille augmente, il redouble de vigilance & de ſoin. De nouveaux motifs encouragent ſes efforts. Il eſt flatté d'entretenir actuellement chez lui une honnête abondance, & de pourvoir de loin aux établiſſemens futurs. Par l'activité de ſon travail on peut juger de la réalité de l'amour paternel. Tous les progrès de l'enfant répandent dans le cœur du pere une ſecrette joie. Il la laiſſe entrevoir quand le petit commence à affermir ſes pas. Elle éclatte preſque ſans meſure aux premières lueurs de la raiſon.

Malgré l'impétuoſité qui ſert à dégourdir l'enfance en lui faiſant quitter un jeu pour en reprendre un autre; la gayeté de la mere la façonne doucement à la pratique de la bienſéance & des devoirs. C'eſt la majeſté du pere qui imprime le reſpect, qui arrête ou prévient les ſaillies & maintient tout dans l'ordre. Les enfans ſont heureux d'éprouver à chaque inſtant les attentions, les ſecours, ou les careſſes de la mere, & de recevoir ſans

fin de nouveaux préſens du pere : mais leur plus grand bonheur eſt de ſentir à qui ils doivent tout, & d'honorer réciproquement leurs bienfaiteurs. On leur imprime avec ſoin ce ſentiment qui ſera pour eux le frein le plus propre à modérer leurs déſirs en attendant que la religion les régle. Ils ſont quelquefois admis à baiſer la main qui les comble de biens : & ils n'apperçoivent autour d'eux que des airs de mépris ou de triſteſſe, quand le pere leur interdit ſa préſence, & les envoye en éxil. L'ÉDUCATION.

A meſure que l'âge les fortifie, leur reſpect & leur reconnoiſſance croiſſent comme les années. Ils deviennent les plus tendres & les plus ſûrs amis de leurs parens, quelquefois leurs ſupports & même leurs nouriſſiers. Mais voyons de plus près par quels degrés & par quelles précautions la Providence opère tous ces biens.

C'eſt elle ſans doute qui mèt ſous la main du pere ces commodités & ces proviſions toûjours nouvelles qu'il apporte d'une année à l'autre & d'un jour à l'autre à ſa famille. C'eſt une Providence auſſi ſenſible qui remplit nuit & jour le ſein maternel d'une liqueur proportionnée à la foibleſſe de l'enfant, & qui enſeigne

L'ÉDUCATION.

à cet enfant ſans expérience, à demander avec larmes & à preſſer avec avidité la mamelle qui pourvoit ſeule à tous ſes premiers beſoins. Mais cette Providence que l'âge & la raiſon découvrent, ſe cache aux yeux de l'enfance. Celle-ci ne porte pas ſes vûes plus haut que la main de qui elle reçoit tout immédiatement. Dieu lui montre à deſſein les libéralités paternelles ſans lui laiſſer encore appercevoir les ſiennes. Il ſemble prendre à tâche de lui rendre ſes parens chers & aimables, parce qu'ils ſont les lieutenans ſur leſquels il ſe repoſe de l'exécution des détails. Non-ſeulement il veut bien les aſſocier aux opérations par leſquelles il aſſure la vie, l'habillement, la nouriture, & la culture de l'eſprit, à la famille naiſſante; mais il leur réſerve en un ſens toute la gloire de l'éducation. C'eſt encore en ce point que l'homme eſt vraiment l'image de Dieu, dont il imite l'intelligence en variant les mouvemens auxquels il veut façonner le corps de ſes enfans, & les idées ou les inclinations qu'il veut mettre dans leur eſprit.

Queſtion ſi la mere peut donner à une autre ſon enfant à nourir.

Ne quittons point la plus tendre enfance ſans avoir dit un mot ſur la célébre queſtion; ſavoir ſi les meres ſont obligées de nourir leurs enfans, & ſi elles peuvent

ſans bleſſer leur conſcience ou le bien de l'enfant, ſe décharger du ſoin de la première nouriture ſur une mere empruntée. L'ÉDUCATION.

Ceux qui ne ſont pas engagés dans le mariage trouvent cette queſtion fort étrange. Ils prétendent qu'elle offenſe le bon ſens ; qu'elle ne devroit pas même être faite ; & qu'il n'y a qu'une maladie déclarée, ou telle autre néceſſité abſolue qui puiſſe diſpenſer la mere du devoir de donner à ſon enfant le lait qu'elle a reçu pour lui.

D'une autre part les peres & les meres croyent avoir droit d'en juger différemment. J'expoſerai les principales raiſons du pour & du contre, afin de vous laiſſer le plaiſir d'en faire la comparaiſon, & de vous déterminer au ſentiment le plus raiſonnable & le plus néceſſaire.

L'amour maternel eſt l'ouvrage de la Providence. Elle n'a inſpiré à la mere cette paſſion vive que pour mieux aſſurer la conſervation de ſon fruit : & avec la douce ſatisfaction que la mere éprouve en nouriſſant elle-même ſon enfant, elle y trouve un double intérêt : je veux dire ſa ſanté propre & celle de l'enfant.

Cette liqueur admirable qui ne devient abondante dans le ſein de la mere

L'ÉDUCATION.

que quand l'enfant venu au monde, la demande avec cris, peut devenir meurtrière pour elle, s'altérer faute d'iſſue, s'épancher intérieurement, faire un dépôt, & lui cauſer du moins une dangereuſe fiévre, quand elle s'eſt déchargée de ſon fruit dans d'autres mains. Elle eſt toûjours plus ou moins punie de cette eſpéce de dureté, & du mauvais traitement qu'elle ſemble lui faire.

Il y a d'ailleurs une proportion naturelle entre le ſang qui coule dans les veines de l'enfant, & le lait que la mere lui donne : ce qui fait que cette nourriture lui ſera toûjours plus profitable qu'une nouriture étrangère. La mere, il eſt vrai, ſera plus long-tems ſans mettre au monde un nouveau fruit, parce qu'une ſeconde groſſeſſe tourneroit ſa ſubſtance au profit du nouvel enfant qu'elle auroit conçu, & au grand deſavantage de celui qu'elle a dans ſes bras. Mais quoique cet inconvénient ſemble devoir diminuer le nombre des citoyens, on peut aſſurer ſans riſque, que ſi elle en mèt moins au monde, elle en conſervera plus : parce que ſes enfans ſeront plus forts & mieux pourvûs de tout, n'y ayant rien de mieux fait que ce que fait l'amour maternel. Ajoûtons qu'un enfant qui a été

nouri par ſa mere en eſt bien autrement aimé. Or les ſecours de toute eſpéce, les ſupports qu'on ne ſauroit trop multiplier dans l'extrême foibleſſe du premier âge, croiſſent comme l'amour qui en prend ſoin. L'ÉDUCATION.

Rien n'eſt capable de remplacer l'amour des meres. Celui des nourices n'en eſt qu'une foible imitation. Il n'eſt ni auſſi vif, ni auſſi précautionné : & par une infidélité dont les ſuites ne ſont pas moins malheureuſes qu'elles ſe trouvent fréquentes ; elles deviennent meres, après avoir promis de n'être que nourices. Ce peu de paroles renferme bien des vérités.

On convient, diſent ceux qui ſe déclarent pour l'uſage des nourices, qu'on voit périr pluſieurs meres, qu'il ſeroit poſſible de ſauver en leur laiſſant nourir leurs enfans. Mais il vaut mieux les expoſer à un riſque que de leur en faire courir cent. Par une ſuite infaillible de la manière dont les filles ſont élevées dans la plupart de nos villes, ce n'eſt pas ſans danger qu'elles deviennent meres, & c'eſt avec un danger extrême qu'elles deviendront nourices. Il y a des comparaiſons qui portent leur preuve avec elles : chacun avouera qu'il en eſt d'une fille élevée

L'ÉDUCATION.

à l'ombre & dans le repos de la retraite, comme de ces plantes dont on prend ſoin de faire blanchir les feuilles en les tenant dans des liens, & en leur ôtant l'air. Les Dames de tous les états par le peu d'air & d'exercices qu'elles prennent, ſont d'un tempérament ſi délicat, que la nouriture d'un enfant ſeroit accablante pour elles, & peu ſuffiſante pour lui. Si nous ſouhaitons que les meres de famille ayent recours à un autre lait, ce n'eſt ni pour autoriſer leur molleſſe, ni pour les mettre en état de ſuivre le train du jeu & les vains amuſemens des compagnies incompatibles pour une Dame avec un nouriſſon entre ſes bras: mais c'eſt une décharge de prudence & d'économie; nous oſons dire une pratique de néceſſité, plutôt que de foibleſſe ou d'indulgence. Nous ne prétendons ici qu'écouter la voix de la nature, & ſuivre l'intérêt de la ſociété. Notre intention n'eſt autre que de procurer à nos enfans une nouriture ſaine & abondante. Nous cherchons à leur communiquer avec le lait d'une payſanne robuſte & de bon caractère, quelque peu de la vigueur de ſon tempérament. Des réglemens ſages nous répondent d'ailleurs de la conduite des nourices. Ainſi les meres,

les enfans, & l'État ſe trouvent bien des ſecours que nous trouvons dans la pratique moderne. L'ÉDUCATION.

Vous qui nous prouvez très-bien que l'intention de la nature eſt que la mere nouriſſe ſon fruit; vous ne dites que ce que nous accordons. Nous convenons enſuite les uns & les autres d'une ſeconde vérité, qui eſt qu'il ne faut recourir au ſupplément des nourices que dans un beſoin exact. Ajoûtons-en une troiſième, qui eſt que le ſupplément ne ceſſe pas d'être innocent, pour être devenu commun. Nous ſouhaiterions avec vous qu'il n'y eût d'autres nourices que les meres. Mais pour réformer la liberté que celles-ci prennent de payer une nouriture ſubſidiaire; commencez par réformer l'éducation univerſelle. Obtenez que les filles des nobles & des bourgeois ſoient accoutumées par-tout au plein air & aux travaux des champs. Faites par vos remontrances que le Public s'entende déſormais, & gagnez ſur lui que les filles ſoient accoutumées à un travail ſérieux; que leur corps ſoit fait à porter des fardeaux; à endurer tantôt le chaud tantôt le froid, & à réſiſter à un ſurcroît de fatigue. Procurez-leur à toutes l'éducation qu'ont eue les filles de Bathuel &

L'ÉDUCATION.

celles de Laban. Vous pourrez alors remettre la régle en vigueur, & ſupprimer les exceptions. Nous n'en demandons qu'à regrèt la diſpenſe. Nous ſommes très-perſuadés que les meres d'un tempérament robuſte n'ont pas à héſiter ſur ce devoir : mais nous voudrions voir dans les villes la vigueur & la ſimplicité que nous voyons avec jalouſie dans les campagnes.

Nous en ſommes bien loin, & dans l'affoibliſſement de nos corps comme de nos mœurs, c'eſt une politique louable, nous oſons dire Chrétienne, d'aſſocier les femmes de la campagne à celles de la ville dans la première éducation, par la nouriture des enfans, qui eſt le premier fondement de la ſociété. Le bon choix des nourices ſuppoſé, on établit, entre les familles aiſées & les plus pauvres, des liens qui les uniſſent étroitement. Toutes les richeſſes & même les ſecours de la charité, ſont preſque renfermés dans les villes. La campagne y envoye tout ce qu'elle recueille de bon, & comme elle n'a la propriété de rien, ce qui lui en revient ne ſuffit pas pour la nourir. La diſperſion des enfans de la ville dans les villages circonvoiſins y répand quelque argent, & fait naître des

ressources où régnoit une affreuse indigence. L'ÉDUCATION.

Il n'y a déja que trop d'indifférence & de distance entre les habitans des villes, & ceux de la campagne. Ceux-ci dans bien des mois de l'année ne sont que trop destitués de travail & de support. En leur confiant ce que la ville a de plus cher, on sert doublement la société : on soulage la campagne dont le bon état & l'aisance sont la première racine de la prospérité du commerce intérieur ; & on assure une bonne constitution à des enfans qui languiroient dans les bras de leurs meres. Tous les jours on en voit qui reviennent de nourice avec les plus belles couleurs : & de dix dont dix meres délicatement élevées ont voulu prendre sur elles la nouriture & le soin, il y en a toûjours eu huit dont il a fallu abondonner l'éducation au milieu de la carrière pour sauver la mere & l'enfant. Gardons-nous donc de tarir les sources de leur santé, & celles des secours les plus infaillibles pour la campagne.

Ne voyons-nous pas en effet que ces bonnes gens qui ont la gloire d'avoir ramené à la ville un jeune bourgeois bien nouri & d'un embonpoint parfait, y acquièrent à leur tour une demie bour-

L'ÉDUCATION.

geoiſie. Le pere nouricier eſt toûjours bien venu chez ſon maître. On l'aide dans ſes affaires & dans ſes accidens. Il eſt fête au logis quand la nourice arrive. Ce jour-là toute la maiſon eſt à ſon commandement. La mere de famille qui ne peut guères ſe trouver dans l'occaſion de recevoir du bien de ſon fils, voit avec ſatisfaction qu'il ſe plaiſe à en faire à celle qui la repréſente. Cette tendreſſe ſe perpétue, & il s'établit entre tous les enfans qui ont ſucé le même lait une fraternité qui donne lieu à n'en laiſſer aucun dans la peine.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

ENTRETIEN QUATRIÈME.

C'Eſt à l'exemple & aux premières attentions du pere & de la mere que la famille eſt redevable de ſes premières idées, de ſes manières, de ſon langage, & communément de ſes inclinations. Le département de la mere toûjours renfermée dans l'intérieur du logis

Les fondemens de la politeſſe.

eſt de donner à l'enfance qu'elle a perpétuellement ſous ſes yeux des dehors agréables, & un fond de bonne volonté qui aille audevant de tous les beſoins d'autrui. Elle ſait réprimer à propos les mouvemens bruſques & les ſaillies ruſtiques. Elle laiſſe au petit peuple les geſticulations & les exclamations hors de place. Ses ſoins, que la douceur rend toûjours chers, & que la perſévérance rend infailliblement utiles, parviennent peu-à-peu, & preſque ſans parler, à annoblir l'air de la tête, la ſituation des épaules, la démarche, & le maintien du corps entier. LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Elle s'apperçoit, ſans doute, que la contrainte & la roideur viennent promptement à la ſuite des leçons & de l'art. Auſſi ſait-elle ajoûter aux leçons des modéles ſi ſenſibles, & joindre tant d'enjoûment à ſes avis, que tout devient aiſé par la ſimple habitude de l'imitation. Quelque façonné que ſoit le corps de ſon fils & de ſa fille à tous les airs qu'elle leur a voulu donner, elle n'eſt ſatisfaite que quand cette politeſſe artificielle ne paroît ni commandée, ni réfléchie, & qu'elle a toute la liberté ou même la négligence du naturel.

Mais à meſure que l'eſprit ſe débrouille Vraie politeſſe,

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

& qu'elle trouve lieu à s'y faire jour, elle travaille à l'amener à quelque choſe de mieux qu'à de ſimples dehors. Elle n'ignore pas qu'un extérieur adouci par la culture n'eſt ſouvent qu'un beau maſque uniquement propre à tromper, ſi avec un air prévenant & avec des apparences de reſpect pour les autres, on n'a un vrai déſir de les obliger. Elle ſait que la vraie politeſſe eſt dans le cœur, ou qu'elle n'eſt nulle part; que c'eſt du cœur qu'elle ſe répand ſur toutes les actions; & que quand la main, l'œil, la langue, & tout le corps préſentent aux autres les témoignages d'une bonne volonté qu'on ne reſſent pas pour eux, ce qu'on nomme politeſſe n'eſt plus alors qu'une pure comédie, ſi ce n'eſt même une perfidie réelle. C'eſt par une ſuite de cette perſuaſion qu'après avoir profité de la ſoupleſſe de l'âge pour plier les organes & l'imagination aux uſages & aux bienſéances de la ſociété, elle s'applique bien autrement à inſinuer dans la raiſon naiſſante tous les principes d'une douceur réelle & de l'humanité la plus officieuſe. Elle s'étudie à lui inculquer peu-à-peu & en cent façons cette importante vérité, que *tous les hommes qui vivent autour de nous, & même fort loin de nous, tra-*

vaillent efficacement à nous rendre heureux ; qu'il n'y en a point auxquels nous ne devions de l'amour & de la reconnoiſſance ; que celui qui courbe ſes épaules ſous de rudes fardeaux eſt eſtimable par ſes ſervices, comme celui qui nous défend à la tête d'une puiſſante armée ; qu'il n'y a de mépriſable que ceux qui ne font rien pour les autres ; mais que dans la répartition de notre reconnoiſſance il faut toûjours faire plus d'honneur à ceux que Dieu a le plus élevés, parce que c'eſt lui qui a établi cet ordre, & que nous manquerions de tout ſi tous les hommes étoient égaux. Cette mere affectionnée inſiſte avec plaiſir ſur ce point, non-ſeulement parce que l'enfance le ſaiſit ſans peine & que les preuves en deviennent autant de peintures réjouiſſantes ; mais parce que c'eſt un moyen propre à former le cœur, en y détruiſant les premières ſemences de la fierté & du dédain, par le ſentiment de la juſtice auſſi bien que de l'intérêt.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Quoique la religion lui montre les hommes unis par une impreſſion divine, & par des liens plus reſpectables que ceux du beſoin ; elle n'employe auprès de l'enfance que ce qui eſt de nature à s'en faire écouter. Les puiſſans motifs que

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

nous avons de nous aimer comme freres ſeront réſervés à un âge plus capable de ſentir la dignité & les conſéquences de la doctrine ſalutaire. Dans la meſure de lumière qu'elle préſente à ſes enfans elle ſe régle ſur leur capacité actuelle, & imite envers eux la conduite de Dieu ſur le genre humain. Les premières leçons données aux hommes les laiſſèrent imparfaits, juſqu'à ce que la publication de l'Evangile & la grace du Sauveur euſſent rendu les cœurs capables de toute vérité.

Notre mere de famille s'inquiéte de tout, & fait profit de tout. Les moindres apparences de hauteur ou de férocité lui donnent l'allarme. C'eſt juſques dans les plus petites choſes qu'elle obſerve en ſilence les différens caractères de ſes enfans. Ils ſont ſuivis dans leurs jeux, & fidélement éclairés, lorſqu'ils croyent tous les yeux fermés ſur eux. Elle les laiſſe jouir de la ſécurité néceſſaire pour mettre leurs petites paſſions en évidence : & ſans leur faire des reproches qui les rendroient diſſimulés, puis inſenſibles ; elle régle ſes diſcours & tout ce qui eſt à ſon commandement, de manière à leur inſpirer de l'horreur de telle ou telle inclination. Si, par exemple, elle leur apperçoit un fond d'indifférence pour les

malheurs d'autrui, ou même un commencement de cruauté qui aille juſqu'à les rendre malfaiſans; elle s'applique tout de bon à les humaniſer par des récits attendriſſans: & bien loin d'augmenter en eux cette dureté naturelle par des traitemens rigoureux, moins propres à changer le cœur qu'à y faire naître le dépit & le déſir de l'indépendance, elle les rend adroitement ſenſibles au plaiſir de faire du bien tantôt par les moyens qu'elle leur mèt en main pour les éprouver; tantôt par la vûe de quelques miſères touchantes qu'elle ſait amener ſous leurs yeux. Tout ce qui marque des entrailles, ou un cœur prévenant, ſoit dans ſa famille, ſoit dans les enfans d'une autre, reçoit ſur le champ ſa récompenſe ou ſon éloge. Au contraire, il n'y a qu'opprobre & que confuſion pour tous les traits où l'avarice, la dureté, & le mauvais cœur ſe déclarent. Il en eſt de même des germes de tous les autres vices: on les étouffe, s'il ſe peut, par une dextérité toûjours nouvelle, & qui varie comme les circonſtances.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Ces épreuves ne ſont point paſſagères, & on ne s'en tient pas aux occaſions que le hazard amène. Comme on ne peut faire fonds que ſur une habitude mar-

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

quée, on les fait naître à deſſein. C'eſt tous les jours qu'on réitère auprès de l'enfant les tentatives qui donnent lieu à faire uſage de la qualité la plus déſirable pour lui. C'eſt tous les jours, c'eſt avec une perſévérance infatigable que l'adreſſe maternelle travaille ſur-tout à former & à fortifier dans toute ſa famille le goût de la *bénéficence* (*a*). Dans cette vûe tous les traits d'amitié, toutes les démarches d'un bon naturel, ſoit celles qui ſe préſentent d'elles-mêmes, ſoit celles qu'on ſait faire paroître à propos ſur la ſcène, ſont miſes à ſi haut prix & reçues avec des applaudiſſemens ſi honorables, que les cœurs les plus difficiles à émouvoir en ſentent peu-à-peu la beauté & ſe tournent à l'utilité commune, ne fût-ce que par jalōuſie. C'eſt toûjours quelque choſe de modérer la fougue de l'amour propre, & de réprimer une paſſion incommode à tout le genre humain, par une autre paſſion plus paiſible, & moins entreprenante. C'eſt ainſi qu'au lieu de rebattre d'ennuieuſes leçons, qui ne font qu'effleurer l'ame, ou d'employer

(*a*) Ce mot n'eſt peut être pas encore François; mais il mériteroit de l'être, parce qu'il ſonne très-bien, & qu'il n'y a que celui-là qui exprime nettement la plus belle de toutes les inclinations de l'homme.

la crainte, qui ne la guérit point; notre mere de famille imagine tour-à-tour mille moyens pleins de gayeté ou de nouveauté, & ménage en toute rencontre un exercice perpétuel d'impreſſions propres à faire naître les ſentimens du véritable honneur, c'eſt-à-dire, à rendre ſa famille gracieuſe, obligeante, & paſſionnée pour tous les devoirs de l'humanité.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Mais elle attend du Maître des cœurs cet eſprit de charité qui perfectionne tout, & qui ſeul fait la ſolide politeſſe, parce qu'il incline toûjours à faire du bien. A meſure que l'âge lui permet de faire ſentir la juſte valeur de tout, elle apprend à ſes enfans à ne point porter des apparences de la politeſſe le jugement qu'en porte le grand monde, qui donne ſon eſtime à une vertu frivole, & qui la refuſe à la vraie charité. Elle leur fait adroitement ſentir combien le monde entend mal ſes intérêts en mépriſant la charité dont il connoît le mérite juſqu'à la contrefaire, & en prodiguant ſes applaudiſſemens à l'art de plaire, qui, s'il ne part point du cœur, n'eſt dans le vrai que l'art de tromper.

La même ſollicitude avec laquelle nous avons vû cette excellente mere s'appliquer à former des cœurs bienfaiſans,

Amour du vrai.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

& disposés à toute vertu ; nous la lui trouverons pour en faire des cœurs d'une droiture invariable. Elle ne goûtera de paix dans son cœur, & ne montrera de joie dans sa famille, qu'autant qu'elle y verra le vrai souverainement estimé, & qu'elle sera sure par une longue suite d'épreuves satisfaisantes qu'aucune bouche ne s'ouvre plus que pour dire exactement la vérité. L'usage du monde lui a trop appris que qui ne respecte point la vérité connue, ne respecte ni Dieu, ni l'humanité.

Culture de la raison.

En faisant sa première affaire d'inspirer à ses enfans les qualités essentielles qui en feront des citoyens & des cœurs droits, elle fait son passe-tems & sa récréation ordinaire d'affermir leur raison chancelante, & de lui apprendre à marcher. Explications de tout ce qui se présente, petites surprises, nouveautés adroitement ménagées ; promenades choisies pour amener de nouvelles questions, agréables récits, grande diversité d'estampes historiques, tout est mis en œuvre pour éveiller la curiosité, & pour remplir le vuide de cette intelligence qui n'attend que des idées. Mais on a l'œil sur tout ce qui se présente pour y entrer. On fait si bien que les idées fausses n'y

puiſſent aborder, ou l'on a grand ſoin d'en affoiblir l'impreſſion. L'on a prévenu les accidens & les atteintes les plus ordinaires, en mettant de bonne heure autour de cette raiſon délicate des barrières qui fuſſent impénétrables à tout. Conte de Fées, à tout récit de vols & de maſſacres, aux hiſtoires d'empriſonnemens & d'exécutions de juſtice, à toute peinture de viſion, de lutins, & d'eſprits cornus. Ce n'eſt pas aſſez pour la tendreſſe maternelle d'être aſſurée des mœurs & de la parfaite retenue de ſes domeſtiques. Elle ne veut rien, abſolument rien, qui deshonore ou exténue la raiſon. Elle ſait que ces hiſtoires ſont communément toute la ſcience du peuple, & qu'elles font à l'imagination des plaies profondes, juſqu'à y laiſſer ou un travers qu'on ne pourra redreſſer; ou un fond de timidité & une pente à la frayeur que ni l'âge ni la réflexion ne pourra jamais guérir. Tout ſon monde a reçu à cet égard des ordres ſi précis, toutes ſes précautions ſont ſi bien priſes, que l'enfant qui ne connoît ni danger réel, ni maux imaginaires, ſe trouve indifféremment dans l'obſcurité comme au plus grand jour, & ne connoît la ſolitude, que pour ce qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, pour un défaut de compagnie.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Dangers des Hiſtoires effrayantes.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Une mere pleine de ſens n'exige pas que ce qui eſt autour d'elle s'abaiſſe devant cet enfant par des témoignages de reſpect : mais elle veut qu'on reſpecte ſa raiſon encore foible. Elle ſouffre avec patience que l'eſprit ſe développe lentement, & fourniſſe peu du ſien. Mais elle éloigne avec indignation tout ce qui le peut bleſſer, ou lui faire prendre un mauvais tour.

Attention ſur la prononciation.

Les progrès du langage de l'enfant ſont comme ceux de ſa raiſon. Ils ſont quelquefois plus rapides, & vont juſqu'à en impoſer par l'extrême juſteſſe des tours, & par les charmes de l'articulation. La mere qui ſait combien le langage de l'antichambre eſt différent du ſien, prend-t-elle ſoin de retenir l'enfance attachée auprès d'elle? elle peut alors être ſûre, ſi elle prononce bien elle-même, d'avoir décidé pour toûjours de la prononciation de ſes enfans. L'oreille qui n'entend que de beaux ſons, & des infléxions nettes, les ſaiſit correctement, & les tranſmèt à la langue avec une fidélité parfaite. C'eſt un écho. C'eſt le langage de la mere trait pour trait.

Faites paſſer cet enfant de Verſailles à Bourdeaux, ou de Paris à Marſeille. Le ſon de ſa voix & le choix de ſes

termes réveillent l'attention. On accourt pour l'entendre. Il ne dit que des choſes très-communes : & elles paroiſſent raviſſantes. Qui peut-donc produire une pareille impreſſion ? eſt-ce la nouveauté ? Il s'en faut bien. Tous les jours il ſe préſente dans ces villes des airs étrangers & des accens nouveaux, qui n'attirent ni attention ni curioſité. Cet accent qui enchante & que nulle leçon ne peut enſeigner, eſt l'ouvrage infaillible d'une mere qui parle bien & qui ſouffre ſon fils auprès d'elle.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Contente au reſte de voir proſpérer ſes ſoins ſur la prononciation, ſur l'aſſemblage des mots & des idées, ſur la façon de ſe tenir & de ſe préſenter, elle n'en entretient perſonne, de crainte qu'une paſſion ſi louable ne dégénère en foibleſſe, & ne ſe montre hors de propos dans une compagnie qui s'y intéreſſe peu. On jouit en ſecrèt des petits ſuccès de toutes les ruſes & de toutes les méthodes qu'on employe pour orner ce qui doit paroître. Mais ce ſont toutes machines qui demeurent cachées derrière le théâtre.

Pendant que la mere s'applique tous les jours, non-ſeulement à embellir les dehors par quelque nouveau coup de pinceau, mais infiniment plus à donner

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

à l'ame ſa vraie beauté & ſa vraie gloire, qui eſt d'être ſincère & bienfaiſante ; le pere de ſon côté en fournit tout d'un coup tous les moyens en accoutumant ſa famille au travail. Il n'entend point qu'on acquière par la pratique de quelques formules de piété régulièrement obſervées le matin, le droit de paſſer le reſte du jour dans des exercices pleins d'indolence & de fantaiſie. Il veut de l'ordre. Il veut voir l'induſtrie avancer comme les années, & ſa fermeté inébranlable à être obéi à cet égard, provient de la vivacité de ſon amour qui connoît le prix des talens, & la néceſſité abſolue d'une vie occupée. Il ſe conſolera de n'avoir laiſſé à ſes enfans qu'un bien médiocre : mais c'eſt avec paſſion, c'eſt avec inquiétude qu'il cherche à leur inſpirer un goût dominant pour le travail. Il y parvient ſurtout par la douce perſuaſion de l'exemple & par le pli de l'habitude.

Amour du travail.

La crainte de ſe méprendre dans le choix des premières occupations de la jeuneſſe l'oblige à comparer les différentes méthodes de la former, & à choiſir celle qui l'emporte par l'évidence de la ſolidité.

SUITE

SUITE DE L'ÉDUCATION.

ENTRETIEN CINQUIÈME.

COmme les idées miſes à l'épreuve & garanties par le ſuccès ſont beaucoup plus ſûres que celles qui n'ont en leur faveur qu'une apparence de raiſon & de juſteſſe ; au lieu de produire ici mes penſées ſur la première éducation, je ferai uſage de la copie d'une lettre, où un pere de famille reſpectable par ſon diſcernement, expoſe à un ami le plan qu'il a toûjours eu en vûe dans l'éducation de ſes enfans, & qui lui a parfaitement réuſſi.

Lettre d'un Pere de famille ſur la première culture de l'eſprit.

Il eſt vrai, Monſieur, que les différens ſoins que j'ai donnés à l'éducation de mes fils, & de mes filles, ont eu quelques ſuccès : je ſuis autoriſé par l'expérience à vous donner la réponſe que vous

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

ſouhaitez de moi. Mais je ſupprimerai, s'il vous plaît, ce qui a rapport aux caractères & aux progrès particuliers de mes enfans, pour m'en tenir uniquement à ce qui vous intéreſſe; c'eſt-à-dire, aux moyens qui m'ont paru les plus juſtes. Je vous les propoſerai d'une façon générale, & détachés de toute circonſtance.

L'éducation des filles.

Commençons par l'éducation des filles, parce qu'elle eſt renfermée dans une moindre étendue d'exercices & de connoiſſances que celle des garçons. Toutes les ſortes d'éducation qu'on donne aux filles ſe peuvent réduire à deux; l'une ſelon laquelle on ſe contente d'un air de politeſſe & de quelques menues occupations propres à aider la contenance; ſans y ajoûter aucun travail réel & ſoutenu; l'autre dans laquelle ſans négliger les dehors, il s'agit de procurer à une demoiſelle des connoiſſances d'uſage, & de l'accoutumer à ne ſe croire heureuſe qu'autant qu'elle eſt ſolidement occupée.

Si l'on veut s'en tenir à la première méthode, qui a un grand nombre de partiſans, ſon unique ſoin ſera celui de plaire par les graces du maintien & par l'enjoûment des manières. On ſe gardera bien de rien mettre dans ſa tête qui puiſſe l'appliquer, ou la gêner tant ſoit peu,

& qui puiſſe en conſéquence porter la moindre atteinte à la gayeté, ou à l'embonpoint. Étant livrée de cette ſorte à la moiſeſſe de ſa compléxion, & au hazard des amuſemens que l'uſage autoriſe, elle paſſera ſes jours dans le cotton & ſur le velours. Avec des piés & des mains elle ne ſaura ni marcher ni agir. Sans idées, ſans intérêt; & par une ſuite néceſſaire ſans diſcernement, hors la matière des habits & des plaiſirs, les jeux & le céremonial feront ſon unique affaire & la ſeule culture de ſon eſprit. Vous en appercevez la petiteſſe par ſon indifférence pour tout ce qui eſt curieux, & par l'intérêt qu'elle prend à de pures bagatelles. La ſeule vûe d'un livre ſérieux la fait bâiller : & un homme qui au lieu de badiner toûjours dans la converſation s'aviſeroit d'y raiſonner avec quelque ſuite lui paroîtroit venir d'un autre monde. Elle renferme tout ſon ſavoir dans le rollet des complimens d'uſage, & dans les petites rubriques de la mode. Par exemple, elle n'entreprendra point la deſcente d'un eſcalier, ou le paſſage d'une chambre à l'autre ſans chercher un bras ſecourable : ou ſi elle ſe ſent aſſez de vigueur pour riſquer le voyage, ce ſera pour le tems où elle eſt ſeule : mais elle ſe

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

ſouviendra dans une compagnie qu'aller de ſon pié, ou marcher ſans apui eſt une façon bien bourgeoiſe. Elle prend peu-à-peu ces belles idées & cent autres auſſi importantes pour le plus pur ſens commun : & l'omiſſion de la moindre de ces minuties lui paroît le renverſement de la raiſon, pendant qu'elle écoute tranquillement des diſcours qui bleſſent la vertu, ou qu'elle donne des applaudiſſemens à un duel incompatible avec la ſimple humanité.

Le grand art de plaire dont elle a les oreilles éternellement rebattues, enléve tout ſon tems, & remplit toute la capacité de ſon eſprit. Elle paſſe ainſi ſa jeuneſſe dans la plus parfaite inutilité. Elle va d'amuſemens en amuſemens, & de fleurette en fleurette. Toûjours occupée de ſa figure, vraie actrice de théâtre qui n'ambitionne d'autre mérite que celui de la repréſentation, jamais elle ne ſera ni naturelle, ni judicieuſe, ni capable d'aucun gouvernement. Quitte-t-elle la toilette & le quadrille ? ſon eſprit & ſes doits demeurent dans l'engourdiſſement. Un trop long repos amaſſe enfin les humeurs, attire les dégoûts, & à leur ſuite les maladies, puis les remédes auſſi triſtes que les maladies; enfin cent ſortes de

vapeurs qu'on eſſaye inutilement de gué- LETT. SUR
rir par des remédes, parce que la plûpart L'ÉDUCA-
de ces vapeurs ne ſont que des penſées TION.
triſtes, & que les remédes ne ſont point faits pour guérir des penſées.

Le fruit infaillible d'une ſi frivole éducation eſt une longue imbécillité, dont on voit cependant pluſieurs dames ſe guérir, quand des accidens imprévûs les contraignent à penſer & à faire uſage de leur raiſon. En attendant ces inſtructions que l'amertume rend quelquefois efficaces, que faut-il eſpérer d'une tête pleine de ſpectacles, de romans, & de maximes fauſſes ? Si elle a peu d'eſprit, c'eſt une néceſſité qu'elle ſoit réduite à un ſilence éternel, & à une dépendance humiliante; ou qu'elle ouvre la bouche pour parler de ce qu'elle ne conçoit qu'à demi, & qu'elle exprime encore plus mal. Si elle a de l'eſprit, faute de l'avoir rempli de connoiſſances qui l'occupent & de ſentimens qui la réglent, elle exercera toute l'activité de cet eſprit ſur ce qui l'environne. Elle le fera toûjours avec d'autant plus de feu & de danger, que la facilité de l'exercice & même la juſteſſe des coups de langue lui attirent plus d'applaudiſſement. Mari, domeſtiques, voiſins, parens, & amis, deviendront tour-

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

à-tour l'objet de ſes critiques, de ſes dédains, de ſa jalouſie, & de ſes raports. Que ſera-ce ſi cet eſprit eſt employé à cacher ou à ſervir d'autres paſſions?

Quelle différence entre ce caractère impétueux, que la culture n'a pas réglé, & une jeune perſonne à qui l'on a inſpiré avec autant de perſévérance que de douceur une grande idée de la religion & de la néceſſité du travail. N'eût-elle qu'une étendue d'eſprit très-médiocre, il eſt hors de doute qu'avec des ſentimens & le talent de s'occuper tantôt du travail des mains, tantôt d'une lecture ſolide, elle vivra heureuſe, & ſe fera honorer de tout ce qui a raport à elle.

Mais allons au vrai but de l'éducation. Elle tend à mettre une jeune perſonne en état de ſe conduire & de pouvoir un jour gouverner les autres. Il faut donc lui imprimer dans l'eſprit, avec gayeté ſans doute & avec d'extérité, des principes qui la frappent, qui la guident, & qu'elle puiſſe ſuivre par conviction. A ce premier goût du ſolide & du vrai on ne manquera pas de joindre l'exercice des talens qui doivent occuper ſes doits & qui la rendent utile à la famille ou même à la ſociété. Broder pour elle-même n'eſt qu'un travail honnête. Mais coudre pour

les pauvres eſt une œuvre pleine de no- LETT. SUR
bleſſe & de grandeur. L'ÉDUCA-

Ne nous flattons point ſur l'eſprit de TION.
nos enfans; & au lieu de nous propoſer des occupations brillantes qu'il faudra enſuite abandonner après bien du tems & de la dépenſe, pour revenir, peut-être trop tard, au grand néceſſaire; aſſurons-nous d'abord ce néceſſaire : le brillant ſuivra s'il peut.

Il n'y a point de fille dont l'eſprit ſoit aſſez borné pour ne pouvoir pas apprendre l'Hiſtoire. Les récits attachent les enfans, & la facilité qu'ils ont à les rendre peu-à-peu en aſſez bon ordre, eſt le plus agréable & le plus ſûr moyen qu'on ait en main pour arranger dans leur eſprit une multitude d'idées profitables, ſans leçons & ſans gêne. Cet exercice, quand il eſt ſoutenu, les accoutume à penſer juſte, & à parler aiſément. Il nous méne à un plus grand bien. La religion qui eſt la ſource de toutes les maximes les plus lumineuſes, & des eſpérances les plus touchantes, s'apprend hiſtoriquement. Une jeune demoiſelle peut donc apprendre promptement une infinité de faits qui portent avec eux leur moralité ou leur inſtruction; & elle acquerra très-aiſément la ſcience qui lui

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

ſuffit, en retenant la ſeule Hiſtoire de l'Evangile, & de l'établiſſement de l'Egliſe (*a*). Les traits en ſont à la portée de tous les eſprits, & y répandent plus de lumières que ne feroient tous les diſcours des hommes enſemble. Les hommes diſputent, ennuyent, égarent. L'Évangile plaît & inculque autant de maximes ou de principes de conduite qu'il préſente d'évènemens, parce que le fait eſt toûjours intelligible, & plus propre qu'une foible leçon à faire goûter le bien qu'il faut faire, & à rendre odieux le mal qu'il faut éviter. C'eſt vraiment le livre qui donne l'intelligence aux petits comme aux grands. C'eſt la logique univerſelle, puiſqu'il eſt impoſſible de le lire ſans acquérir plus de juſteſſe dans ſes penſées, & ſans être invité à mettre plus de rectitude dans ſes mœurs.

La bibliothéque des Enfans.

On doit ajoûter à l'hiſtoire des quatre Evangiles & de la prédication des Apôtres, le Catéchiſme du Diocèſe, parce que la doctrine Chrétienne reſſembleroit à une ſecte de Philoſophes, ſi nous ne la devions qu'à nos lectures, & non à la Miſſion du Paſteur chargé de nous l'apprendre. On y peut joindre le Caté-

(*a*) Les Actes des Apôtres.

chiſme de M. l'abbé Fleury, l'Hiſtoire de l'ancien Teſtament (*a*), & les mœurs des Chrétiens (*b*), petit livre qui contient l'eſprit & le ſuc de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. LETT. SUR L'ÉDUCATION.

Telle eſt la première bibliothéque d'une jeune fille. Elle pourra lui ſuffire & l'exercer pluſieurs années de ſuite, juſqu'à ce que le profit en ſoit ſenſible, & permette d'aſpirer à quelque choſe de plus.

Après ce premier néceſſaire auquel tout doit être ſubordonné, en voici un ſecond, qui eſt ordinairement trop négligé, & que je crois être après la religion ce qui doit tenir le premier rang dans l'éducation : c'eſt de ſavoir compter promptement, & d'écrire facilement une lettre. Sans ce double ſecours, on ne peut attendre d'une jeune perſonne, ſoit dans la retraite, ſoit dans le mariage, ni l'entrepriſe du moindre gouvernement, ni le maintien d'aucun ordre.

Il n'eſt refuſé à perſonne de ſavoir compter. Les eſprits les plus bouchés, ou les plus bornés à certains égards, y réuſſiſſent très bien, ſouvent mieux que des eſprits plus fins ; pourvû que l'exer-

(*a*) Imprimée en un volume in-12 chez Deſaint & Saillant, rue S. Jean de Bauvais.

(*b*) Chez Mariette, rue S. Jacques.

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

cice en ſoit fréquent. Tout dépend ici de la patience qui eſt toûjours couronnée par le ſuccès.

Il eſt beaucoup plus difficile d'amener une jeune perſonne qui n'a pas un certain tour d'eſprit, au point d'écrire une lettre avec un peu de goût & de régularité. L'orthographe de la plûpart des langues vivantes, ſur-tout celle de la nôtre, demande, ſemble-t-il, la connoiſſance de bien des régles & de bien des exceptions: pour bien orthographier ſeulement, on ſeroit tenté de croire qu'il faut ſavoir à fond la Grammaire de notre langue, étude bien ſéche pour des Enfans, & qui n'en forme preſque aucuns, ou même les rebute tous.

C'eſt la difficulté même d'écrire régulièrement qui doit réveiller l'attention ſur les moyens de procurer à une demoiſelle cet important ſecours qui la mèt en état de n'être point duppe, & de ſervir les autres; diſons même de bien gouverner.

D'abord eût-elle tout l'eſprit imaginable, un moyen preſqu'infaillible de la rendre pareſſeuſe à écrire, ou ridicule dans ce qu'elle écrira, eſt d'exiger ou ſeulement de lui recommander de mettre de l'eſprit dans les petites lettres qu'on lui propoſera d'écrire. J'aimerois beau-

coup mieux débuter par lui recommander de n'avoir point d'eſprit, & de lui faire bien entendre qu'on déplaît à proportion des efforts qu'on fait pour montrer de l'eſprit dans une lettre; qu'une lettre eſt l'image ou le remplacement de la converſation; qu'il faut s'habituer à écrire aux perſonnes abſentes, comme on parle aux perſonnes préſentes; à mander une nouvelle comme on la diroit dans la converſation; à demander une grace; à remercier d'un préſent reçu; à dire tout enfin ſans apprêts, ſans recherches, & avec la plus parfaite ſimplicité.

Ce n'eſt pas avoir peu gagné que d'accoutumer l'enfance à être naturelle & à s'en tenir en tout aux diſcours les plus communs. On l'enhardit par ce moyen. Elle s'apperçoit d'un jour à l'autre que ce n'eſt point une affaire d'écrire une lettre: elle na point de reproches à eſſuyer. Toute la critique tombe ſur quelques fautes d'orthographe, & cette critique n'eſt jamais chagrine, moins encore injurieuſe.

Dans les lettres vraies ou feintes que la jeune demoiſelle adreſſera à ſa parente, à une lingère, à un marchand, à un fermier, ou ſi vous voulez au grand Mo-

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

gol; on louera toûjours ce qui eſt aiſé, nèt, & dit de la manière dont chacun parle. Mais on ſe gardera bien d'y louer la fineſſe & les tours ſpirituels. Vous lui perſuaderez qu'il eſt aiſé d'écrire, ſi vous applaudiſſez, à ce qui n'a couté ni embaras, ni méditations: & en paroiſſant vous occuper fort peu de ce qui eſt brillant, vous éviterez de la rendre précieuſe.

Ce qu'on appelle eſprit n'eſt agréable qu'autant qu'il coule de ſource. Il perd tout ſon mérite, s'il n'eſt extrémement naturel. Courez donc, non après l'eſprit, mais après le naturel. Aſſurez à vos lettres un air aiſé. L'eſprit viendra ſi le fonds en donne: mais il en donnera toûjours aſſez pour le beſoin qu'on en a: & j'ajoûte que ſi vous êtes curieux de donner du relief à l'eſprit, c'eſt ſur-tout par le langage le plus ſimple, celui qui s'éloigne le moins du tour de la converſation.

Pour mettre une demoiſelle de dix à onze ans en état d'écrire auſſi naturellement qu'elle parle, il y a un moyen, que j'oſe dire infaillible, pourvû qu'on y ſoit fidéle: c'eſt de lui raconter fréquemment un trait d'hiſtoire qui l'attache, & de l'engager à le redire elle-même pour

l'écrire auſſitôt de la même façon qu'elle vient de le conter. On pourroit l'embaraſſer en débutant par la compoſition des lettres, dont il faudroit qu'elle cherchât la liaiſon & la ſuite dans ſa tête. Ici rien à chercher. Le fait eſt ſimple. Elle vous le rend en bon ordre dans ſon récit. Il n'y a plus qu'un pas à faire, qui eſt de l'écrire. Quand elle écrira un peu légèrement ce qu'on lui a raconté, il lui ſera auſſi aiſé d'écrire une petite lettre dont on lui aura dit une ou deux fois le contenu.

Pour fortifier enſuite ces commencemens & pour lier plus étroitement l'orthographe aux objèts de la vie les plus ordinaires, & aux tours du langage les plus uſités; on peut employer un an & plus à écrire très-fréquemment des lettres réelles ou imaginaires à des perſonnes connues & ſur des ſujèts dont les idées ſoient nettes, extrèmement ſimples, & parfaitement familières à la jeune perſonne. Bientôt ce ne ſera pour elle qu'un jeu d'écrire ſur ce qui l'intéreſſe, & de s'acquitter même de bonne grace des petites commiſſions qu'on voudra lui donner. Elle ſera flatée du plaiſir de ſe voir utile à ceux du logis qui ne ſavent pas écrire. Mais quand le pere lui-même voudra la mettre en œuvre, & en faire ſon premier

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

ſécretaire, ſans autre beſoin que de lui dire ſa penſée, dites-moi je vous prie, qui du pere ou de la fille éprouvera dans ſon ame un plaiſir plus touchant? La queſtion n'eſt pas facile à décider. Mais j'incline pour le pere.

Il peut arriver qu'avec une aſſez grande facilité d'écrire, l'orthographe par-ci par-là demeure encore fautive. La jeune demoiſelle pourra rendre ſon écriture très-ſupportable, & même très-approchante de l'exactitude, en copiant ſouvent les infléxions des tems & des perſonnes qui forment ce qu'on appelle *les conjugaiſons des Verbes*; d'après une bonne Grammaire Françoiſe. Mais je ne voudrois pas lui rompre la tête d'une longue explication des régles de la langue, qui pourroient paſſer ſon intelligence, ou la dégoûter de toute lecture.

Ce que nous venons de dire ſera peut-être la ſeule part que notre jeune demoiſelle ait à prendre aux ſciences. Elle trouvera dans ce qu'elle ſait de ſa religion, dans la prédication ordinaire de l'Evangile, & dans quelques bons livres d'une utilité connue, aſſez de lumières pour ſe conduire: elle trouvera dans ſon arithmétique & dans ſon écriture aſſez de moyens d'établir l'ordre dans ſa maiſon,

pour faire le repos & la joie de ſon mari, pour éclairer les démarches de ſes domeſtiques & de ſes fermiers, en un mot pour s'attirer les reſpects qui ſont aſſurés à la vigilance & à un gouvernement réglé.

Si elle a de l'eſprit, ce qu'il ne faut pas confondre avec une certaine vivacité, qui eſt ſouvent ſans juſteſſe, & ſans étendue d'intelligence ; alors le beſoin d'occuper ſa facilité naturelle eſt d'autant plus grand, que faute d'une pâture ſuffiſante & choiſie, elle peut donner dans les plus dangereux travers. D'ailleurs comme c'eſt une grande conquête d'amener un eſprit très-borné à acquérir par la culture une capacité qui en faſſe un ſujèt ſolide & de miſe ; c'eſt auſſi une ſatisfaction bien vive pour un pere qui remarque d'heureuſes diſpoſitions dans ſa fille, de les avoir fait croître & valoir par un choix d'occupations bien entendues. Les grands talens d'un garçon peuvent devenir le ſoutien de toute une famille : mais une fille d'un excellent eſprit en peut faire le plaiſir & la conſolation. Naturellement & ſans artifice une fille ſpirituelle raſſemble auprès d'elle la famille, les amis, & les étrangers. Une belle figure attire les premiers regards. Mais peu-à-peu vous voyez

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

chacun s'aſſeoir & s'attrouper autour du bon ſens. Une demoiſelle ou une dame qui a l'eſprit bien fait, & qui s'exprime avec juſteſſe, eſt le lien de toute la famille, non-ſeulement parce qu'elle eſt ſédentaire, & d'un entretien amuſant; mais parce que dans toutes les affaires qui ſurviennent, les bons avis, l'eſprit de paix, & la douce perſuaſion découlent de ſes lévres.

Pour lui procurer ce caractère aimable qui la fera reſpecter & rechercher de tous, débuterons-nous par lui faire compoſer des thèmes latins pendant pluſieurs années de ſuite ? la conduirons-nous du latin à la métaphyſique, & aux problêmes de la haute géométrie ? prétendons-nous la préparer par ce moyen à ſaiſir la ſombre doctrine des tourbillons, principes de toutes choſes ; ou les danſes myſtérieuſes des planétes rapprochées, puis écartées les unes des autres dans des vuides immenſes & ſans le ſecours d'aucuns corps qui les pouſſent, ou qui les ſéparent ?

Une demoiſelle pourroit acquérir toutes ces connoiſſances, ſi ce ſont des connoiſſances, & demeurer cependant dans de profondes ténébres. Elle y courra le riſque de croire ſa raiſon capable de ſe

ſuffire à elle-même, quoiqu'en allant très-réellement d'obſcurité en obſcurité. Le moindre mal pour elle eſt de n'y trouver rien qui la rende plus heureuſe, ni plus capable de contribuer au bonheur des autres. Épargnons lui donc une application fatiguante qui de toute notoriété, & après bien des exemples trop ſouvent réitérés, ne la peut conduire à rien de ſolide & de propre à perfectionner ſon heureux naturel. L'ÉDUCATION DES FILLES.

Exceptons de la condamnation des études pénibles, celle du latin des bons Auteurs & des prières de l'Egliſe, qui peut ſelon les circonſtances & dans certains états devenir le ſoutien de ſon eſprit, & lui être de grand uſage. Si cette langue lui étoit néceſſaire, il faudroit s'y prendre de la manière dont j'ai fait & ſouvent vû faire l'épreuve. Il ſera tems de vous en parler quand nous viendrons aux études des garçons.

La fin des connoiſſances qu'on ſe propoſe de procurer à une demoiſelle d'un eſprit aiſé, eſt de la rendre ſolide ſans rien diminuer de ſa gayeté. On blâmeroit également une façon de l'occuper qui la rendroit mélancolique ou ſauvage, & celle qui la rendroit vaine ou légère. Je ne connois qu'un genre d'étude qui réuniſſe

L'ÉDUCATION DES FILLES.

tous les avantages vraiment déſirables ſans aucun des inconvéniens qu'on peut craindre. Cette étude n'eſt qu'une augmentation de la précédente qui a ſervi de première culture à l'eſprit de l'Enfant. C'eſt encore l'hiſtoire, mais plus étendue & mieux détaillée. Il ne faut pas s'effrayer de ce mot d'étude. L'hiſtoire eſt une ſource de plaiſirs à meſure qu'on y avance. Elle n'eſt ſéche, décharnée, & ſans attraits que dans ſes abrégés : mais pour y éviter le trop comme le trop peu, il faut s'y bien prendre, & par la manière dont on régle cette agréable étude, il peut très-aiſément ſe faire qu'une demoiſelle y apprenne à fond ſa religion; qu'elle y apprenne à dévoiler parfaitement le cœur humain; qu'elle y puiſe les vûes & les ſentimens qui la rendront propre à tout bien; qu'elle orne ſon eſprit & ſa converſation de mille & mille traits curieux; qu'elle apprenne à parler & à écrire très-purement ſa langue; qu'enfin elle acquière en toutes choſes un promt diſcernement du vrai, & un parfait dégoût pour tout ce qui eſt faux, ou frivole, ou au-deſſus de nos forces.

Cette étude ſi utile ne demande qu'un peu d'ordre & de perſévérance. Elle n'exige ni beaucoup d'efforts, ni une grande

retraite. Quand une jeune perſonne ſera en état de rendre un fidéle compte des quatre ou cinq petits livres dont nous avons compoſé la premiére bibliothéque de l'enfance, & qu'elle ſera ſuffiſamment affermie dans le double exercice de calculer & de bien écrire une lettre par l'habitude de n'y point mettre d'apprêts ; c'eſt alors qu'il eſt tems de jetter les fondemens du ſolide & agréable édifice de l'hiſtoire. L'ÉDUCATION DES FILLES.

Cet ouvrage conſiſte à faire voir à la jeune éléve une ſuite intéreſſante & bien liée de tous les évènemens mémorables & des grandes révolutions qui ſont arrivées de ſiécle en ſiécle, depuis le commencement du monde juſqu'à nos jours ; en uniſſant à ces faits l'inſpection des lieux où ils ſont arrivés. C'eſt ici proprement une géographie hiſtorique, dont le premier avantage eſt de ne point faire à part une longue étude de tous ces noms de lieux, qui étant mis bout-à bout, cauſent un ennui extrême, & s'oublient enſuite auſſi aiſément qu'on les apprend avec peine. Un autre avantage égal ou ſupérieur au premier & inſéparablement uni à cette méthode, eſt de lier tellement la vûe des lieux ſur la carte, avec les circonſtances de quelque fait curieux, que la penſée de l'un rappelle & fortifie toûjours

Premiére partie de l'étude de l'hiſtoire.

La Géographie des différens âges.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

le ſouvenir de l'autre. Mais les cartes géographiques ſont ſujètes à un grand inconvénient. Elles troublent l'imagination par un amas confus de noms & d'objèts où l'eſprit ne ſauroit diſtinguer le lieu dont il doit actuellement s'occuper : & lorſqu'il l'a démêlé dans la foule, l'impreſſion en eſt toûjours affoiblie par la vûe de pluſieurs autres. Il faut donc néceſſairement avoir ou tracer exprès dans cette vûe des cartes de chaque pays, pour n'y laiſſer voir que les noms & les objèts dont il s'agit dans la partie de l'hiſtoire où l'on eſt arrivé, ſans offuſquer l'eſprit & l'œil par une multitude de noms qui y ſont étrangers & inutiles pour le préſent.

On commencera donc cette géographie hiſtorique par montrer la terre nûe & deſtituée de tout nom d'habitations, étant encore ſans habitans. Dans l'incertitude de l'état où étoit originairement la mer qui a viſiblement changé de place dans pluſieurs parties du globe, on ſe contentera de tracer ſur le globe le fond du Golphe Perſique & le cours du Tigre & de l'Euphrate, pour y placer le Paradis terreſtre entre le point où ces deux fleuves ſe joignent, & l'autre point où leurs eaux ſe déſuniſſent pour ſe rendre

dans le Golphe Perſique, l'un vers l'Orient, l'auttre à l'Occident vis-à-vis l'ile des Perles. L'or de l'Arabie les perles du Catif, les noms des fleuves, les noms des peuples, qui depuis en ont habité les bords, & différens autres caractères rapportés par Moyſe, fixent l'imagination & nous aident à retrouver ainſi cet unique fleuve qui couloit dans le ſéjour de délices, puis à reconnoître les quatre lits qui hors de-là portoient quatre différens noms. L'ÉDUCATION DES FILLES.

Il n'y a point d'évènemens attachés à aucuns lieux connus depuis la chûte d'Adam juſqu'au déluge. Après cette ſeconde & mémorable époque la terre change. On peut la peindre avec ſes quatre continens, avec ſes mers internes & externes, diſpoſées à peu près comme nous les voyons aujourd'hui; tous les monumens qui nous reſtent concourant à nous montrer dans la plus haute antiquité après le déluge les mêmes mers, les mêmes fleuves, les mêmes montagnes, & les mêmes continens. Sur cette ſeconde terre, ou ſur la carte d'Aſie ſeulement, on ſe contentera de placer à la naiſſance du Tigre les monts Gordiens où l'arche s'arrêta, les plaines de Sennaar ou de Méſopotamie entre le Tigre & l'Euphrate,

L'ÉDUCATION DES FILLES.

& la Tour de Babel que les deſcendans de Noé conſtruiſirent pour être vûe de loin dans un pays plat, & pour leur ſervir de ſigne (*a*) de ralliment dans le deſir où ils étoient de ne ſe point quitter, malgré le beſoin où ils ſe trouvoient de s'étendre pour être fournis de vivres. Une troiſiéme carte ſe nommera *la diſperſion*, & montrera la famille de Sem en Aſie, celle de Japhet en Europe, & au Nord de l'Aſie d'où elle s'allonge en Amérique par la Tartarie & par la Terre Verte; enfin celle de Cham étendue depuis le Chuſiſtan juſqu'au fond de l'Afrique.

Dans les cartes ſuivantes on s'appliquera à tracer nettement & preſqu'uniquement l'hiſtoire locale du peuple de Dieu depuis Abraham juſqu'à la priſe de Jéruſalem ſous Veſpaſien. Les pays circonvoiſins n'y doivent paroître que pour fixer les limites de chaque réſidence. On y verroit donc 1°. les voyages d'Abraham; 2°. la ſituation des peuples deſcendus de lui, Iſmaëlites, Iduméens, Iſraëlites, Madianites, &c. 3°. les voyages de Moyſe & de Joſué; 4°. le partage de la Terre promiſe, & la ſituation des Tribus; 5°. les conquêtes de David; 6°. les voyages des flottes de Salomon & de Joſaphat; 7°. la

(*a*) *Shem ארנס ſignum*, Geneſ. 11 : 4.

diviſion des royaumes de Juda & d'Iſraël; 8°. la ruine de celui de Samarie par l'aggrandiſſement des Aſſyriens; 9°. la captivité des Juifs à Babylone, & leur renvoi ſous Cyrus, 10°. les Colonies des Juifs; 11°. leur diſperſion, leurs expulſions poſtérieures, & leurs différentes réſidences juſqu'à l'arrivée des tems où ils doivent reconnoître le Libérateur qu'ils ont rejetté.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Uſage modéré de la Chronologie.

On ſe trouveroit bien de joindre inſéparablement une datte à tous les faits les plus diſtingués. En formant ce ſouhait je ſuis bien éloigné de vouloir qu'on embaraſſe l'eſprit d'une demoiſelle des pointilleries de la Chronologie ancienne. A peine les ſavans devroient-ils s'en occuper long-tems. Le Saint-Eſprit qui a mis de l'ordre dans le récit des évènemens de ſon peuple par le moyen des dattes, n'a pas jugé à propos de ſatisfaire la vanité des préciſions. Il nous apprend que tel Patriarche, tel & tel perſonnages célébres ont vécu ou régné 60 ans, l'autre 59 ans, celui-ci 70, celui-là 120: mais il ne dit pas ſi c'eſt 60 ans & huit jours; ſi c'eſt 59 ans & ſix ſemaines; ſi c'eſt 90 ans & ſix mois; toutes additions qui miſes bout à bout avec d'autres, accumulent enfin pluſieurs années ſur la totalité des

L'ÉDUCATION DES FILLES.

ſommes principales, & jettent par là ſur les prétentions de la Chronologie une incertitude qui les rend inutiles & interminables. Mais les dattes ſans diſpute aident l'ordre & fixent la mémoire.

Un autre moyen propre à faciliter le ſouvenir des tems, ſeroit de prendre la naiſſance du Sauveur pour un point commun où l'on commençât toutes les numérations; enſorte que comme nous comptons d'après la naiſſance de J. C. tous les évènemens poſtérieurs, on comptât les précédens par le nombre des années dont ils s'éloignent de ſa venue. Ainſi au lieu de placer le voyage d'Abraham dans telle année du monde ou de la période-Julienne, ce qui eſt ou incertain ou d'une érudition très-ſuperflue, j'aimerois mieux dire : la vocation d'Abraham arrive environ dix-neuf cens ans avant la naiſſance du Sauveur; parce que ce calcul eſt à peu près certain; & réveille une idée plus facile à ſaiſir en faiſant de J. C. le centre de tout.

Après cette première ébauche de l'Hiſtoire Sainte, faite avec quelque ſoin; on traitera de même l'hiſtoire profane, en montrant ſur une carte de l'ancienne Aſie les grands royaumes d'Aſſyrie, de Médie, de Babylone, & de Perſe. On n'oubliera

n'oubliera pas de montrer le long & autour de la Méditerranée les principales Colonies Phéniciennes. On ponctuera le voyage de Tarſis ou d'Andalouſie, tantôt par la mer Méditerranée, tantôt par la mer Rouge ſur laquelle les Phéniciens avoient un port ou un entrepôt, & d'où ils ſe rendoient en Eſpagne en tournant autour de l'Afrique, & faiſant des profits immenſes par leurs échanges ſur ces côtes Barbares. On donnera une idée de l'ancienne Gréce & de toute la Méditerranée, à l'aide des voyages d'Ulyſſe, d'Enée, & de Télémaque, ſans mépriſer l'agrément des Epiſodes ; & en avertiſſant que le tout eſt fabuleux. Rien n'eſt ſi fugitif que la ſcience des lieux. Mais on n'oublie jamais ceux où l'eſprit a été vivement frappé ou par le merveilleux, ou par la nouveauté. On continuera donc à prendre dans l'Hiſtoire les expéditions où l'on trouve des voyages détaillés & accompagnés de circonſtances qui rendent divers lieux remarquables : tels ſeront les voyages de Cyrus, de Cambiſe, de Xerxès, d'Alexandre, d'Agatocle, d'Annibal, de Scipion, de Jules Céſar, de Trajan, de Conſtantin, de Julien, de Charlemagne, de Tamerlan. Un ſeul exemple juſtifiera l'utilité de cette méthode. Après les expéditions

L'ÉDUCATION DES FILLES.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

d'Alexandre chez les Triballes & chez les Illyriens, nous le voyons arriver à Thèbes de Béotie, qu'il ſaccage ſur le refus qu'elle fait d'entrer dans la ligue des Républiques Greques contre la Perſe. De-là il marche vers l'Helleſpont, le traverſe & arrive au Granique : il paſſe en Ionie, en Cilicie, à Iſſus, à Tyr, à Gaza, à Jéruſalem, en Egypte, en Libye, dans les ſables d'Ammon, d'où il revient en Egypte jetter les fondemens d'Alexandrie. Il va chercher enſuite Darius au-delà du Tigre, le rencontre dans la plaine d'Arbeles, le fait fuir en Médie, traverſe l'Aſie vers l'Orient, puis replie ſa route au Midi vers l'Océan Indien, & vient mourir à Babylone.

Otez le géographique de tous ces évènemens : on ne ſait plus où les choſes ſe paſſent. On n'en voit plus l'enchaînement ni les raiſons. On ne comprend point ſans ce ſecours, pourquoi le Roi de Macédoine mèt tant de tems à ſubjuguer la Syrie & l'Egypte, au lieu d'aller d'abord vers le Tigre chercher ſon ennemi. Les Hiſtoriens obſervent bien que ſi Alexandre s'étoit engagé dans le cœur de l'Aſie en laiſſant derrière lui les ports de la Méditerranée au pouvoir de Darius, il en pouvoit ſortir des flottes capables de ra-

vager la Gréce & la Macédoine pendant son expédition. Mais cette raiſon ne devient ſenſible & ne touche l'eſprit que par la vûe de la diſpoſition des lieux. L'ÉDUCATION DES FILLES.

Otez pareillement l'hiſtorique de la géographie, ou entreprenez de retenir l'ordre des lieux ſans le ſecours d'un voyage ou d'une hiſtoire qui attache votre eſprit à la ſuite d'un avanturier, ou d'un conquérant, en vous occupant de l'intérêt qui lui fait quitter une place, & de celui qui le mène dans une autre : alors la ſituation de Tyr ou d'Alexandrie vous échapera auſſi vîte que celle de Lonjumeau ou de Noiſy-le-ſec.

L'idée d'un évènement mémorable, ou d'une ſingularité remarquable attachée à chaque pauſe dans le trajèt d'une grande contrée, enchaîne agréablement le tout & le mèt en ordre dans la mémoire. Les lieux mêmes qu'on ne connoît pas encore, ou qui ont été omis à deſſein ſur les cartes, pour y éviter la confuſion, deviennent auſſi faciles à ſaiſir & à retenir que les autres, dès qu'on ſait qu'ils ſont voiſins de tel & tel autres qu'on connoiſſoit déja.

On peut joindre ainſi les lieux & les faits des hiſtoires Greque, Romaine, Gotique, Françoiſe, Lombarde, Sarra-

L'ÉDUCATION DES FILLES.

sine, & Normande, selon le besoin & la facilité de la jeune personne. Je crains qu'on ne dédaigne un peu trop de lui montrer les évènemens du moyen âge. Y a-t-il plus d'agrément ou de profit pour elle à lire les courses de Sertorius, que celles des Normands & leurs établissemens dans le Holstein, dans la Neustrie, dans la basse Italie, & dans l'Angleterre? Se peut-il rien voir de plus propre à l'intéresser que le mariage honorable & le caractère de Rollon, qui de Pyrate devient un politique admirable, ou que les conquêtes & les sages loix de Roger en Sicile, & celles de Guillaume en Angleterre?

Combien de nouveaux amusemens pour elle dans les découvertes de Vasquo de Gama aux Indes Orientales, ou de Christophe Colomb en Amérique, & dans tous les établissemens modernes de nos Compagnies Européennes sur les meilleures côtes des continens éloignés?

Cette géographie historique bien rangée dans la tête d'une jeune personne par un maître intelligent, deviendra pour elle une clé à l'aide de laquelle elle pourra par elle-même étudier l'histoire & la géographie même, dans un plus grand détail: elle se retrouve par tout: elle sait où tout se passe, & sent avec plaisir les

liaiſons des lieux & des évènemens. Elle peut alors ſe paſſer de maître, ſe faire à elle-même une ſuite d'hiſtoire, & l'écrire de ſa main. L'ÉDUCATION DES FILLES.

En liſant les traductions des Auteurs anciens, & les excellentes Hiſtoires que nous avons, elle s'appercevra que ce qu'on lui a montré juſqu'ici, quelque agrément qu'on y ait ménagé par des nouveautés perpétuelles, n'eſt pas encore ce que l'hiſtoire a de plus beau; que la moelle de cette agréable étude conſiſte dans la connoiſſance des hommes, dans la ſcience du cœur, & dans les réfléxions que chaque évènement amène, ſans que l'Auteur les faſſe; que c'eſt une néceſſité de voir les évènemens revêtus de leurs circonſtances, pour juger des motifs, pour ſentir ſi les meſures ont été bien ou mal priſes, pour diſcerner en un mot ce que chaque action porte avec elle de louable ou de répréhenſible. Elle s'appercevra très-bien qu'on s'eſt abſtenu juſqu'à préſent d'inſiſter auprès d'elle ſur toutes ces réfléxions dans la crainte de refroidir ſa vivacité; que tout ce qu'on a cherché a été de la rendre curieuſe, & de lui montrer le chemin; mais qu'il eſt tems qu'elle ſe paſſe d'autrui, & qu'elle ſente de quoi elle eſt capable.

Seconde Partie de l'étude de l'Hiſtoire, qui eſt de l'écrire ſoi-même.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Voici les livres où elle pourra prendre les matériaux ou la fourniture de l'Hiſtoire, qu'il ſeroit extrêmement à ſouhaiter qu'elle ſe composât elle-même, ſi elle veut acquérir des connoiſſances qui demeurent, & une facilité qui la rende capable de tout.

1°. L'ouvrage des Six jours. 2°. L'hiſtoire de l'ancien Teſtament avec des réfléxions (*a*). 3°. L'explication des Livres des Rois (*b*). 4°. L'hiſtoire des Juifs par Humfrei Prideaux (*c*), ouvrage un peu languiſſant, mais exact & judicieux. 5°. La vie de Jeſus-Chriſt par M. le Tourneux. 6°. Le diſcours de M. Boſſuet ſur l'Hiſtoire Univerſelle. 7°. Enfin l'Hiſtoire Eccléſiaſtique par M. Fleury.

Il eſt d'uſage de dicter quelques précis de ces hiſtoires aux jeunes demoiſelles, & de les leur faire apprendre par cœur. Avec ce ſecours elles paroiſſent quelquefois beaucoup, quoique le progrès réel ſe réduiſe à peu de choſe. Abandonnons le faux brillant qui paſſe, & quand une demoiſelle montre beaucoup de facilité, aſſurons-lui le ſolide qui ſera lui-même accompagné d'un agrément immanqua-

(*a*) Cinq volumes in-12. à Paris chez Deſaint.

(*b*) Six volumes in-12. à Paris chez Babuty.

(*c*) Sept volumes in-12. de l'édition du R. P. de Tournemine, à Paris chez Cavelier.

ble. Ce ſolide eſt de penſer avec juſteſſe & de s'exprimer, ſoit par le diſcours, ſoit par l'écriture, d'une façon noble & aiſée. Or cette heureuſe habitude ne peut s'acquérir par aucune méthode plus ſimple & plus féconde que celle de lire un morceau d'hiſtoire, de ſe le rendre enſuite de vive voix à ſoi-même, ou d'en rendre compte à un autre, & de l'écrire ſur le champ.

Cet exercice ſera ſans doute plus profitable & plus animé s'il ſe fait d'abord, comme celui du précis géographique, ſous la direction d'un maître judicieux, qui puiſſe avertir des fautes qui ſeroient contre l'exactitude hiſtorique, ou contre la langue, ou contre la régularité de l'orthographe. Le plus grand ſecours dont on puiſſe aider le travail d'une jeune demoiſelle, qui ſe mèt dans l'uſage d'écrire, eſt d'applaudir à la juſteſſe de ſon goût dans la ſuppreſſion qu'elle aura faite de certains détails peu utiles ; dans le ſoin qu'elle aura pris d'inſiſter ſur un beau ſentiment, ou ſur une injuſtice criante ; dans la ſenſibilité qu'elle aura fait voir pour une peinture vive & intéreſſante. Bientôt après, deux bonnes amies, deux ſœurs, qui ſe rendront un compte mutuel de leur travail, ſe tiendront lieu de Maître.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

L'Hiſtoire Sainte puiſée dans des livres auſſi bien écrits que le ſont ceux que j'ai conſeillés, & ſoutenue de la ſorte, ſoit dans la ſolitude du cabinèt, ſoit entre de jeunes demoiſelles, par une longue habitude de parler de ſuite, & d'écrire correctement, ne peut manquer de devenir pour elles l'école de la morale, de l'éloquence, & du bon goût. Le bien réel qui en demeurera, n'eſt pas de charger exactement leur mémoire d'une longue enfilade d'évènemens. Elles pourront même les oublier en aſſez bon nombre, & la choſe eſt aſſez ſans conſéquence. *Le vrai avantage de cette méthode eſt de donner inſenſiblement & par une pratique ineffaçable un heureux tour à l'eſprit & au ſtyle.*

Si les Dames veulent enſuite ſe perfectionner dans l'Hiſtoire profane, nous ſommes encore très-bien en livres à cet égard. On peut ſur-tout s'attacher à ceux de M. l'abbé Rollin, du R. P. Daniel, du R. P. d'Orleans, & de M. l'abbé de Vertot, &c. Ce ſont ceux dont le ſtyle eſt le plus pur. Il eſt auſſi ſans la moindre affectation.

En y joignant les traductions excellentes qui ont été faites des hiſtoriens Grecs & Latins pour le ſecours particulier des Dames, elles ſe verront ſouvent arrêtées par des alluſions fréquentes, tantôt aux

uſages de l'antiquité, tantôt aux divinités & au cérémonial de la religion des payens. Elles trouveront beaucoup de ſecours dans l'Hiſtoire Ancienne de M. Rollin pour l'éclairciſſement des principaux uſages. Mais il n'a pas tout embraſſé. Peut-être le tems nous procurera-t-il ſur cette matière ſi utile un ouvrage ſuffiſant, ſans être diffus. L'ÉDUCATION DES FILLES.

Ce n'eſt pas ſeulement dans l'étude de l'hiſtoire que les Dames ont beſoin de quelque connoiſſance de la fable. On ne peut guères s'en paſſer ſi l'on veut entendre le ſujèt de bien des tableaux, & lire ſans obſtacle les plus beaux ouvrages de littérature. Les Dames peuvent ſe ſervir d'un livre qui a été fait dans cette double vûe : c'eſt le petit Dictionnaire de la fable (*a*). Etude de la Fable.

Lorſque l'eſprit eſt formé, il eſt en état de ſentir le frivole des récits fabuleux. Mais il eût été dangereux de débuter par-là dans la plus tendre enfance, & d'occuper de pareils contes une raiſon toute neuve, dans laquelle on n'a encore mis en ordre aucune vérité. Il eſt cependant fort ordinaire de faire marcher d'un pas égal l'Hiſtoire Sainte & les Métamorchoſes, enſorte qu'une jeune perſonne

(*a*) A Paris, chez Deſaint, rue S. Jean de Beauvais.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

s'attendrit au moins autant ſur le ſort des ſœurs de Phaéton que ſur celui d'Iſaac prêt à être immolé, & parle auſſi gravement du Dieu Jupiter que du Dieu d'Abraham.

Quand elle aura acquis une juſte idée de la religion & pris goût à la vérité, il ſera tems alors de lui montrer les objèts pitoyables ſur leſquels rouloit la religion Payenne. Il faut donner aux perſonnes & aux faits un air de ridicule, de crainte que ces folies ne frappent l'imagination par des images trop vives. Il ſuffit d'appuier toûjours ſur l'abſurdité de la merveille pour en affoiblir l'impreſſion.

C'eſt prodiguer le tems & la raiſon, que de les livrer pluſieurs années de ſuite à de pareilles fadaiſes. On ne ſçauroit trop dépêcher une étude ſi miſérable. Mais dans la néceſſité où l'on eſt d'en avoir une notion, il eſt aiſé d'expédier la fable en moins d'un mois, & de la mettre très-bien en ordre dans la mémoire, en la faiſant apprendre par manière de tableaux. Voici de quoi il s'agit.

La Fable par tableaux.

On commence par diſtribuer les dieux d'en haut & d'en bas en différentes claſſes. Outre les divers départemens on aſſigne à chacun certains attributs, & certaines avantures. Jupiter porte le ſceptre

ou la foudre, Neptune un trident, Mercure un caducée, ainſi des autres. On reconnoît Junon à ſon paon, Venus aux colombes qui traînent ſon char, Diane à ſon croiſſant, ou à ſon chien, Vulcain à ſes tenailles, Eſculape à ſon ſerpent. Voilà ce que j'appelle les attributs qui les caractèriſent. Après leurs attributs ils ſont encore reconnoiſſables par telle & telle hiſtoires qui leur ſont arrivées. L'ÉDUCATION DES FILLES.

Quand tout a été conté & rendu tour à tour, de vive voix ſeulement, & ſans écrire, on reprend chaque avanture pour en faire un tableau, ſans en nommer les perſonnages. On commence par prier la jeune demoiſelle d'imaginer une ville, ou un port, ou la mer, ou une place publique, ou tout autre endroit qui doit faire le fond de la peinture. On la prie enſuite d'y concevoir tel & tel perſonnages, placés dans telle ou telle attitudes, tranſportés de telle paſſion, commençant ou achevant telle action. Il s'agit de deviner ce qu'on vient de peindre par la parole & de rendre raiſon de tout.

Expliquez-nous, lui dira-t-on, une peinture dont on vous a déja entretenue : on y voit un riche ſallon ; des lampes ſuſpendues au lambris ; un Roi qui eſt aſſis à table, & qui paroît avoir horreur d'un

L'ÉDUCATION DES FILLES.

mets qu'on lui a ſervi ; enfin un des convives qui ſe léve ayant ſur ſes épaules une tête de loup.

Qu'eſt-ce qu'un tableau où l'on voit une déeſſe arriver ſur un char traîné par deux paons, dans un antre obſcur où elle eſt reçue par un Roi qui allonge ſon ſceptre vers une multitude de faces volantes, bouffies, & d'un regard ſéditieux ?

Qu'eſt-ce qu'un autre tableau où l'on voit ſur le bord de la mer trois figures moitié femmes & moitié poiſſons, qui paroiſſent inviter un homme attaché au mat d'un vaiſſeau qu'elles voyent paſſer ſur la côte ?

En demandant ainſi à pluſieurs repriſes le nom de toutes ces peintures, on s'épargnera la peine de rien dicter ou faire lire là-deſſus. De cette ſorte il n'entre dans un eſprit que ce qu'on y veut admettre : au lieu qu'un livre dit ſouvent plus qu'il n'en faut ſavoir. On reſpecte ici quelque choſe de plus précieux encore que le tems & la raiſon.

L'Hiſtoire par tableaux.

Cette méthode diligentant beaucoup l'ouvrage, & étant extrémement du goût, je ne dis pas de l'enfance, mais de la jeuneſſe ; on peut en faire uſage pour fixer mieux dans l'imagination, & rappeller

agréablement les plus beaux traits de l'antiquité. Une demoiſelle qui eſt au fait de l'Hiſtoire Sainte & de la profane, non-ſeulement répondra juſte à de pareilles queſtions ; mais s'exercera volontiers à faire elle-même des peintures, & en propoſera l'explication à une amie ou à une parente affectionnée. A quoi, par exemple, peut avoir rapport un tableau qui repréſente un camp dans lequel les ſoldats s'entretuent, ou s'étouffent en ſe hâtant de fuir pêle-mêle, & dont l'enceinte eſt environnée d'un petit nombre de ſoldats qui portent de la main gauche une lampe, & de la droite une trompette dont ils ſonnent ? De quel évènement feroit-on la repréſentation, ſi l'on peignoit une montagne dont les pendans ſont couverts de vignes ; & qu'on diſpersât dans ces vignes quantité de bœufs portant des brandons allumés à leurs cornes dont la lueur éclaire quelque peu le voiſinage dans l'obſcurité de la nuit ? Ajoûtez-y deux armées dont l'une fuit en déſordre ſur le haut de la montagne ; l'autre eſt tranquille en bas ſur la plaine, où l'on voit de loin à loin quelques torches allumées & des ſoldats le caſque en tête qui éclatent de rire ?

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Mais cet exercice qui tend à orner la

L'ÉDUCATION DES FILLES.

mémoire, ou à ſervir d'amuſement après le travail, ne doit être qu'un jeu. La continuité du travail & des applaudiſſemens doit être pour la juſteſſe du ſens, pour la facilité du ſtyle, & encore plus pour le diſcernement marqué des vraies beautés de la vertu.

Le goût formé par l'habitude de redire & d'écrire l'Hiſtoire, ne demeurera pas long-tems renfermé dans la connoiſſance des faits. Le goût une fois acquis devient le meilleur de tous les maîtres. Il conduira infailliblement une demoiſelle ſpirituelle & capable de ſentir les graces de la belle compoſition, à prendre connoiſſance des principales régles de l'éloquence & de la poëſie, pour jouir de ce que nous avons de mieux écrit en ce genre. Se refuſera-t-elle la lecture des traductions gracieuſes qu'une Dame nous a données des poëmes d'Homère, & de celle que Ségrais a faite en vers des ouvrages de Virgile? Quels charmes n'éprouvera-t-elle pas dans les traductions des grands Hiſtoriens de la Gréce & de l'Italie, imitateurs preſque auſſi touchans que les Poëtes & que les Peintres mêmes!

La curioſité qui a été bien conduite ne demeure jamais oiſive, & ſe tourne aiſément du bon côté. Il eſt comme in-

dubitable qu'elle prendra quelque connoiſſance des plus belles particularités de l'hiſtoire naturelle, travail auſſi propre à faire adorer en tout la Providence, qu'à nous inſtruire de nos richeſſes. L'ÉDUCATION DES FILLES.

Peu à peu elle découvrira dans notre langue d'autres tréſors incomparablement plus eſtimables que tout ce que je viens de nommer ; je veux dire ces excellens livres de piété écrits avec autant de ſolidité que de grace, genre d'ouvrage dans lequel notre nation paſſe pour ne le céder à aucune autre. Nous n'avons pas droit de rien dire de plus à notre avantage.

Tel eſt l'effet & le privilége de l'étude de l'Hiſtoire. Elle n'ennuie point, & fait naître dans un cœur l'amour du vrai: après quoi on peut ſe repoſer de tout le reſte, ſur cette excellente paſſion, & la livrer à ſa propre conduite. Au lieu que ſi vous chargez d'abord des eſprits encore tendres, de moralités, de maximes, & de formules, ou qui pis eſt d'abſtractions & de diſputes, ils ne ſentent que le poids de leur tâche, & ne ſoupirent qu'après la fin d'un exercice qui les rebute. Faites déſirer de connoître les vérités d'uſage: mais n'en montrez d'abord que ce qui peut plaire. Tenez-vous en donc à l'hiſto-

L'ÉDUCATION DES FILLES.

rique : c'eſt le germe de toute moralité. Mais laiſſez, croyez-moi, laiſſez la moralité dans ſon germe : elle en ſortira au tems de la maturité ſans que vous vous en mettiez en peine.

Quand on aura peu à peu ajoûté à la première culture de l'eſprit un uſage fréquent de tous les travaux qui ont rapport à la tapiſſerie, à la broderie, aux habits, au linge, & aux ameublemens; l'habitude de nourir l'eſprit deviendra ſi vive & ſi dominante, que de trois ou quatre bonnes amies qui viendront s'occuper de compagnie, ou à ſe donner un meuble, ou à coudre pour les pauvres, on peut prédire qu'il y en aura ſouvent une qui fera la lecture aux autres, & ne l'interrompra que pour donner lieu à des réfléxions plus profitables encore que la lecture même.

Le travail manuel ſi recommandable par ſon propre mérite, & ſi néceſſaire aux Dames pour les délivrer d'une oiſiveté auſſi fade que pernicieuſe, leur fournit un autre avantage qui doit leur être cher. Le travail manuel ſert de voile à la ſcience. Il met à couvert l'amour de la lecture : paſſion bien innocente à la vérité, mais qui perd de ſon mérite & prend je ne ſai comment, une apparence

de ridicule dès qu'une Dame la laiſſe appercevoir. Elle ne court point ce riſque quand ſes doits ſont occupés. Et au contraire une Dame qui ne connoît point les ouvrages manuels, ſe déshonore autant que ſi elle mettoit ſur ſa porte l'une ou l'autre de ces deux affiches: *Ceans on donne à jouer. Ceans on eſt ſavante.* L'ÉDUCATION DES FILLES.

La même prudence qui oblige une Dame à dérober aux yeux d'autrui ce goût de lecture qui eſt pour elle une ſource de lumières & de conſolations, l'oblige à plus forte raiſon à ſupprimer toute partialité, toute aigreur, & toute plainte en matière de piété & de diſputes. Elle aime tendrement ſa religion. Elle la trouve développée clairement & ſans controverſe dans les déciſions & les ſymboles de l'Égliſe, dans l'Évangile, dans la prédication commune des Paſteurs, & dans une foule d'ouvrages lumineux que l'autorité & l'eſtime générale lui indiquent. Avec des ſecours ſi étendus & ſi ſûrs, elle pratique ſa religion dans le plus humble ſilence. Elle ne critique rien dans les Paſteurs, ni dans les autres états, parce qu'elle n'a point de miſſion pour en faire la réforme. Elle ſe tait ſur ce qu'elle n'entend point, & même ſur ce qu'elle entend. Elle n'a les yeux ouverts que ſur ſa propre

L'ÉDUCATION DES FILLES.

conduite, perſuadée que la douceur qui fait la gloire d'une Dame dans la ſociété n'eſt parfaite qu'autant qu'elle eſt invincible & univerſelle.

Cette ſolidité de goût maintiendra toute ſa famille en paix, & fera le bonheur de ſon mari. Celui-ci ſeroit joueur, diſſipateur, & ſans religion, qu'elle ne laiſſera pas d'en être aimée & reſpectée. On peut preſque prédire qu'il ſera ſa conquête & qu'elle le regagnera lui-même à ſes devoirs & à l'Évangile, par l'attention qu'elle a de ne jamais joindre à ce qu'elle en dit, ni l'amertume, ni les reproches. Une vertu toûjours perſévérante ſans jamais être incommode, eſt la plus efficace de toutes les prédications. Que ſi ce goût ſolide eſt une reſſource ſi puiſſante dans les traverſes de la ſociété, quel tréſor ne deviendra-t-il pas étant porté dans la retraite ?

L'éducation des Garçons.

Venons préſentement à l'autre éducation : & de même que nous avons fait en parlant des filles, rappellons celle des garçons à deux plans généraux qui ſont dans le vrai les deux voies ordinaires, quoiqu'avec quelque variété de plus ou de moins dans chacune d'elles.

L'éducation ſuperficielle.

Selon le premier plan nous nous propoſerons de faire ce qu'on appelle un agréable homme. Je vois que c'eſt où

tendent bien des vœux, & qu'en tenant souvent un autre langage, tous les efforts qu'on fait, tous les soins qu'on se donne, se rapportent là. Voyons de quelle sorte on s'y prend, & ce que c'est que cet agréable homme, dont le monde fait communément beaucoup d'estime. Nous passerons ensuite à un autre plan selon lequel on peut être agréable à toute la société, sans s'être jamais occupé du dessein de plaire.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

D'abord il est d'usage de mener l'enfant par la grande route des études ordinaires, & de le faire rouler de classe en classe. Il y a beaucoup à gagner à cet usage. On se décharge d'une enfance importune. Il sera dit qu'on aura suivi la mode, & qu'on a fait tout ce qui étoit nécessaire. On ajoûte encore que l'éducation publique est un moyen de procurer à un jeune homme des liaisons que le tems & les occasions pourront rendre utiles. Ce n'est pas assurément qu'on lui souhaite ni grec, ni latin, ni piété, ni régle de conduite. Que feroit-on de tout cela dans le beau monde ? On a bien autre chose à savoir. Mais il n'est pas mal qu'un jeune homme sache écrire un billet; qu'il ait quelque idée de l'histoire, & surtout qu'il connoisse les Dieux, les Déesses

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

de tout étage, leurs avantures, leurs merveilleuſes métamorphoſes ; en un mot qu'il poſſéde la fable. La fable orne l'eſprit : elle fournit les embelliſſemens des jardins & des appartemens : elle tient inſéparablement à la muſique & à la peinture : peut-on s'en paſſer ni dans les ſpectacles, ni dans l'uſage du monde ? Il faut avoir un but dans ce qu'on fait.

Avec des vûes ſi relevées ſur l'éducation, on fait une première politeſſe à celui qu'on en charge d'abord au logis. Après quoi quand il ſe remontre, il eſt reçu avec cet air d'indifférence qu'on prend avec un animal domeſtique, qui entre ſans bruit dans l'appartement, fait une démonſtration d'honnêteté ſans être apperçu, & ſort ſans conſéquence. Il ſera pourtant dit de lui quelque bien, ſi l'enfant a de l'eſprit : mais ſon procès lui eſt fait par avance, ſi le jeune homme a l'eſprit bouché.

Le tems des études expiré, car c'eſt le tems & non le progrès qui régle tout ; on mèt le jeune homme dans le monde : on lui procure même un emploi & un nom, mais ſans l'épouvanter des fonctions qui y tiennent. Au contraire on lui fait obſerver qu'il y a tel & tel moyens d'y ſuppléer, & de s'affranchir des ſer-

vitudes gênantes. Il ne faut que ſavoir s'y prendre, ſe faire honneur du talent des ſubalternes, & ſauver les apparences : ainſi tout devient un jeu. Le point qu'on lui recommande, le point capital eſt l'art de plaire. Plaiſez, lui dit-on, & vous êtes ſûr de réuſſir, quoi que vous faſſiez. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Il eſt vrai qu'un homme qui n'eſt ni travailleur, ni inſtruit, ni pénétré d'aucuns devoirs, fera crier contre lui généralement tous ceux qui ont affaire à lui : délais, détours, travers, ſupercheries, injuſtices même, tout cela lui ſera reproché tour-à-tour, parce que ſes démarches ne partent point du déſir de faire du bien, & d'être approuvé de celui qui voit le fond des cœurs. Mais il ne laiſſera pas d'être prôné dans le monde, & de s'y ſoutenir avec une ſorte de réputation, pourvû qu'il ſache plaire.

L'art de plaire qui eſt preſque l'unique important dans le monde, puiſqu'il y tient lieu de mérite, de talent, & de vertu, ſe peut rapporter à certains moyens généraux, qui ſont comme les ſources d'où découlent les agrémens. Les principes de l'art de plaire.

Après la ſouplеſſe qui eſt l'ame de cet art & qui meſure tous ſes devoirs ſur les déſirs de ceux à qui l'on fait la cour ; La Souplеſſe.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

les deux moyens qui ſoient le plus généralement au goût du monde ſont le jeu & l'air cavalier.

Le Jeu.

1°. Un des premiers devoirs de l'agréable homme eſt de jouer gros jeu, & de ſavoir perdre ſon argent d'un air tranquille. Le beau joueur eſt une eſpéce de héros qui eſt toûjours prêt à obliger les autres & à faire leurs volontés. C'eſt un aimable philoſophe que vous trouverez le même dans toutes les ſituations. Il aſſemble d'un air d'indifférence l'argent qu'il gagne, & il acquitte d'un air riant les ſommes qu'il a perdues. Il a ſouvent la rage au fond de l'ame : mais la ſérénité eſt toûjours ſur ſon front. Il n'y a perſonne qui n'admire ſon égalité & qui ne vante ſon déſintéreſſement. Il eſt vrai que ce calme apparent n'empêche ni le ſang de ſe troubler, ni la noire mélancolie d'altérer le tempérament, ni le héros bienfaiſant de périr de miſère.

Mais avant que d'en venir au déſeſpoir ou à la triſte néceſſité de cacher dans la retraite le délabrement de ſes affaires ; il jouit quelque tems des premières douceurs attachées à ſon état. Le jeu lui procure des entrées, & lui fait eſpérer des protections. Il eſt des tems où la conſtance du ſort à le combler de biens, lui

mèt bien avant dans la tête cette opinion flateuſe, qu'il eſt né ſous une planete favorable. Quelques revers paſſagers ne ſont pas capables d'ébranler une ſi raiſonnable conviction. Le tems vient-il à ſe brouiller ? ſurvient-il des orages qui lui enlévent tout le profit des premières entrepriſes ? ſa philoſophie tient bon. Les ſuites des tribulations même les plus longues, ſont rachetées de tems en tems par quelques lueurs d'eſpérance. Il ne perd point de vûe cette étoile ſous laquelle il eſt né. Il en a eu tant de preuves. Un peu de courage : elle reprendra le deſſus ſans doute ; & dans cette eſpérance on joue, on emprunte, & on ſe ruine. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Ne troublons point l'état du joueur par une prévoyance importune. Il eſt viſible qu'un homme né heureux n'a rien à craindre. Je le veux croire : mais ſuffit-il qu'il y ait ſurement à gagner dans un état, pour l'embraſſer ? Examinons un moment les nobles motifs qui rapprochent les perſonnes paſſionnées pour le jeu, tous les dangers mis à part. On pourroit s'imaginer que la raiſon qui fait qu'un joueur eſt bien venu par-tout, c'eſt le beſoin qu'ont les perſonnes déſœuvrées de trouver quelqu'un qui leur tienne com-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

pagnie, & qui ſe prête à leurs amuſemens. Je ne doute pas que cette vûe n'entre pour quelque choſe dans le cas qu'ils font de lui. Ils ne ſavent quel uſage faire du tems. Il eſt bien raiſonnable qu'ils eſtiment un homme qui a la complaiſance de le perdre avec eux. Mais il y a une raiſon plus ſecrette & plus puiſſante qui lui montre un viſage riant par-tout où il arrive.

Dans tout ce beau monde, qui ne parle que d'obliger, que d'avoir des ſentimens, que de montrer un cœur noble & déſintéreſſé; il n'y a perſonne qui ne ſe mette au jeu dans le déſir ſincère & dans la ferme eſpérance de gagner. Le déſir de gagner eſt très-agiſſant dans tous ceux qui jouent avec paſſion. Et ſi vous me demandez quel eſt le vrai motif qui les attache le jour & la nuit à une table de jeu, & ſur-tout de gros jeu; aux dépens de leur ſommeil & de leur ſanté; je vous répondrai ſans crainte de mépriſe, que c'eſt l'eſpérance de gagner : c'eſt pur intérêt. Tranchons le mot : c'eſt pure avarice.

Un joueur & même un beau joueur n'eſt qu'un honnête Harpagon. Y a-t-il un avare qui ne voye avec avidité, avec épanchement de cœur, ceux avec qui il eſpère de gagner? C'eſt pour ceux-là que toutes

les

les portes ſont ouvertes. Un joueur regarde donc un autre joueur comme ſa reſſource, & comme celui aux dépens duquel il compte s'enrichir. Tels ſont les puiſſans liens qui les uniſſent. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

C'eſt trop peu dire, m'objectera-t-on, que de comparer un joueur à un avare. Un avare ſe donne des peines, & ſes gains ſont ſouvent la récompenſe d'un travail opiniâtre. Un avare économiſe ce qu'il aquiert : mais ſon argent eſt aſſez ſouvent ou le produit de ſes terres, ou le produit des contrats que les loix autoriſent. En eſt-il de même d'un joueur ? il prend place à une table de jeu avec deux louis pour tout bien : & il voudroit ne la quitter qu'avec des millions. Il eſt prêt à recueillir ſans mérite & ſans peine des richeſſes que la Providence avoit préparées pour être la récompenſe d'un travail honorable ou d'une induſtrie légitime. Il eſt prêt à s'approprier tout ſans rien donner en échange. Le joueur va plus loin. Il ne fait politeſſe à un autre joueur que dans l'intention très-ſincère, de le dépouiller, de le réduire au dernier ſou, de tirer de lui ce qu'il n'a point, & de le forcer à s'acquitter par des emprunts, qui deviennent alors de véritables vols. Le jeu n'eſt donc ni le lien d'une honnête ſociété, ni une

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

simple perte de tems, ni une avarice palliée; mais une vraie piraterie, un brigandage autorisé par la coûtume. Voilà l'objection dans sa force. A cela je répons que j'en conviens, & que là-dessus je n'aurai point de dispute.

Les priviléges du jeu.

Cet amour du jeu si essentiel à l'agréable homme, si nécessaire pour former l'homme du monde, ne laisse pas, quoiqu'on en dise, d'avoir des priviléges singuliers. Le jeu ruine la santé & la fortune des Nobles: mais il a cela de bon, qu'il peut leur tenir lieu de tout talent & de toute science. Il empêche l'homme de loix d'acquérir les connoissances nécessaires à son état: mais il est commode en ce qu'il ne l'empêche ni de s'asseoir sur les fleurs de lis, ni de dormir à l'audience, ni de décider ensuite de la vie ou de la fortune d'autrui. L'amour du jeu a un autre avantage: il affoiblit la plupart des fortes passions, & les tient en captivité. Par exemple, il supprime les dépenses auxquelles se portoit l'amour conjugal. Il dispense l'amour paternel de payer les pensions de ses enfans. Il anéantit peu-à-peu le sentiment de l'équité & les scrupules. Escamotter est la moindre des commodités qu'il fasse prendre. Il fait emprunter à toute main, & affranchit un cœur de

toutes ſes obligations. Il faut avouer qu'un voleur fait ſouvent moins de mal qu'un joueur. Mais telle eſt la force de la coûtume : le monde envoye le voleur à la potence, & il fait accueil à celui qu'il ſait être un déterminé joueur. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

2°. Après la ſoupleſſe & le gros jeu, il n'y a point de moyen plus ſûr aujourd'hui pour aller loin dans l'art de plaire, que l'air cavalier, & la ſuffiſance du petit maître. Les militaires que la liberté de leur état diſpenſe des attentions & des réſerves auxquelles un magiſtrat eſt aſſujetti, ont naturellement un air de franchiſe & d'enjoûment dont je ſuis fort éloigné de faire la moindre critique. L'air cavalier dont je parle, & que je crois avoir rendu reconnoiſſable en y ajoûtant l'étourderie du petit maître, n'eſt qu'une fauſſe copie de la franchiſe militaire. Il conſiſte à tout dire d'une façon badine, impétueuſe, & qui paroiſſe être ſans réfléxion, ſans étude, & ſans régle. Je voudrois voir un logicien entreprendre de définir cet air cavalier par le genre & par la différence. Il y ſeroit ſans doute fort embaraſſé. Le manége du petit maître ſemble ennemi de toute attention : mais il comprend un ſi grand nombre de menues pratiques, qu'une courte défini- L'air cavalier.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

tion ne les peut contenir. Sans tant philoſopher, riſquons une deſcription telle quelle des gentilleſſes qui entrent dans ce caractère aujourd'hui ſi important.

L'air cavalier eſt un compoſé d'une multitude de petites démarches & de paroles enjouées, qui placées à propos d'une façon légère & ſans gêne, pourront être plus goûtées que le bon ſens, que la ſcience, & les plus beaux talens. Telles ſont, par exemple, les attentions de ſe mettre d'un jour à l'autre aux enquêtes des modes les plus nouvelles; de décider juſte ſur l'aſſortiment des couleurs, ou ſur la ſituation préciſe d'une boucle & d'un ruban; de ſe piquer d'avoir toûjours au beſoin les eſſences, ou les eaux de ſenteur les plus parfaites; de faire proviſion de toutes les hiſtoriettes courantes; d'épiloguer obligeamment ſur les moindres choſes qui ſe diſent, en y trouvant une fineſſe & des intentions auxquelles on n'avoit point penſé; de s'ingérer à tort & à travers dans tous les propos de la converſation pour les ramener de gré ou de force à la plaiſanterie; d'être alerte pour fondre comme un oiſeau ſur un éventail tombé; d'offrir à tems le ſecours d'une main ſévèrement couverte du pan de l'habit pour ſoutenir une Dame

qui a la démarche plus ferme que le Cavalier ; de diverſifier ſelon les circonſtances les doucereuſes formules de complimens qui ont cours ; d'apporter la nouvelle ou d'une piéce de muſique Italienne qui vient d'être *rattée* par Guignon & par le Clerc ; ou d'un Roman tout nouveau de la plus excellente morale ; ou d'un Opéra plein de ſentimens. Le petit maître triomphe ſur tout à table par la multitude & par l'importance de ſes ſervices : il poſſéde au ſuprême dégré l'art merveilleux de diſſéquer un poulet ſur les pointes de ſa fourchette ſans le démembrer. A l'œil, à l'odorat, il décide ſans appel du degré de bonté, du point de cuiſſon, & des raiſons de préférence. Il léve les incertitudes, prévient tous les beſoins, devine les intentions. Il a l'œil par tout : ſans lui on oublieroit pour quoi on s'eſt mis à table. C'eſt ſur lui que tout roule. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La promenade lui ouvre encore un grand champ pour exercer ſa généroſité & ſon caractère officieux. Il régle le cocher. Il empêche les cahos. C'eſt par lui qu'on deſcend de caroſſe, & qu'on trouve une belle pelouſe : on lui a l'obligation de tout. Il court à droite, à gauche : il préſente ici une tabatière ; là un miroir de poche ; ailleurs un Colombat. S'il faut

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

des rafraîchiſſemens il eſt le pourvoyeur & l'échanſon. Il ſe multiplie : il eſt à la fois en tous lieux. Mais qui pourroit faire le dénombrement des jolies choſes que le cavalier débite, ſoit de mémoire, ſoit de ſon propre fonds ? qui pourroit dire toutes les petites querelles par leſquelles il éveille les eſprits, & les menues galanteries par leſquelles il oblige la ſociété ?

L'homme ſolide & raiſonnable cherche ſans apprêts à être utile. Il acquitte les bienſéances, & contribue en tout à la douceur de la converſation. Mais il ne rit point par proviſion & à propos de rien. Il ne fait ni étalage ni exagération de ſa bonne volonté dans des minuties. Il réſerve ſon feu pour les ſervices réels. Le petit maître au contraire s'échappe & diſparoît comme un éclair quand il eſt queſtion d'affaires ou de travail. Il ne s'y ſent point appellé, & ſon activité ſe borne aux menus amuſemens de la vie civile.

A le voir danſer, pirouetter ſur ſon talon, chanter, ſifler, ſe préſenter au miroir, s'enfoncer dans un fauteuil, ouvrir un livre & le jetter à la troiſième ligne, on s'imagineroit que cet homme ne penſe point ; que c'eſt une marionette qui obéit à la première impreſſion : mais c'eſt prendre de lui une idée fauſſe. Il n'eſt pas

croyable combien il mèt de deſſein & de réfléxion dans tout ce que vous lui voyez faire le plus bruſquement. Il ſait le profit qu'il tirera d'un geſte. Il voit à quoi peut ſervir une attitude, un ſourire, une parole, une négligence. Vous le voyez marcher : il ne ſe propoſe d'arriver nulle-part. Mais ſon deſſein eſt de montrer qu'il a la jambe bien faite, ou les épaules bien effacées. S'il rit, ce n'eſt pas qu'on ait rien dit de ſpirituel. Souvent on n'a rien dit. Mais il apprend aux nouveau-venus qu'il a les dens fort blanches. Il eſt bien aiſe de leur donner promtement une idée avantageuſe de ſa perſonne. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Que veut-il faire de ce chiffon de chapeau qui pend négligemment au bout de ſes doits, qu'il ramène enſuite à deux mains ſous ſon menton en baiſſant les yeux & en s'inclinant d'un air plein d'affection ; qui paſſe, repaſſe, voltige longtems en l'air, & revient enfin ſous ſon bras après bien des égaremens ?

Ces mouvemens qui vous paroiſſent avanturiers, quelquefois involontaires, ſont commandés & gouvernés. Ce chapeau aide la contenance qui eſt la baſe de ſon mérite. Ce chapeau marque le geſte & le diverſifie. Combien ne faut-il pas de fineſſe & de détail pour ſavoir mé-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

nager des reſſources & des nouveautés dans des choſes que le commun des hommes néglige & traite de bagatelles. Ces pirouettes & ces gambades amenées avec art, tous ces menus avantages qu'il ſe procure de momens en momens par mille & mille petits riens, adroitement rapprochés bout à bout, montrent l'étendue & la grande capacité du galant homme. Son grand ſecrèt ſurtout eſt de donner toûjours un air de hazard, d'étourderie, ou d'indolence à ce qu'il fait avec le plus de réfléxion.

C'eſt en tout qu'il ſait donner le change. Vous le voyez partir ſubitement. On croiroit qu'une affaire de conſéquence le demande ailleurs. On le rappelle : il faut fermer toutes les portes : on a bien de la peine à le retenir. Mais c'eſt pour lors qu'il étoit le plus deſœuvré, & qu'il avoit le plus d'envie de reſter avec vous. Il ne ſavoit que devenir en vous quittant : mais il eſt bien aiſe de ſe faire remercier de ſa complaiſance. Il a toûjours quelque meſſager qui lui parle à l'oreille. Il reçoit lettres ſur lettres, la plûpart ſuppoſées & cachetées de ſa main. Il eſt quelquefois impitoyable, & n'écoute rien. Il part : mais il vous laiſſe eſpérer que vous pourrez le revoir. Pour être plus déſiré, il lui

eſt venu en penſée de ſe dérober quelque tems, & d'aller montrer ailleurs le nouvel habit qu'il s'eſt donné. Il ſait avant ſon retour le jugement qu'en a porté le Public aux Thuileries, à la Comédie Françoiſe, à l'Opéra & à la Comédie Italienne, où il paſſe ſucceſſivement. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Un homme qui ſait manier tant de différens intérêts, qui ſe perfectionne tous les jours dans l'art d'en impoſer, & qui ſait évaluer juſqu'au profit qu'il peut tirer de la poſition de ſon poignèt, ou de l'allongement de ſon petit doit, peut devenir un excellent Comédien. Il n'eſt même que cela : & s'il veut mettre en œuvre ſon caractère dans le ſérieux ; s'il veut faire valoir ſon manége dans les affaires de la ſociété, il peut être alors un dangereux pantalon, qui ſous un air de droiture & d'activité ſaura mettre à couvert ou beaucoup de pareſſe, ou de grandes friponneries.

Pour achever de perfectionner l'agréable cavalier au point d'être de miſe par tout ; il ne s'agit plus que de lui mettre en main quelque traité de métaphyſique à la moderne, où l'on lui faſſe bien entendre qu'il ne faut point ſe mettre en peine des preuves hiſtoriques & ſenſibles de la révélation ; que la raiſon nous ayant

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

été donnée pour juger de tout, il ne faut point la laiſſer ſubjuguer par la foi ; mais qu'il faut décider de la foi & de ſes objèts par la raiſon. Étant une fois armé de ce beau principe, il frondera tout dans ſon cœur. Il lui eſt inutile d'examiner les preuves de la révélation, dès qu'il en trouve les objèts abſurdes. La raiſon lui a tout dit. Le voilà devenu philoſophe, mais philoſophe du premier ordre. C'eſt un homme vraiment illuminé. Bien entendu que le philoſophe ſait gouverner ſa langue, & n'ignore pas le mérite de la taciturnité. Le fruit de cette admirable éducation ſera de s'affranchir de toute inquiétude ſur l'avenir, & conſéquemment de ſe ſatisfaire en tout, de ſe mettre fort peu en peine d'autrui au cérémonial près, & de jouer de propos délibéré tout le genre humain.

Je ſuis fort éloigné de penſer qu'on ait un pareil but dans le plan de l'éducation ordinaire. Mais par le peu de ſoin qu'on y prend de ramener tout à des vûes Chrétiennes & à l'amour de nos freres ; cet agréable homme qu'on ſe félicite d'avoir tourné à ſouhait, eſt un homme de théâtre. Je ne vous l'ai montré que ſur ſon théâtre. Que ſeroit-ce, & que trouverions-nous, ſi nous le voulions ſuivre

derrière la ſcène, ou dans le détail de ſa conduite ? L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Gardons-nous d'empoiſonner la ſociété par les ſuites d'une éducation qui n'a eu pour but que l'agrément extérieur. Le moindre mal qui provienne d'une intention ſi frivole eſt la fatuité. Formons l'extérieur de nos enfans : mais ne leur en faiſons pas une affaire. De plus beaux ſoins nous preſſent : il s'agit pour les rendre ſociables de les remplir à tems des connoiſſances d'uſage & des motifs propres, ſoit à ſervir de frein à leurs paſſions, ſoit à incliner leur cœur à tous les devoirs du citoyen.

Les Garçons ont d'autant plus beſoin d'être formés dans cette double vûe, qu'ils doivent être le conſeil auſſi bien que l'appui de leur famille, & que leurs talens comme leurs poſtes, expoſent ſouvent leur vertu à de plus grands dangers. Il faut donc commencer de bonne heure & travailler dès la plus tendre enfance aux préparatifs de ce bel ouvrage. Ne nous laiſſons rebuter ni par les petiteſſes enfantines, ni par la lenteur des premiers progrès. Tout ce qu'on fait alors eſt obſcur & ſans beauté. C'eſt un fondement caché, il eſt vrai : mais c'eſt le fondement. J'aimerois autant livrer à un aide-maçon la

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

direction des ſouterrains d'un palais, que d'abandonner les ſept ou huit premières années d'un garçon au gouvernement de quelque domeſtique ſans éducation, & ſans vûes. Dès que la raiſon & la langue de votre fils commencent à ſe délier, il a un intérêt infini à ne voir & à n'entendre rien que de juſte & de bon.

Nous avons vû de quelle ſorte la mere de famille lui peut aſſurer une belle prononciation & un langage pur en le retenant en ſa compagnie qui eſt pour lui la moins gênante & la plus parfaite de toutes les écoles. Ce que l'oreille produit ſur la langue, l'œil le fait ſur toute la contenance : & malgré l'irrégularité naturelle à l'enfance, l'œil accoutumé au bon air, diſpoſe machinalement tout le corps à une imitation qui n'a rien de gêné. Les enfans contrefont tour-à-tour les proceſſions de l'Egliſe, la marche des ſoldats, l'attaque des places, la conduite d'un caroſſe, les attitudes des gens de métier, en un mot tout ce qu'ils voyent. Tenez les donc ſouvent à portée des perſonnes polies. C'eſt l'école des manières & de la contenance. Les leçons de cette politeſſe ſuperficielle ſeront alors d'autant moins dangereuſes, que l'enfant ne peut encore juger que des manières, & que

dans ces dehors, qui font impreſſion ſur lui, il ne ſe trouve rien qui le puiſſe corrompre. cet enfant plaît ſans en avoir la moindre penſée. Si au contraire vous le tenez trop à l'écart, il y contractera une ruſticité capable de vous donner bien de l'exercice, & de défigurer le plus beau naturel. Il n'eſt pas rare de voir ceux qu'on a retenus trop long-tems à l'ombre, ſe troubler quand ils arrivent au grand jour. La tête leur tourne.

LETTRE D'UN PERE SUR L'ÉDUCATION.

J'ai voulu que mon fils apprît à lire dès l'âge de cinq ans. On pourroit même commencer plutôt, & le moyen qu'on employe pour faciliter la lecture aux garçons peut également ſervir aux filles. Mais les premiers ayant un plus grand beſoin d'une promte culture; j'ai cru pouvoir différer juſqu'ici l'article de ces premiers commencemens.

Apprendre à lire à quatre ou cinq ans, dira-t-on, c'eſt renoncer de bonne heure à la joie. C'eſt furieuſement racourcir le bon tems, dont nous avons tous joui juſqu'à l'âge de huit ou neuf ans. J'avoue que vouloir à l'âge de quatre ans montrer à lire à un enfant d'un air auſſi ſérieux qu'on a coutume de le faire, c'eſt un moyen ou de l'enterrer bientôt, ou de le dégoûter pour toûjours de toute lecture.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Ce dégoût ſe tournera par la ſuite en haine quand il faudra paſſer par les épines de la Grammaire & de la Philoſophie ſcholaſtique.

La première lecture.

Cette objection eſt ſans replique : il faut donc mettre de l'agrément dans les études, & en gouverner avec dextérité les commencemens, auſſi bien que toute la ſuite. L'enfance ne ſait & ne veut que jouer. Nous lui ferons donc un jeu des lettres & de la première lecture. Or s'il ne s'agit que de jouer, on peut commencer dès l'âge de quatre ans.

L'écran.

J'eſtime aſſez l'écran percé de deux ou trois petites ouvertures au travers deſquelles on montre à l'enfant la lettre, ou le chiffre, ou la ſyllabe qu'on veut qu'il faſſe ſonner, en les amenant tour-à-tour à l'aide d'un carton mobile, attaché derrière l'écran. On change ces cartons ſelon le beſoin. Le premier ne contient que les cinq voyelles en grandes & en petites lettres, marchant de compagnie. Le ſecond préſente ſucceſſivement toutes les conſonnes. Un troiſième fera la liaiſon des voyelles avec quelques conſonnes. On trouve par ces cartons mobiles & différemment taillés le moyen d'amener ce qu'on veut ſous l'œil de l'enfant. L'unité de l'objet que vous lui montrez de la ſorte

fait le mérite de la machine ; au lieu que la lettre qu'on lui montre dans un livre eſt accompagnée de deux cens autres. Vous voulez qu'il n'en voye qu'une : cela paſſe ſes forces, & il en voit toûjours deux cens. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Je ne dirai rien du ſoin qu'on prend de lui promettre cet écran long-tems avant l'exécution ; ni de l'attention de ne le lui montrer que quand il eſt en belle humeur ou qu'il le demande ; ni de la petite adreſſe de le lui refuſer quand on n'eſt pas content de lui pour autre choſe. Tout ce badinage tend à irriter ſes déſirs, & il faut s'y prendre de manière que cet exercice toûjours plein de gayeté, toûjours mis de côté avant l'arrivée du dégoût, devienne en lui une paſſion.

L'écran ne demande ni dépenſe ni apprêts, non plus que le coffre à lettres. C'eſt une petite caiſſe d'un pié de long ſur trois ou quatre pouces de large, & partagée en cinq ou ſix petites loges pour recevoir autant de pacquèts de cartes à jouer ſur le deſſous deſquelles on a collé un papier blanc, afin que l'œil n'y voie que le caractère dont on le veut frapper. Les lettres ſont tracées ſur le bord de ces cartes. Un pacquèt ſert à montrer ſéparément chacune des voyelles. Le coffre.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

qu'il faut ſavoir les premières. Un autre contient les conſonnes. Le troiſième contient les lettres majuſcules. Le ſuivant contient les lettres de l'écriture courante & des regîtres. Le dernier contiendra ou des ſyllabes, ou des mots, ou des chiffres. On change au beſoin. On gliſſe une carte ſur l'autre, & en ne découvrant que les caractères rapprochés l'un de l'autre ſur une table, on en forme des ſyllabes que l'enfant déſignera peu-à-peu par un ſon unique, & qu'il démêlera bientôt auſſi aiſément que les lettres ſimples ; ſi la patience, les petites ruſes, & la joie ſont toûjours de la partie.

Les boules taillées à facettes.

On peut tailler deux globes d'yvoire à facettes, & mettre ſur l'un les voyelles, ſur l'autre les conſonnes, puis rouler les deux boules & faire deviner le ſon qui réſulte des caractères des deux facettes les plus élevées, en mettant la conſonne tantôt à droite tantôt à gauche.

Les branches de plomb.

On peut mettre à la main de l'enfant & lui abandonner en pleine propriété des branches de plomb laminé, après leur avoir fait prendre la forme de toutes les lettres.

Ces méthodes & bien d'autres ſont juſtifiées par le ſuccès. Mais je viens tout d'un coup à la plus utile de toutes, à celle

dont pluſieurs autres ne ſont que des démembremens : c'eſt le Bureau d'Imprimerie.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Ce bureau eſt une petite armoire plus large que haute & contenant quatre ou cinq files de petites loges où l'on met en bon ordre différens paquèts de cartes, au dos deſquelles ſont écrits les caractères des lettres, des ſyllabes, & de tous les ſons ſimples ou compoſés dont on a beſoin. Chaque loge porte une étiquette qui annonce ce qu'on y renferme. La porte qui couvre tout le devant de cette armoire, à l'aide d'une double charnière, s'ouvre de haut en bas, & étant abaiſſée ſur un appui préſente une table à l'enfant. Il ſe tient de bout devant cette table pour y ranger comme feroit un compoſiteur d'imprimerie, les caractères de tous les ſons qu'on lui demande & qu'il tire des différentes loges où il les voit rangés.

Le Bureau Typographique, *inventé par M. du Mas de Montpellier, qui a conſacré ſon tems & ſon bien à l'établiſſement de cette méthode.*

Le premier avantage du bureau conſiſte en ce que les noms qu'on y donne à chaque caractère, ſe trouvent mieux liés avec les ſons qu'ils expriment, qu'ils ne l'étoient dans l'ancienne dénomination ; ce qui facilite beaucoup la lecture. J'ajoûte qu'il y a un grand nombre de ſons exprimés par pluſieurs lettres, pour leſ-

Le Bureau facilite la lecture & l'abrége.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

quels une ſeule carte ſuffit, comme ſi c'étoit un ſon ſimple, ou une lettre unique, ce qui abrége beaucoup l'ouvrage.

Le ſecond avantage du Bureau d'Imprimerie, & ce qui le rend ſupérieur ou préférable à toute autre méthode, c'eſt qu'il conduit ſurement à la perfection de la lecture en amuſant beaucoup l'enfance. Vous y voyez tous les jours réuſſir des enfans qui n'entendent encore rien à ce qu'ils liſent, parce que leurs oreilles & leurs yeux y ſont frappés régulièrement & ſans confuſion par les retours perpétuels de tous les ſons imaginables, toûjours liés avec des caractères qu'ils manient, & qu'ils rangent. Enſorte qu'à la netteté des figures il ſe joint un amuſement continuel.

Le Bureau agite & amuſe l'enfance.

La plus grande croix de cet âge léger & volage eſt de demeurer en place. Un livre n'eſt pas ſeulement propre à leur brouiller l'eſprit par la pluralité des figures : il les afflige, parce qu'il les arrête & les colle malgré eux à un même endroit. Mais voici un bien autre ſujèt d'affliction. Exigez des enfans, comme on eſt contraint de le faire dans les écoles publiques, qu'ils ſoient pluſieurs heures de ſuite paiſiblement aſſis, juſqu'à ce que leur tour vienne d'être exercés à une

courte lecture; ce repos eſt pour eux un ſupplice. Ils ſont ainſi à la torture cinq & ſix heures par jour : de ſorte que les approches de cette lugubre ſéance les épouvantent, & leur donnent de la lecture une idée déſagréable qui dégénère en une prévention ſouvent inſurmontable. Connoît-on bien le principe qui remue les piés de l'enfance? on le prendroit pour du ſalpètre. Le bureau loin de tenir les enfans dans la contrainte, exerce à la fois toutes leurs puiſſances. Ils y font uſage de leurs yeux, de leurs mains, & ce qui eſt pour eux le point le plus important, ils y font uſage de leurs piés. Il faut tirer des cartes de leurs loges, faire d'un moment à l'autre différens voyages, ranger les cartes dans un alligne-ment qui devient une affaire; reporter enſuite les cartes dans les loges qui en préſentent l'étiquette, & recommencer les voyages.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

De ceux qui compoſent la troupe, les uns ſont acteurs; les autres ſont ſpectateurs & controlleurs; il peut y avoir des prix propoſés pour la juſteſſe de l'opération : il peut y en avoir pour la juſteſſe de la critique. On employe pluſieurs bureaux quand la troupe eſt nombreuſe. Pluſieurs enfans peuvent donc être debout

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

à la fois. Du moins ne ſont-ils pas condamnés à la cruelle néceſſité d'être perpétuellement aſſis. S'il ſe préſente des ſons un peu difficiles à rendre, on leur fait trouver au fond des loges qui en contiennent les caractères, tantôt des fleurs, tantôt des fruits, tantôt de jolies eſtampes dont l'explication devient une amorce encore plus utile. Par-là les ſons les plus baroques ſont bientôt les plus courus. On s'en tire parfaitement.

Un dernier avantage comparable au précédent, c'eſt d'occuper l'enfance pluſieurs années de ſuite & de lui donner de grandes ouvertures à ce qu'on voudra lui faire apprendre. On ſeroit, dit-on, fort aiſe qu'un enfant ſût lire dès l'âge de quatre ans, s'il pouvoit de ſuite apprendre à écrire. Avec ces ſecours on l'occuperoit utilement. On gagneroit pluſieurs années d'avance. Mais on a ſouvent éprouvé que ces lectures précoces ne produiſent rien. L'eſprit n'eſt point fait & ne conçoit rien à ce qu'il lit. La main n'eſt point faite, & ne ſauroit ſe prêter à l'écriture. Le mieux eſt donc de différer ces exercices.

Le Bureau tient lieu d'écriture.

La méthode du bureau eſt la ſeule qui réponde à cette difficulté en fourniſſant ce qu'on ſouhaite. Le bureau n'enſeigne

pas à écrire : mais il tient lieu d'écriture, puiſque ſavoir imprimer, c'eſt ſavoir écrire : c'eſt peindre une penſée. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Dans un enfant qui ſait très-bien lire à cinq ans, ce qui eſt une choſe aujourd'hui très-commune, appercevez-vous une mémoire heureuſe & des diſpoſitions pour les belles lettres ſi utiles à tous les états, vous pouvez lui faire un jeu d'apprendre à lire l'Hébreu, le Grec, le Gothique, & les écritures des différens ſiécles. La ſeule vûe de ces caractères effraye à tout âge ceux qui n'y ſont point faits ; & ſuffit pour détourner de ces utiles connoiſſances nombre de bons eſprits qui auroient pu y réuſſir parfaitement. Le Bureau d'imprimerie fait débrouiller ces écritures dès la plus tendre enfance avec autant de facilité qu'il lui fait diſtinguer un grand A d'avec un petit a. J'ai actuellement devant mes fenêtres un Enfant de cinq ans qui lit parfaitement & très-légèrement le Grec de tel Auteur qu'on lui voudra préſenter. La choſe a été tentée & expédiée en huit jours. Vous mettez l'alpha dans la loge des A, & le gamma dans la loge des G : ainſi des autres. C'eſt un caractère de plus qu'il trouve dans les loges. Il employera indifferemment un g ou un γ dans ce qu'il imprime. Otez

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

enſuite tous les caractères des loges & n'y laiſſez que les lettres Greques, en mettant dans une loge à part les ligatures ou abbréviations : au bout de quelques jours il vous imprimera en lettres Greques tout le François que vous lui propoſerez. Le mois ſuivant il vous livrera la Paléographie des ſiécles du moyen âge. Cela conſiſte en vingt ou trente nouvelles figures qui ne ſont qu'un jeu pour lui. Un ſecond mois eſt plus que ſuffiſant pour expédier le Gothique des quinze & ſeizième ſiécles. Si vous ne trouvez point jour à faire des progrès ſi promts, ni à multiplier de ſi bonne heure les préparatifs de la belle érudition, conſolez-vous par le plaiſir d'avoir au moins procuré à vos enfans la lecture de la langue maternelle ſans dégoûts & ſans larmes. Il eſt peu d'eſprits que le Bureau n'aide à diligenter la lecture. Mais ſi lents que s'y trouvent les progrès d'un enfant ſans facilité, il n'y connoît du moins ni les reproches, ni les obſtacles qui ſemblent naître à chaque pas dans l'ancienne méthode, & rendre ſa condition doublement malheureuſe.

En attendant que nous ayons appris à écrire, employons le Bureau à ſon véritable uſage. Il nous tient lieu d'écri ture

Hé bien, me direz-vous, voilà une avance qu'il ne faut pas mépriſer. Si nous ſavions écrire, nous nous mettrions de ſuite à la Grammaire & à la compoſition Latine. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Je crois l'une & l'autre très néceſſaires. Mais, à mon ſens, il eſt beaucoup trop-tôt pour y ſonger. Savez-vous que cette Grammaire eſt un amas de choſes horriblement abſtraites; que ce tendre eſprit qu'on en veut occuper ne voit rien de ce qu'on lui dit; que ſa mémoire ne retient que des mots; que ſon jugement ne ſaiſit & n'aſſemble point d'idées. Pour ſurcroît d'injuſtice vous voulez qu'il raiſonne, & que par une conſéquence juſte il vous livre un cas plutôt qu'un autre, & le gérondif en *dum* plutôt que le ſupin en *u*, tandis que toutes ces choſes lui ſont abſolument égales. L'injuſtice eſt criante: il ne ſait où il en eſt: il ne connoît diſtinctement que ſa peine, & l'amertume de vos répréhenſions. J'oſe dire que traiter ainſi des enfans de cinq & ſix ans, c'eſt meurtrir les eſprits plutôt que les former. J'implorerois volontiers le ſecours des loix en leur faveur.

Pour mieux employer notre écriture; c'eſt-à-dire, le Bureau qui en tient lieu, faiſons-le ſervir à meubler la mémoire & à former peu-à-peu le jugement; ces deux

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

points donnés, nous ferons plus de chemin en quatre mois, & toûjours d'une façon pleine de gayeté, que nous n'en aurions fait en quatre ans & toûjours avec triſteſſe, ſi nous débutions par des régles & par des compoſitions.

Jettez d'abord dans les logettes du Bureau les paradigmes des noms & des verbes tant en latin qu'en françois. C'eſt une première proviſion très-utile pour diſpoſer de loin l'enfant à l'étude des anciennes langues, & pour lui apprendre l'orthographe de la ſienne. Mais c'eſt pour le préſent tout le Grammatical qu'il lui faut.

Un autre préparatif auſſi utile pour les ſciences, & auquel le Bureau peut vous être d'un ſecours infini, c'eſt l'amas de la plupart des noms latins & françois, des objets du plus grand uſage & qui tombent plus ou moins ſous les ſens. C'eſt ce qu'ont eſſayé de faire le Pere Pomey (*a*) & Comenius (*b*), dans leurs Vocabulaires. Ils ont voulu y raſſembler les matériaux des langues Latine & Françoiſe plus promtement que l'on n'aſſemble dans la tête des enfans les matériaux de

(*a*) Dans ſon *Indiculus Univerſalis.*

(*b*) Dans le livre aſſez ridiculement intitulé, *Janua Linguarum aurea reſerata.*

leur

leur langue maternelle, en leur disant les noms de tous les objèts qu'ils voyent. Mais ici la différence est grande. Dans l'usage de la vie les objèts frappent l'œil, & les noms s'y joignent aisément dans la mémoire. Il n'en est pas de même d'une liste de mots que vous présentez à un enfant dans un livre. C'est une kirielle bien froide, & tout est bientôt oublié; parce que ce sont toutes piéces sans liaison. Le Bureau fixe mieux les idées. Vous mettez dans une loge les animaux domestiques, dans une autre les animaux sauvages; ici les oyseaux; ailleurs les insectes, ou les poissons. L'enfant sait où tout ce monde habite. Il les imprime tour-à-tour & sur sa table & dans sa tête, puis les renvoye tous en bon ordre dans leur département. Il en retiendra les noms en François, en Latin, & en telle langue que vous voudrez. Demandez-lui ensuite une baleine, un chameau, ou une chévre: il vous dira les noms latins qui les accompagnent, sur-tout si on l'a entretenu des particularités de ces animaux. Voulez-vous faire baucoup mieux & jouer à jeu plus sûr? amassez & distribuez par loges des estampes qui représentent les animaux, avec les noms de leurs instrumens, de leurs cris, & de leurs façons de vivre:

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

bientôt il ne faudra plus que prononcer un de ces mots en françois ou en latin, & l'on vous ira chercher dans la loge propre l'objèt que vous demandez. Il en ſera de même des plantes, des fleurs, & des fruits. Placez dans un caſſetin la figure d'une ville bien gravée, & ſur une ſeconde feuille les noms des piéces qui la compoſent: mettez dans une autre loge ou la figure d'un temple, ou la figure d'un vaiſſeau avec les noms de toutes ſes parties, comme *Mali*, *antennæ*, *rudentes*, *vela*, *fori*, *tranſtra*, *remigium*, & tout le reſte. Par ce peu d'exemples vous ſentez que l'ordre des loges, la vûe des objèts, & l'habitude d'appliquer le nom propre à chaque piéce, ou de l'imprimer en voyant l'objèt, amaſſeront & conſerveront dans la mémoire une riche proviſion de matériaux qui ſerviront dans leur tems. Mais ne perdons point de vûe que le principal mérite du Bureau eſt d'exercer l'enfant à imprimer ou de mémoire ou ſous la dictée d'un autre. C'eſt donc pour lui un vrai exercice d'écriture, quoiqu'il ne ſache pas encore écrire. Ces différens avantages ont fait recevoir le Bureau d'imprimerie à la Cour, à Paris, à Lyon, & par tout. Il a ſervi à l'éducation de Monſeigneur le Dauphin,

Mais une choſe en reléve encore mieux le mérite : il abrége de beaucoup le tems & la peine dans les écoles des pauvres. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Nous avons vû combien il eſt propre à former la mémoire par la force de l'impreſſion, & par l'ordre des idées. L'eſprit s'y forme autant que la mémoire. Il apprend l'uſage de bien des choſes. Les jugemens qu'il s'accoutume ainſi à porter de ce qu'il voit, ſont les ſeuls que l'âge permette. Mais exiger de lui des régles, des raiſonnemens, & des applications juſtes d'un principe de ſyntaxe, c'eſt lui en demander trop. C'eſt abuſer du droit qu'on a de lui commander. Cependant la lecture s'affermit. On ſe paſſe enfin du Bureau, & il y a pour lors un moyen ſûr de perſuader à l'enfance qu'elle eſt heureuſe de ſavoir lire. C'eſt de ne laiſſer d'abord tomber ſous ſa main que de jolies fables, ou quelques hiſtoires qui l'attachent. Il faut qu'elle s'attriſte de ſe les voir enlever.

La lecture devenu libre & ſûre, ſera ſuivie de l'écriture. Si l'on s'y prend bien, ce peut être une agréable nouveauté pour un enfant. On peut s'en tenir d'abord à lui faire paſſer fréquemment une plume bien tenue, & trempée dans de l'encre, ſur tous les traits d'une bonne

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

écriture formée avec un crayon rouge. Cette habitude peut le mener à écrire d'une façon ſupportable. Il viendra un tems où l'affermiſſement de l'eſprit & de la main lui facilitera les principes d'une écriture régulière. Tout s'y réduit d'abord à la taille & à la tenue de la plume; enſuite à la juſte exécution des trois effets de la plume, qui ſont le trait plein, le trait délié ou tranchant, & la ligne mixte qui eſt le paſſage du plein au délié. L'aſſoupliſſement des doits, & la facilité d'exécuter légèrement ces premiers traits devroient être le travail des premiers mois, plutôt que la forme des lettres qui n'eſt plus qu'un jeu quand la main eſt habituée aux traits fondamentaux.

Le premier fruit de ſon écriture ſera de l'accoutumer *pendant un an & plus* à écrire tous les jours un trait d'hiſtoire ou une petite lettre d'abord ſous la dictée, puis peu-à peu de ſa façon, & à ſavoir ranger un compte ſuivant quelqu'une des régles de l'arithmétique. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ſur cet exercice, en parlant de ſes ſœurs. Il en eſt de même de ſa premiere bibliothéque. Celle que nous avons formée pour elles, ne lui eſt pas moins néceſſaire.

Quand un pere ne verroit dans ſon fils

aucune fineſſe d'eſprit, ni dans la ſituation de ſes affaires aucune raiſon de le tourner du côté des belles lettres, il ne peut lui refuſer l'eſpéce de culture qui ſera la plus propre pour donner quelque étendue à ſa raiſon & quelque juſteſſe à ſon langage. Il gagnera infailliblement ces deux points, ſi tous les jours & avec un grand air d'enjoûment, il exerce ſon fils à lui rendre compte de ce que contient la petite bibliothéque. Tout y eſt hiſtorique, & facile à rappeller. Après lui avoir fait LIRE, NON D'UNE FAÇON MONOTONE, MAIS AVEC LES INFLÉXIONS ORDINAIRES DE LA CONVERSATION, un chapitre de l'hiſtoire de l'ancien Teſtament, ou des mœurs des Chrétiens, il demande à ſon fils ce qu'il en a compris & retenu. Ce que l'enfant lui pourroit dire après l'avoir appris par cœur n'aura paſſé que par ſa mémoire: à peine ſon jugement y a-t-il pris quelque part, ce qui eſt d'une aſſez petite utilité. Mais ce qu'il dira par jugement, il l'aura penſé ſur le champ, & énoncé ſur le champ. C'eſt l'effèt du ſeul ordre des idées. C'eſt là le véritable ouvrage de l'eſprit. Si la langue exprime auſſitôt ce que l'eſprit a conçu, c'eſt là ce qui le forme; parce que tout s'y pratique ſans effort & ſans apprêts.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Monotonie à fuir dans la lecture.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Le ſuccès de cet exercice dépend de la continuité, ce qui eſt d'autant plus praticable, qu'il n'y a ici ni épines, ni chagrin, qui troublent cet eſprit facile à s'émouvoir & à s'attriſter. On lui ſait gré en toute rencontre de la moindre réuſſite, & de la moindre facilité. Il croit valoir beaucoup, & on le lui laiſſe croire.

Si à l'âge de douze ou treize ans le pere lui mèt en main la régle & le compas avec un Rivard ou un Le Clerc (*a*), il ne faut point d'autres préparatifs pour tirer quelquefois de très-grands ſervices d'un eſprit naturellement peu vif & très-borné, ou qui ne montroit qu'une pénétration fort commune. Un étui de mathématiques eſt la clé de l'arpentage, de l'architecture, de l'aſtronomie, de l'optique, de la navigation, des fortifications, & de toutes les méchaniques.

Savoir lire, écrire, compter, faire une lettre, & parler ſa propre langue paſſablement bien, en rendant très-ſouvent compte d'une bonne lecture, voilà ce que j'appelle le grand commun, le premier néceſſaire. Il n'y a ni enfant bien élevé, ni état honorable qui ſe puiſſe paſſer de ces proviſions. Venons préſentement à

(*a*) Ce ſont les noms de nos meilleurs élémens de Géometrie.

l'article qui emporte les plus grands ſoins & le plus grand tems dans l'éducation des garçons. Vous entendez que je veux parler de l'étude des anciennes langues. Quelles ſont celles qu'il leur faut apprendre ? quelle eſt la voie la plus ſûre pour y réuſſir ? L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Comme nous avons de très-habiles maîtres & de très-grands ſecours pour faciliter l'étude des belles lettres ; je m'attacherai plus particulièrement à la pratique des premiers commencemens : parce que c'eſt la partie qu'on a le plus négligée, & qui eſt de toutes la plus mal gouvernée. Les fautes qu'on y fait ſont telles que nos plus habiles profeſſeurs & nos meilleurs livres ſont des tréſors ſouvent perdus pour nos enfans même les plus capables d'en profiter.

Avant que de vous entretenir de cette matière qui intéreſſe tant de perſonnes, & qui ouvre la porte à tant de belles places dans la ſociété, il eſt juſte de nous arrêter un moment ſur les plaiſirs de cet âge. L'amuſement des yeux & le mouvement du corps, voilà ſes deux paſſions dominantes. On peut également les mettre à profit en faveur de ceux qui étudieront les langues, & de ceux qui ne les étudieront que peu ou point du tout. Les plaiſirs de l'enfance.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Les uns & les autres auront beſoin d'acquérir quelque connoiſſance des arts, & c'eſt où l'on peut les amener par la voie du plaiſir. Les vûes, les intentions reſteront dans votre tête : arrangez vos projèts ſans jamais dire où vous vous propoſez d'arriver. Sur toutes choſes point d'aſſujettiſſement, point de retours trop réguliers. Quand il s'agit de divertir l'enfance, laiſſez-lui croire qu'on ſe conforme à ſa volonté.

Après les eſtampes qui ſont la meilleure invention qu'il y ait pour fixer la légèreté de cet âge, & avec laquelle vous pouvez, ſans déplacer l'enfance, la tranſporter à diſcrétion dans le monde ancien, & dans les diverſes parties du monde moderne ; vous n'avez rien qui puiſſe faire ſur elle des impreſſions plus agréables & plus profitables que les machines & les métiers. On peut ſe contenter de leur montrer ceux-ci tour-à-tour, en donnant lieu à leurs queſtions, & en répondant à leurs demandes ſur la communication des mouvemens ou ſur l'exécution de l'ouvrage, plutôt qu'en leur faiſant des leçons trop ſuivies. Mais le moyen ſûr pour les attacher, & pour donner quelque dextérité à la main, auſſi bien que quelque ouverture à l'eſprit, c'eſt d'exercer leur curio-

sité sur des piéces qui soient à eux, & sur des instrumens dont ils disposent avec une propriété pleine & entière. Abandonnez-leur une horloge à l'antique, une petite charpente assemblée avec des chevilles amovibles, un tournebroche, une grue en petit, des sonnettes à piloter, ou telles autres copies de machines, dont il s'agit de desunir les piéces & de les numéroter pour les rassembler ensuite dans leur premier état. A la charpente dont ils nommeront bientôt toutes les piéces, on peut joindre une caisse remplie de petits morceaux de bois taillés en façon de briques. Vous verrez bientôt maçonner en recouvrement, & élever des édifices complets : vous verrez l'industrie & les précautions se montrer de toute part. Un tour, des instrumens de menuiserie, tout un laboratoire de méchaniques abandonnés de bonne heure à Mr l'abbé Nollet, à Mr l'abbé de la Deuille, à Mr de Fouchy secrétaire de l'Académie des Sciences, n'en ont fait ni des tourneurs, ni des menuisiers, ni des machinistes; mais des hommes capables d'éclairer ceux qui se mêlent de tous les arts, & de faire honneur à des états fort distingués.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

La connoiſſance de pluſieurs langues ne ſuppoſe pas dans un homme une pénétration ſupérieure : & comme on peut renoncer à la pluralité des langues ſans rougir, je puis ſans grand ſujèt de vanité vous avouer, Monſieur, que j'ai réuſſi à en entendre paſſablement deux ou trois outre ma langue maternelle. J'ai ſeulement acquis par mon expérience à cet égard le droit d'être cru ſur les moyens qu'on peut prendre pour ſe procurer un pareil ſecours ſans y riſquer beaucoup de tems.

Choix des Langues.

Quoique les langues ne nous donnent par elles-mêmes aucunes lumières, elles ſont un moyen ſûr pour en acquérir. Elles nous facilitent l'accès des monumens & des ſciences. Le Latin, le Grec, & l'Hébreu ſont les premières ſources de l'érudition : & ſi on vouloit s'y prendre de manière à s'en aſſurer promtement l'acquiſition, on ſe réſerveroit aſſez de loiſir pour y joindre de bonne heure l'Italien & l'Anglois. Ceux qui ſe deſtinent aux ſciences peuvent en fait de langues modernes s'en tenir aux deux que je viens de nommer. L'Allemand, autrefois néceſſaire pour voyager, eſt aujourd'hui remplacé par le François, devenu depuis long tems, la langue de commerce dans

toutes les Cours & dans toutes les bonnes villes de l'Europe. Nos Freres ſéparés l'ont porté par-tout. Il y a de grandes ſociétés Françoiſes établies à Breſlau, à Berlin, à Copenhague, à Londres, en Suiſſe, dans toute la Hollande, & juſqu'au Cap de bonne Eſpérance. Le bon accueil que les Étrangers ont fait à pluſieurs livres François, a contribué beaucoup à rendre notre langue plus commune. Ajoûtons que la France eſt à peu près au centre des nations qui ſont le plus dans le goût des voyages. La langue Eſpagnole au contraire renfermée dans un coin du monde, & ne s'étant diſtinguée dans la littérature que par des livres de dévotion, que nous pouvons remplacer, n'invite perſonne à l'apprendre, quoique ce ſoit de toutes les langues vivantes celle qui a le plus d'harmonie, & qui approche le plus de la richeſſe de la langue Greque, ſoit par la diverſité de ſes tours, ſoit par la multitude de ſes terminaiſons toûjours pleines, & par la juſte longueur de ſes termes toûjours ſonores. On étudie au contraire la langue Italienne malgré l'ennui qu'elle cauſe par le retour perpétuel des quatre ſons *a*, *e*, *i*, *o*, qui finiſſent preſque tous ſes mots, & qui fatiguent l'oreille par une déſagréable uni-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

formité. On commence auſſi à étudier parmi nous la langue Angloiſe, quoique hachée en menues piéces d'une ſyllabe; quoique rude & hériſſée d'âpres conſonnes qu'il faut faire ſifler ſans en manquer aucune. Ces deux langues ont été maniées par des Écrivains ſi eſtimables, les uns par l'agrément naturel de leur eſprit, les autres par l'étendue de leurs recherches, qu'on peut en tirer non pas à beaucoup près autant de profit que des anciennes, mais pluſieurs connoiſſances que l'antiquité ne fournit pas.

Unique moyen d'apprendre les langues vivantes.

Tous ceux que j'ai vû apprendre l'Italien ou l'Anglois par l'étude des régles & par la compoſition des thèmes ont dépenſé beaucoup d'argent, & n'ont point appris la langue qu'ils vouloient ſavoir: ou s'ils y ſont parvenus ç'a été en changeant de méthode. Il n'y en a qu'une pour les langues vivantes, qui eſt de ſe tranſporter dans le pays où l'on les parle, ou de les parler perſévéramment avec des perſonnes qui les poſſédent. Bien entendu qu'à l'exercice fréquent de la converſation on peut joindre utilement la connoiſſance de quelques régles & la lecture des ouvrages bien écrits dans ces langues. J'avoue de plus, qu'un homme laborieux pourroit par lui-même à force de feuille-

ter des livres & des Dictionnaires, ſe mettre en état d'entendre paſſablement une langue : mais il n'ira point juſqu'à la parler ou l'écrire ſans apprêter à rire à ceux qui la ſavent. Cette voie eſt d'ailleurs ſi longue, elle eſt traverſée de tant d'embarras & d'incertitudes, que quand on a en main un autre moyen ſûr & prompt, on peut dire qu'il eſt l'unique. C'eſt donc une néceſſité d'apprendre les langues vivantes par l'uſage, & par la fréquentation de ceux qui les parlent. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même des langues mortes. On les appelle ainſi parce qu'elles ne ſont plus vulgaires. On ne les parle plus : & ceux qui à force de lectures & de travail les entendent le mieux, ſont ceux qui avouent avec le plus de candeur qu'il y a une extrême témérité à les vouloir parler. Dans la néceſſité d'y avoir recours on s'en tire le moins mal qu'on peut. On eſt fort heureux de les pouvoir entendre. Si l'on s'en ſert ou pour écrire, ou pour parler en public, ce n'eſt ni ſans peine, ni ſans riſque. Mais quand on veut en faire un uſage habituel, on revient preſque toûjours au génie & aux tours de ſa langue maternelle. L'expérience de la pitoyable latinité qui régne dans les Colléges d'Allemagne, de Flan-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

dres, de Hollande, & par-tout où l'on eſt dans la pratique de toûjours parler latin, ſuffit pour nous faire renoncer à cette coûtume qui empêche un jeune homme de bien parler ſa propre langue, & l'habitue à un latin groſſier, capable de lui pervertir preſqu'univerſellement le goût. Car qui parle mal, écrira mal, & ſentira à peine le mérite de ce qui eſt bien écrit. Il faut que l'habitude d'une mauvaiſe latinité influe bien puiſſamment ſur l'eſprit, & lui donne un tour bien étrange, puiſque par un effet de cette éducation une infinité de perſonnes, même qui ont lû les bons Auteurs, enſeignent & écrivent d'une façon ſi barbare. Savans du Nord, quand voudrez-vous entendre raiſon ſur cet article?

Le Rudiment.

Nos prédéceſſeurs ont très-bien compris la néceſſité de débuter par faire apprendre aux jeunes gens à décliner les noms, à conjuguer les verbes, & à ramener la ſtructure des mots à certaines façons de parler très-ordinaires, auxquelles ils ont donné le nom de régles. Ces généralités ſervent communément de modéles & de principes ſoit pour reconnoître les parties fondamentales du diſcours dans l'explication d'un auteur Grec ou Latin; ſoit pour exercer l'eſprit par la ju-

ſteſſe de l'imitation dans la ſtructure de quelques phraſes. Je parle ici des premiers fondemens du diſcours, & non des tours peu ordinaires, ni des expreſſions figurées. Un jeune lecteur ſera toûjours dans les ténébres & arrêté à tout propos, ſi vous ne lui montrez par des caractères reconnoiſſables, à diſtinguer par tout, 1°. le nominatif ou le ſujèt dont on parle; 2°. le verbe principal qui exprime le jugement qu'on en porte, ſoit qu'il ſignifie l'être, ſoit qu'il exprime une action; 3°. le régime de ce verbe, c'eſt-à-dire, le nom de l'objèt ſur lequel cette action paſſe, ou duquel elle provient; 4°. le verbe incident qui exprime un jugement acceſſoire ou explicatif & qui tient par une piéce de liaiſon, ſoit au nominatif, ſoit au régime; 5°. les prépoſitions qui ſervent à déſigner nettement les rapports que les choſes ont entre elles; & un aſſez petit nombre d'autres parties qui reviennent communément les mêmes dans toute ſorte de diſcours. J'avoue que ces régles ont une phyſionomie extrémement métaphyſique & fort peu réjouiſſante ſur tout pour des enfans. Que concluera-t-on de là? qu'il y faut totalement renoncer? Point du tout; mais qu'il faut les rendre ſenſibles par l'agrément des exemples, & en réduire

Néceſſité d'apprendre les régles fondamentales.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

le nombre au plus ſimple néceſſaire, à ce qui ſe remontre preſque toûjours. L'uſage fera connoître le reſte. Il vaut bien mieux que l'enfance prenne la peine d'apprendre une bonne fois ces premières régles, & ſache diſtinguer nettement les ſept ou huit piéces élémentaires dont le diſcours eſt compoſé, que de marcher éternellement à tâtons en traduiſant le latin ſans régle, & ſans pouvoir rendre raiſon de rien. Les jeunes gens, il eſt vrai, à l'aide d'un maître qui marche le premier & d'une bonne mémoire qui puiſſe le ſuivre fidélement, ou guidés par l'ordre même des idées, pourront traduire des Auteurs entiers & ſembleront faire beaucoup de chemin. Mais dès qu'ils auront quitté leur maître, & interrompu cet exercice de mémoire, tout ſe diſſipera; faute de quelques principes qui fixent le jugement: ils héſiteront ſur le moindre latin qu'on voudra leur préſenter. Ils ne pourront débrouiller le moindre Auteur quand ils y voudront revenir. La connoiſſance des parties du diſcours & les premières régles ſelon leſquelles ces parties ſe conſtruiſent, ſont donc abſolument néceſſaires; parce que ce ſont des guides qu'on ne perdra jamais, & qui faciliteront toûjours la marche de l'eſ-

Danger d'étudier les Auteurs ſans aucunes régles.

prit, ſoit qu'il faille traduire un Auteur, ſoit qu'il faille mettre quelques mots de françois en latin. Laiſſons là toutes les merveilleuſes méthodes, les ſecrets nouveaux, les moyens courts. Prenons le parti ſûr : c'eſt de nous en tenir aux vûes de M. l'Abbé Rollin, & ſur-tout aux pratiques ſi ſenſées qu'il propoſe par manière de ſouhaits (*a*), quand il trouve le contraire établi. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Il faut avouer que le grand ſervice qu'il nous a rendu par ſon Traité tombe plus ſur le fort des études que ſur les commencemens : & c'eſt, Monſieur, ce qui vous a déterminé à me demander pour votre cher fils, ce que j'avois remarqué ſur les défauts des premières études, qui ne peuvent être mal faites ſans préparer de grands obſtacles au bon effet des ſuivantes.

M. Rollin s'explique avec beaucoup de force & de netteté ſur une routine dont il y a long-tems qu'on ſe plaint. » Faut-il commencer, dit-il, par la compoſition des thèmes, ou par l'explication » des Auteurs ? c'eſt ce qui fait plus de » difficulté, & ſur quoi les ſentimens ſont » partagés. A ne conſulter que LE BON » SENS ET LA DROITE RAISON, il ſemble » que la dernière méthode devroit être

(*a*) Traité des Etudes, art. de l'étude du Latin.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

» préférée. Car pour bien compoſer en » latin, il faut un peu connoître le tour, » les locutions, les régles de cette lan- » gue, & avoir fait amas d'un nombre » aſſez conſidérable de mots, dont on » ſente bien la force, & dont on ſoit en » état de faire une juſte application. Or » tout cela ne ſe peut faire qu'en expli- » quant les auteurs, qui ſont comme un » dictionnaire vivant, & une grammaire » parlante, où l'on apprend par l'expé- » rience même la force & le véritable » uſage des mots, des phraſes, & des » régles de la Syntaxe.

» Il eſt vrai que la méthode contraire » a prévalu, & qu'elle eſt aſſez ancienne : » mais il ne s'enſuit pas pour cela qu'on » doive s'y livrer aveuglement & ſans exa- » men. Souvent *la coutume exerce ſur les » eſprits une eſpéce de tyrannie qui les tient » dans la ſervitude, & les empêche de faire » uſage de la raiſon, qui dans ces ſortes de » matières eſt un guide plus sûr que l'exem- » ple ſeul, quelque autoriſé qu'il ſoit par le » tems.* Quintilien reconnoît que pen- » dant les vingt années qu'il enſeigna la » Rhétorique il avoit été contraint de » ſuivre en public la coutume qu'il avoit » trouvé établie dans les écoles, de n'y » pas expliquer les Auteurs, & il ne

» rougit point d'avouer qu'il avoit eu tort de ſe laiſſer entraîner par le torrent. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

» On ne ſe trouve point mal dans l'Univerſité de Paris d'avoir apporté en d'autres choſes quelques changemens à l'ancienne manière d'enſeigner. Je voudrois qu'il fût poſſible de faire quelque eſſai de celle dont nous parlons, afin de s'aſſurer par les expériences, ſi elle auroit dans le public le même ſuccès que je ſai qu'elle a eu dans le particulier à l'égard de pluſieurs enfans.

» Mais EN ATTENDANT, on doit être fort content du ſage milieu que ſuit l'Univerſité, en ne ſe livrant point totalement à une ſeule de ces méthodes, mais en les uniſſant toutes deux enſemble. »

Dans ce que M. Rollin dit ailleurs ſur l'éducation de celles des jeunes Demoiſelles à qui l'on juge à propos d'enſeigner le latin, ne trouvant ſes vûes traverſées à cet égard par aucun uſage auquel il ſoit contraint de ſe prêter, » il décide ſans » héſiter que la compoſition des thèmes » doit être abſolument retranchée.

Joignons à la penſée de M. Rollin ſur les premières études, la conduite & les vûes des Savans les plus capables d'en parler. Cicéron * croyoit qu'un Romain

* *De Oratore* 1. 34.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

ne pouvoit mieux ſe former qu'en traduiſant les Auteurs Grecs en ſa langue. M. le Fevre de Saumur dans l'expoſé de la méthode qu'il ſuivit pour élever ſon fils, & par laquelle il le mena ſi loin dans la courte durée de deux ans, nous apprend qu'il ne fit uſage que de la traduction. M. Arnaud dans un manuſcrit qu'on conſerve de lui ſur la manière d'enſeigner les humanités; M. Lancelot dans ſes deux excellentes Grammaires; M. l'abbé Fleuri; M. du Guèt; M. de Crouzaz, & tous ceux qui ont le mieux raiſonné ſur l'éducation, n'ont eu qu'une voix ſur la manière d'enſeignet les langues. Ils réduiſent cet art à deux mots : *peu de régles & beaucoup de pratique.*

Mais comme la pratique de parler ſans ceſſe un mauvais latin eſt pernicieuſe, la pratique de compoſer fréquemment un mauvais latin le doit être également. Il y a donc une précaution à prendre à l'égard de la compoſition latine Ce n'eſt pas de la ſupprimer : c'eſt plutôt de la rendre encore plus fréquente, en ne la faiſant long-tems conſiſter qu'à remettre en latin ce qui a été traduit d'un Auteur eſtimé & proportionné à la portée des commençans. De la ſorte

N'entendre rien que de bon, premier moyen pour apprendre une langue.

ils n'entendront d'abord rien que de bon, ce qui eſt le premier moyen naturel pour bien apprendre une langue. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La compoſition ou le thème qu'on donne à faire à un enfant ſe peut exécuter ſur le champ ſans Dictionnaire, & d'après un excellent modéle de latin : ou bien ce thème ſe peut faire à tête repoſée, à l'aide du Dictionnaire, & ſans avoir aucun modéle devant les yeux. Le thème fait ſur le champ & de vive voix, en remettant en latin ce qui a été traduit, comme M. Rollin & les plus habiles gens le conſeillent; & pareillement le thème qui ſe fait la plume à la main pour en rendre le latin conforme à celui qui a éte lû : voilà des compoſitions d'une utilité infinie. Ce ſont autant d'imitations. or les langues ne s'apprennent que par écho & par imitation. Point de Dictionnaire : point d'embarras : point de larmes. Au lieu d'un thème par jour, on pourra de cette ſorte en faire douze. L'enfant qui ſait ſes régles les applique ſans peine à l'aide de l'excellent latin qui le guide, & dont la ſtructure lui eſt encore préſente. Si le latin d'après lequel il compoſe ou ſur le champ ou dans ſon cabinèt, eſt pur & tiré, non de la tête du maître, mais d'un auteur eſtimé; voilà ce qu'on peut appeller avec

L'ÉTUDE DES LANGUES.

la traduction le vrai uſage des Auteurs, la vraie pratique du latin. Dans l'extrême danger que nous avons vû qu'il y avoit de donner à l'eſprit des enfans un travers irréformable, en exigeant d'eux de faire dans leurs converſations un uſage perpétuel du latin qu'ils ne ſavent pas, & qu'ils eſtropieront à tout propos ; il ne nous reſte que la pratique de la traduction & de la compoſition. Mais nous rentrerons dans le même inconvénient & dans le même travers ſi nous exigeons qu'ils compoſent en une langue qu'ils ne ſavent pas. Il ne nous reſte donc que de les faire compoſer, ſoit de vive voix ſoit dans le particulier, d'après un modéle qui précéde. Quant à la compoſition d'un latin qu'ils conſtruiront en entier d'eux mêmes & de génie, il faut la réſerver pour un tems où les études ſeront fortifiées & où la tête pleine d'une latinité pure pourra fournir de ſon abondance.

Vous pourez, Monſieur, ſentir mieux que bien d'autres ce que je vais obſerver là-deſſus, parce que vous êtes pere. Lorſque Monſieur votre fils ſera dans ſa 7e ou 8e année, votre réſolution, ſans doute, eſt de faire choix d'un maître qui ſache parfaitement la grammaire courante, & qui s'exprime clairement. Mais

cet homme que vous allez mettre avec sa proviſion de régles auprès d'un eſprit qui commence à éclorre, entend-t-il le gouvernement des eſprits? connoît-il les conſéquences des premières impreſſions? voyez, je vous prie, quelles vont être les ſuites de ſa méthode. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Soit dans le particulier, ſoit dans une école publique, le jeune enfant n'entendra parler que de régles, & de définitions horriblement abſtraites. A la triſteſſe d'une longue leçon ſuccédera la triſteſſe d'une compoſition encore plus longue. Figurez-vous cet eſprit dont les progrès vous ſont chers; tantôt cloué ſur une ſyntaxe inintelligible; tantôt égaré dans les détours d'un lugubre Dictionnaire, où il ne trouve point ce qu'il cherche, & où ce qu'il trouve le remplit de perplexités. S'il en veut faire l'application à ſa matière, il y a tant de procédés à obſerver, tant de dangers à éviter, qu'il ne ſait où il en eſt. Le choix du verbe, la voix, le mode, le tems, le nombre, la perſonne, tout cela débrouillé nous ne tenons qu'un mot. Nouvelles méditations ſur le ſuivant. Le pauvre enfant ne voit que des précipices, & en ſe détournant de l'un, il donne tête baiſſée dans un autre.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

S'il eſt ſans facilité, ou trop plein de feu, comment voulez-vous qu'il ſuive avec préſence d'eſprit tout ce menu détail de préceptes qui le troublent ou le morfondent? Jamais il ne s'en tirera : & ſix ans ſe paſſeront ou à travailler à contre-cœur ou à trouver les moyens de ſe dérober au travail. Dans trois momens il y en aura toûjours deux où vous le prendrez en fraude. C'eſt beaucoup ſi ſur la fin des études à force d'avoir malgré lui entendu rebattre les mêmes choſes, ſa compoſition commence à ſe nettoyer, & à devenir plus conforme aux régles. Mais il y a cent lieues de diſtance du latin de ſes thèmes à celui des auteurs. Malgré la conformité de ſes dernières compoſitions aux ordonnances de la grammaire, il en ſera de lui comme de beaucoup d'autres qui avec un bon fond d'eſprit & grande proviſion de régles ſortent du collége ſans ſavoir le latin. De mille perſonnes qui ont fait leurs études, je veux qu'il y en ait cinquante qui puiſſent le parler avec juſteſſe, & deux cens qui l'entendent : c'eſt beaucoup accorder. Si les huit cens autres ne peuvent ni le parler ni l'entendre, ce n'eſt point faute de thèmes & d'ennui. Il faut donc rendre la pratique des thèmes plus aiſée & plus ſûre.

Suites des compoſitions faites ſans facilité.

sûre. C'eſt ce qu'on feroit en compoſant fréquemment & long-tems, ou de vive voix ou dans le cabinèt, d'après un modéle dont on a la mémoire pleine. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Suites des compoſitions ordinaires, faites avec facilité.

Suppoſons à préſent que le jeune enfant qu'on mèt d'abord à la compoſition latine, ait beaucoup de facilité. Accordons même contre l'expérience que tous les eſprits ont aſſez de patience pour écouter avec plaiſir toutes les régles de la ſyntaxe, & aſſez de juſteſſe pour les appliquer. Voilà qui eſt fait : votre cher fils entendra toutes les Méthodes qu'on voudra lui faire lire, & y ajuſtera ſes compoſitions. Il va ſe gêner & ſe recueillir tout entier pour vous plaire. Vous le mènerez par degré, & de claſſe en claſſe juſqu'à pratiquer d'une manière ferme ce qu'il y a de plus difficile dans la grammaire. Vous croirez ſans doute avoir beaucoup gagné. Voilà ce que les gens du métier appellent un bon fondement. Mais dans la vérité on lui a fait un tort preſque irréparable. Ce n'eſt point-là l'eſpéce de compoſition qu'il lui falloit. Ce latin qu'il a tiré de ſa tête, ſous la direction de quelques régles, eſt un latin faux qui le recule preſqu'autant qu'il l'avance : & cette aſſurance que la longue habitude lui donne, n'eſt qu'un

L'ÉTUDE DES LANGUES.

mauvais pli qu'il n'eſt preſque plus poſſible d'effacer.

C'eſt d'abord une eſpéce d'abſurdité d'abandonner à un enfant la compoſition d'une langue dont le caractère & les tours lui ſont entièrement inconnus. Exiger de lui du latin, c'eſt aſſigner un payement ſur une caiſſe qu'on ſait être vuide. Quand il pourroit néanmoins parvenir à être régulier, en agençant quelques mots ſelon les principes de ſtructure qui le guident; il évitera de faire des fautes groſſières: je l'avoue: mais ce latin auquel il s'accoutume eſt un galliciſme perpétuel: & plus il ſe fortifie dans ce langage, qui eſt tout de ſa compoſition, plus il s'éloigne du vrai uſage de la belle latinité. Cet enfant eſt préciſément dans le cas où ſeroit un Étranger qui voudroit apprendre le François avec une Grammaire & un Dictionnaire. J'ai connu un Hollandois qui avec ce ſecours enſeignoit hardiment le François dans ſa patrie. On le pria de traduire en notre langue le Portulan Hollandois, ou la Deſcription des Ports & des Côtes de Mer, qu'on venoit de réimprimer avec des augmentations. C'eſt un uſage dans les langues du Nord d'accumuler pluſieurs épithétes, & de les mettre à la file devant le nom auquel elles

ſe rapportent. Vous pouvez juger du goût de ſa traduction par l'enfilade d'épithétes qui compoſe le ſeul titre : LE NOUVEAU GRAND ILLUMINANT FLAMBEAU DE LA MER. Les mots ſont François : mais le tour eſt Hollandois. C'eſt du Hollandois tout pur. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

J'ai un autre exemple à vous citer qui ſemble fait exprès pour éclaircir cette matière. Deux amis que j'ai à Londres m'adreſſèrent en différens tems, il y a quelques années, deux jeunes voyageurs dont l'un ne ſavoit pas un mot de François ; l'autre l'avoit étudié chez lui depuis ſix ans à force de thèmes & de dictionnaires. Je procurai des connoiſſances & des amuſemens à l'un & à l'autre. Au bout d'un an le premier parloit un françois juſte. Ses phraſes étoient comme les nôtres, & à l'exception du genre où il ſe méprenoit encore, tout le reſte alloit fort bien. L'autre s'étoit fait à lui-même une langue prétendue Françoiſe qu'il mêloit à tout propos avec la véritable, & après un an de ſéjour dans Paris, il parloit moins juſte que le premier. Ses premières études lui avoient formé dans la tête un jargon qui traverſoit entièrement les impreſſions du bon uſage. Ce que diſoit mon jeune Grammairien avoit

L'ÉTUDE DES LANGUES.

ſouvent été compoſé & écrit au logis. C'étoit un vrai galimathias; parce que dans toutes ſes phraſes, quoique conformes aux régles, il déplaçoit certains mots dont l'ordre ne peut être ſenti & fixé que par l'uſage. Dix-huit mois après ſon arrivée il me dit un jour en entrant dans les Thuileries: *Que voila un jardin beau, & de bien taillés arbres*; Le jeune enfant qui eſſaie de parler ou de compoſer après avoir entendu un latin pur, c'eſt juſtement notre premier voyageur; & celui qui contracte l'habitude du latin des thèmes, c'eſt le ſecond.

Vous aurez beau avertir votre jeune homme que la ſtructure qu'il donne à ſon latin eſt vicieuſe; que le génie de la langue latine tranſpoſe les mots & les arrange autrement que nous. Malgré votre ſalutaire avis, il n'en connoît pas mieux cette inverſion pour laquelle il n'y a point de régles à eſpérer, parce que c'eſt une choſe purement d'uſage & de goût. Il cherche: il ſe tourmente. Tout ce qu'il déplace, eſt preſque toûjours un peu plus mal placé. Veut-il enfin parler ſans effort ou mettre dans ce qu'il compoſe l'ordre tout ſimple de ſes idées? les mots ſont Latins: l'ordre en eſt Grammaticalement

bon. Mais l'air de ſa phraſe eſt entière- L'ÉDUCA-
ment François, & le génie de ſa langue TION DES
maternelle l'emportera toûjours. S'il eſt GARÇONS.
donc une façon de faire ſes thèmes qui lui épargne tous ces travers, elle doit ſans doute avoir la préférence.

Mais allons plus loin. Voici un autre inconvénient qui n'a pas été ſuffiſamment remarqué. Il arrivera parmi cent enfans, que trois ou quatre qui ont un tour d'eſprit plus heureux que les autres, ſentiront ce goût de ſtructure qui caractériſe les Auteurs qu'on leur montre. Je veux qu'à force d'y ſonger, ils contre-faſſent ce ſtyle, & en approchent par-ci par-là. Leur travail ſera récompenſé. C'eſt pour eux que ſeront les diſtinctions & les couronnes. Vous les encouragerez à mettre, s'il le faut, deux & trois heures à compoſer une douzaine de lignes Françoiſes en un latin ſupportable. Ce ſera, ſi vous voulez, du latin. Mais deux heures pour exprimer douze lignes, c'eſt un moyen très-propre pour rendre votre jeune homme rêveur. Le goût qu'il prend à la victoire l'accoutumera pendant un nombre d'années à ne vouloir plus rien dire, qu'avec effort & qu'avec apprêt. Attendons-nous à un autre inconvénient pire que le précédent : pour trois qui

La compoſition du Latin par régles rend les enfans rêveurs.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

auront rêvé à profit, il y en aura quatre-vingt-dix qui auront rêvé pour ne rien faire qui vaille. Dites-moi, je vous prie, la compoſition pênée eſt-elle naturelle, & l'habitude de compaſſer tout ce qu'on veut dire, n'eſt-elle pas cauſe, ſuivant une expérience trop connue, qu'un jeune homme eſt toûjours occupé de régles, ou de modéles de phraſes, quand il veut parler? Il eſt diſtrait: il s'embaraſſe: & au lieu de parler, il compoſe.

Comment faut il donc s'y prendre pour affermir les commençans ſur leurs régles ſans ruiner leur agrément naturel par la péſanteur des compoſitions trop réfléchies? Ce ſera d'abord en leur apprenant ces régles en petit nombre, de vive-voix, & ſans livres; enſuite en leur en faiſant faire de vive-voix l'application ſur quelques lignes d'un Auteur aiſé, qu'on leur fait d'abord traduire de Latin en François, puis rétablir de François en Latin ſelon les mêmes régles. Il y a donc ici, comme il eſt d'uſage dans les Colléges, la Grammaire, la traduction, & la compoſition.

La Grammaire ou les premières régles.

1°. Auſſitôt que votre fils aura appris à décliner les noms & les pronoms; à conjuguer très-bien les verbes réguliers, & à rendre de mémoire un nombre de

noms & de verbes qui ont des façons différentes du commun, le tout ſur des paradigmes proprement imprimés, qu'on lui fait ſouvent copier ; il eſt tems de lui apprendre ſes régles. Montrez-lui âlors une feuille volante, ſoit imprimée, ſoit écrite de votre main, ou plûtôt encore copiée de la ſienne, & dans laquelle vous aurez réuni une cinquantaine d'exemples fort courts auxquels on peut rapporter les principales régles de la compoſition des mots latins. On pourroit ſe réduire à moins. Voici les premiers de ces exemples. 1. *Mala mens. Malus animus. Cultus ager. Culta novalia. Tenerum gramen.* 2. *Funus procedit. Sequimur.* 3. *Rem omnem audies. Audita eloquar, &c.* Par la commodité & par la pureté de ces exemples on peut juger comment on doit choiſir les autres, & où il les faut prendre. C'eſt aſſez d'un ou de deux, toûjours ſur des choſes ſenſibles, pour chaque régle. Il eſt à ſouhaiter que le tout n'excéde pas les deux pages d'une feuille *in*-12 : enſorte que l'enfant voie d'un coup d'œil la fin de ſa tâche, & qu'il ſoit ſûr de ſavoir tout le premier néceſſaire en rendant raiſon de ce qui eſt contenu dans ce feuilletin.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Au lieu d'exemples bas & d'une latinité

L'ÉTUDE DES LANGUES.

fauſſe, tels que ſont ceux dont les petites écoles retentiſſent, prenez ceux que vous offrent Térence, Phédre, & Céſar à la première ouverture, ou ceux qui ont été choiſis exprès par Sanctius & par Lancelot. Mais la Minerve du premier, les Grammaires greque & latine du ſecond, & toutes les autres Grammaires, même s'il y en a de plus eſtimables, ne doivent être que pour vous. Un tems viendra où votre éléve ſe trouvera d'un âge & d'une ouverture d'eſprit à pouvoir en faire uſage à ſon tour. Mais pendant les premières études puiſſe l'enfance ignorer, & ignorer long-tems, qu'il y a des Grammaires au monde. Il faut qu'elle ne connoiſſe que ſes paradigmes, ſa feuille volante, & de bons Auteurs. Faites diſparoître les Deſpautères, les Behours, les Bretonneaux, les grande & petite Méthode, tous les Gaulyers anciens, modernes, & à venir. Faites main baſſe ſur tous les traités de ſyntaxe, de particules, de gloſes, d'élégances, d'anomaux, d'héteroclites. Facilitez l'entrée des bons Auteurs: il ne faut rien de plus à cet âge. La pratique des Auteurs achevera de lui apprendre le reſte, plus agréablement & plus promtement que ne font tous ces faſtidieux ramas de préceptes. Vous bâillez

vous-même en les ouvrant, & le plus grand mal qu'ils feront ne ſera pas d'avoir accablé l'eſprit de votre fils ſans lui apprendre le latin : mais ils ſeront cauſe que tous les livres qu'il verra par la ſuite lui ſembleront autant de Gaulyers & de Behours. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

2°. Dès que ces premiers préparatifs ſe trouveront un peu en ordre, il faut en faire uſage en appliquant le tout à un Auteur qu'on mèt de Latin en François, puis de François en Latin. Mais quel Auteur voulez-vous qu'on prenne ? y en a-t-il d'aſſez ſimples pour le beſoin de cet âge ? tous ne ſont-ils pas au-deſſus de ſa portée ? ne faudra-t-il pas s'en tenir d'abord à ces petites phraſes rebatues ? 1. *Lectio cui ſtudes.* 2. *Joannes laborat ad lucrandas pecunias.* 3. *Vapulo à præceptore.* 4. *Oſculor à matre.* 5. *Nicolaus celavit me hanc rem.* 6. *Res quas docti ſumus à magiſtro, &c.* Ces exemples ne ſont, il eſt vrai, ni fort nobles, ni même fort juſtes, ſurtout le troiſième & le quatrième. Mais les maîtres des petites écoles y ſont faits. C'eſt un train : c'eſt pour eux une machine commode, & la facilité qu'ils y trouvent à débrouiller leur doctrine ne doit-elle pas faire paſſer par-deſſus cette latinité, aſſurément fort pauvre ; mais après tout, La traduction & la compoſition.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

assez bonne pour des commençans ?

Ce raisonnement qui tranquilise bien des Peres, fait un tort infini à la société, en autorisant une pratique entièrement opposée à la fin des études. J'ai toûjours vû les Professeurs les plus éclairés, & toutes les personnes de goût se récrier, qu'il étoit déplorable d'abandonner ainsi les premières années de l'enfance à des Maîtres d'école, qui ne savent ou ne veulent savoir que des régles, & qui ramènent tout à leurs régles. Tous ceux qui ont fait quelque attention à ce désordre conviennent qu'il ne faut pas négliger les premières régles puisqu'elles facilitent l'intelligence des Auteurs : mais ils s'affligent de voir sacrifier le goût des Auteurs & le vrai tour de la langue à l'acquisition des régles. On exerce en effet la jeunesse quatre & cinq ans de suite à composer du latin d'après des modéles faux ; & on lui permet communément de jetter toutes ses phrases dans les moules de sa langue maternelle : témoin ce *Joannes qui laborat ad lucrandas pecunias.* Nous nous souvenons tous d'avoir passé par la même méthode : & nous pouvons remarquer d'une part combien elle a coûté d'amertumes à ceux qui en ont fait le moins de profit ; d'une autre part combien les pro-

Les premières impressions ne doivent jamais être fausses.

grès de ceux qui ont réuſſi auroient été plus grands & plus promts ſi le premier latin qu'on leur a fait traduire & compoſer pendant pluſieurs années, n'eût pas été vicieux. Naturellement ce que nous apprenons dans l'enfance, eſt ce que nous retenons le mieux. Quel tort n'eſt-ce donc pas faire aux enfans de les habituer à un langage qu'il faudra leur ôter par la ſuite (*a*)? L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Que penſeriez-vous d'un Eſpagnol qui voulant faire apprendre le François à ſon fils, s'aviſeroit de dire : le langage Pariſien eſt trop fort pour un enfant. Je commencerai par faire reſter mon fils deux bonnes années de ſuite dans quelque village du Limoſin. Le premier maître d'école qui voudra s'en charger, lui ſuffira. De-là je le conduirai dans le voiſinage d'Orléans où l'on parle un peu mieux : & quand il ſe ſera fortifié par degré, alors je le mènerai à la Cour, où il ſe perfectionnera. Il falloit au contraire amener d'abord le jeune Eſpagnol à Paris ou à Verſailles. Il n'y auroit rien entendu que de juſte. Au lieu que vous allez avoir mille peines à lui ôter les habitudes qu'il a

(a) *Natura tenaciſſimi ſumus eorum quæ rudibus annis percepimus . . . . non aſſueſcat ergo* (puer), *nondum infans quidem eſt, ſermoni qui dediſcendus ſit.* Quintilian. lib. 1, c. 1.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

contractées. Il vous donnera à tout propos des termes Limosins, des tours Limosins, & une prononciation Limosine.

Ne dites point qu'on doit avoir égard à la foiblesse de l'enfance. Ce besoin est réel : mais il ne vous autorise pas à faire passer l'enfance par un mauvais Latin, pour la faire ensuite arriver à un bon. L'on ne facilite rien en débutant par la barbarie : & ce qui est faux ou vicieux ne peut pas être un degré pour parvenir à ce qui est juste & vrai. L'adoucissement nécessaire à la foiblesse de l'âge consiste à ne mettre ensemble qu'un petit nombre de mots. Mais ces mots doivent être bons & rangés avec goût. Une mere de famille ne charge point l'esprit de ses enfans de discours trop longs ou trop suivis. Moins encore leur propose-t-elle les régles de Vaugelas ou de Bouhours : elle ne se feroit pas entendre : mais si elle se contente de mettre ensemble quatre ou cinq mots en adressant la parole à son fils ; ces mots seront justes, rangés selon le tour de la langue, & bien articulés. Soit donc pour le François, soit pour le Latin, il faut de toute nécessité que les premières impressions soient justes, & n'ayent jamais besoin d'être remplacées ou réformées par d'autres. Il peut y avoir

différens degrés dans la force des discours qu'on tient aux enfans. Il peut y avoir différens degrés dans l'étendue des connoissances dont on les croit capables. Mais il n'y a pas de plus ou de moins dans la justesse : & depuis l'entrée de la petite école, jusqu'à la sortie des études, il faut que tout ce qui a frappé l'esprit de la jeunesse ait été juste. La justesse des termes & des tours est en fait de langue, ce qu'est *la salubrité* en fait de nourriture. Il y a des nourritures plus ou moins fortes. Tout estomac n'est pas propre à digérer toute sorte de viandes. Mais il n'en doit entrer aucune dans l'estomac qui ne soit saine, & nourissante. Nos premiers Maîtres avec leur rudiment & avec ces exemples qu'ils ont en main à tout propos, versent dans l'esprit des enfans une espéce de poison, dont on aura bien de la peine par la suite à empêcher les mauvais effets. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'inéxactitude des exemples est suivie d'un autre désordre d'autant plus fâcheux qu'il dure trois & quatre ans ou plus : c'est d'assujettir la jeunesse à composer tous les jours du françois en latin selon quelque Méthode imprimée qui l'occupe d'abord de l'arrangement des mots de sa langue. Quand vous rencontrerez en françois la particule *on*, la particule *que*,

L'ÉTUDE DES LANGUES.

ou les poſſeſſifs *ſon*, *ſa*, *ſes*, *&c.* vous changerez l'actif en paſſif ; vous marcherez ainſi : vous prendrez cette précaution-là. L'enfant ne mèt jamais enſemble deux mots latins ſans obſerver d'abord la ſtructure des deux mots françois qui le guident, ſoit pour les laiſſer en latin dans le même ordre, ſi la Méthode ne s'y oppoſe pas ; ſoit pour y faire un léger changement ſi la Méthode l'ordonne. Le génie de ſa langue naturelle préſide à toutes ſes opérations. Il apprend en trois ans une vintaine de procédés au plus dans leſquels le latin ne va pas tout-à-fait comme le françois. Mais il y en a réellement plus de mille. A quel âge les ſaura-t-il ? plus on l'affermit dans la pratique de ſa Méthode, plus on le détourne du vrai uſage. Hors les vingt ou trente articles qu'elle contient en tout, la compoſition latine va toûjours le train du françois, ce qui mèt dans la tête de l'enfant un ſtyle en tout & par tout ſemblable au *Joannes qui laborat ad lucrandam pecuniam.*

Si ces premières raiſons ne vous paroiſſent pas ſuffiſamment développées, voici un principe propre à répandre plus de lumière ſur ce ſujèt. LA LANGUE SUIT LA CONDITION DE L'O-

Danger de gâter l'oreille.

REILLE. Celui qui eſt ſourd de naiſ- L'ÉDUCA-
ſance, eſt néceſſairement muèt : & le TION DES
langage ne peut qu'être défectueux ſi GARÇONS.
l'oreille eſt faite à de mauvais tours. Jugez par-là des dangers auxquels l'enfance diſperſée dans les écoles ſe trouve expoſée.

Il étoit naturel de commencer avec elle par la petite hiſtoire ſacrée de Sulpice Sévère, ou par l'abregé d'Aurelius Victor, en retranchant ce qui n'eſt point de lui. On devroit continuer par prendre dans Cornelius Népos, dans Céſar ou dans d'autres bons écrivains quelques morceaux qui pour être très-ſimples ne ſont pas moins d'une latinité parfaite, ſans y rien déranger. Mais la plûpart des maîtres exercent les commençans ſur des phraſes qu'ils croyent d'une utilité merveilleuſe, parce qu'elles ſont, diſent-ils, faites exprès pour l'enfance. Nous les croyons capables d'une meilleure compoſition : mais c'eſt leur indulgence même, c'eſt la ſuppreſſion de la latinité dont nous nous plaignons ici. En effet il y a beaucoup plus loin de ces phraſes au vrai latin, qu'il n'y a du langage de nos payſans à celui de la Cour ou de la ville. Le génie & le fond de la langue Fran-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

çoiſe ſe retrouvent dans nos campagnes. Quel eſt cependant le ſimple bourgeois de Paris, qui s'aviſeroit d'envoyer ſon fils à l'école d'un village de province pour y apprendre à lire, à parler, & à tourner une lettre.

D'autres croyent s'y prendre beaucoup mieux en faiſant d'abord traduire des hiſtoires tirées du latin de la Vulgate. Mais ſi l'on veut faire voir aux enfans les plus beaux traits de l'Hiſtoire ſainte, ou les maximes de Salomon & de l'Eccléſiaſtique, il vaut bien mieux les leur faire lire dans une belle traduction Françoiſe que dans la Vulgate qui ne nous a pas été donnée pour apprendre le vrai tour du latin.

Il y en a qui joignent au rudiment commun quelques hiſtoires priſes dans les Auteurs profanes, en y changeant l'ordre de la phraſe latine, & en y ajuſtant quelques préceptes de morale. Mais ſouvent la morale eſt longue & le récit fort court, ce qui eſt très-injuſte. Le latin de la morale ne peut qu'être ſuſpect étant moderne, & celui de l'hiſtorien en perdant ſon premier arrangement a perdu ſa ſaveur : ce n'eſt plus du latin.

Après ces préparatifs plus propres à gâter l'oreille qu'à la former, il eſt d'uſage

de faire traduire tous les jours quelques lignes d'un Auteur ancien, ce qui eſt de tous les exercices le mieux entendu, mais malheureuſement le plus court : & encore, ſemble-t-il, qu'on prenne à tâche d'en empêcher le bon effet, en faiſant ce qu'on appelle la conſtruction du latin. C'eſt très-réellement en faire la deſtruction, puiſqu'on le diſloque, & qu'on le ramène mot à mot, au génie & à la ſtructure de notre langue maternelle. Ne ſuffiroit-il pas de faire remarquer l'objet dont on parle & le verbe qui exprime le jugement qu'on en porte, ſans toucher au reſte ? faites répondre enſuite les mots François à tous les termes latins ſans déplacer ceux-ci. L'enfant rira du déſordre de ce François, & vous en remettra ſur le champ toutes les piéces dans leur véritable lieu. Ce petit travail exerce ſon jugement, & ne craignez point par-là de faire tort à ſa langue naturelle. Le tour lui en eſt trop familier pour s'y méprendre : il trouve en François autant de maîtres que de gens qui lui adreſſent la parole. C'eſt par-tout un François juſte qu'il entend : & au contraire le peu de Latin pur qui a frappé ſon oreille chaque jour, a été mis ſur le champ dans un état qui le rend mécon-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La conſtruction du Latin en eſt la deſtruction.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

noiſſable. Une langue ne conſiſte pas ſeulement dans ſes mots, mais ſur-tout dans ſa ſtructure. Eſt-il indifférent de dire un blanc mouchoir ou un mouchoir blanc ? de ces deux façons également conformes aux régles de la ſyntaxe, mais dont l'une eſt du village & l'autre de Paris, vous ferez toûjours ſonner la bonne aux oreilles d'un enfant ; jamais la mauvaiſe. Comment donc voulez-vous graver dans ſa tête la juſte idée du ſeul vrai tour d'Athénes, ou de Rome, ſi vous vous faites une loi de le décompoſer, d'en détruire la nature, & de le rendre ridicule auſſitôt qu'il paroît ? ce latin reſſemble à une orange qui a paſſé par l'analyſe chymique. L'eſprit n'y eſt plus. Après l'opération il ne reſte ni orange, ni latin.

A la décompoſition du latin ſuccéde l'autre pratique encore plus pernicieuſe, qui eſt de faire des thèmes ſur des régles données, au lieu de faire la compoſition de vive voix ou par écrit d'après le latin d'un excellent Auteur qu'on vient de traduire & dont il faut rappeller le tour. Qui ne plaindroit ici le ſort de l'enfance ? la grande perfection qu'on attend de ſon travail eſt de parvenir après quatre & cinq ans, à ne plus faire de fautes dans le patois des thèmes. On employe tous

les jours un tems infini à lui montrer de tous les ſens les atteintes qu'elle porte aux régles en ceci & en cela : on affiche ſes fautes : on les tympaniſe. Pour ſurcroît de miſère, après avoir été occupée pluſieurs heures de ſuite à la compoſition de ſon propre latin & à réfléchir attentivement ſur ce latin pitoyable, elle eſt encore obligée d'écouter tranquillement les fautes & les groſſièretés d'autrui. Voilà donc des oreilles rebattues ſans fin d'un langage barbare. Tout ce qui ſe prononce autour de ces oreilles quatre & cinq ans de ſuite, n'eſt préciſément que ce qu'il ne leur falloit pas faire entendre. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Ceci reſſemble aſſez à la méthode de ce gentilhomme qui croyoit apprendre admirablement le François à ſon fils, en faiſant parler devant lui tous les enfans des villages voiſins, & en l'avertiſſant des fautes qu'ils faiſoient tous contre la langue & contre la prononciation. Le jeune homme qui avoit l'imagination pleine de ſons ruſtiques & de phraſes ridicules, les contrefaiſoit parfaitement. Il copioit avec naïveté tous ces petits païſans & attrapoit fort bien leurs différens jargons. Ce qui plaiſoit le moins dans ſa bouche étoit ſon propre langage. Ce gentilhomme ne ſavoit pas qu'on

Danger d'écouter fréquemment ceux qui parlent mal.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

n'apprend ni la muſique ni les langues en entendant de mauvais tours, & de mauvais ſons.

Fauſſe pratique des thèmes corrigés.

Le thème que le maître dicte corrigé de ſa façon, ne rectifie pas le mal. Il n'a pour tout mérite que d'être ſcrupuleuſement conforme aux régles: & c'eſt parce qu'on a pris ſoin d'en exténuer obligeamment la latinité en faveur de l'âge, que c'eſt encore un latin manqué, un latin de très-mauvais exemple. C'eſt exactement parlant une nouvelle bleſſure que l'oreille reçoit avec reſpect.

Voilà donc une ſuite étrangement longue d'impreſſions ſans juſteſſe, & moins propres à former l'oreille qu'à la dépraver. On achévera de la perdre peut-être ſans reſſource, par la baſſe latinité des deux années de certaine Philoſophie. En vain, me dira-t-on, que l'oreille a pû ſe réformer & ſe perfectionner en écoutant en Rhétorique un Herſan, ou un Turnébe (*a*). Le fils d'un artiſan qui eſt fait au langage du peuple ne ſe réforme pas pour avoir entendu quelquefois Bourdaloue ou Maſſillon, & un jeune homme dont tout le mérite eſt d'être fidéle aux régles dans ſes petites compoſitions,

(*a*) Deux célébres Profeſſeurs de l'Univerſité de Paris.

a bien peu d'avance pour profiter des leçons d'un Jouvenci, d'un Le Beau, ou d'un Crévier. Malgré la bonté de ces secours trop passagers, son oreille le ramènera toûjours au gallicisme, ou à quelque autre tour aussi vicieux; parce qu'elle y est bien plus habituée qu'aux bons. On aura beau dire & redire à ce jeune homme qu'il est tems que le goût vienne, & qu'il faut enfin renoncer à ce latin ridiculement congru, dont il s'occupe depuis plusieurs années. L'esprit en voit la nécessité : mais l'oreille est faite au mal, & c'est l'oreille qui décide ici de tout. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'avantage qu'on a prétendu tirer de l'établissement & de l'ordre des études publiques, est double; savoir de mettre la plûpart des jeunes gens qui y passent en état d'entendre au moins les meilleurs Écrivains de l'antiquité, & de faire ensorte que les enfans qui ont le plus de génie parviennent en les imitant à parler avec grace, ou à écrire avec dignité. Le travers des exercices que nous venons de voir ruine évidemment cette double fin : & si le mal est adouci ou même réparé pour quelques-uns; c'est par l'application infatigable des maîtres judicieux à faire non-seulement traduire, mais sentir ce que l'antiquité a de plus

L'ÉTUDE DES LANGUES.

beau, & à ne riſquer aucune compoſition, que d'après un modéle qui en ſoit tiré. Que ſi des hommes d'une petite autorité, malgré les réclamations perpétuelles des Profeſſeurs les plus ſenſés, ont introduit dans les premières études des rubriques qui en ruinent ou en altèrent infiniment les bons effèts, leur opinion ne nous fait point la loi. L'amour paternel s'allarme de voir mener la jeuneſſe par des routes qui ne la conduiſent pas au vrai but : & de même que nous ne mettrons les dernières études de nos enfans que ſous le gouvernement des meilleurs maîtres ; remédions s'il ſe peut au déſordre des premières, parce que ſi les premières ſont mal faites elles corrompent par avance ou retardent l'effèt des ſuivantes. Quelques amis de M. Rollin lui firent remarquer dans ſes dernières années l'inſuffiſance des rudimens communs, & des paroles tirées de la Vulgate, ou de tout autre latin dont on a ôté l'inverſion. Il conſeilloit plus fortement qu'il n'a fait dans ſes traités de commencer toûjours par des exemples choiſis dans les bons Auteurs. Enfin dans ſon dernier traité, qui eſt celui de l'Étude des Filles, en parlant de l'étude des langues, il trancha le mot, & ſupprima

la compoſition des thèmes comme une méthode dont il ſentoit le ridicule, la longueur, & l'inutilité. On peut réduire tant ſes ſouhaits que les meilleurs avis de M. le Fevre, de M. Arnauld, & de M. Duguet, aux quatre ou cinq précautions ſuivantes. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

1°. De réunir dans une feuille un nombre ſuffiſant d'exemples très-courts, mais purs & toûjours tirés des bons Auteurs, pour expliquer de vive voix les premiers principes, ſans montrer aux enfans aucune autre grammaire que cette feuille, jointe aux paradigmes des noms & des verbes réguliers & irréguliers. Précautions néceſſaires.

2°. De n'avoir recours à aucun exemple trivial ou d'invention, ni à aucune latinité; mais de faire traduire ce qu'il y a de plus ſimple dans les Auteurs, en appliquant fréquemment aux endroits choiſis les plus petites régles dont on ne peut ſe paſſer.

3°. De ne jamais déplacer les termes des phraſes latines qu'on traduit, mais ſeulement de faire remarquer le ſujèt, & le verbe principal ſur leſquels la penſée roule; puis de relire en dernier lieu la même phraſe latine dans ſa parfaite intégrité, pour en faire ſentir & goûter le tour.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

4°. De ne faire compoſer aucun thème ſoit de vive voix & ſur le champ, ſoit la plume à la main & dans le particulier, qu'avec le ſecours d'un modéle pur & agréable qui aura été expliqué le jour même ou quelque tems auparavant.

5°. De ne dicter aucune compoſition corrigée, qui ne ſoit priſe dans un ouvrage des bons ſiécles. La méthode pour le Grec ſera la même que pour le Latin.

Par ce moyen tout devient aiſé & ſûr. Soit qu'on exerce un enfant à compoſer ſur le champ & de vive voix d'après un latin parfait; ſoit qu'on lui dicte le françois de ce qu'il vient de traduire, pour le lui faire remettre en latin dans le particulier; le beſoin qu'il a de ce texte & la commodité qu'il y trouve l'y rendent plus attentif. Tout ce qu'il en retient lui ſert de guide. Le grand uſage affermit ſa marche, & rien ne l'égare. S'il ſe méprend par-ci par-là pour la ſtructure, ſes régles le redreſſent. S'il s'éloigne du tour de la belle latinité, il a dans l'eſprit ſon modéle qui le ramène au vrai. Si malgré ces ſecours il ſe trouve encore en défaut ou contre les régles, ou contre la juſte inverſion du latin, on lui remèt de nouveau ſon modéle devant les yeux. Le maître décide ici avec une certitude entière;

entière : & au lieu de pervertir le goût de ſon diſciple par des compoſitions corrigées de ſa façon, qui ne peut être que très-douteuſe, il a le plaiſir d'être infaillible dans tous les tours de langage qu'il lui préſente & dont il fait l'éloge en ſûreté de conſcience. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Pour juſtifier cet ordre, il ſuffit de remarquer que tout le grec pur & tout le vrai latin qui nous reſtent, ſe trouvent renfermés dans les bons Auteurs. Ce ſont-là les ſeuls honnêtes gens de l'ancienne Rome & de l'ancienne Athènes, avec qui nous puiſſions converſer pour apprendre leur langue. Et un maître intelligent ſentira toûjours mieux qu'un autre, que c'eſt en écoutant leur langage plutôt que le ſien que ſes diſciples avanceront.

Il eſt inutile d'examiner ici la queſtion, ſavoir ſi les Romains dans leurs entretiens familiers négligeoient l'inverſion des mots, que nous trouvons univerſellement dans leurs écrits. Puiſque notre but eſt d'entendre ces écrits, & enſuite de les imiter, accoutumons notre oreille à leur manière; ſur-tout dès les premières impreſſions. Gardons-nous d'employer pluſieurs années à la frapper par un arrangement de ſons & d'idées qui

L'ÉTUDE DES LANGUES.

n'eſt point le leur. Ce n'eſt pas à dire qu'on doive débuter auprès de l'enfance par des périodes quarrées. Nous ferons choix de tout ce qui pourra ſe trouver de plus ſimple. Mais dans ce ſimple il y a un goût, une harmonie qui doit être inviolable : voilà la langue des Auteurs. L'oreille s'y fera, comme celle d'une jeune Demoiſelle que vous mettez d'abord à Londres plutôt qu'à S. Germain en Laye, ſaiſit peu-à-peu le vrai tour de l'Anglois qui s'eſt altéré à S. Germain : & bien loin qu'il faille lui déplacer les mots Anglois en les faiſant ſcrupuleuſement répondre à l'ordre de ſa langue, c'eſt parce qu'on ne le fait pas, que le retour perpétuel de la phraſe Angloiſe la frappe davantage à force d'être ſentie ſeule.

C'eſt une grande avance pour bien apprendre une langue, de n'entendre jamais perſonne qui la parle mal, & d'être à portée d'entendre fréquemment ceux qui la parlent bien. Or je ne crains point de dire que les maîtres, en franciſant le latin, le parlent mal en ce moment, & qu'ils ne le parlent bien que quand ils le laiſſent en ſon entier. Le bien de l'oreille qu'on veut accoûtumer au latin, demande donc qu'il ne ſoit jamais touché à l'inverſion. C'eſt une choſe ſacrée,

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Mais il ne ſuffit pas que l'oreille & l'imagination ſoient bien montées : il faut que la langue s'eſſaye peu-à-peu, & que comme un Pariſien parle Pariſien d'après ceux qu'il entend autour de lui, votre jeune diſciple après avoir entendu Térence & Cicéron, parle à ſon tour d'après eux & exactement comme eux. Les langues ne s'apprennent que par l'uſage, & ſur-tout par le bon uſage. Cherchons donc dans l'étude du Grec & du Latin ce qui peut nous rapprocher le plus promptement du bon uſage. Sera-ce d'écrire cinq ou ſix ans de ſuite des thèmes qui ſe nomment corrigés ſans être latins ? Sera-ce de ſe ſaillir l'oreille de toutes les fautes monſtrueuſes dont fourmillent les thèmes qu'il faut entendre lire tous les jours pendant des heures entières ? Sera-ce de garder pour le latin un ſilence éternel, & de ne le parler que du bout d'une plume après une longue méditation ? Non, on ne peut apprendre par-là qu'à parler mal, ou à bégayer, ou à ſe taire. Faites ce qu'on fait partout quand il s'agit de langues. Faites d'abord entendre à votre fils le pur langage des Bourgeois de Rome : puis auſſitôt faites-le parler d'après eux. S'ils ſe querellent, s'ils ſe complimentent, s'ils font

Parler d'après ceux qui parlent bien, ſecond moyen pour bien apprendre une langue.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

un récit ou un raiſonnement ; que votre fils vous rende dans les mêmes termes leurs débats, leurs formules de civilités, leurs récits, & leurs raiſonnemens. Que Phédre lui raconte une jolie fable. L'enfant qui l'aura entendue & goûtée, vous la rappellera fidélement ; d'abord en françois, pour être ſûr de l'ordre des idées : il n'y a plus qu'un pas à faire : qu'il la redise en latin ſans la ſavoir par cœur, & il y viendra. Expliquez-lui la ſcène de l'Andrienne, où Simon apprend à Soſie pourquoi il fait ſemblant de vouloir marier ſon fils, & enſuite celle où ce vieillard menace Dave de l'envoyer pour le reſte de ſes jours tourner la meule, s'il s'aviſe de déranger en rien le projèt de ce mariage. Votre diſciple n'en perdra pas un mot. Mettez le voyageur Menegme aux priſes avec les domeſtiques de ſon frere jumeau, parce qu'ils le prennent pour leur maître : après de grands éclats de rire on vous rendra le tout en auſſi bon latin que l'a fait Plaute : ou ſi l'on héſite un peu d'abord, tout changera au bout de quelques mois, & l'on ne tardera pas à prendre un air de fermeté. La naïveté & l'enjoûment de ces dialogues les feront à coup ſûr très-bien redire en françois, & le latin ſuivra de

près. Voulez-vous ne parler que morale, grammaire, ou éloquence ? de ceux qui vous entendent, les deux tiers ſont ailleurs ; & ceux qui vous ſuivent ſe gâtent l'eſprit en ne parlant plus que d'une façon compaſſée, ou même guindée. Prenez-vous le parti de les attacher par le plaiſir ? tous ſe prêteront. Ils parleront tous, & ſeront naturels dans tout ce qu'ils diront. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

J'en conviens, me direz-vous : des ſujèts pleins de gaîté & maniés d'une façon familière charment l'enfance & lui épanouiſſent le cœur. Si on l'habitue de bonne heure à remettre ainſi ſur le champ les mêmes choſes en latin, elle vous les repréſentera termes pour termes & tour pour tour. Ce ne ſera bientôt qu'un jeu pour elle, & un jeu bien utile, puiſqu'il lui fera contracter ſans délai & ſans gêne l'habitude du plus beau latin & cet air de liberté qui caractériſe le ſtyle de la converſation. Malheureuſement les Auteurs les plus propres à produire ce bon effèt ſont pleins de choſes dangereuſes pour les bonnes mœurs : & Plaute qui eſt encore plus vif & plus enjoué que Térence, bleſſe à tout propos le bon goût par des plaiſanteries qui ne ſont propres à faire rire que le petit

L'ÉTUDE DES LANGUES.

peuple. Vous ſavez les plaintes qu'en faiſoit Horace.

Il eſt auſſi facile que néceſſaire d'aller au-devant de ces deux dangers, & de rendre les premières études tout-à-fait réjouiſſantes, ſans y bleſſer en rien ni la piété ni le bon goût. Ceux qui enſeignent n'ont-ils pas toute l'antiquité à leur commandement ? ne ſont-ils pas les maîtres d'extraire, de couper, de rapprocher les piéces choiſies, comme ils le jugeront convenable pour le beſoin actuel de leurs diſciples. Ils ont des proviſions en abondance, & d'excellentes proviſions. Beaux traits d'hiſtoire, jolis dialogues, ſcènes remplies d'agréables peintures ; tout eſt à eux : ils n'ont qu'à prendre. Si les endroits qui leur plaiſent ne ſe trouvent pas imprimés à part, ne peuvent-ils pas les faire imprimer ſelon leur beſoin, ou les dicter, plutôt que des thèmes de leur compoſition ? Les enfans ſaiſiront encore mieux ce qu'ils auront écrit : leur facilité augmentera comme leur plaiſir. Multipliez donc les agréables récits. Mettez bout à bout bon nombre de ſcènes, tantôt de Plaute, tantôt de Térence, & faites-en une action honnête mais ſuivie. Plus l'action ſera ſuivie & intéreſſante, plus auſſi ſerez-vous ſûr

Nous avons tous les ſecours néceſſaires pour aller par degré.

d'attacher & de former les eſprits : il ne faut quelquefois que trois ou quatre ſcènes pour faire une action complette & amuſante. Il vaut encore mieux riſquer quelques coutures de votre façon, tout le reſte étant d'une latinité exquiſe, que de n'exercer jamais la belle jeuneſſe dans le goût du dialogue ancien, ſi propre à donner à ſon ſtyle un caractère naturel, à la détourner du bel eſprit, & à éveiller les études par un raiſonnable enjoûment.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Le diſcernement des morceaux les plus propres à former le ſtyle des jeunes gens peut occuper agréablement le maître lui-même & le perfectionner : il eſt à ſa liberté de faire des recueils de ſon propre choix, ou de ſe ſervir de ceux qui ſont faits. Un homme de Lettres vient de faire imprimer à Paris chez les freres Guerin (*a*) pluſieurs tomes d'extraits qui ont été faits dans cette vûe. Le premier contient d'abord l'excellente hiſtoire de Sulpice Sévère, & d'autres compilations hiſtoriques tirées des Auteurs les plus ſimples. Les extraits ſuivants s'élévent par degré. Le ſecond tome eſt un triage des plus beaux morceaux des bons Poëtes : il con-

(a) *Latini ſermonis exemplaria è Scriptoribus probatiſſimis.*

L'ÉTUDE DES LANGUES.

tient entre autres piéces une trentaine de petits Drames tirés en entier de Plaute & de Térence. L'action en eſt changée, & l'on voit bien pourquoi. Ces actions finiſſent quelquefois d'une manière un peu bruſque : mais où eſt le danger? L'éditeur a mieux aimé riſquer cette imperfection, que de donner des ſupplémens de ſa façon. Ces extraits ſont accompagnés d'une traduction, pour en faciliter par tout la lecture, même à la promenade. Juſqu'ici je n'ai rien vû de mieux fait que ce recueil, ſoit pour les commençans, ſoit pour les jeunes maîtres, ſoit pour les honnêtes gens qui veulent ſe remettre ou même s'entretenir ſans apprêts dans le goût des belles lettres.

Mais en quel tems à-peu-près faut-il commencer à faire parler le jeune homme ſur le champ, & toûjours d'après un excellent latin qu'il vient de traduire? Quand on s'apperçoit qu'il eſt ferme ſur ſes principes, & qu'à force de traduire de latin en françois, puis de remettre de lui-même ce françois en latin, il commence à être plein des termes communs & des premiers procédés de la langue, de ceux ſur-tout dont le retour eſt le plus fréquent; il eſt tems de lui faire l'aveu

de quelques vérités qu'on lui a tuës juſqu'alors ; ſavoir que ces régles qu'on lui a tant répétées de fois pour lui faciliter l'accès des Auteurs, ne ſont point à beaucoup près des loix inviolables ; qu'il n'y a preſque aucune de ces régles qui ne ſouffre diverſes exceptions ; qu'il y a telle régle dont l'exception eſt autant du bel uſage que la régle même ; qu'il ſera bien de ſe conformer à la régle ſoit en parlant, ſoit en écrivant ; mais que toute cette régularité en fait de langue eſt fort peu de choſe, ſi l'on s'en tient là ; qu'avec cette régularité de compoſition l'on ſortira du Collége ſans entendre les Auteurs, dont le génie & les tours ſont tous différens ; que la beauté d'une langue conſiſte dans une infinité de procédés dont il eſt impoſſible & même ridicule de vouloir donner des régles ; que ces choſes ne s'apprennent que par un grand uſage des meilleurs Écrivains ; qu'il ſeroit d'une aſſez petite utilité de remarquer froidement ces différentes façons de parler, quand elles ſe préſentent, ſi on ne prenoit ſoin de ſe les rendre familières & de ſe les approprier, en s'en ſervant ſoi-même ; que pour acquérir cet uſage il ne faut que ſe faire une loi & une habitude conſtante de redire ſur

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

le champ à ſon maître, ou de ſe redire à ſoi-même dans le particulier d'abord une demie page, puis peu-à-peu des ſuites entières de ce qui a été traduit ; qu'on peut très-bien s'exercer à l'imitation par le changement du ſujèt & des circonſtances, en eſſayant d'approcher des termes de l'auteur, & de prendre ſur-tout juſqu'à l'air de ſa phraſe ; que s'il y a un moyen d'acquérir de la facilité & des graces dans ſon langage, c'eſt celui-là ; qu'en s'habituant à parler très-fréquemment dans la ſolitude d'après Salluſte, d'après Céſar, d'après Tite-Live, ou Cicéron, chacun peut ſe tenir lieu de maître à ſoi-même, & acquérir autant de juſteſſe que de facilité ; mais que quand il ne nous ſeroit point donné de parvenir par-là au talent de la chaire, ou à l'éloquence du barreau, ni d'avoir un ſtyle parfait ; le fruit infaillible de cette habitude ſeroit cependant d'avancer beaucoup plus dans les Auteurs, & d'aller par-tout de plein pié. C'eſt du moins le moyen de ſe procurer beaucoup de plaiſir.

La bonté de cet exercice ſi ſimple & ſi approchant de la manière dont nous apprenons les langues vivantes, en doit faire commencer la pratique auſſi-tôt

que la raiſon commence à s'ouvrir. L'enfant qui a du jugement y réuſſira : celui qui a de la mémoire s'en tirera auſſi. Celui qui a moins de facilité ſe trouvera beaucoup plus ſoulagé à redire ce qu'il vient d'entendre pluſieurs fois, qu'à travailler dans un Dictionnaire à la création d'une phraſe dont il ne ſait pas le premier mot. Celui qui n'y réuſſira ni peu ni point, ſe trouveroit encore plus embarraſſé dans le labyrinte des compoſitions raiſonnées ſur des régles : c'eſt un de ces eſprits qui ne ſont point faits pour les ſciences. Tous les autres enfin, pourvû QUE CET EXERCICE DEVIENNE UNE HABITUDE, PAR LA TRÉS-GRANDE CONTINUITÉ, tous apprendront à parler ſur le champ & de ſuite. Il eſt vrai que ce qu'ils fourniſſent n'eſt pas encore du leur : mais c'eſt beaucoup que leur eſprit rétabliſſe lui-même une file de penſées qu'il vient d'entendre ; que leur langue ſe dénoue ; & que ce qu'elle articule pendant pluſieurs années ſoit à coup ſûr le langage des nations les plus polies qu'il y ait eu ſur la terre. Car la méthode pour apprendre la langue d'Anacréon & de Démoſthène n'eſt point différente de celle qui nous peut familiariſer promtement avec Horace & Cicéron.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

Mais n'appellons plus méthode ce qui n'eſt que la nature même, & voyons à préſent ſi avec la certitude de ne livrer que des tours juſtes à l'imagination, à l'oreille, & à la langue, il ne ſe préſente pas ici d'autres avantages qui nous faſſent préférer la perpétuelle répétition des Auteurs & la compoſition des thèmes faits d'après eux, à la compoſition des thèmes dont le latin n'a pas été entendu précédemment.

Cet uſage donne plus de tems.

1°. Celle-ci vous emportera un tems infini, pour rendre votre fils méditatif & diſtrait. L'autre ménagera ſon tems; & au lieu de cent lignes triſtement achevées dans une ſemaine & habillées en un latin tel quel; la pratique de rendre ſur le champ & de vive voix, ou de rétablir la plume à la main un latin de bon crû, lui en fera voir ſept ou huit cens lignes, & enſuite beaucoup plus. C'eſt ainſi qu'il parvient à l'uſage, & ce qui eſt le plus recommandable en fait de langue, il parvient au bon uſage.

Il ménage la ſanté des maîtres.

2°. Il eſt aiſé de voir que cet exercice met beaucoup plus en œuvre la langue des diſciples que celle du maître qui épargne ici ſes poulmons, en jouiſſant du plaiſir d'entendre des orateurs naiſſans, ou de voir du moins des eſprits

qui ſe développent. Il périroit à force de rebattre les régles à ſon auditoire, ou de lui reprocher en détail ſes diverſes tranſgreſſions. Mais l'impatience & les clameurs n'ont plus lieu dans notre façon d'exercer la jeuneſſe. La bienſéance & la gaîté ſont toûjours de la partie: le maître ſe taît. Ce n'eſt preſque jamais ſon tour à parler, & c'eſt toûjours celui de ſes éléves. L'un d'entre-eux vient au ſecours de l'autre. Si celui-ci s'écarte du modéle qui leur fait à tous la loi; cet autre s'en rapproche. Le maître s'intéreſſe à leurs efforts & à leurs victoires. Mais il n'eſt que juge: & un juge parle peu. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

3°. Le plus grand profit de cette pratique eſt d'enhardir de jour en jour la belle jeuneſſe dans l'exercice de la parole, dont le beſoin eſt preſque égal dans tous les états; au lieu que l'uſage des compoſitions taciturnes & peinées, quand on n'y joint pas la pratique perpétuelle de la compoſition verbale, fait plus de muets que d'orateurs. Il aide le talent de la parole.

J'ai vû bon nombre de jeunes gens de quatorze ans au plus, lire dans leur particulier en une ſemaine & ſans préjudice des études courantes, pluſieurs livres de Quinte-Curce & de Tite-Live, quelque-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

fois de Mariana, ou de l'Argenis de Barclay, & en rendre compte avec une facilité infinie pendant des heures entières. Les évènemens reparoiſſoient tous à la file avec l'énergie & les tours de leur modéle. Ce langage auſſi léger que pur, qui les accompagnoit enſuite en philoſophie, en médecine & ailleurs, les diſtinguoit dans tous leurs exercices.

Il facilite le choix des maîtres.

4°. J'enviſage ici un autre bien que je crois équivalent à tout ce qui précéde. Dans la néceſſité où l'on eſt de ne mettre auprès des jeunes gens que des maîtres d'une vertu éprouvée, il ſera facile de ſe conſoler ſi le maître qu'on leur donne n'a pas une facilité fort brillante, ou une capacité au-deſſus du commun. A-t-il de la piété, de la politeſſe, & beaucoup de droiture d'eſprit ? ç'en eſt aſſez pour réuſſir en ſuivant l'uſage de faire continuellement parler la jeuneſſe d'après des modéles parfaits : il ne ſe montre preſque point lui-même. Il mèt tous les Auteurs tour à tour en ſa place : il veut qu'on ne connoiſſe qu'eux, qu'on ne penſe & qu'on ne parle que comme eux. Avec de tels ſecours, ſans être ni un Murèt, ni un Maphée, ni un Buchanan, il peut mener ſes éléves fort loin, même en fait de goût. Hé ! quelle ſatisfaction

pour un pere d'être sûr des progrès dans les sciences, sans avoir à craindre pour son fils les leçons indiscrettes d'un beau génie peu scrupuleux. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

5°. Ne mépriſons pas un autre avantage que je trouve à traduire & à répéter continuellement en latin les Auteurs les plus simples, puis par degré les plus difficiles; c'eſt de pouvoir rétablir des études mal faites ou oubliées : car soit dans la solitude du cabinèt, soit dans la compagnie d'un bon ami qui vous écoute; un auteur facile comme Phédre ou Cornélius Népos vous tient lieu de maître. Si vous vous méprenez, l'auteur même vous en avertit, & ses répréhensions n'incommodent point. Il rétablit les études malfaites.

La pratique de répéter d'abord en françois, puis en latin, ce qui a été traduit, se peut perfectionner par la suppreſſion du françois. Il faut, autant que faire se peut, ne plus mettre en préſence deux langues de différent caractère, l'impreſſion de l'une émouſſant toûjours celle de l'autre. Frappez l'imagination d'un enfant spirituel par un beau récit, ou par un discours suivi, soit grec, soit latin. S'il l'entend, ne jettez plus rien entre la lecture de l'auteur & la répétition du grec ou du latin. Tout eſt gagné, si la

L'ÉTUDE DES LANGUES.

langue part auſſi-tôt. C'eſt une preuve que les impreſſions ſont nettes dans ſa tête : il fait ce que ſon auteur lui a dit, & pourquoi recourir davantage à un truchement devenu inutile ?

Le tems viendra qu'à la contrainte du ſtyle des Poëtes vous lui verrez ſubſtituer les graces aiſées du langage ordinaire. S'il entreprend à tête repoſée de traveſtir un Poëte en proſe, ce ne ſera pas en le décharnant à la manière d'un ſquelette, comme a fait La Rue dans ſon interprétation de Virgile ; mais en lui conſervant par tout un raiſonnable embonpoint, comme a fait Jouvenci dans celle d'Horace.

Il étend le bon goût.

6°. Il eſt preſque impoſſible de ſentir finement le mérite des anciens & de parvenir à s'exprimer comme eux, ſans acquérir un goût qui aille plus loin. Le tour même de notre langue maternelle s'en reſſentira : & quoiqu'elle ait ſon génie propre, elle contractera par la fréquentation de Cicéron & de Tite-Live, une vigueur & une énergie capable de relever ſa trop grande naïveté. On peut en juger par le ſtyle de M. Boſſuet & de M. Rollin, deux des hommes de France qui ayent ſçu le mieux écrire en latin, & le mieux manier notre langue.

On peut prévenir de loin & faciliter par des exercices ſubſidiaires cette pratique ſi déſirable de la belle latinité ; par exemple, en employant dès la plus tendre enfance le moyen dont nous avons dit un mot dans l'article du bureau d'Imprimerie. L'adreſſe qui imite le mieux la manière dont tous les enfans apprennent les langues vulgaires, eſt de leur mettre en latin toutes les piéces qui compoſent des eſtampes hiſtoriques. Elles ſont, vous le ſavez, l'enchantement de cet âge. Elles vous mettent en état de faire appeller par autant de noms juſtes une multitude innombrable d'objèts que les enfans n'ont pas ordinairement devant les yeux. C'eſt une proviſion qui ſervira. Si vous eſſayez dans la ſuite de faire retenir une courte hiſtoire en latin, ou ſeulement de commencer à aſſembler deux ou trois mots en cette langue pour faire mieux concevoir un objèt, c'eſt ici qu'il faut bien du reſpect pour l'enfance. Un mot qui marche ſeul ne lui peut pas nuire : ainſi faites-lui une proviſion de mots grecs ou latins ſi ample qu'il vous plaira : mais trois mots que vous lui montrez de compagnie lui peuvent faire tort s'ils ſont enſemble une mauvaiſe figure. Il faut donc qu'ils ſoient rangés à la Grecque ou à-la-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS. Adreſſes ſubſidiaires.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

Romaine, comme nous rangeons les nôtres à la Françoiſe. Dans toutes les langues les phraſes ſont, pour ainſi dire, faites. Y placez-vous un ſeul mot contre l'uſage ? c'eſt comme ſi vous diſiez *un blanc mouchoir*, ou *un mouchoir grand*. Jamais une mere bien élevée ne laiſſera prendre à ſon fils l'habitude d'un pareil tour, quoique régulier. De même en montrant le paradis terreſtre à un enfant ; ce n'eſt pas une choſe indifférente de lui dire, *eſt mulier quæ peccavit prima*, ou bien *prior mulier peccavit*. Le premier tour eſt un galliciſme : l'autre eſt dans le goût du latin. Comme les mots ſe collent aux objets & entrent de compagnie dans une tête, n'y laiſſez entrer ni objets ni tours qui ne puiſſent honnêtement y reſter.

Juſteſſe néceſſaire dans les premières impreſſions.

Par une ſuite de ce raiſonnement que l'expérience fortifie, ne pourroit-on pas, lorſque la raiſon eſt formée & la religion un peu connue, ne pourroit-on pas exercer la jeuneſſe à répondre en latin ſur de petits traités ſuivis & purement écrits en cette langue, tels que ſont les Dieux poétiques du P. Jouvenci, les uſages de la République Romaine du P. Cantel, un bon extrait de la Géographie ancienne de Cellarius, ou la Géographie moderne du P. Fournier, qui facilite la connoiſſance

Avantage de faire parler les jeunes gens ſur des traités ſuivis.

de chaque pays par la disposition des rivières ? Ces traités aident l'intelligence des bons Auteurs, & c'est après la bonté du style la principale raison de l'estime que j'en fais. Les enfans qui ont une mémoire de fer retiennent tout ce qu'ils ont une fois compris : elle ne se refuse qu'aux dissertations que l'on fait sur les mots. Montrez-leur donc des objets qui les attachent. Dès que par le moyen du françois ils ont conçu ce que signifient ces objets dont on les entretient ensuite en latin ; il leur devient presque indifférent qu'on les leur demande en latin ou en françois. L'esprit ne s'apperçoit pas qu'on le veut occuper d'une langue plutôt que d'une autre ? Quand l'objet lui plaît, à peine sait-il qu'il y a une langue qui sert à l'exprimer. Il est de fait que ce sont-là les élémens des langues : & ce sont aussi ceux de la raison,

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Vous allez, Monsieur, me faire une terrible querelle. Le latin des Auteurs que je viens de nommer est moderne : peut-être hésiterez-vous à y mettre votre confiance, & je vous avoue que je suis au moins aussi timide que vous : ainsi malgré la prévention où je suis en faveur de tous les quatre & de bien d'autres, ce n'est point par eux que nous com-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

mencerons : allons au parti le plus ſage. Faiſons notre première & notre très-ample proviſion de latin dans la belle antiquité ; puiſque nous ne ſommes pas certains que le bon puiſſe être ailleurs que là : & au lieu de riſquer des exercices d'une latinité équivoque, on peut très-utilement faire rouler les queſtions & les réponſes en françois ſur les loix de l'hiſtoire, ſur les régles & ſur les beautés particulières de l'Apologue, de l'Idylle, des Dialogues, de la Fable épique, & de tous les ouvrages d'eſprit. On peut mettre dans ces principes & dans l'application qu'on en fait aux Auteurs, une juſteſſe géométrique auſſi propre à former l'eſprit qu'à l'orner. Mais le gros des exercices ayant roulé long-tems & continuant toûjours à rouler ſur les anciens Auteurs, alors on peut être parvenu à un tel point de facilité & de pratique que les Traités écrits en latin par des modernes ſur les uſages de l'antiquité deviennent un utile acceſſoire, parce qu'avec l'agrément de la matière & de la diction, ils préſentent en bon ordre une ſuite d'idées dont on a beſoin, & qu'on ne trouve ailleurs que découſues ou diſperſées à l'avanture.

Faiſons quelque choſe de mieux : ap-

pellons à notre ſecours les plaiſirs mêmes de l'enfance, & ſes inclinations les plus marquées. Dans quelque degré de facilité ou de lenteur que vous preniez la raiſon, vous pouvez être ſûr que les eſtampes hiſtoriques ſeront toûjours de ſon goût. Latiniſez-les tant que vous voulez : dès que vous annoncerez des choſes qui ſe peuvent voir, la raiſon la plus lourde viendra ſe ranger auprès de vous. Après l'attrait des eſtampes, dont le mérite eſt de faciliter l'exercice en le rendant aimable, en voici un autre qu'on peut également mettre à profit. Les enfans, comme les hommes faits, aiment à entendre parler d'objets champêtres : c'eſt en nous tous une paſſion qui ne finit qu'avec la vie. Mais elle eſt plus agiſſante en quelque ſorte dans la jeuneſſe, parce que toutes les parties de l'agriculture avec l'agrément naturel qui les accompagne ont encore pour cet âge tout le mérite de la nouveauté. Si les jeunes gens ſont ſi ſenſibles aux endroits des Georgiques qui ne ſont point trop chargés d'érudition ; quel goût & quel profit ne trouveroient-ils pas dans la lecture des beaux endroits dont les douze livres de Columelle ſont remplis ? Le mérite de cet Auteur ſi peu lû n'eſt pas ſeulement

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Avantage qui ſe trouve à intéreſſer l'enfance par ce qui eſt de ſon goût.

Les ſujets d'Eſtampes.

La lecture des anciens Agriculteurs.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

d'être du ſiécle où la belle latinité ſe ſoutenoit dans tout ſon luſtre : c'eſt avec cela de traiter des choſes très-uſuelles d'une façon ſimple & par conſéquent proportionnée ; mais cependant pleine de fineſſe & de dignité. Ne m'en croyez pas ſur ma parole : liſez-le, & vous éprouverez qu'il en eſt peu, s'il en eſt quelques-uns, qui aient mieux connu que lui le vrai accord de la nobleſſe avec la ſimplicité ; accord que je regarde en tout comme le comble de la perfection, ou comme la ſource du vrai ſublime. Palladius qui avoit du ſavoir, mais qui étoit plus ruſtique, ſe plaint quelque part de ceux qui, avant lui, traitant de l'agriculture y avoient employé les agrémens de l'éloquence. On voit à qui il en veut : mais cela s'appelle avoir les cheveux extrêmement droits, & trouver mauvais qu'un autre les ait naturellement bouclés.

Dans ma jeuneſſe, les traités de l'Amitié & des Offices qui aujourd'hui me plaiſent & m'attachent, m'ennuyoient quelquefois. La raiſon en eſt ſenſible. L'utile, l'honnête, le juſte, le bienſéant, & toutes ces idées intellectuelles ont peu de priſe ſur cet âge : mais ouvrez-lui la maiſon de campagne de Columelle, vous verrez tout le monde

accourir. L'emplacement du logis, le bon aſpect du ciel, le diſcernement de l'air pur, les marques de l'eau ſaine, la ſage diſtribution des places, les opérations de la culture du blé, de la vigne, de l'olivier, la façon de confire & de conſerver les fruits; en un mot tout ce que vous y voudrez faire voir, eſt une agréable nouveauté. On vous ſuivra par tout: il ne s'agit que d'ôter les épines de deſſus le chemin, en ſupprimant ce qui eſt trop difficile, & ſur-tout certains détails du gouvernement des harras qui ne conviennent point à cet âge. Ce gracieux & judicieux Auteur n'étant point commun, c'eſt une néceſſité de dicter ce qu'on veut en faire traduire, & on ne dicte que le beau. Mais la moiſſon du beau n'y eſt pas petite, & vous ne pouvez procurer ni une nouriture plus ſaine à la raiſon, ni des connoiſſances plus profitables à la ſociété. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Vers la fin des humanités, lorſque les jeunes gens auront quelque facilité à s'énoncer noblement & ſur le champ, ou du moins à entendre ſans peine les Auteurs les plus forts, il ſeroit de la généroſité d'un maître vraiment affectionné à leur avancement, de leur réſerver pour le dernier de ſes ſervices une agréable

Hiſtoire naturelle.

Supplément néceſſaire aux auteurs claſſiques.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

collection des plus beaux traits de l'hiſtoire naturelle, choiſis dans Varron, dans Columelle, dans Palladius, mais ſur-tout dans l'hiſtoire de Pline, en y joignant les ſecours d'Agricola ſur les minéraux & ſur les foſſiles; de Rondellet ſur les poiſſons, de Willughbi ſur les oiſeaux, ou d'autres plus modernes. La raiſon de ce dernier exercice n'eſt pas ſeulement fondée ſur l'extrême facilité qu'ont les jeunes gens à rendre raiſon des diverſes particularités de la nature, & à ſe diſpoſer par ce moyen à la plus ſolide de toutes les philoſophies : nous enviſageons un autre bien dont l'omiſſion attireroit de juſtes reproches à ceux qui enſeignent les belles lettres. Les orateurs, les philoſophes moraux, & les hiſtoriens qu'on voit dans les études ordinaires ne ſuffiſent pas à beaucoup près pour apprendre la langue. Il n'y a guères que l'hiſtoire naturelle qui puiſſe en être le ſupplément par l'extrême variété de ſes matières; comme les Poëtes comiques le ſont par la légèreté de leurs tours.

Le moyen le plus propre à faire retenir les diverſes parties de l'hiſtoire naturelle, eſt de les attacher aux diverſes parties du globe terreſtre, en indiquant dans chaque continent les lieux où ſe trouvent les

les curiosités les plus touchantes, & les productions qui exercent le plus les recherches & l'industrie des hommes. Si vous aidez l'histoire naturelle par la géographie, réciproquement l'histoire naturelle rendra la géographie fort amusante. Mais soit que vous embellissiez celle-ci par une sage énumération de particularités locales, soit qu'on se borne à l'accompagner des révolutions arrivées parmi les différens peuples; c'est une nécessité pour perfectionner généralement toute sorte d'études, que les jeunes gens sachent la géographie ancienne. Si on la manque dans ce tems, elle est manquée pour toûjours. Un bon maître la peut extraire de la Notice du monde ancien par Christophe Cellarius (*a*), en y joignant les cartes anciennes de Guillaume de Lisle, & quelques-unes de Sanson. Cellarius a employé trente ans à faire cet excellent livre, & l'usage fréquent des Auteurs a tellement donné l'air & la couleur de l'antiquité à son style, qu'on ne risque rien de parler d'après lui. Cet extrait ne doit rouler que sur les lieux célé-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

(*a*) Deux volumes *in*-4°. bonne édition à Leipsic, sous les yeux de l'Auteur. Bonne & très-belle édition du premier Tome à Cambrige, & du second à Amsterdam,

L'ÉTUDE DES LANGUES.

bres dans l'Hiſtoire. On gâteroit tout en voulant tout dire.

L'exercice de mémoire.

C'eſt une bonne pratique d'accoutumer ceux qui ont la mémoire heureuſe à apprendre par cœur les plus beaux endroits des Orateurs & des Poëtes. Mais comme il y a bon nombre de jeunes gens pour qui l'exercice de la mémoire eſt un ſupplice, on peut ſe contenter de leur demander tous les jours en françois ſeulement, le récit d'une petite portion de l'Hiſtoire Sainte ou Eccléſiaſtique qu'on leur aura lûe. On ſera encore mieux ſervi en la leur faiſant écrire à la tête de leurs traductions ou de leurs compoſitions. Outre l'utilité de la matière & la facilité de la tâche dont chacun eſt capable, vous ſerez ſûr que vos jeunes gens ne laiſſeront paſſer aucun jour ſans avoir écrit quelque choſe D'EUX-MEMES en François. Il eſt aiſé de voir où cela tend. Hé! pourquoi le négligeroit-on?

Ecrire tous les jours un trait d'Hiſtoire en François.

Il y a cent autres moyens, cent adreſſes que l'affection invente & fait valoir tour-à-tour. Mais le point qu'un habile maître ne perd jamais de vûe, c'eſt D'AMENER SES ÉLEVES AU GRAND ET AU BON USAGE. Soit donc qu'il leur ait fait traduire & ſouvent répéter une

belle ſuite d'Auteurs ; ſoit qu'il leur ait de plus recueilli divers traités latins, d'agriculture, d'hiſtoire naturelle, de géographie, de coûtumes anciennes, ou d'hiſtoire profane ; ſoit qu'il les ait exercés en françois ſur l'Hiſtoire Sainte & ſur leur Religion ; jamais il ne réuſſira mieux qu'en liant le tout par l'exercice de la parole, & qu'en les queſtionnant ſans fin ſur ce qu'ils ſavent. Si l'objèt leur plaît, le latin qui ſert à l'exprimer ne s'en ſéparera plus. Ainſi s'apprennent les langues : ainſi ſe forme l'eſprit & le goût. Tels ſont les fondemens des ſciences : tels ſont les moyens de rendre les ſciences uſuelles. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Dans les dernières années, & ſur-tout lorſqu'une heureuſe facilité de concevoir & de s'énoncer encourage le travail des jeunes gens & inſpire plus de hardieſſe au maître, je voudrois principalement inſiſter ſur ce qui a l'air de diſcours, de délibérations, ou de raiſonnement. J'aurois fort à cœur d'aſſujettir un beau naturel à ce goût d'analyſe, à cet eſprit méthodique & aiſé, qui eſt recherché & applaudi dans toutes les conditions, puiſqu'il n'y a aucun état où il ne faille parler ſur le champ, expoſer un projèt, diſcuter des inconvéniens, & rendre.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

compte de ce qu'on a vû, ou de ce qu'on a eu à gouverner.

Ne nous flattons point de former des Colberts ou des Torcis, des Deſpreaux ou des Boſſuets. Il eſt vrai qu'il s'en peut reproduire, & qu'on peut même, en s'y prenant bien, amener au grand jour des talens qu'une méthode fauſſe & rebutante auroit laiſſés dans le néant : mais la gloire des maîtres eſt de fortifier le jugement, en accoutumant la jeuneſſe à parler juſte, ſans embaras, & ſans baſſeſſe. Ils lui épargnent la baſſeſſe, en l'habituant par degré au langage des Auteurs les plus polis : ils lui épargnent l'embaras, en ne lui tenaillant point la cervelle par la néceſſité d'avoir attention à douze différentes régles pour coudre enſemble deux mots : ils lui donnent de la juſteſſe, en l'accoutumant à analyſer tout ce qu'elle voit. Queſtionnez vos jeunes gens ſur la ſuite d'un poëme ; ſur le but & ſur les preuves d'un diſcours ; ſur les circonſtances où ſe trouvent tel & tel Princes dans l'hiſtoire ; ſur les intérêts qui les animent ; ſur les difficultés qui les traverſent ; ſur le parti qu'il convenoit de prendre ; ſur les mépriſes qu'on croit appercevoir dans leur conduite ; ajoûtons & ſur l'ignorance où nous ſommes des raiſons

qui les peuvent diſculper. Si nous ne parvenons à former par-là ni de grands poëtes, ni des hiſtoriens du premier ordre; nous aurons du moins multiplié les citoyens ſolides & judicieux. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La meilleure de toutes les méthodes eſt ſans doute celle qui réunit les avantages les plus difficiles à concilier. Quoique nous plaidions ici la cauſe de l'enfance, & que ſon intérêt nous faſſe la loi, gardons-nous bien de négliger le juſte repos des maîtres. Nous ne demandons pas qu'ils ſoient perpétuellement occupés, dans le particulier ſur-tout, à faire parler leurs éléves; ni qu'ils abandonnent l'uſage des différentes eſpéces de compoſitions, & ſur-tout d'imitations. Il eſt de la prudence de les laiſſer ſubſiſter toutes, ſoit pour ſe proportionner aux beſoins des différens eſprits, ſoit pour adoucir le travail des maîtres & des éléves en les délaſſant d'un exercice par un autre d'un caractère différent. Quand un homme fait auroit acquis l'élocution la plus libre, il ne ſeroit pas diſpenſé pour cela de méditer ſur un ſujèt qu'il doit traiter en public, ni de donner quelque ordre à ce qu'il en doit dire. Il eſt donc auſſi à propos pour le bien de l'éléve que pour le ſoulagement du maître de faire ſuccéder

Variété d'exercices pour ſoulager les maîtres ſans nuire aux jeunes gens.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

à l'exercice de la parole, celui de la lecture, & celui de la compoſition. J'en indiquerai encore quelques autres après avoir un peu inſiſté ſur les précautions qui peuvent diminuer le danger auquel on expoſe un jeune homme en lui abandonnant la plume, & en lui laiſſant la liberté de ſe fabriquer un ſtyle.

Dans une excellente lettre ſur l'étude des humanités qui ſe trouve parmi les entretiens du P. Lami de l'Oratoire; M. l'abbé du Guet conſeille la pratique dont nous venons de parler, ſavoir, de compoſer en latin les beaux endroits de Cicéron, de Salluſte, ou de Céſar qu'on aura précédemment traduits de latin en françois. Ce grand génie qui poſſédoit tout enſemble & le fond & les délicateſſes des langues Grèque, Latine, & Françoiſe, comprenoit parfaitement la néceſſité de ſe conformer en fait de langues mortes au caractère des textes originaux. Mais eſt-il à propos de mettre, comme il le ſouhaite, entre la traduction & la compoſition un intervalle au moins de vingt-quatre heures, afin que l'impreſſion du modéle étant affoiblie, on voye combien on s'en eſt éloigné, quelque effort qu'on ait fait pour s'en ſouvenir & pour le ſuivre? Quel profit y

a-t-il à réitérer fréquemment des compoſitions défectueuſes, pour ſe convaincre de la ſupériorité du ſtyle de Cicéron par le déſordre du nôtre? Que gagneroit un Provincial venu des Ardennes ou du Dauphiné à comparer ſouvent la façon dont on exprime une choſe en bon François, avec celle dont on la diroit dans ſon pays? Il ne faut que ſe frapper du bon langage, ſans aucun retour vers le mauvais. Ce n'eſt point à force de remarquer des fautes qu'on apprend à bien parler. Ce n'eſt que dégroſſir le mal. Gardons-nous de retomber dans l'inconvénient des études publiques, où les années entières ſe paſſent à corriger des fautes de ſtyle, & à montrer comment il ne faut point parler. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'unique moyen ſûr de rendre la compoſition profitable, c'eſt d'éprouver ſi l'on remettra juſte une, deux, & trois pages de françois en un latin qu'on a lû & dont l'impreſſion eſt encore récente. Il eſt vrai que ce travail eſt aiſé: mais c'eſt la facilité même qui en fait l'éloge, s'il va au but. Or il vaut beaucoup mieux mettre une heure à raſſembler ſans gêne une multitude d'expreſſions gracieuſes & juſtes, que d'avoir couſu laborieuſement quelques phraſes de Collége qui n'ont

L'ÉTUDE DES LANGUES.

jamais été faites pour tenir enſemble. Telle eſt l'origine du déſordre de bien des ſtyles.

N'y a-t-il pas ici un danger à craindre? le jeune homme trouvera le fardeau allégé par ce moyen, & la facilité de l'exercice lui fera un jeu, ſinon de compoſer, au moins d'entendre la belle latinité: cela eſt vrai. Mais il lui reſtera un tems infini, où le gouverneur & le diſciple ne ſauront que devenir. Dites plutôt que le tems qui nous reſte eſt le véritable fruit de cette pratique. Ce tems ſervira très-utilement à placer des lectures propres à faire naître la curioſité, & à former l'eſprit. Mais avant que de vous en entretenir achevons de parcourir les autres ſecours qui peuvent perfectionner l'habitude de parler & d'écrire. L'uſage de compoſer enfin ſans modéle & de marcher ſans appui, eſt ſans doute un des plus profitables. Mais quel eſt le point précis des études de la jeuneſſe où l'on pourra le placer ſans riſque? Quand un jeune homme accoutumé depuis pluſieurs années à ne rien entendre que de juſte, aura l'imagination remplie du langage des Auteurs, on peut l'éprouver & le fortifier par des compoſitions plus hardies. On peut lui dicter en françois des

Le tems de compoſer ſans modéle.

ſcènes entières de Térence & de Plaute, ou de quelques morceaux des traductions de Vaugelas & d'Ablancourt. Il s'agit alors d'approcher du latin de Céſar ou de Quinte-Curce, ou de quelque autre ſtyle auſſi eſtimable, ſans être guidé par un modéle, & en fourniſſant tout du ſien. On ne vous livrera pas Térence ou Salluſte mot pour mot : mais encore trouverez-vous que c'eſt du latin. Vos jeunes gens en ont les moules dans la tête, & ſelon leur tour d'eſprit vous verrez l'un ſe ſentir du ſtyle coulant de Céſar ; l'autre montrer plus de goût pour l'harmonie de Cicéron. S'il y a du foible dans leur compoſition, l'original les redreſſera tous. Vous en trouverez qui entendront leurs Auteurs, & qui ne laiſſeront pas d'être encore fautifs dans leurs compoſitions. Tout n'eſt pas perdu pour cela. Une Dame qui entend ſa langue & qui la parle facilement, pourra faire bien des fautes en écrivant une lettre. Celui qui entend bien des Auteurs, ſans avoir beaucoup d'exactitude dans ſa compoſition, n'eſt pas fort à plaindre. Dans l'uſage de la vie il aura ſouvent beſoin d'entendre le latin, & jamais de le ſavoir compoſer. Je ne plains que ceux qui ont appris en huit ans à faire correctement un thème,

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

mais qui n'entendent point le latin des plus beaux ouvrages de l'Antiquité, & ne ſavent point parler leur propre langue. C'eſt cependant à quoi aboutiſſent enfin la plûpart des études.

Queſtions dictées.

Une eſpéce de travail & de compoſition très-utile à cet âge, & auſſi propre à exercer le jugement que le ſtyle de ceux qui ſont avancés, eſt de leur faire écrire un nombre de queſtions & d'objections ſur les recueils de géographie, d'hiſtoires, de coûtumes, ou autres qu'ils commencent à bien ſavoir, & d'exiger par écrit des réponſes juſtes aux demandes pròpoſées. Mais comme il y a un art d'interroger & d'amener la réponſe par une queſtion qui y touche, il y a une façon infaillible d'embrouiller les matières & les eſprits, par des queſtions vagues, ou par des généralités qui ne fixent l'attention du répondant ſur aucun point précis, ni ne remuent par aucune corde ce qui eſt dans ſa tête.

Vers Latins.

Il peut y avoir beaucoup à gagner dans la compoſition des vers latins pour ceux qui y réuſſiſſent. Ce travail mèt l'eſprit en mouvement, & peut embellir le ſtyle par le feu d'une heureuſe imagination. Mais auſſi on peut y perdre beaucoup de tems, en prenant

pour génie ce qui n'eſt quelquefois qu'une phantaiſie deſtituée de goût. Le méchaniſme des vers eſt plus ſenſible & plus frappant que celui de la belle proſe. Parmi les jeunes gens vous verrez toûjours ceux qui ont le plus d'imagination s'y laiſſer prendre. Au contraire la plûpart ne ſentent d'abord que très-foiblement les graces de la proſe, qui ſe font moins appercevoir, parce qu'elles ſont plus fines, plus variées, & moins artificielles. Il eſt extrémement commun de voir les jeunes humaniſtes compoſer des vers latins qui ont du feu & du ſon, pendant que leur proſe eſt dure, ou inſipide. Gardons nous donc d'inſiſter beaucoup au commencement ſur cette compoſition poétique dans laquelle ils ne réuſſiſſent quelquefois qu'aux dépens d'un caractère plus ſimple mais beaucoup plus eſtimable. Pluſieurs de ceux qui s'y diſtinguent reſſemblent à des danſeurs qui exécutent avec feu des pas & des mouvemens capables de ſurprendre, pendant que leur démarche naturelle eſt ſans dignité & ſans grace. Mais parmi les hommes, qui tous ſavent marcher & parler, il n'eſt ni ordinaire ni déſirable d'en voir un grand nombre qui s'occupent de la

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

danſe figurée ou du ſtyle poétique. Ainſi exiger ces ſortes de compoſitions indiſtinctement de tout ce qui compoſe une claſſe, &, qui pis eſt, les éxiger fréquemment, même durement ; c'eſt expoſer ceux qui les aimeront, à s'y attacher trop ; & cauſer en vain bien du tourment aux autres. Mais quand l'oreille & la langue ſeront un peu affermies dans le diſcernement de la belle proſe, n'envions pas aux jeunes gens les plaiſirs qu'ils peuvent trouver dans les poëtes latins anciens & modernes d'un certain choix. Pour leur faire ſentir à tous la ſtructure des vers & quelque choſe de plus que cette ſtructure, on peut ſans aucune perte de tems leur propoſer les trois exercices ſuivans, dont tous les eſprits ſont capables.

Le premier pas eſt de déranger fréquemment les piéces de quelques beaux vers, & de les leur faire remettre en place de vive voix & ſans une longue méditation.

Le ſecond pas eſt de ſupprimer certaines épithétes ou d'autres agrémens que le ſujèt demande, & de propoſer aux jeunes éléves d'y remettre ce qui manque, & de remplir les vuides.

Le troiſième exercice que je tiens d'un habile maître, eſt de leur faire compoſer de compagnie & ſolidairement un petit poëme dont on leur donne le cannevas ſelon leur degré de force & de progrès. L'émulation éveille alors tous les eſprits ſur chacun des vers qu'il faut expédier tour-à-tour. Il vous vient un heureux terme d'un côté. Il en part d'un autre un ſecond qui ſemble d'abord l'emporter. On les compare : le premier prétend ſe maintenir. Chacun prend parti pour ou contre. On apporte les raiſons de préférer l'un, & d'exclure l'autre. Il ſe dit quelquefois les plus jolies choſes pour la défenſe de ces deux tours qui ont pris le deſſus. Au moment qu'on y penſe le moins il s'en préſente un troiſième qui écraſe tous les autres & qui demeure en poſſeſſion de la place. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Le grand avantage de ce travail plus amuſant que pénible, eſt de n'occuper jamais les eſprits que des plus beaux tours & des plus belles images de la poëſie, au lieu de les laiſſer courir dans la ſolitude après des idées vaines, ou de leur laiſſer coudre des lambeaux qui ne ſont que de vrais habits d'Arlequin.

On peut enfin preſcrire quelque choſe de ſuivi à compoſer en vers dans le par-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

ticulier, à ceux qui montrent en ce genre une paſſion ou un tour d'eſprit qui vous donnent lieu de les mener plus loin que les autres, ſans perdre de vûe les talens de ceux-ci.

Mais s'il eſt de la dernière abſurdité d'éxiger des enfans de compoſer en proſe dans une langue qu'ils ne ſavent pas, & dont aucune régle ne peut leur donner le goût ; il n'eſt pas moins abſurde d'éxiger de toute une troupe qu'elle ſe mette à méditer des heures entières pour faire huit ou dix vers, ſans en ſentir ni la ſtructure ni l'agrément. Il vaudroit mieux pour eux avoir écrit une petite lettre d'un ſtyle aiſé dans leur propre langue, que de s'être fatigués pour produire à coup ſûr de mauvais vers, ſoit en latin ſoit en grec.

On leur en fait faire trois & quatre fois par ſemaine, ce qui revient à près de deux mille vers par an. Pour trois ans mettons-en ſeulement trois mille bout-à-bout, & jugeons de la valeur du tout par le dernier de ces vers qui ſera, ſi l'on veut, un peu moins miſérable que n'étoient les premiers. La quantité y eſt obſervée : mais il n'a ni grace, ni ſaveur : tout en eſt flaſque & trivial. Si nous venons enſuite à nombrer les travers qui

ſe trouvent dans chaque mot, ce ſeroit cinq ou ſix mépriſes à multiplier par trois mille pour la totalité. C'eſt encore ici comme dans le latin fait par régles. L'enfant honore ſes régles en ſe gâtant l'eſprit par des habitudes vicieuſes, & il conſacre à des rêveries évidemment pernicieuſes un tems dû à l'exercice de ſon talent naturel qu'on laiſſe de côté.

Dangers des amplifications preſcrites à toute ſorte d'eſprits.

Il eſt ſenſible que pluſieurs courront les mêmes riſques dans le travail des amplifications & des piéces d'éloquence, où il faut que l'eſprit fourniſſe tout de lui-même, le fond & le ſtyle. Peu y réuſſiſſent. S'il s'en trouve ſix dans cent, quelle vrai-ſemblance y a-t-il à exiger des autres de l'invention, de l'ordonnance, du raiſonnement, des images, des mouvemens, & de l'éloquence? c'eſt demander un beau chant à ceux qui n'ont ni muſique ni goſier.

On peut bien inviter à la compoſition de quelques petites piéces ceux qui vous donnent des eſpérances. C'eſt préſenter des outils à ceux qui ſont nés pour les méchaniques. On peut même admettre à ces compoſitions ceux qui trouvent quelque plaiſir à s'y eſſayer. Ce qu'on fait ſans contrainte & par attrait ſe perfectionne preſque toûjours. Tels ſont les

L'ÉTUDE DES LANGUES.

foibles commencemens qui ont ſouvent illuſtré la chaire & le barreau. Mais qu'il ne ſoit point honteux à ceux qui n'y peuvent réuſſir, de s'occuper d'un autre travail. Faut-il en effet que tous les eſprits paſſent par la même filière ? la choſe eſt impoſſible : il eſt même avantageux que leurs inclinations varient : & comme cette diverſité d'inclinations & de facilités pour une choſe plutôt que pour une autre eſt un des plus beaux préſens que la Providence ait fait à la ſociété humaine, c'eſt l'affaire d'un habile maître de préparer des ſujèts à tous les états par la culture des divers talens qui ſe montrent. En diverſifiant avec charité les exercices ſelon les beſoins & ſelon la portée des eſprits, on leur ouvre une porte honorable pour rentrer dans leur génie, & pour renoncer ſans perte à des compoſitions pour leſquelles ils ne ſont point faits. Celui à qui vous ne demanderez qu'une lettre françoiſe ſur un ſujèt très-commun, ſe ſentira piqué par le ſuccès, & par le ſuccès vous ferez naître l'amour du travail où tout étoit déſeſpéré.

Préparation des Auteurs.

Un habile maître qui connoît le prix du tems ſait adroitement en mettre une grande partie en réſerve, par cette attention de tenir tous ſes éléves au-deſſus de

leur travail. En ne les appliquant qu'aux choſes qui les amorcent par un air de ſuccès, il ſe mèt en droit de faire de nouvelles tentatives. Au lieu que dans les premières années, c'eſt toûjours le maître qui fait lui-même la traduction, & qui applanit tout ; il ſera bientôt tems que le jeune homme marche le premier & faſſe lui-même tant la préparation des Auteurs dans le particulier, que l'explication de toute la tâche en public. On ſent combien les répétitions, les analyſes, les queſtions, & les compoſitions de vive voix venant à la ſuite des traductions peuvent fortifier en lui l'habitude de la langue. Les compoſitions domeſtiques, étant expéditives ; parce qu'elles ſont indépendantes du Dictionnaire & des longues méditations, lui laiſſeront toute la liberté néceſſaire pour prévoir la ſuite de ſes Auteurs. Le tems qui lui reſtera va devenir une récréation auſſi utile que l'étude même.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Les jeunes gens étant une fois dans le train de la bonne latinité, & affermis par le long uſage d'un ſtyle toûjours pur, on peut alors leur faire eſpérer & enfin leur accorder la liberté de lire, à certains momens, les livres françois le plus purement écrits ; dans d'autres les ou-

Lectures particulières.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

vrages des modernes qui ont le mieux écrit en latin, & qui ſemblent une bibliothéque faite exprès pour eux. La ſeule conjuration de Portugal par l'Abbé de Vertot en convaincra promptement un bon nombre, qu'on peut avoir beaucoup de plaiſir dans les livres François. On vous demandera bientôt les révolutions de Suéde ou d'Angleterre : les vies de Théodoſe, de Ximenès, & de Tamerlan : on vous fera la cour pour obtenir l'hiſtoire Ancienne, ou l'hiſtoire de France, ou celle de Malthe. Il faut faire état d'avoir bonne proviſion pour contenter tout votre monde.

Les Écrivains modernes qui ont purement & noblement écrit en latin depuis deux cens ans, ont cela d'agréable pour nous que les coûtumes de leur ſiécle & par conſéquent leurs idées, ſont à peu près les mêmes que les nôtres. Il n'y faut preſque nulle part ni recherches, ni commentaires, & tout eſt emporté à la premiére lecture. Dans le loiſir que la promptitude de nos compoſitions pourra ménager à un jeune humaniſte, laiſſez-le jouir de l'agréable penſée qu'il marche à préſent ſeul dans la lecture des poëtes, des Hiſtoriens, & des orateurs latins. Les fables de Faerne ne ſeront qu'un jeu

pour lui. Au lieu de lui montrer Martial qui l'embarraſſeroit beaucoup & l'édifieroit peu, permettez-lui le *Delectus Epigrammatum*, précédé de la préface latine ſur la différence de la beauté franche d'avec la beauté fardée. Au lieu de la Pharſale de Lucain & de la Thébaïde de Stace, qui pourroient lui faire prendre goût à la boufiſſure ; montrez-lui la Poëtique, ou les échècs & les vers à ſoye de Jerôme Vida. Quelle latinité ! quelle diverſité de meſure & d'harmonie ! quelle reſſemblance avec Virgile pour la richeſſe de la narration & pour le feu des peintures ! à Catulle, à Properce, & à Claudien ſubſtituez la nombreuſe verſification de Sannazare, ou celle de Commire. On n'y trouvera ni la cadence trop uniforme des vers de Claudien, ni les dangereuſes peintures des deux autres. Commire en remplacera ſuffiſamment tous les caractères en prenant diverſes formes, ſous leſquelles il plaît également. Ce que votre jeune humaniſte ſemblera perdre en ne voyant que très-peu des ouvrages d'Ovide, vous le lui ferez retrouver dans les Élegies ſi ingénieuſes & ſi aiſées du P. Sidron. Combien une belle imagination ſera-t-elle agréablement remuée par les ſaillies qui éclatent

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

dans les petits poëmes & dans les hymnes de M. de Santeuil.

Si cependant il arrivoit malgré ſon ſublime & ſa chaleur que les lecteurs y éprouvaſſent peu-à-peu quelques dégoûts, comme ils en éprouveront ſans doute au retour perpétuel de l'antithèſe, trop ordinaire à ce grand poëte; on peut les dédommager. On leur livrera une riche variété de penſées & de tours; une ſuite d'images, à la vérité moins vives, mais gracieuſes, ſans friſure & ſans fard; avec cela une latinité raviſſante, & les ſentimens les plus propres à toucher le cœur; en leur mettant en main le Recueil des hymnes de M. Coffin (*a*). Notre ſiécle n'a rien produit de plus parfait en ce genre: c'eſt Horace devenu chrétien.

On pourroit croire que Térence l'eſt auſſi devenu, ſi on en jugeoit par le titre du *Terentius Chriſtianus*, recueil de piéces de théâtre compoſé à Harlem vers le commencement du ſiécle paſſé. Les ſujèts ſont tous tirés de l'Ecriture: le ſtyle eſt une copie de celui de Térence. Ce titre ſéduiſant & la lecture de quelques ſcènes d'une latinité très pure avoient prévenu M. l'Abbé Rollin, & le R. P. Porée en faveur de cet ouvrage: mais ce n'eſt que

(*a*) Chez Deſaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.

fort tard qu'ils l'ont connu l'un & l'autre. S'ils l'avoient lû de ſuite ils n'y auroient ſenti ni le diſcernement ni la délicateſſe de Térence : ils auroient été infailliblement bleſſés de trouver preſque par-tout un Auteur lourd, un moraliſte éternel, un homme qui ſe mêle de faire des piéces de théâtre ſans avoir la moindre connoiſſance de la marche d'une action dramatique, & qui bleſſe à tout propos la bienſéance par des caractères pleins de baſſeſſe, par des groſſiéretés dégoûtantes ; & qui pis eſt, par des peintures très-peu chrétiennes. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Cherchons notre mieux ailleurs, ſi nous voulons couper ou varier le travail des jeunes gens par des lectures qui les ramènent ſans riſque au naturel du diſcours ordinaire. Ils verront volontiers les entretiens d'Eraſme : ils trouveront moins de ſel, mais beaucoup plus de dignité & de pureté de ſtyle dans les lettres de Paul Manuce. Ils goûteront le latin de la traduction d'Hérodien, par Ange Politien : peut-être s'accommoderont-ils de celui que Juſte Lipſe s'eſt fait à lui-même dans ſon utile traité des Machines de Guerre. Les tours de Plaute s'y trouvent fréquemment. Ils ſeront flattés de pouvoir quelquefois faire la comparaiſon des

L'ÉTUDE DES LANGUES.

anciens avec les modernes, & de déterminer au juſte à quel ſtyle connu dans l'antiquité, il faut rapporter celui de l'hiſtoire d'Italie par Sigonius; celui de l'hiſtoire de Flandres par Strada; & ſurtout celui de l'hiſtoire d'Eſpagne par Mariana. On peut les amuſer de pluſieurs traductions d'une latinité fort pure, que nous avons de Xylander, de Camerarius, de Leunclavius, de Henri Etienne, & de pluſieurs autres. Le dix-ſeptième ſiécle leur offre d'utiles lectures en tout genre, & ſans nombre. Dans les ouvrages latins, hiſtoriques, oratoires ou autres qu'on mettra pour eux en réſerve, je voudrois toûjours donner la préférence à ceux qui, avec le mérite d'une diction exquiſe, ont celui d'attacher l'eſprit par l'agrément de la matiére. Les jeunes gens alors ſuivent l'attrait de la curioſité. Ils arrivent au bout de l'ouvrage, preſque ſans penſer en quelle langue il eſt écrit. C'eſt apprendre une langue par l'uſage: c'eſt en fait de langue parvenir au but déſiré. Quels que ſoient les ſecours qu'ils reçoivent d'un habile maître par tous les éclairciſſemens dont il accompagne une leçon publique; le profit de ces lectures particulières n'eſt pas moindre: ils y éprouvent un ſecrèt

témoignage de facilité qui les flatte avec raiſon : l'attrait ſe fortifie & devient une paſſion. Conſeillez alors d'ouvrir une excellente grammaire : il y fait bon, & c'eſt à préſent qu'elle lui eſt auſſi profitable que néceſſaire. La paſſion fera tout entreprendre. Le jeune homme agréablement convaincu de ſa facilité, ne ſe rebutera de rien. Cette langue eſt devenue ſon tréſor : tout ce qui lui paroîtra propre à l'accroître ſera bien reçû. DEBUTEZ DONC PAR L'USAGE, ET FINISSEZ PAR LES OBSERVATIONS GRAMMATICALES.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Tems de lire les bonnes Grammaires.

Ces lectures particulières faites ſans fatigue & par manière d'amuſement, produiſent un plus grand bien, que celui de fortifier l'eſprit dans la pratique des langues. L'eſprit ne ſe ſent de l'enfance qu'autant qu'il demeure vuide d'idées, & qu'il juge ſans expérience, ou qu'il ne juge point du tout. On remédie à ces défauts, non pas en lui faiſant compoſer en ſilence quelque douzaine de lignes par jour, mais en l'habituant du matin au ſoir à entendre parler d'un très-grand nombre d'objets agréables par eux-mêmes & agréablement énoncés ; puis à rendre raiſon de tout & à répéter ſoit en françois ſoit en latin ou en grec,

Moyen de former la raiſon.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

généralement ce qui a été lû, ou dicté; ou raconté, ou expliqué & compris.

Il eſt juſte cependant de traiter différemment les objèts de nos connoiſſances & les langues à l'aide deſquelles nous voulons nous en inſtruire ou en parler. Que les objèts qui nous intéreſſent nous coutent des recherches & un travail ſérieux : rien n'eſt mieux entendu. Quand une découverte, ou toute autre connoiſſance utile eſt le fruit de nos efforts, l'impreſſion en eſt plus profonde & plus durable. Mais ſuivez une autre méthode pour les langues. L'évènement n'apprend que trop qu'à force de vouloir juger des progrès de la jeuneſſe par l'obéiſſance aux régles, plutôt que par l'habitude de l'imitation ; on dégoûte à jamais les uns, & on rend les autres ridicules. Vous verrez preſque toûjours à la ſuite de cette méthode les longueurs, le begayement, les apprêts, & qui pis eſt, la bouffiſſure.

Le grand uſage, au contraire, ouvre toutes les portes, donne à tout ce qu'on dit un air de liberté, & procure à l'eſprit l'étendue qui lui manque. Cet exercice laiſſera une très-ample proviſion d'idées dans la raiſon de vos éléves, qui ne peut que croitre & ſe former par ce ſecours. La raiſon ne peut guères voir

pluſieurs

plusieurs idées nouvelles en présence l'une de l'autre, sans en faire la comparaison, sans en examiner les rapports, sans en fixer la valeur. Elle approuve l'une : elle se déclare contre l'autre. Elle admire : elle s'attendrit, ou se fâche selon le caractère des choses qu'on lui montre ; & en rapportant continuellement le jugement que les autres en portent, continuellement elle y mêle le sien. Pouvez-vous réparer par un meilleur supplément l'expérience qu'elle n'a pas encore ? L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Pourvû qu'on prenne la sage précaution de tirer de tems en tems les jeunes gens de leur collége, & de les ramener dans leur famille, soit pour les façonner aux manières du beau monde & au goût des bienséances ; soit pour leur former le cœur par des renouvellemens d'amitié ; on leur rend le plus grand de tous les services en les habituant dans la retraite à des occupations suivies, & en leur facilitant l'acquisition des connoissances nécessaires, tant par l'éloignement du tumulte & des distractions, que par l'aiguillon des applaudissemens & de l'émulation. Les parens sentent communément l'avantage de cette séparation : il est seulement à craindre qu'ils n'en empêchent eux-mê- Utilité des colléges, précautions nécessaires.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

mes le ſuccès, en accordant à leurs enfans ou des ſorties trop fréquentes, ou des plaiſirs trop vifs, ou des ſpectacles propres à les émouvoir, & à les dégoûter de leur retraite par la comparaiſon qu'ils en font avec la liberté & les amuſemens du logis paternel. Mais d'un autre part ce recueillement qui eſt la ſauve-garde de leur jeuneſſe, peut devenir d'un danger extrême pour un bon eſprit, ſi ces belles années ne ſont employées qu'à l'application méthodique de quelques régles de ſyntaxe, de proſodie, & d'amplification. Cet eſprit fait un pas ſelon une régle : il en riſque un ſecond ſelon une autre : vingt régles viennent enſemble pour mettre ordre au troiſième pas. La marche eſt lente : partie par routine, partie par réfléxion, le jeune homme s'en tire, ou croit s'en tirer. Il va : & à force d'avoir pratiqué les dangereux paſſages de *pœnitet*, *tædet*, *futurum fuiſſe ut*, il arrive ſans accident à la fin de la tâche journalière. Mais tirez-le de ſes régulières & plattes compoſitions : ôtez-lui ſa plume & ſes régles : vous lui ôtez tout : il ne ſait que cela. Vous le trouverez muèt ſur tout le reſte, ſoit en françois, ſoit en latin, parce que ſon eſprit n'a été nouri d'autre choſe. Il

eſt d'expérience que ceux qu'on accoû- L'ÉDUCA-
tume à ne rien dire ni compoſer qu'en TION DES
réfléchiſſant à telle & à telle régle, reſſem- GARÇONS.
blent à des machines que vous ne pouvez tant ſoit peu tirer de l'uniformité de leur train ſans déranger le ſervice. Elles ſe détraquent, & tout eſt arrêté.

Pourquoi, je vous prie, les enfans apprennent-ils d'une façon ſi aiſée leur langue maternelle ſans aucune étude? Pourquoi nos Dames apprennent-elles à penſer ſi juſte & à s'exprimer ſi bien, ſans avoir connu ni Deſmarets, ni Vaugelas? Pourquoi les voyageurs apprennent-ils ſi promptement les langues étrangères, ſouvent ſans ouvrir un ſeul livre? C'eſt parce qu'au lieu d'étudier ennuieuſement la langue pour parvenir à la connoiſſance des objèts; ils ſe ſervent de la vûe & de l'uſage des objèts qu'ils connoiſſent pour apprendre promptement la langue qui s'y joint. Plutarque s'aviſa fort tard de vouloir apprendre la langue latine qu'il avoit négligée, & il parvint très-promptement à entendre les Écrivains Romains, « parce que, dit-il lui même au commencement des vies de Démoſthène & de Cicéron, » la connoiſſance qu'il » avoit des matières, l'aidoit beaucoup » à entendre & à retenir cette nouvelle

L'ÉTUDE DES LANGUES.

» langue dans la quelle il les voyoit énon-
» cées. » Voilà l'ordre de la nature, puiſque c'eſt celui de l'expérience univerſelle. Revenons-y donc dans l'étude du grec & du latin. Peu de diſſertations ſur les mots, & beaucoup d'agrément dans les matières. Sans rien changer dans le travail des Colléges, demandons ſeulement qu'au lieu d'abſtractions rebutantes ſur la langue, on employe toûjours une belle ſuite de matières propres à attacher l'eſprit pour faire retenir les termes qui les expriment, & que tout le latin qu'on voudra que les enfans parlent, ou qu'ils compoſent, leur ſoit préalablement connu, afin qu'en travaillant à rétablir ce latin tel qu'ils l'ont entendu, ils ne ſortent jamais du génie de la langue.

Nous nous ſouvenons tous de l'étrange latin par lequel nos oreilles ont paſſé; après les pitoyables formules des quatre ou cinq premières années, le latin des amplifications qu'on nous dictoit corrigées, étoit il un modéle beaucoup plus ſûr? Les diſcours travaillés que nos maîtres riſquoient quelquefois de préſenter au Public, ſont la preuve démonſtrative de leurs mépriſes, ou du moins de leur inégalité en fait de ſtyle, comme auſſi

du déſordre des compoſitions journaliè- L'ÉDUCA-
res dont on nous occupoit. L'un n'avoit TION DES
pour mérite que les pointilleries des deux GARÇONS.
Plines, & ne montroit non plus d'oreille que Sénéque le philoſophe. D'autres croyoient atteindre à l'énergie de Tite-Live, & n'en copioient fidélement que la dureté. La plûpart dans la penſée qu'un grand auditoire demandoit un peu de nobleſſe & de pompe, ont fait revivre les grands mots d'Ammian-Marcellin & d'Apulée; quelquefois même le tour barroque de Sidoine Apollinaire. Il peut donc arriver, Monſieur, que les jeunes gens ſoient exercés ſix ans de ſuite ſur différens latins plus plat l'un, plus faux l'autre. Il s'agit ici de ne pas abandonner au hazard ou à la coûtume ce que nous avons de plus cher; je veux dire la première culture d'où dépendra le tour d'eſprit & la fortune de nos enfans. Les maîtres ne s'acquitteront jamais de ce qu'ils leur doivent, s'ils n'ont, ſelon le conſeil de M. Arnauld, la généroſité de ſupprimer dans l'intérieur des claſſes toute compoſition de leur crû, pour ne plus exercer la jeuneſſe que ſur des exemples ſoit longs, ſoit courts, fidélement extraits des Auteurs les plus purs, parce qu'il faut aller au certain.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

La ſcience des choſes emporte avec elle la ſcience du langage qui les exprime.

Mais il ne ſuffit pas que les maîtres s'abſtiennent de donner des exemples faux pour des principes ; ou, de donner, ce qui eſt encore la même choſe, leurs propres compoſitions, pour des modéles : ils doivent de plus faire pour le latin ou pour le grec ce qu'on fait pour le françois en faveur d'un étranger qui le vient apprendre parmi nous : on lui montre les objèts qui peuvent l'intéreſſer le plus. On en parle en ſa préſence, & il répéte ou écrit ce qu'il vient d'entendre. Que les maîtres prennent de même à tâche de ne promener les yeux ou l'eſprit de la jeuneſſe que ſur des objèts bien choiſis, ſagement variés, & d'un caractère propre à piquer ſa curioſité : mais qu'ils n'en diſent rien eux-mêmes. Qu'ils laiſſent d'abord parler les Grecs ou les Romains : qu'ils voyent enſuite ſi leurs éléves rendent fidélement ce qu'ils viennent d'entendre, ou en le rediſant de ſuite, ou en le livrant par partie à la demande qui leur eſt faite de ceci & de cela ; ou en l'écrivant à loiſir ſoit le même jour, ſoit quelques jours après, & en prenant à tâche de ne manquer ni la propriété des termes employés par l'Auteur, ni l'ordre & l'eſprit de ſa phraſe. C'eſt une néceſſité que les maîtres réuſſiſſent alors par

la perſévérance de l'exercice, & ſans avoir eux-mêmes des talens ſupérieurs ; ſans faire illuſion à perſonne par des annonces de ſecrets ou de routes nouvelles, en comprenant ſeulement la force & le mérite du bon uſage, ils auront la ſatisfaction d'avoir appris à leurs éléves le pur langage des ſiécles d'or. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Par cette habitude bien ſoutenue, non-ſeulement de parler fréquemment, mais de penſer, de parler, & de compoſer noblement ; loin de rendre un jeune homme inepte à tout en le recueillant trop en lui-même, vous lui ouvrez une large porte pour arriver aux langues, aux ſciences, & à l'uſage du monde. C'eſt tous les jours, c'eſt à chaque inſtant, c'eſt cinq ou ſix ans de ſuite, qu'il parle & ſur le champ & en public. Fruit de cet exercice pour l'uſage du monde.

N'eſt-il pas ſenſible que celui qui a plus de juſteſſe de ſens que de mémoire dégourdira ſa lenteur par la multiplicité des exercices ; qu'il ſe formera même la mémoire par l'enchaînement des idées ; & que celui en qui la mémoire domine ſe formera auſſi le jugement par l'habitude de toûjours juger ?

Parmi les jeunes gens qui ſuivent le cours des études publiques, il y en a un bon nombre qui ſont ſans bien de Fruit particulier de cet exercice pour les jeunes gens ſans fortune.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

fortune, & qui ne trouvent d'autre reſſource que les écoles pour ſuppléer aux ſecours domeſtiques qui leur manquent. Ils ſentent pour l'ordinaire beaucoup mieux que les riches le bien qu'on leur veut faire, & ſe livrent avec docilité à tout ce qu'un maître laborieux leur conſeille. Celui-ci leur recommande avec éloge ou les grammaires grecque & latine de Lancelot, ou la grammaire françoiſe du Sécrétaire de l'Académie, ou les particules de Turſellin, ou les Penſées ingénieuſes du P. Bouhours, ou d'autres remarques ſur la pratique des langues latine & françoiſe. Avec ces livres aſſurément très-eſtimables, les jeunes gens s'imaginent arriver de plein ſaut à la perfection du ſtyle & au bel uſage de la langue dont ils font leur étude. Je ne doute point que leurs compoſitions ne s'en reſſentent quelque peu, & qu'ils n'y mettent par-ci par-là ou plus de régularité, ou quelques lambeaux brillans & qu'ils auront rapiécés tant bien que mal. Mais en ſe tenant à l'écart ſept ou huit ans de ſuite, & n'ayant de juſteſſe ou de ſens que dans la lenteur de la compoſition ſédentaire, & dans la liberté de la ſolitude, ils demeurent auſſi timides & auſſi informes au dehors qu'ils étoient aupa-

ravant. Dès qu'il faut ſe produire & parler ſur le champ, la moitié de leur raiſon les abandonne : ſouvent elle ſemble anéantie. Viendront enſuite les régles des ſyllogiſmes, le futur contingent, & la matière première, qui ajoûteront la barbarie à la timidité. Sauvons & aidons les talens des pauvres, puiſque le Public fonde ſur eux ſes meilleures eſpérances. Conduiſons-les par une méthode qui ſans frais leur procure comme aux riches le goût de la vraie politeſſe ; avec toute la légèreté du grand uſage. Comment ſeront-ils barbares, s'ils entendent dix ans de ſuite le langage de la Cour d'Auguſte ſans le moindre mêlange ? Comment ſeront-ils timides, ſi ces dix années ſont employées dans une alternative continuelle de diſcours à faire ſur le champ, de queſtions à réſoudre ſur ce qu'ils conçoivent, & de compoſitions à mettre par écrit ſans délai ni héſitation ?

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Vous avez vû, Monſieur, l'extrême danger qu'il y a pour nos chers enfans, de frapper leurs oreilles pluſieurs années de ſuite par les impreſſions d'un langage ridicule, qu'on voudra inutilement qu'ils oublient. Vous ſentez pareillement combien la péſanteur des compoſitions taciturnes eſt capable de les rendre ſombres

L'ÉTUDE DES LANGUES.

& timides. Je n'ai oppoſé à ces inconvéniens d'autre moyen que celui qui accoûtuma de ſi bonne-heure Cicéron à la langue de Démoſthène ; que celui qui accoûtuma promtement Sadolèt, Le Bembe, Murèt, les Manuces, Pétau & d'autres bons Écrivains à la langue de Cicéron ; que celui qui accoûtuma Sulpice Sévère, & le P. Turſellin à la brièveté du ſtyle de Salluſte ; que celui qui a donné à quelques Modernes l'aménité du ſtyle de Térence.

Il faut empêcher les jeunes gens de donner dans le bel eſprit.

Mais à peine ſommes-nous délivrés d'une inquiétude pour nos enfans, que d'autres frayeurs nous prennent. Si nous redoutons avec raiſon les procédés lourds qui peuvent ruiner l'activité de leur eſprit, ou leur épaiſſir la langue ; nous ne craignons pas moins le faux brillant dont les jeunes gens ſe laiſſent éblouir dans l'uſage fréquent des bons Écrivains, & qui les jette ſouvent dans la manie du bel eſprit. Ce défaut ne vient que trop à la ſuite des ſoins mêmes que prennent les maîtres les plus habiles pour perfectionner le goût. Ils ſe ſont ſouvent plaints du faux ou du frivole qui régnent dans les ouvrages d'eſprit ; & ſans y penſer ils y conduiſent eux-mêmes leurs éléves.

Chacun ſait que pour accoûtumer la

jeuneſſe à juger ſainement de tout, on lui fait diſtinguer de bonne-heure différens genres de penſées. On lui fait d'abord remarquer avec ſoin celles qui ſe trouvent pleines de grandeur & de ſublimité ; tantôt parce que l'objèt en eſt grand, tantôt parce que la pompe des termes y accompagne avec raiſon la majeſté du ſujèt. Une autre fois on lui fait ſentir le caractère d'une penſée élégante & fleurie ; ou de celle qui n'eſt que ſimple, mais qui plaît par l'agrément même de la naïveté. On ne lui laiſſe ignorer ni ce que c'eſt qu'une maxime propre à régler nos jugemens ou notre conduite ; ni ce que c'eſt qu'une peinture qui rend l'objèt préſent par la vivacité des expreſſions ; ni ce que c'eſt qu'une penſée délicate & qui touche le cœur d'un beau ſentiment, ou une penſée fine qui ne dit au lecteur que la moitié des choſes, pour lui laiſſer le plaiſir de deviner le reſte, & pour l'aſſocier en quelque ſorte à la création de cette penſée. On lui donne ainſi des marques préciſes auxquelles il pourra reconnoître les différens genres de beauté : & c'eſt une excellente pratique : mais elle a ſon danger. Comme on gâte l'eſprit ſans le vouloir, par le long uſage du mauvais latin, on peut le gâter

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

ſans le vouloir, par le fréquent uſage des belles penſées, & par un air de prédilection pour les tours peu communs. Le jeune homme qu'on arrête à tout propos ſur ces traits plus marqués, & qu'on laiſſe gliſſer ſur les autres; s'accoûtume à s'extaſier avec ſes maîtres ſur tout ce qui s'appelle ingénieux. Il crayonne dans ſes livres tout ce qu'il trouve de plus ingénieux. Il court après les ouvrages ingénieux, après les collections de penſées ingénieuſes. Dans tout ce qu'il lira ou entendra, il ſera à l'affut de l'eſprit. De l'eſprit, de l'eſprit, voilà ſa paſſion & ſon tic. Il fera des efforts pour en trouver où l'on n'a pas eu deſſein d'en mettre, & d'en mettre où il n'en faut point. Il quittera le naturel: & de cette ſorte ce qu'on avoit cru propre à lui former l'eſprit, contribuera par occaſion à le lui corrompre.

Danger de trop s'arrêter aux penſées ingénieuſes.

On ſe gardera donc bien de lui faire admirer les traits qui brillent le plus, comme ſi le reſte du diſcours étoit moins riche & moins eſtimable. On lui recommandera plutôt de recueillir des connoiſſances & des traits hiſtoriques propres à former ſa raiſon, que de compiler des penſées éblouiſſantes & capables de lui ôter, non pas le goût du vrai, mais le

goût du ſimple. On lui fera ſentir au contraire que les traits ſimples ou communs, ſont auſſi bien dans leur ſimplicité, que les plus vifs & les moins ordinaires, parce qu'ils peignent & les uns & les autres leur objèt propre, ſelon ſa forme particulière & avec ſes vraies couleurs. Que ſi cependant on s'arrête un peu plus ſur ceux qui frappent davantage, ce n'eſt pas qu'on les eſtime pour leur brillant plus que les autres; mais parce qu'ayant un tour ſingulier, il eſt juſte d'en fixer le caractère propre, & de voir s'ils ſont en leur vraie place; ſi la perſonne, le lieu, la paſſion actuelle les demandoient; s'il ne s'y trouve rien d'enflé, de rampant, d'affecté, ou de contraire à la circonſtance. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Mettre ainſi les jeunes gens parvenus à l'intelligence des Auteurs, dans l'habitude de diſtinguer le ſublime d'avec le gracieux, le naïf d'avec le ſententieux, le touchant d'avec le fleuri, un trait vif que la colère ou la douleur amène dans Virgile, d'avec des ornemens que l'art accumule dans Ovide; c'eſt leur former le diſcernement en leur faiſant regarder l'inviolable, le tendre amour de la vérité comme l'unique ſource du beau; & le déſir de montrer de l'eſprit comme une

L'ÉTUDE DES LANGUES.

ſource de ridicule : c'eſt leur DONNER DES LEÇONS DE GOÛT, EN LES RAMENANT EN TOUT A LA JUSTE VARIÉTÉ DES BIENSÉANCES, & en les affermiſſant par des piéces de comparaiſon.

L'ouvrier qui détache la pierre de deſſus ſon banc dans la carrière, & celui qui la taille en plein air, s'embarraſſent peu l'un & l'autre de ce qu'elle deviendra. Ils ſuivent leurs marques & leurs lignes : ils ne connoiſſent rien de plus. L'Architecte agit d'une autre façon. Il examine l'eſpéce & le grain de cette pierre. Il voit ſi elle ſera mieux dans les fondemens, ou dans les murs de face ; & il en régle la coupe ſelon la place qu'il lui deſtine dans l'aſſemblage. Ainſi un bon Maître, un bon Principal, un Pere affectionné ne travaillent point dans l'éducation comme des manouvriers aſſujettis à une routine, mais comme des Architectes intelligens qui ramènent différentes opérations à un même but. Tous les exercices par leſquels on fait paſſer les eſprits, doivent être ou ſupprimés, ou préférés & pouſſés ſelon le beſoin connu du ſujèt qu'on cultive ; mais ſurtout ſelon que ces moyens peuvent aider ou bleſſer la fin générale qu'on ſe propoſe

dans l'étude des belles lettres. Le fruit qu'on en attend eſt d'aider le particulier & l'homme public d'abord à s'inſtruire ſoi-même, & à ſe mettre enſuite en état de faire part aux autres de ſes lumières. Les études ne ſont dignes d'aucune eſtime, ſi elles n'enrichiſſent la ſociété par la manifeſtation de quelque utile vérité. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

On commencera donc par amener la jeuneſſe à l'imitation habituelle du langage des bons Auteurs, au lieu de la réduire au ſilence à force de préceptes ennuyeux & de remarques prématurées. Enſuite on inculquera fortement au futur prédicateur, juge, avocat ou employé en quelque affaire que ce ſoit, que la vérité n'a non plus beſoin d'être préſentée avec un étalage de penſées ingénieuſes, qu'elle n'a beſoin d'être débitée avec des manchettes à dentelle, ou avec des cheveux bouclés à trois étages. Les affaires, ſoit eccléſiaſtiques, ſoit ſéculières ne demandent que de la dignité & de la droiture. Un homme grave, qui dans une Académie ou ſur un Tribunal ouvre la bouche pour convaincre ſon auditoire qu'il a de l'eſprit, n'eſt pas moins ridicule, qu'un petit maître en ſurplis.

Quand on adreſſe la parole au Public, c'eſt pour le convaincre d'une vérité

L'ÉTUDE DES LANGUES.

qui l'intéreſſe. L'éloquence n'eſt plus que charlatanerie quand elle a une autre intention. Tous les préceptes les plus propres à former l'orateur ſe trouvent abrégés, & en quelque ſorte réunis en un ſeul, qui eſt *d'aimer ſes auditeurs & la vérité.* Comme le reſpect qu'il a pour ſes auditeurs le rend attentif à toute juſte bienſéance; ſon amour pour la vérité lui fait tourner vers elle tous ſes efforts. Plus il paroît l'aimer franchement, plus ſes auditeurs le ſuivent avec confiance : mais il leur cauſeroit une ſecrette indignation, s'ils venoient à s'appercevoir qu'il veut les occuper de ſon eſprit ou de ſa figure.

Juſqu'ici, Monſieur, je n'ai que dégroſſi l'éducation, en m'arrêtant ſurtout à la première culture qui eſt extrêmement mal menée; & au principal inconvénient qui eſt quelquefois occaſionné par le travail même des bons Profeſſeurs. Après ces moyens préparatoires, dont je vous prie de régler l'eſtime, non ſur le jugement que j'en porte, mais ſur les ſuccès qui les ont juſtifiés; il ſera tems de chercher des lumières pleinement ſatisfaiſantes ſur les différentes parties des belles humanités. Notre ſiécle eſt heureux d'avoir, pour s'y perfectionner, le livre du plus vertueux & du plus aimable

de tous les maîtres : vous comprenez que je veux vous parler du Traité des Études de M. l'Abbé Rollin. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La philoſophie qui vient après l'étude des humanités eſt peut-être miſe à trop haut prix par les uns, & placée par d'autres au-deſſous de ſa juſte valeur. Elle n'eſt pas à beaucoup près, comme pluſieurs le diſent, l'étude de la ſageſſe. Ceux qui enſeignent la plus ſolide philoſophie, ſavent qu'il n'y a qu'une école de ſageſſe, comme il n'y a qu'un ſeul maître qui eſt le Paſteur des eſprits. C'eſt lui qui eſt la voie. Si la raiſon n'y marche, elle eſt dans les ténébres. Si elle veut prendre une autre route, elle s'égare. Ce ſeroit d'une autre part prendre de la philoſophie de l'école, une idée trop baſſe, que de la regarder comme un exercice paſſager, uniquement propre pour former la jeuneſſe à la diſpute, & pour l'inſtruire des opinions qui font bruit dans le monde. La Philoſophie.

L'art de diſputer eſt le moins néceſſaire de tous les arts : & les opinions philoſophiques, qui ont le plus grand air de ſublime ou de merveilleux, paſſent dans l'eſprit d'une infinité de perſonnes ſenſées qui en ont fait une étude ſérieuſe, pour des monſtres en fait de phyſique,

LA PHILOSOPHIE.

ou pour des fables qui ſeront la riſée des ſiécles ſuivans. C'eſt le jugement que MM. Paſcal & du Guet ont porté de l'idée de M. Deſcarters ſur l'eſſence de la matière, & de l'idée qu'il s'étoit faite de la génération du monde par un mouvement qui dans le vrai ne pourroit pas ordonner la frange, le glacé, & les nervures des aîles du plus petit moucheron. Tel eſt le jugement que M. de Fontenelle & même pluſieurs Anglois ont cru devoir porter de la tendance par laquelle les Neutoniens prétendent que les corps planétaires & autres ſont mûs & réellement tranſportés les uns vers les autres dans un vuide où nul autre corps ne les pouſſe, tandis qu'on ne voit rien de ſemblable ſur la terre.

Mais je veux que ces opinions ſoient recevables, loin d'être ou plus dangereuſes ou plus ridicules que les influences de l'aſtrologie judiciaire, & que les qualités occultes de l'ancienne philoſophie. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'aucune de ces opinions n'a rendu qui que ce ſoit plus heureux ni plus utile au genre humain. Après bien des efforts, après s'être tourné de tous les ſens, la raiſon s'y trouve ſi peu éclairée & ſi peu ſatisfaite qu'elle avoue enfin, mais trop tard, que

ce n'étoit point là ſa vocation, étant créée non pour pénétrer dans la nature du monde qui marche ſans elle, mais pour s'occuper de ce qu'elle doit faire & gouverner. C'eſt donc un tems fort mal employé, que celui qu'on mèt à débrouiller ces conceptions ténébreuſes, & à les étaler aux yeux d'une jeuneſſe ſans expérience qui s'en échauffe peu-à-peu l'imagination, & ſe jette ſans fruit dans des études détournées. Ho! qu'il étoit bien plus ſage de cultiver le talent ſpécial qui la rendroit utile à la ſociété, où elle eſt à la veille d'entrer!

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

C'eſt en ceci que conſiſte le vrai mérite de la philoſophie de l'école, quand on l'enſeigne avec diſcernement. Elle eſt placée entre l'enfance & le choix d'un état de vie. Le vrai bien, le très-grand bien qu'elle peut faire, eſt de ſonder par différens eſſais la diſpoſition naturelle de chaque éſprit.

Ces jeunes gens qui ſe préſentent en philoſophie ne ſavent la plûpart à quoi ils ſeront propres. L'un dans le vrai eſt né machiniſte, l'autre, architecte ou ingénieur. Celui-ci naturellement fin & recueilli ſera propre pour les affaires de diſcuſſion, & de raiſonnement. Cet autre plus actif & plus curieux réuſſira mieux

LA PHILOSOPHIE.

dans les recherches d'hiſtoire naturelle. Mais le meilleur faucon ne ſera jamais chaſſeur, ſi vous ne lui montrez jamais ſa proie. C'eſt en philoſophie qu'un maître plein de dextérité ſait préſenter aux différens génies qui ſe mettent ſous ſon gouvernement, l'occaſion de ſe produire & de ſe manifeſter ſans équivoque. Il ne faut que montrer une épée au jeune Achille, ou une horloge au jeune Hughens: la nature ſe déclare, & vous apercevez les premiers traits d'un cœur martial, ou d'un eſprit fait pour les méchaniques.

C'eſt dans cette vûe que ceux de nos Profeſſeurs de philoſophie qui préfèrent le vrai bien de la jeuneſſe à la commodité de lui rebattre ſix mois de ſuite une opinion ſur la nature des idées ou ſur la ſtructure imaginaire des petits tourbillons, choiſiſſent plutôt des matières qui ſoient d'un ſervice connu, & celles ſurtout qui ſe trouvent d'une néceſſité indiſpenſable. Ils ſavent que la nobleſſe & la bourgeoiſie en leur confiant la raiſon de leurs enfans, ne demandent pas qu'on les rende tourbillonnaires ou attractionnaires, mais qu'on leur inſpire une forte paſſion pour les connoiſſances expérimentales qui ſont la richeſſe de la ſociété.

Ils ſavent qu'on fait mille éloges des maîtres qui ont donné à la patrie des mécaniciens, des opticiens, des architectes, des naturaliſtes, & des agriculteurs. C'eſt dans cette eſpérance qu'ils diverſifient leurs traités, de manière à tâter, pour ainſi dire, tous les eſprits, & à les mettre tous dans l'exercice du talent propre qu'ils avoient ſans s'en appercevoir. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

On ne tend point de piége à ceux-ci: mais par la diverſité des tentatives on les amène au point de ſe connoître eux-mêmes, & d'appercevoir où étoient leurs richeſſes. On leur apprend à quoi ils ſont propres, en leur enſeignant, ſuivant une méthode qui prend faveur dans les meilleurs Colléges; l'arithmétique, la géométrie, les méchaniques, la phyſique expérimentale, la ſphère, la gnomonique, la lithologie, la métallique, les plantes uſuelles, les vrais principes de la végétation & de l'agriculture; enfin les élémens de la politique, du commerce, & de la ſociété. Un eſprit ſupérieur ſent d'abord ce que valent toutes ces choſes, & il voudroit n'en manquer aucune. Les eſprits du ſecond ordre ſe mettent ſéparément, l'un dans le goût d'une ſcience, l'autre dans le goût d'une autre, qui prendra le deſſus. Ils s'y diſtinguent, &

LA PHILOSOPHIE.

la ſociété ſe trouve heureuſe d'avoir en tout genre des hommes ſûrs à qui elle puiſſe demander des ſecours ou des conſeils dans tous ſes beſoins, ſans ſouhaiter pour cela que toute tête embraſſe toute connoiſſance.

Telles ſont les ſuites d'une philoſophie bien faite, au lieu que les plus beaux établiſſemens ſont ſouvent ſtériles, & que les plus beaux talens demeurent engourdis, parce qu'on cultive trop les diſputes métaphyſiques & les opinions éloignées des beſoins de la vie.

La philoſophie qui ſuit les humanités eſt donc à le bien prendre la *première épreuve des eſprits & l'école des citoyens:* elle n'eſt que cela. Mais c'eſt en faire un grand éloge. Je ſuis . . . . . .

LA DIVERSITÉ DES CONDITIONS.

ENTRETIEN SIXIÈME.

AU ſortir de l'éducation, l'homme délibère ſur le choix d'un état. Les différentes occupations de la ſociété ſe pré-

ſentent à ſes yeux. Pendant qu'il les conſidère pour ſe déterminer avec prudence, nous pouvons les parcourir avec lui, pour juger par les effets de cette étonnante diverſité, quelle en eſt la première origine & le vrai mobile. Ces effets nous feront toucher au doit l'importante vérité que la révélation nous apprend, & que la philoſophie méconnoît quand elle abandonne la conduite de la révélation, pour ſuivre ſes propres penſées. Comme les philoſophes qui abandonnent le ſentier de la révélation, ont perdu de vûe la vraie cauſe, & conſéquemment les vrais devoirs de la ſociété; ils ont pareillement rapporté à des cauſes imaginaires l'inégalité des conditions qui la partagent.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Cauſe de l'inégalité parmi les hommes.

Le Platoniſme ancien & moderne attribue l'inégalité des conditions à l'avidité des conquérans ou aux uſurpations des différens Maîtres, & décide que cette diſpoſition étant contraire à la raiſon, il faut par tous les efforts dont on eſt capable, ramener tous les hommes à un niveau parfait, à une communauté qui les égale tous.

L'entrepriſe eſt grande : il eſt beau de réformer généralement toutes les nations, puiſque toutes ont eu la foibleſſe d'admettre un gouvernement avec les différens

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

degrés de la ſubordination. Quelle gloire pour la philoſophie de défaire radicalement les torts & de ſupprimer par-tout les injures ! Deux mortels pleins de courage ont commencé à mettre la main à l'œuvre ; Platon & Dom Quichot.

Les partiſans de Leibnits, les Optimiſtes, & la plupart des métaphyſiciens qui comparent les différens mondes poſſibles pour déterminer les vûes ſuivant leſquelles Dieu a réglé le nôtre, décident au contraire de Platon, que tout eſt bien & même au mieux ; que l'homme eſt tel qu'il doit être, & que de cette bigarrure d'états, d'inclinations, & d'actions, tant mauvaiſes que bonnes, il réſulte une variété d'arrangemens en laquelle Dieu ſe complaît & qui enrichit à ſes yeux l'Univers, en mettant dans notre ſéjour une conſtitution différente de celle des autres planétes. De cette ſublime comparaiſon de notre planéte avec les autres mondes, dont ils n'ont aſſurément aucunes relations ni inſtructions, ils font découler les prétendus principes de notre morale & les motifs de notre tranquillité ; attendu, diſent-ils, que nous devons conformer nos vûes à celles du Créateur, qui trouve l'Univers plus beau & plus diverſifié par ce mêlange de biens & de maux diſperſés dans

dans notre ſphère, que par une innocence toute unie qui ne ſeroit que la répétition de l'état d'une autre ſphère. LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Laiſſons l'eſprit humain faire des projets d'égalité & de réforme, ou débrouiller ces beautés rélatives & métaphyſiques. Je ne doute pas que pluſieurs de ceux qui regardent ces ſoupçons imaginaires comme une grande & profonde ſcience, ne prennent ſoin de les concilier avec les déciſions de la foi. Mais que de pareils principes ſont louches, & peu propres à plier notre volonté au bien! Que ces conſolations ſont foibles pour adoucir nos peines! Heureuſement nous avons une école plus ſûre & plus conforme à l'expérience, comme plus proportionnée avec tous nos beſoins: c'eſt la religion révélée.

Elle nous apprend que l'homme eſt corrompu; que c'eſt pour réprimer ſes crimes & pour modérer la pente qui le porte au mal que Dieu a établi l'autorité, la néceſſité de l'obéiſſance, & la diverſité des conditions; que c'eſt tout enſemble & pour exercer les méchans au travail, même malgré eux, & pour perfectionner les bons par la pratique de toute vertu, que Dieu a jugé à propos d'aſſujettir les hommes à l'alternative des ſaiſons, aux

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

météores les plus rudes ; enfin à des beſoins ſans nombre, qui les rendent dépendans les uns des autres, & ſubordonnés les uns & autres.

L'intention d'aſſujettir les hommes à une vie dure eſt d'une expérience univerſelle. La volonté de les lier entre eux par la diverſité des beſoins & des conditions, n'eſt pas moins atteſtée par des monumens & par des traits que chacun peut ſaiſir. Dieu ne s'eſt pas contenté de ſupprimer les plantes bienfaiſantes qui étant portées du jardin d'Eden dans le reſte de la terre, en auroient fait d'un bout à l'autre un ſéjour de délices & d'immortalité. Il ſupprima auſſi la longue durée de la vie après le déluge, & mit alors dans la nature les cauſes de nos peines & de toutes les traverſes qui rendent notre vie inquiéte & courte. On voit par des veſtiges innombrables & ineffaçables, qu'il enfonça au déluge les anciennes habitations du genre humain, qu'il déplaça la mer & crevaſſa les terres qui couvroient l'eau ou en étoient couvertes auparavant, en ſorte que cette nouveauté amena à la ſurface, ici l'argile, là les pierrailles, ailleurs la bonne terre, ſouvent même des tas de coquilles & autres dépôts de la mer qui y ſéjournoient : d'où il devoit provenir une

inégalité prodigieuſe de fécondité & de productions dans la demeure des hommes. De-là il devoit auſſi arriver que ceux qui auroient du fer & point de vin allaſſent propoſer un échange de leur ſuperflu à ceux qui recueilleroient cette liqueur bienfaiſante ; & que les uns comme les autres vinſſent rendre viſite à ceux qui auroient le blé, pour obtenir d'eux une portion de leur abondance, en leur faiſant part des autres productions qui leur manqueroient.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Cauſe de la néceſſité des échanges.

De la même inégalité des terres & des conditions il devoit arriver que ceux qui ſeroient dépourvûs de tout, offriſſent aux autres leurs bras & leurs ſervices pour obtenir d'eux les nourritures & les ſecours dont ils ne pourroient ſe paſſer. La diſpoſition actuelle de la nature force viſiblement les hommes à travailler, à s'agiter, & à ſe ménager réciproquement. Dieu n'eſt pas auteur de la malice des hommes ; mais il l'eſt de cette diſpoſition qui la modère. Il eſt donc auſſi l'auteur de l'inégalité des conditions qui eſt le premier effèt des bonnes & des mauvaiſes qualités des différens pays, & de la néceſſité où ſont les hommes de réparer ce qui leur manque en ſe chargeant de fournir ce qui manque aux autres. C'eſt donc Dieu qui

Cauſe de l'eſclavage volontaire.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT. veut que les hommes s'aſſujettiſſent à un ordre dont leur conſervation dépend, & qu'ils diverſifient les travaux qui les font ſubſiſter. C'eſt par un artifice de ſa Providence que ces hommes, qui ne s'aiment point, & qui dans leur haine ſont toûjours prêts à s'entre-détruire, ſe rapprochent cependant & conſpirent à ſe procurer des ſecours mutuels.

Il en eſt de tous les hommes qui couvrent la terre comme des habitans d'une grande ville. Ceux-ci s'annoncent tous pour être d'une certaine profeſſion. La plûpart même affichent leur nom & leur ſavoir faire. Tous travaillent ſans doute, pour eux-mêmes, & tous cependant ſervent la ſociété. L'un vous offre des ſouliers: un autre vous fabrique un chapeau. Celui-ci vous vendra du poiſſon, ou une étoffe; celui-là des fruits, ou des boiſſons. Toutes les enſeignes de Londres & de Paris ſont des promeſſes de ſervice. Dans ces villes & par tout ailleurs, chacun croit travailler pour ſoi, & il ne ſe trompe point: mais les choſes ſe trouvent rangées d'un bout de la terre à l'autre, comme ſi tous les habitans n'avoient en vûe que le ſervice de la ſociété. Ce qui ſe fait pour la ſociété ſe fait pour moi & pour tous ceux qui la compoſent. Je dois donc remercier

Dieu de la diverſité qu'il a miſe dans les conditions pour y entretenir la correſpondance des ſecours ; & d'avoir rendu ces ſecours infaillibles en picquant chaque particulier par la pointe du beſoin. LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

L'Épicurianiſme toûjours ami des cauſes ſecondes, n'a rien voulu voir de plus que les raiſonnemens des légiſlateurs & les paſſions des hommes pour en faire éclorre l'établiſſement des loix & tout l'ordre de la ſociété. Nous avouons que le mors & l'éperon gouvernent le cheval. Mais l'éperon & la bride ſont eux-mêmes ſous un gouvernement. L'expérience nous fait voir qu'il a fallu modérer la fougue & les ſaillies du cœur de l'homme. Mais le beſoin & les traverſes qui le domptent & l'aſſujettiſſent ont Dieu même pour auteur & pour guide.

Celui qui ſentira cet accord de la nature & de la ſociété avec les témoignages de la révélation reconnoîtra que l'homme n'eſt pas tel qu'il devoit être, & que la diverſité des conditions eſt un ouvrage de la Providence attentive à diminuer les effets de la malice du cœur humain & à contraindre l'homme de faire par intérêt ce qu'il devroit faire par vertu. On apperçoit conſéquemment que s'il y a une religion qui engage à faire ce que nous

LA DIVERSITÉ DES CONDIT. venons de voir; par un principe d'amour pour les hommes, c'eſt cette religion qui ſera de ſolides & de vrais citoyens, parce que les effets de l'amour ſont encore plus immanquables que ceux du beſoin, & de l'intérêt. Le Chriſtianiſme, non celui qu'on affiche, mais celui qui eſt dans ſes actions & dans le cœur, eſt donc la perfection de la ſociété.

Si nous voulions faire une revûe exacte des différens états de cette ſociété, qui eſt l'inſtrument du bonheur dont nous ſommes capables ſur la terre, nous trouverions qu'ils ſont innombrables, & nous ſerions trop flattés de voir tout ce qui ſe fait pour nous. Il eſt mieux de rapporter ces ſervices à certains chefs.

Diviſion des états de la ſociété. Tous les hommes travaillent ou à tirer de la terre ce qu'elle produit & ce qu'elle enferme, ou à façonner ce qu'ils en ont reçu, ou à faire, ſoit le tranſport, ſoit la diſtribution de ce qui eſt à l'uſage du genre humain; ou enfin à rendre la ſociété heureuſe, les uns par le ſervice des bras, les autres par le travail de la tête. Il ſe trouve une autre eſpéce d'hommes fort nombreuſe, je veux dire de ceux qui tirent tout de la ſociété, & de qui elle ne reçoit rien en échange. De tels hommes ont-ils droit d'y être admis? Mettons

d'abord leur injuſtice dans tout ſon jour, non pour nous en venger par la ſatyre, mais pour en rendre quelques-uns à la ſociété en les engageant à la ſervir. Les Romains honoroient d'une couronne celui qui avoit ſauvé la vie à un citoyen. Mais ſi par de ſages précautions nous pouvions regagner au travail un ſeul de ceux qui ſont à charge aux autres par leur oiſiveté ; n'aurions-nous pas fait plus que de lui ſauver la vie ? LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Après Dieu rien ne nous eſt plus cher, ni ne doit nous paroître plus aimable, que la ſociété. C'eſt pour nous y attacher plus efficacement que Dieu n'a voulu mettre l'homme en poſſeſſion de ſon domaine, ni le faire jouir des productions de la terre, qu'à l'aide de ſes ſemblables. Dieu ſe cache lui-même dans la diſtribution de ſes biens, & ne nous montre que la main de l'homme par laquelle il nous les diſpenſe. Rien n'eſt plus aimable que la ſociété.

La reconnoiſſance remonte ſans doute juſqu'à Dieu, & il ſe découvre à la vraie piété. Mais les cœurs inattentifs & indifférens ne peuvent du moins méconnoître la ſociété qui les fait vivre, ni lui refuſer quelque compenſation. Nul n'eſt forcé d'entrer dans la ſociété des juſtes : mais la Providence amène tous les hommes,

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

& les oblige par une eſpéce de néceſſité à être membres d'une République des appuis de laquelle ils ne peuvent ſe paſſer. L'éducation, l'habit, la nouriture, la police, le dépôt même des vérités ſalutaires, tout nous vient par le miniſtère des hommes. Dieu veut que nous enviſagions en eux autant de bienfaiteurs qu'ils ſont de travailleurs; afin que comme nous ne pouvons en aucun tems nous paſſer d'eux, par un juſte retour, notre travail & notre reconnoiſſance égalent auſſi la durée de nos jours.

Le voyageur Robinſon Cruſoe, dont la ſolitude forcée eſt dans le vraiſemblable, ſi elle n'eſt dans le vrai; ne ſe croyoit malheureux dans ſon iſle, que parce qu'il ne pouvoit plus trouver ſon ſemblable pour en être aidé, & pour l'aider à ſon tour. Mais en ſe ſauvant de deſſus les débris de ſon vaiſſeau, il avoit eu ſoin de conſerver ſon fuſil, ſa poudre, ſon plomb, des haches, une ſie, & d'autres inſtrumens de ſervice. Dans la néceſſité de perdre l'uſage de la ſociété, il en retint les meilleures inventions : il en imitoit les pratiques, & c'eſt cette précaution qui le ſauva. Toute ſon hiſtoire eſt un tiſſu d'exemples qui tendent à faire ſentir que l'homme ne peut ſe paſſer de ſes ſembla-

bles, & conſéquemment leur doit le réciproque. LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Mais la choſe eſt-elle ſi exactement vraie ? voyons ce que deviendroit un Philoſophe miſantrope qui dans le mécontentement que lui donne tout le genre humain, voudroit ne devoir plus rien à perſonne & tenir tout de ſa propre intelligence, dont il a une très-haute idée. Les philoſophes ont dit tant de fois que le Sage ſe ſuffit à lui-même, qu'apparemment il en eſt quelque choſe. C'eſt une affaire à ſuivre, & une épreuve à faire.

Pour ſe délivrer une bonne fois d'une ſociété d'ignorans & d'importuns, voilà mon homme qui débute par leur remettre avec dépit généralement tout ce qu'il tenoit d'eux, habits, arts, métiers, inſtrumens, ſciences, religion. Il a tout oublié & tout abandonné. C'eſt un Cartéſien rigide qui croit que ſa raiſon lui tiendra lieu de tout. Il ſe relégue avec elle dans une ſolitude profonde. Il va, pour ainſi dire, faire une refonte générale de toutes ſes idées, & tirer de ſa tête une ſuite de connoiſſances épurées d'où découleront conſéquemment toutes les inventions néceſſaires. Projets inutiles ! eſpérances vaines ! il faut vivre avant que de philoſopher. Je ne parle point de l'inutilité

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

des efforts qu'il fera pour trouver dans ſa raiſon l'idée de la vraie religion, qui eſt une révélation libre, & du choix de Dieu; révélation dont la trace & le fil ſe trouvent dans la ſociété, c'eſt-à-dire, dans l'Egliſe; mais dont ſa raiſon ne lui peut rien apprendre. Je me contente de remarquer que les beſoins de la vie les plus communs ſuffiront pour l'accabler.

Les animaux naiſſent pourvûs de tout ce qui leur eſt néceſſaire. L'homme en venant au monde & notre philoſophe en entrant en ſolitude, n'ont ni habits, ni proviſions. Mais le premier trouve dans la tendreſſe de ſa mere & dans le travail de tous ceux qui ſont autour de lui, les couvertures & l'aliment dont il a beſoin. Notre miſantrope nû, tantôt pourſuivi par la faim, tantôt déchiré par la grêle, & tour-à-tour rôti, puis inondé ou tranſi; ſe mèt à ſonger tout de bon, comment & avec quoi il deviendra couturier, architecte, & jardinier. Qu'il y ait par-tout attraction de corps à corps, ou que cette attraction ſoit une fable philoſophique; que le feu ſoit le principe de l'électricité ou qu'il ne le ſoit pas; que le reſſort de l'air dilaté par le retour des chaleurs ſoit ou ne ſoit pas le principe de l'aſcenſion des liqueurs dans les plantes, il faut faire

trève à toutes ces queſtions : il faut faire divorce avec la philoſophie ſpéculative. Notre miſantrope a bien d'autres recherches à faire. Je veux le voir ſuer d'agitation & ſécher de découragement de ne pouvoir dégroſſir une pierre juſqu'à lui faire imiter le tranchant de la bêche. Il y renonce, & il remarque fort à propos pour ſa conſolation, que c'eſt une lâcheté à lui de copier les rubriques de la vieille agriculture. Mais tandis qu'il médite & eſſaye de nouvelles tentatives, le tems de la recolte ſe paſſe, & ſon champ n'eſt pas encore labouré. Il n'importe. Plutôt vivre de glands, que d'imiter des hommes pervers, & que de rien devoir à la raiſon d'autrui. Il ne recevra abſolument aucun ſecours. Mais avec quels outils poura-t-il ſe conſtruire un toît tel qu'il l'a conçu ; l'équivalent d'une chaiſe, d'un lit, d'une natte, d'une barque, ou d'une ſimple terrine ? faute d'inſtrumens & de connoiſſances, deſtitué des matières que la ſociété lui fourniroit ſur le champ, il ne fera rien que de lourd & de brut. Ce qui lui aura couté le plus de tems & de tourment, ſe rompra dans ſes mains & ne lui rendra qu'un ſervice infidéle, ou le refuſera totalement. Il arrivera à la fin de ſes jours avant que d'avoir, je ne dis pas

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

remplacé la commodité d'une pendule ou d'un moulin, mais trouvé la matière d'un fil propre à ſe tordre ſans rompre, ou d'une aiguille raiſonnablement fine, ou le ſupplément de la ſerpe la plus groſſière. Son eſprit avili par de tels ſoins n'a pu s'élever à rien de grand. Il s'eſt épuiſé ſur les moindres choſes en des recherches longues & infructueuſes. C'eſt ainſi qu'il ſe prive tout enſemble des plus belles connoiſſances, & des pratiques les plus expéditives, quand il renonce au ſecours d'autrui & à l'expérience des ſiécles précédens.

Puiſqu'un entier éloignement de la ſociété nous jette dans une indigence univerſelle & vraiment meurtrière, cette ſociété nous eſt donc chère, exactement parlant, comme notre être propre. Nous ſommes les membres d'un même corps, puiſque nous nous entrecommuniquons les ſupports & la vie. Dans le corps humain l'œil, qui conduit le pié & la main, ne les mépriſe pas : le pié & la main, loin de dédaigner la conduite de l'œil, courent & agiſſent au beſoin pour ſa conſervation. De même tout tient enſemble dans la ſociété. Ceux qui ſont chargés des fonctions les plus honorables, ne peuvent ſe paſſer de ceux qui occupent les

derniers rangs. C'eſt ainſi que l'expérience concourt de nouveau avec l'Evangile, en nous preſcrivant unanimement pour régle de l'amour que nous devons à autrui, de ne lui pas faire ce que nous ne voulons pas qu'il nous ſoit fait ; & de le ſervir comme nous-mêmes, puiſque tous enſemble nous ne ſommes qu'un. * LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

* *I. Cor.* 12. 20.

Nous devons donc eſtimer & très-réellement aimer l'humble artiſan dont le travail nous épargne des peines & nous fournit quelques-uns des ſoutiens du corps. Mais de quel œil pourrons-nous voir les fainéans qui nous demandent des ſervices, & qui ne nous en rendent aucun ? Ils reſſemblent à ces louppes ou autres excreſcences monſtrueuſes qui attirent à elles la vie des membres voiſins ſans avoir elles-mêmes aucune fonction dans le corps. Si le fainéant eſt un monſtre en laideur & en injuſtice, puiſqu'il défigure la ſociété & qu'il la détruit, il ſe trouvera bien des monſtres parmi les hommes. Il y en a qui s'y préſentent avec les plus belles apparences : ils ſont ſouvent dorés, & plus brillans que le reſte des humains. Il y en a d'autres qui ne ſe couvrent que de lambeaux, & qui forment le ſpectacle le plus hideux qu'il ſoit poſſible de voir ſur la terre.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Il s'offre ici deux queſtions fort curieuſes, l'une de ſavoir lequel nuit le plus à la ſociété, ou du riche deſœuvré, ou du pauvre qui ne veut rien faire ? l'autre de ſavoir s'il eſt quelque reméde à cette double fainéantiſe.

Le tort que fait à la ſociété un riche deſœuvré.

Il y a une dévotion peu éclairée qui nous fait regarder indiſtinctement tous les pauvres comme des objets dignes de notre compaſſion : & il y a une philoſophie indiſcrette qui voudroit nous réconcilier avec l'homme le plus voluptueux, par la raiſon qu'il fait une dépenſe utile à la ſociété. Il eſt vrai que la Providence ſait tirer de grands biens de nos mépriſes, de nos cupidités, & même de nos injuſtices. C'eſt ainſi que les pauvres les plus fourbes peuvent exercer la vertu de ceux qu'ils trompent. C'eſt ainſi que les plus folles dépenſes jettent dans les mains d'autrui un argent qui circule, & qui devient la récompenſe de bien des travaux. Mais ſi les riches fainéans & voluptueux font quelques biens, c'eſt ſans deſſein, & ils font très-volontairement beaucoup plus de mal que de bien.

L'Evangile toujours d'accord avec le vrai bien de la ſociété & plus équitable que la philoſophie, blâme ſans acception de perſonne tout homme qui ne veut

pas travailler, & le condamne à ne point manger. Quand la fainéantiſe ou du pauvre ou du riche pourroit donner lieu à quelques bons effets, le même Evangile ne veut pas qu'on cherche ce bien ni en faiſant le mal, ni en le ſouffrant, moins encore en l'encourageant, quand on le peut ſupprimer. Il ne ſied qu'à une raiſon ſenſuelle, ou à une philoſophie paraſite d'applaudir au luxe, & de donner les couleurs de la vertu à la cupidité qui partage avec d'autres la jouiſſance de ſes plaiſirs. La philoſophie Chrétienne ne ſait ni varier ni compoſer. Elle veut que nous nous abſtenions de tout ce qui porte le caractère du mal. Elle ordonne qu'en faiſant le bien avec la ſimplicité de la colombe, nous ayons la pénétration & la fineſſe du ſerpent pour diſcerner le mal, & pour fuir prudemment devant le danger. Connoiſſons donc les maux & les dangers qui ſont inſéparables du luxe & de la mendicité pour en faire la comparaiſon, & pour en régler la haine ſur les maux qui en réſultent.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

D'abord le riche & le pauvre qui ne travaillent point ſont également hors de l'ordre qui condamne l'homme à un travail ſérieux & profitable. Tous deux ſont injuſtes de vouloir s'attribuer le produit

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

des ſueurs & des talens d'autrui, ſans rendre peine pour peine & induſtrie pour induſtrie. Ce ſont autant de têtes & de bras perdus pour la communauté qui les ſoutient. Cette fainéantiſe eſt une maladie affectée qui jette dans la langueur une moitié de la famille, & qui ſurcharge l'autre d'un travail accablant.

Maux que cauſe la mendicité.

Juſqu'ici l'injuſtice eſt aſſez égale de part & d'autre. Mais n'eſt-ce pas le pauvre qui fait une plus grande plaie à la ſociété ? le riche n'y demande que la joie, la paix, & le repos. Il ne répand point l'allarme autour de lui : mais le pauvre eſt un voiſin incommode, ſouvent dangereux. S'il s'unit à un autre de même eſpéce, c'eſt le commencement d'une faction, qui débute par les grimaces, & qui finit par la ſcélérateſſe. On n'ignore ni leurs tours, ni la chanſon qui en fait gloire.

Con arte ed' inganno
Se vive mezzo l'anno :
Con inganno e con arte
Se vive l'altra parte.

Par tours d'adreſſe & cris touchans
On roule ſix mois ſans détreſſe.
Par cris touchans & tours d'adreſſe
On roulera les ſix ſuivans.

Si la mendicité nous offenſe avec raiſon par le trouble & par la ſurcharge qu'elle cauſe néceſſairement au reſte de la ſo-

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

ciété; si nous voyons avec une juste indignation des hommes, volontairement inutiles, se gorger de viandes & de vin, pendant que l'artisan laborieux manque du nécessaire; cette canaille qui fourmille au milieu de nous, doit nous offenser bien d'une autre sorte par le deshonneur qu'elle nous fait. On peut dire avec vérité qu'elle nous couvre d'opprobre.

Comment en effet un homme qui a deux bras, trouve-t-il le moyen de vivre de notre travail, si ce n'est parce que nous sommes duppes de ses grimaces, ou parce que nous n'avons pas l'esprit de nous entendre, pour fournir à nos freres les moyens de vivre en s'occupant & en servant l'état? Comment se peut-il faire que nous voulions passer nos jours en paix, & que nous encouragions par nos largesses une infinité de gens à entretenir parmi nous des écoles publiques de fourberies, & de brigandage; à troubler la majesté de la prière commune par des quêtes pleines de tumulte & d'indécence; à nous poursuivre avec cris jusques dans nos demeures; & à nous allarmer dans nos voyages par la pensée de ce que peut entreprendre le besoin ou le libertinage favorisé par la solitude?

Notre liberté est sagement réglée par

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

les loix : mais la mendicité n'en connoît aucunes, ou elle les élude. Les affiches & les recherches de la police font de tems en tems diſparoître ces mendians qui inondent Paris. Mais avant leur départ, ils ſe ſont donné le mot. Ils ſe diſtribuent par pelottons dans les grandes villes du voiſinage. On les retrouve préciſément les mêmes dans les égliſes d'Orléans, de Dijon, de Troyes, de Reims, d'Amiens, & de Rouen. Quand l'orage eſt paſſé, ils gagnent Montargis, Soiſſons, Beauvais, & Pontoiſe. Tous s'en reviennent par petites troupes, & prenant les apparences de gens qui apportent la fourniture des marchés de Paris, ils ſe retrouvent enfin dans le centre chéri de leurs opérations. J'obſerve ce manège depuis vingt ans. Parmi ceux qui ont nouvellement embraſſé la profeſſion je revois toûjours les vieux pauvres de ma connoiſſance, qui enſeignent les rubriques aux nouveau-venus. Ce ſont les mêmes viſages & les mêmes rollets. Nous les prenons en amitié. Nous leur aſſignons des rentes, & nous nous plaignons quand nous ne les voyons point paroître au jour de l'échéance. Nous les avertiſſons des meſures qui ſe prennent contre eux : & l'ordre qu'une ſage Police eſſaye d'établir pour

en diminuer le nombre, ſe trouve renverſé par notre indulgence. Nous détestons la fainéantiſe, & nous la careſſons. Il eſt inconcevable qu'il puiſſe y avoir un grand nombre de mendians dans un excellent pays, & que cependant on prétende y avoir du bon ſens. LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Voilà ce qui ſe préſente d'abord à l'eſprit quand on examine les ſuites de la pauvreté déſœuvrée : elle eſt notre fleau & notre honte. On ne reprochera rien de tel à l'oiſiveté des riches. Elle ſemble ſurtout ne devoir ni nous faire rougir, puiſqu'elle n'eſt en aucune façon notre ouvrage ; ni nous cauſer la moindre inquiétude, puiſque la ſociété loin de redouter les dépenſes des riches voluptueux, en tire des avantages réels. Mais les maux qu'ils font ſont encore plus réels.

Celui qui a beaucoup de biens a beaucoup reçu de la ſociété. Diſons mieux : c'eſt à elle qu'il doit tout. C'eſt elle qui a groſſi ſes revenus ou par les opérations du commerce, ou par le maniment des affaires. Il ſemble qu'elle prenne à tâche de le gagner ou de le ménager par une foule de ſervices & de diſtinctions. Toute la ſociété eſt attentive à lui plaire. Il eſt juſte qu'il s'acquitte envers elle par un retour digne de ſon opulence : & dans

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

l'exacte vérité, ce que ſes richeſſes ont de plus flatteur pour lui, c'eſt de le mettre en état de devenir le ſupport des foibles, & le pere de ſa patrie. Il en auroit acquis le titre en procurant une eau ſaine à ſa ville natale, ou une fontaine publique à ſon quartier. Il rendroit à ſa patrie ce qu'il lui doit, en prenant ſur lui les riſques de certaines tentatives qui pourroient faciliter des établiſſemens utiles, & en épargnant à des imprudens le malheur de s'y ruiner. Il s'acquitteroit noblement ou en entreprenant le deſſéchement d'un marais peſtilenciel; ou en établiſſant des écoles gratuites; ou en fondant une proviſion de bouillons & de remédes pour tout un canton; ou plutôt encore en détachant de ſon revenu ſoit une rente, ſoit même un fonds pour être à jamais employé à faire ſubſiſter les journaliers de ſes dépendances par l'entretien des chemins, dans les tems où ces gens manquent d'ouvrage, & ſur-tout dans les années ſtériles. Une ſage économie procureroit au riche le plaiſir inexprimable de faire des libéralités bien entendues, & de rendre ſes concitoyens heureux, en empêchant juſqu'à l'ombre de la mendicité. Il éterniſeroit ſa dépenſe & ſes bienfaits ſans manquer ni aux bienſéances

actuelles de ſa condition, ni à ce qu'il doit à ſa famille. Mais le ſervice de la ſociété eſt ce qui l'inquiette le moins. Il la croit fort heureuſe de ſe trouver à côté de lui & de recueillir le prix des plaiſirs qu'il ſe donne. Son unique ambition, ſa paſſion dominante eſt de copier ce qui eſt au-deſſus de lui, & de jouir de tout ce que le beſoin des affaires ou une juſte diſtinction a pu accorder à la haute Nobleſſe, & aux grands poſtes. Il ſe croiroit deshonoré ou malheureux s'il n'avoit pas au moins deux valèts de chambre bien couverts & bien récompenſés pour prendre l'un le gouvernement de ſes habits, l'autre celui de ſes bijoux. Il ne ſe peut paſſer d'un ſecretaire qui vienne régulièrement s'aſſoupir avec lui à la pourſuite indolente d'une penſée qui ne vient pas, ou d'un tour de langage qui ne ſe laiſſe pas gouverner. Il donnera mille & douze cens livres de gages à un chef de cuiſine pour l'empoiſonner avec art. Il lui faut un chef d'office & ſon aide pour lui conſtruire en papier & en verrotéries des ſupports de deſſert propres à éblouir des enfans. Maître d'hôtel, grands laquais, double & triple équipage, autant de cochers que de voitures, palfrenier, poſtillon, baſque, ſuiſſe, & bien d'autres dont

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

je veux ignorer les noms & les fonctions, tout ce train eſt graſſement entretenu, pour lui fournir tous les jours le ſervice de quelques heures, ou ſeulement pour faire montre, & ſe préſenter à l'ordre en des momens marqués. Nous ne nous plaignons pas de la dépenſe qu'il fait, mais du tour qu'elle prend. Ses biens immenſes qui auroient pu éveiller l'induſtrie, & jetter l'abondance dans les lieux où il les recueille, vont entretenir ailleurs des hommes ſans talens, & qui ont ceſſé d'être citoyens en entrant à ſon ſervice. Il pervertit tout ce qui l'environne. Son plus grand crime n'eſt pas de s'approprier & de ſouſtraire au bien commun de la ſociété des bras & des eſprits qui auroient pu remplir des profeſſions utiles; quoiqu'il y ait une haute injuſtice, à s'arroger avec faſte les ſervices de vingt-cinq & trente perſonnes qui pourroient ſuffire à des Princes, lorſque c'étoit beaucoup pour lui d'en avoir trois ou quatre à ſon commandement. Son grand crime envers la ſociété c'eſt de les empoiſonner tous, en les occupant d'objets frivoles, & en les aſſociant à ſon oiſiveté.

Le voluptueux uniquement occupé de luxe & de plaiſirs porte la contagion dans ce domeſtique nombreux qui ne

connoît plus de régle ; dans tout ſon voiſi- LA DIVER-
nage qu'il éblouit par l'éclat de ſa dépenſe, SITÉ DES
& qu'il remplit de l'émulation la plus CONDIT.
folle ; enfin juſques dans les campagnes éloignées & parmi les enfans de ſes fermiers qu'il dégoûte de leur état.

Le fils du laboureur, & celui du journalier comparent ce qu'il leur coûte de ſoins & de ſueurs, avec la tranquillité & l'abondance dont jouiſſent ceux qui s'attachent à cet homme de plaiſir. Le ſéjour des villes & ſur-tout la maiſon des riches leur fait envie. Ils auroient pu être bons fermiers ou bons manœuvres ; devenir négocians, arpenteurs, ou manufacturiers : ils renoncent à la vie ruſtique & aux occupations ſolides, pour s'inſinuer chez un riche qui les rend auſſi fainéans & auſſi dédaigneux que lui. Tout ce qu'ils voyent, tout ce qu'ils entendent achève de les perdre. Toute la maiſon copie à petit bruit la conduite du maître. Le grand principe qui tranquilliſe le voluptueux, & ſes imitateurs, c'eſt que Dieu ne s'abbaiſſe pas juſqu'aux actions qui ſe paſſent ſur la terre : & ce que Dieu ne regarde pas, il ne s'agit que de le cacher aux hommes. Cette doctrine eſt ſimple, & elle épargne bien des diſcuſſions. D'une pareille école il doit ſortir d'étranges

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

citoyens ; & où cette école n'eſt-elle pas ouverte ? c'eſt même par-là qu'on ſe donne aujourd'hui un air de bel eſprit. On paroît ſociable en s'affranchiſſant des liens ſans leſquels il n'y a plus de ſociété durable : on devient un fort raiſonneur, en prétendant que celui qui ouvre ſa main ſur nous pour nous combler de biens, n'a point de même l'œil ouvert ſur l'uſage que nous en ferons. L'effet néceſſaire de ces belles inſtructions eſt viſiblement de ruiner la droiture naturelle des eſprits, & de pervertir l'ordre avec la conſcience.

La différence qui ſe trouve entre les effets de la mendicité & ceux du luxe ; c'eſt que la mendicité n'attire à elle que les ames les plus abruties & les eſprits les moins induſtrieux, tant elle eſt ſale & rebutante ; au lieu que le luxe enléve à la ſociété les talens qu'il rend inutiles, & les vertus qu'il anéantit par les charmes les plus ſéducteurs. Où les plaiſirs font la loi, il ne faut eſpérer ni ſentimens de l'ordre, ni affection pour le bien public.

Allons plus loin, ce luxe que les voluptueux croyent utile, au moins politiquement, eſt dans le vrai le renverſement de la ſaine politique. Ce luxe place

en tout tems sa dépense dans les mains qui ont rapport à ses plaisirs, & néglige entièrement les autres ; ce qui fait une distribution des richesses & des fruits de la terre si inégale & si mal entendue, que tout se trouve d'un côté, & presque rien, ou même absolument rien de l'autre. D'où il suit que le luxe & l'oisiveté des riches, sont les plus rudes fléaux de la société, puisqu'après avoir causé de plus grands maux que la mendicité même, en gâtant les esprits, il se trouve encore qu'ils deviennent, par l'irrégularité de leurs dépenses, la principale cause de la mendicité.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Je dis la principale, & non l'unique cause : nous contribuons tous, quoique diversement, au même mal, & nous ne saurions trop nous en instruire, si nous voulons y remédier. Ceci nous mène à la seconde question, savoir s'il est quelque remède au désordre des dépenses du mondain, & à la fainéantise des pauvres. Mais il n'appartient qu'à celui qui est le maître des cœurs de guérir l'oisiveté & les bizarreries des riches. Nous n'avons ni caractère ni mission pour régler leur conduite, & nous ne voyons de ressource humaine que dans la bonté de leur éducation. Au contraire quoique les men-

Cause & remédes de la mendicité.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

dians ſoient ſi ſtupides & ſi intraitables qu'il eſt inutile de leur propoſer des facilités & des vûes, c'eſt cependant à la ſuppreſſion de leur fainéantiſe qu'il eſt poſſible & néceſſaire de travailler, parce que c'eſt en nous qu'eſt le reméde. Cette poſſibilité ſe réduit non à doubler l'aumône, non à augmenter nos charges; mais à faire régulièrement paſſer à des travailleurs ce qui s'accordoit à des fainéans. Voyons ſi la choſe eſt faiſable. Ici ſe réunifient les ſouhaits du Chrétien & de l'homme voluptueux. Le Chrétien n'a point de paſſion plus grande que de voir tous ſes freres raſſaſiés, & toute juſtice acquittée. Le voluptueux ne déſire que de mener une vie tranquille, & exempte d'inquiétude. S'il eſt un moyen propre à les ſatisfaire l'un & l'autre, c'eſt la ſuppreſſion de la mendicité; puiſque ce qui ſeroit la reſſource des pauvres, en accompliſſant les vœux de tous les cœurs charitables, feroit auſſi la ſûreté des riches, & le repos du corps entier.

LA SUPPRESSION DE LA MENDICITÉ.

ENTRETIEN SEPTIÈME.

IL eſt impoſſible de ſupprimer la mendicité ſi l'on n'en connoît la vraie origine. Les cauſes de la mendicité ne ſont point celles qu'on a coûtume d'alléguer parmi nous. On s'en prend d'ordinaire aux impôts qui foulent le peuple, à la compagnie des Indes qui ruine le commerce, aux Compagnies Eccléſiaſtiques qui nous enlévent les plus beaux biens. Vous n'entendrez tenir autre diſcours. C'eſt-à-dire, qu'il n'y auroit plus de mendians ſi les impôts étoient diminués, la Compagnie des Indes ſupprimée, & les biens de l'Egliſe donnés à des laïques.

Cauſes de la mendicité.

J'oſe dire au contraire que dans le premier cas la mendicité ſeroit la même; que dans le ſecond cas les marchands ne vendroient pas une aune de drap de plus qu'auparavant; & que dans le troiſième

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

cas le nombre des mendians augmenteroit infailliblement. Il faudra donc remonter à d'autres causes.

1°. L'impôt n'est point la cause de la mendicité. Il afflige le particulier dont il diminue la rente : mais il donne lieu à une dépense universelle, & à des opérations qui font circuler l'argent dans tout l'État. La construction des vaisseaux, l'entretien des fortifications, les remontes de la cavalerie, les fournitures des troupes, le payement des rentes constituées, les pensions des militaires & autres officiers de toute espéce, les ouvrages ordinaires & extraordinaires qui se font pour le Roi, toutes ces distributions répandent jusqu'aux extrémités du royaume les revenus du Roi, qui deviennent ainsi les revenus de tout le corps, & la récompense des services rendus au corps.

Si l'impôt est la cause de la mendicité.

J'avoue que l'impôt peut être un surcroît de peine pour les personnes mal à leur aise; comme une secousse est un surcroît d'affoiblissement dans un corps déja malade. Mais allons à l'exacte vérité. Ce coup ou cette secousse n'est point la cause de la maladie. De même, ce n'est pas la taille qui est la source de la misère : puisque la misère est moindre où la plus forte taille est établie; & que la pauvreté

eſt exceſſive, où il n'y a preſque point d'impôts. Vous en trouvez la preuve dans Paris & dans les environs des meilleures villes, où la taille & la capitation ſont portées beaucoup plus haut que dans les Provinces plus éloignées. Cependant la condition du peuple y eſt conſidérablement meilleure, par une ſuite naturelle du débit & des reſſources : ce qui prouve déja que ſi les ventes étoient auſſi animées par-tout, la taille n'empêcheroit pas une certaine aiſance. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Mais puiſque les opérations du commerce ſont beaucoup plus languiſſantes en Province, ſuppoſons que la taille & les entrées ſont diminuées tout d'un coup de la moitié. Il ne faudroit pas une remiſe ſi forte pour donner lieu aux acclamations les plus vives, & c'eſt dans la vérité un adouciſſement déſirable pour le peuple. Mais voyons quel eſt l'objèt de cette effuſion de joie.

Si le laboureur qui étoit taxé à cent francs de taille n'en paye plus que cinquante, le propriétaire rehauſſera par proportion le bail de ſa ferme. Mais puiſque ce bail étoit auparavant plus modique en conſidération d'une plus forte taille, c'étoit donc ſur ſon Maître que retomboit toute la charge réelle de cette impoſition.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Le batteur en grange qui payoit trois ou quatre livres de taille, ſe trouvera allégé de quarante ſous. Mais une pareille remiſe donnera-t-elle au pere & à la mere de famille qu'on veut ſoulager, un pain plus abondant : & leurs enfans au lieu de toile ou de lambeaux mal aſſortis, porteront-ils un habit de bonne étoffe ? qu'en reviendra-t-il au commerce non plus qu'à eux ? ils étoient preſque nûs durant la force de l'impoſition : le marchand ne leur vendra rien de plus après une remiſe qui ſuffit à peine pour donner des ſouliers à l'un d'entre eux.

L'artiſan établi dans une ville de Province & qui y fait entrer deux piéces de vin par an, payoit pour le droit de vingtième & des quatre ſous pour livre, environ trois livres dix ſols ou quatre francs. C'eſt quarante ſous dont on le décharge. Ajoûtons ſi l'on veut, la ſuppreſſion de moitié ſur le prix du ſel. Il en conſommoit par an un quart de minot. Au lieu de douze à treize livres, il n'en payera plus que ſix. Ainſi ſur ces deux articles le Roi lui remettra la valeur de huit francs. C'eſt un juſte ſujèt de réjouiſſance dans un petit ménage. Mais ſa condition n'en devient pas plus opulente. Il n'en fera porter à ſa famille ni de plus

beau linge ni de meilleurs habits : & cette diminution tant déſirée, eſt capable au plus de faire verſer un peu plus de vin dans une ou deux fêtes paſſagères. Mais elle n'eſt pas à beaucoup près ce qui peut aider le rétabliſſement du commerce ou l'extirpation de la mendicité. Ce n'eſt donc point dans l'impôt qu'eſt le premier germe du mal, ni dans la ſuppreſſion de l'impôt qu'eſt proprement le reméde. Ainſi ceux qui attribuent la foibleſſe des habitans de la campagne, à la taille ou au prix du ſel, ne vont pas au principe de la maladie. Ils raiſonnent à la façon du petit peuple même, qui regarde les commis chargés du recouvrement des impôts, comme les auteurs de ſa miſère. L'impôt & le collecteur gênent, parce qu'on eſt malheureux : mais ce n'eſt point parce qu'il y a des impôts & des collecteurs qu'on eſt malheureux.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

La choſe a été éprouvée en un bon nombre de lieux. Les endroits où le Roi s'eſt réduit à ne demander preſque rien, ſont encore après cela les plus miſérables : & ceux au contraire dont il tire le plus, ſont de tous, les moins mal à l'aiſe. Je ne veux pas dire que la ſurhauſſe de la taille ſoit ce qui procure quelque abondance aux Normands & aux habitans de l'Iſle

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de France : mais ce ne ſera pas non plus la ſuppreſſion de la moitié ou du total de l'impôt qui donnera du pain aux pauvres du Poitou ou des Landes de Gaſcogne. La cauſe du mal commence donc à ſe faire ſentir. Elle ſubſiſte avant l'impôt. Elle en eſt indépendante, & l'impôt diminué ou même ſupprimé, elle ſubſiſtera encore la même.

C'étoit autrefois les Gantois & les Flamands des environs de Gand, qui filoient la belle laine d'Angleterre & qui en fabriquoient des étoffes. Les Anglois ouvrirent enfin les yeux ſur leurs avantages naturels. Depuis le régne du ſage Henri VII, ils façonnent leur laine par eux-mêmes, & en ſont ſi jaloux, qu'elle ne ſort plus de leur iſle qu'en contrebande. D'autres précautions poſtérieures en concentrant tous les priviléges & tous les profits dans les mains des naturels du pays, en ont éloigné pour toûjours l'étranger. Depuis le tems qu'ils font eux-mêmes le tranſport de leurs draps & de leurs autres marchandiſes dans le Nord & dans les Échelles du Levant, ils payent à l'État le triple ou le quadruple de leurs anciens impôts, & ils ne ſe plaignent pas de leur ſort. Les Hollandois étoient traités de Gueux, lorſqu'ils payoient à peine

une légère taxe à l'Eſpagne ſur le foible produit de leurs fromages & de leurs ſalaiſons. Aujourd'hui ils payent à leur République le quart de leur revenu, ou du produit de leur induſtrie, & ils n'ont point de pauvres. Le but où les déſirs du peuple doivent tendre n'eſt donc pas de ne rien donner ou d'être déchargé de l'impôt : mais plutôt d'avoir de quoi le payer ſans regrèt, & nous ſerions même très-heureux de le pouvoir commodément payer plus fort. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

2°. A ce prix, dira-t-on, nous y conſentons d'un grand cœur. Il n'y a perſonne qui n'aimât mieux donner plus, en poſſédant plus. Mais loin d'animer parmi nous l'induſtrie & l'activité du commerce, on le ruine par l'établiſſement d'une Compagnie qui fait tout, & qui nous enléve tout.

Un pareil diſcours ſurprendroit peu dans la bouche d'un garçon boutiquier qui ne connoîtroit que ſon aune & les lieux d'où il tire ſon drap ou ſes étamines. Mais on ne conçoit pas comment une infinité de gens d'eſprit peuvent tenir le même langage ſans ſe mettre ſeulement en peine de ſavoir où ſont les établiſſemens de cette Compagnie, & quelle eſt la nature de ſes opérations. La plûpart

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

des marchands dont nous ſommes les échos dans nos plaintes, ſont des détailleurs dont les connoiſſances ne s'étendent guères au-delà des manufactures & des foires du voiſinage. Si nous nous adreſſions à quelques-uns de ces habiles négocians qui connoiſſent la ſociété & les liens qui en réuniſſent les diverſes parties, nous entendrions parler d'une autre ſorte. Dans la juſte défiance où je ſuis de mes propres lumières, & pour ne me point méprendre dans le jugement que j'ai toûjours cru devoir porter de cette Compagnie, j'ai conſulté les plus célébres de nos marchands, ceux ſur-tout qui font le plus d'affaires à Cadis, à la Martinique, à Saint-Domingue, ou aux Échelles, & qui ont le moins de liaiſons avec la Compagnie. Ils m'ont avoué que les plaintes qu'on en faiſoit étoient dépourvûes de ſens. En criant comme nous faiſons contre cette Compagnie, me dit l'un d'entre eux, nous réjouiſſons nos voiſins qui nous voyent ſi peu inſtruits de nos vrais avantages, & qui ne craignent rien tant que de nous voir prendre goût au commerce étranger. Ils ſavent combien ce commerce qui a toûjours langui parmi nous ſeroit capable, par de nouveaux accroiſſemens,

d'aider & d'animer notre commerce intérieur. On peut voir dans le Dictionnaire de M. Savary ce qui en a cauſé l'affoibliſſement, & les ſouhaits perpétuels de ce judicieux citoyen pour l'affermiſſement de la Compagnie des Indes, qu'il regarde comme un des meilleurs moyens de réparer nos pertes. Elle a toûjours été chancellante juſqu'à l'adminiſtration de M. de Maurepas. Mais, quoique depuis quelques années * ſes retours ſoient devenu brillans, elle ne fait proprement que commencer. Le détailleur qui vend peu, cherche les cauſes de la langueur de ſon débit : il voit la Compagnie proſpérer à côté de lui, & il la croit enrichie des profits qu'il ne fait pas. Elle enléve tout, & il faut que le particulier ferme ſa boutique.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

* *Ecrit en* 1744.

Ce qu'on a dit de plus ſpécieux contre elle, c'eſt qu'elle fait tous ſes achats dans l'Inde, argent comptant. Elle n'y porte que peu de nos marchandiſes. Mais cette difficulté regarde également les célébres Compagnies de Hollande & d'Angleterre. La nôtre conſomme & emporte une infinité de marchandiſes & de matiéres qui nous reſteroient. Qu'importe où elle les diſtribue, pourvû que la diſtribution s'en faſſe hors de chez nous.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Après qu'elle a fait ſes échanges d'Inde en Inde, & ſes ventes au Port de l'Orient, il ſe trouve en dernière opération qu'elle rapporte en France plus d'argent qu'elle n'en a tiré : l'avantage eſt donc ſûr. Or il n'y a qu'une Compagnie puiſſante, & protégée, qui puiſſe faire avec ſuccès ce que la nôtre entreprend. Nous l'avons vû ailleurs.

3°. On commence à trouver des perſonnes qui entendent raiſon là-deſſus, & qui aiment mieux voir notre commerce extérieur fleurir dans les mains d'une Compagnie qui en répande le goût dans le centre de l'État, que de le voir dans les mains de quelques particuliers confinés au bout du Royaume, & tous les jours expoſés comme leurs prédéceſſeurs à s'entre-détruire, ou à ſuccomber à une première perte faute de ſupport & de bonne intelligence. Mais il y a, dit-on, une autre raiſon bien ſenſible & toûjours ſubſiſtante, qui empêche efficacement l'amélioration de notre commerce intérieur. C'eſt cette grande portion de bien que l'Egliſe poſſéde. Elle abſorbe le ſuc & l'embonpoint du corps. Si l'on faiſoit de ces revenus ce qu'Henri VIII. en fit en Angleterre, & ce que les Hollandois en ont fait chez eux,

notre commerce intérieur en ſeroit tout autre, & la mendicité diſparoîtroit. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Les Provinces-Unies ne doivent point leur ſplendeur à l'extinction des titres Eccléſiaſtiques. Elles furent long-tems après leur aſſociation, auſſi peu à leur aiſe qu'auparavant. Le débit de leurs ſalaiſons ſe faiſoit ſur-tout en Eſpagne & en Portugal, même dans le fort de la guerre avec l'Eſpagne. Quand la Cour de Madrid eut réſolu tout de bon de tenir tous ſes ports exactement fermés aux Hollandois, ceux-ci, qui manquoient preſque de tout chez eux, commencèrent à tenter fortune ailleurs. Depuis le commencement du dix-ſeptième ſiécle, & ſurtout après la paix de Munſter qui, en 1648, les déclara peuples libres, ils dévinrent les courtiers de l'Univers, portant généralement de tout à toutes les nations, & par-là ne manquant plus de rien. C'eſt cette induſtrie, & nullement leur ſchiſme avec l'Egliſe Catholique, qui les a enrichis.

La religion n'a influé pour rien ſur le civil en Angleterre. Ce royaume doit ſon amélioration à trois moyens principaux. L'un eſt la fabrique des laines d'Angleterre par les mains des Anglois, qui les envoyoient auparavant aux manufactures

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de Gand & de Bruges. Le ſecond eſt l'accroiſſement de la Marine & du commerce étranger, par les avantages accordés aux ſeuls Anglois ſous les régnes de Marie & d'Eliſabeth. Le troiſième eſt le fameux acte de parlement paſſé en 1660, par lequel toute marchandiſe arrivant en Angleterre eſt déclarée de contrebande & confiſcable, ſi elle n'eſt du cru du pays même d'où vient le vaiſſeau; ou, ſi étant des Échelles du Levant, elle a été chargée en deçà du détroit de Gibraltar; ou, ſi étant des Indes Orientales, elle a été priſe dans quelque port ſitué en deçà du Cap de Bonne-Eſpérance. Ce réglement, qui contient pluſieurs autres pareils articles où l'on retrouve toute la fineſſe de Cromwel qui en eſt l'Auteur, a éloigné d'Angleterre une infinité de marchands, & même des nations entières, comme la Hollandoiſe, puiſque celle-ci n'a preſque rien de ſon cru. L'effet de cet acte n'a pas été ſeulement de dégoûter les autres peuples de l'accès des ports d'Angleterre, par la crainte des avanies qui doivent naître de toutes ces précautions excluſives: ç'a été ſur-tout d'obliger les Anglois à n'avoir plus de marchandiſes que de la première main, & à s'approprier

non-ſeulement l'avantage des premiers achats, faits immédiatement ſur les lieux & ſans commiſſionaires ; mais encore les profits immenſes de tous les tranſports néceſſaires à leurs concitoyens. En portant ailleurs ce qu'ils ont de trop & rapportant eux-mêmes ce qui leur manque, ils ont pris occaſion de ſe charger par-tout de toute marchandiſe d'uſage, & d'en faire trafic auſſi bien que des leurs d'un port à l'autre : ce qui a encore doublé les profits, & augmenté à l'infini le goût qu'ils avoient déja pour la navigation. L'Angleterre profite par-tout, & preſque perſonne ne profite avec l'Angleterre. Elle doit donc ſes richeſſes non au ſchiſme qu'elle entretient avec l'Egliſe Catholique, mais à l'eſpéce de ſchiſme qu'elle ſemble faire avec les autres nations en les excluant de chez elle par la dextérité de ſes réglemens. C'eſt aux Anglois plûtôt qu'à nous, à examiner ſi les diſpoſitions de cet acte célébre ſe peuvent concilier avec l'équilibre des facilités mutuelles que le ſimple droit de la nature & le reſpect dû à la ſociété ſemblent demander par-tout ? L'Angleterre au reſte n'a touché ni aux revenus de ſes Evêques, ni à ceux des Chapitres ou des Curés. Si on diſpoſoit en France de ces

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

revenus, comme Henri VIII disposa de ceux des Monastères qu'il abandonna à un nombre de courtisans ; nos provinces, & les campagnes sur-tout, en seroient ruinées & affamées sans ressource.

La plûpart des Seigneurs François suivent la Cour, ou résident à Paris & dans les grandes villes, au lieu que les Seigneurs Anglois n'ont pas plûtôt terminé leurs séances & leurs affaires à Londres, qu'ils vont vivre sur leurs terres, où avec leurs anciens revenus ils dépensent ceux que les Monastères y consommoient autrefois. D'ailleurs les payſans d'Angleterre ont presque tous conservé une portion de terre : ce qui rend, comme en Flandres & en différens cantons d'Allemagne, les gens de campagne plus aisés & plus ardens au travail, parce que qui n'a rien demeure indifférent à tout. Enfin l'Angleterre a jugé à propos de retenir dans chaque village la partie du produit de la terre, qui étoit nécessaire aux habitans destitués de tout propre, en y levant la taxe des terres pour faire travailler les pauvres du lieu. Qu'on donne en France les meilleurs biens Ecclésiastiques aux Seigneurs qui suivent la Cour ou l'armée, c'est une nécessité que la province périsse, & qu'au lieu de mille

pauvres elle en voye paroître dix mille. C'eſt le Noble & le Bourgeois qui ont en France la propriété de preſque toutes les terres. Les payſans n'ont commencé à pouvoir poſſéder des propres que ſous le régne de S. Louis. L'uſage en devint fréquent ſous les enfans de Philippe le Bel : mais les acquiſitions des gens de campagne n'ont jamais été grandes. La portion du Bourgeois communément plus ample le va trouver à la ville. Celui du Noble va tantôt à Paris, tantôt ſur la frontière où le ſervice l'appelle. Cette double portion ſe conſomme preſque toûjours loin du lieu qui l'a produite, & ſans aucune eſpérance de retour. Au lieu qu'un Evêque perſuadé que le Paſteur doit être auſſi ſtable dans ſon diocèſe que ſa Cathédrale, parce qu'il y eſt auſſi néceſſaire; partage communément la jouiſſance de vingt ou trente mille livres de rente avec ceux qu'il appelle ſes freres & ſes enfans. Tous les Abbés réguliers réſident & conſomment leur revenu ſur les lieux. On voit des Abbés Commendataires qui font ſubſiſter par un travail non interrompu toutes les pauvres familles de leurs dépendances, & qui ſoutiennent honorablement la qualité de Pere * que l'Egliſe leur a conſervée. Nos Rois ont

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

* *Abba*, pere

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

toûjours honoré de leurs éloges les bénéficiers qui réſident. Un chapitre, un riche monaſtère, une communauté de religieux hoſpitaliers, ou même mendians, conſomment dans le pays ce qu'ils reçoivent de la terre ou des mains des Fidéles. Ils entretiennent le cirier, le brodeur, l'architecte, le fondeur, & bien d'autres artiſtes, dont le Public jouit, mais que ces établiſſemens ſeuls ont pu enhardir & former. Ceux qui poſſédent ce revenu, l'objèt de tant de convoitiſes, ne ſont point les enfans des Turcs : ils ne font point bande à part : leurs familles & leurs concitoyens en jouiſſent avec eux. La politique ſe mèt peu en peine ſi leur habit eſt blanc ou noir : & ſans alléguer ici en leur faveur ni la néceſſité du miniſtère qu'ils exercent, ni les ſervices d'un Seminaire, d'un Collége, d'un Hôpital, & de toute retraite bien réglée, on ne peut diſconvenir que dans la conſtitution de notre état, le revenu Eccléſiaſtique ne ſoit le plus ſûr moyen d'arrêter dans chaque canton une portion des fruits de la terre, & de la répandre dans toutes ſortes de mains. La ſatyre ne veut voir aucuns de ces biens qui ſont cependant très-communs, & ne s'occupe que de la conduite de quelques

particuliers peu fidéles aux loix de la réſidence.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Je ſens qu'on inſiſtera. Si les Fidéles au lieu d'offrandes arbitraires & d'aumônes manuelles ont aſſigné au Miniſtre néceſſaire une aumône ſtable, qui ſe prend ſur leurs plus beaux fonds, ç'a été dans l'eſpérance que tout ce qui excederoit le beſoin du Paſteur retomberoit dans le ſein des pauvres. Ainſi cette magnifique libéralité ſe nomme, & eſt dans l'exacte vérité, le patrimoine des pauvres. Pourquoi donc y en a-t-il encore à notre charge? Ceci nous mène au dénoûment.

La mendicité forcée, à laquelle on prend goût peu-à-peu, & qui amène enſuite la mendicité volontaire, ne peut provenir en France & dans toute autre bon pays que de l'une de ces trois cauſes; ou de ce que la terre n'y produit pas de quoi nourir tous ſes habitans; ou de ce que l'habitant n'a pas l'induſtrie de mettre en valeur la terre qu'il habite; ou enfin de ce que malgré la fertilité du pays & l'induſtrie de l'habitant, il ſe fait une diſtribution des fruits de la terre qui mèt trop d'un côté & laiſſe trop peu de l'autre; enſorte que pluſieurs habitans manquent du premier néceſſaire.

Ceux qui dépenſent le plus ſont cauſe de la mendicité, non par leur dépenſe, mais par la maniére dont ils la placent.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Cette recherche, en éclairciſſant le point qui nous occupe, nous peut inſtruire en même tems d'une des plus belles opérations de la ſociété, & du plus puiſſant mobile qui la faſſe agir; je veux dire, de la diſtribution des fruits de la terre.

1°. Prenons la France pour exemple, afin que ſi un État très-riche a ſes pauvres, on ſente à plus forte raiſon ce qui en augmente le nombre en Italie, où le commerce eſt moins animé; & en Eſpagne où il y a moins d'induſtrie & de fertilité. Nous n'avons pas à prouver que la France peut ſuffire par elle même à ſes habitans. Les Étrangers en enlévent tous les ans des proviſions immenſes de vins, d'eaux de vie, d'huiles, de ſel, de chanvre, de cordes, de toiles, d'étoffes, de fer, de pierres, d'ardoiſes, de papier, & de toutes ſortes de meubles. D'habiles calculateurs ont trouvé que le produit du blé d'une année à l'autre étoit ſuffiſant en France, pour la fourniture d'un an & demi au moins, & que ſans conſtruction d'édifices publics, en laiſſant le blé dans les mains des marchands & des propriétaires qui ſavent toûjours le conſerver; enfin ſans prendre d'autres précaution que celle d'en empêcher le tranſport à l'Étranger quatre ans de ſuite,

nous nous trouverions alors avec une double proviſion, & les années ſuivantes avec un ſuperflu, qu'on pourroit vendre ou retenir ſelon la foibleſſe ou la bonté des recoltes. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

2°. Nous n'avons pas non plus à nous mettre en peine de démontrer que le peuple François n'eſt pas deſtitué d'induſtrie. Il ſiéroit mal à un François de faire l'éloge de ſa nation. Mais c'eſt un fait connu que la culture des terres, le commerce, & les arts ne ſont point négligés parmi nous.

3°. Si malgré la fécondité de la terre & l'activité de la nation, il s'y trouve tant de gens qui manquent de courage & qui cherchent leur ſalut dans la mendicité, ce ne peut être que l'effet d'un partage par trop inégal.

Jugeons de la diſtribution du produit de toutes les terres de France par la diſtribution qui ſe fait néceſſairement du produit d'une Ferme, priſe en tel pays qu'on voudra; & pour ſimplifier le tout, raiſonnons comme ſi le produit de la Ferme étoit en blé. Suppoſons-la, par exemple, dans le pays de Caux, qui ne donne autre choſe. Il nous eſt égal ici que les mille francs qu'elle rapporte par bail au propriétaire, proviennent en entier

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de la ſeule recolte du blé ; ou qu'au lieu de blé la Ferme ait ſa reſſource principale dans le produit d'une belle oſeraye, ou d'une pêcherie abondante, ou d'une ardoiſière, ou d'un autre bien. Le blé ſignifiera ici en abrégé tous les revenus imaginables, puiſque tous ſe peuvent apprécier en raiſon de la valeur du blé contre lequel on en fait néceſſairement l'échange. Il eſt vrai qu'il y a certains biens dont l'exploitation coûte beaucoup moins que celle du blé : mais en ce cas la portion que le propriétaire laiſſe au fermier eſt beaucoup plus petite. Si donc nous trouvons que quand la part du fermier eſt toute en blé, elle ne ſuffit pas pour faire vivre ceux qui aident ſon travail, à plus forte raiſon la campagne ſe trouvera-t-elle dans l'indigence ſi le fermier n'a rien à partager avec elle, & n'y occupe que peu de perſonnes. Il n'eſt queſtion que de ſavoir quelles perſonnes auront part à ce produit de la ferme, & quelles perſonnes en ſeront néceſſairement privées. Ce qui doit arriver à une ferme par un effet de notre façon de vivre, arrivera à toute autre ferme, & ſera applicable à la France entière.

L'État renferme ſix ſortes de perſonnes. 1°. Le Roi, ſes officiers & ſon armée,

ou tous ceux qu'il employe, ſoit pour nous gouverner, ſoit pour nous défendre; 2°. le Clergé; 3°. les propriétaires des terres; 4°. les laboureurs & tous ceux qui recueillent ce que la terre donne; 5°. les marchands, commiſſionaires, & voituriers qui font les tranſports & les échanges; 6°. les artiſans & les domeſtiques qui facilitent l'exploitation ou la jouiſſance des fruits de la terre. Toutes ces perſonnes ſont néceſſaires au bon état de la ferme, & en la maintenant acquièrent un droit ſur le produit. Elle eſt à couvert de toute inſulte ſous la protection du Roi & de ſes miniſtres : car il ſeroit impoſſible d'en conſerver ni l'uſufruit, ni la propriété, s'il n'y avoit un gouvernement. Le paſteur annonce dans cette demeure la nouvelle du ſalut & y porte l'eſprit de paix. Il y introduit la vraie joie, l'ordre, les bonnes mœurs, & des inclinations ſociables, en y introduiſant la charité, les ſupports, & l'attente des vrais biens. Le laboureur, le manœuvre, l'artiſan, & le marchand la font valoir par une ſuite d'opérations & de ſervices également néceſſaires. Le propriétaire, après avoir mis une portion des fruits en réſerve pour ſa ſubſiſtance propre, en abandonne la moitié ou les

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

deux tiers pour l'entretien de toutes les perſonnes que nous venons de nommer, & pour reconnoître les différens ſecours qui aſſurent ſon état.

Régles des Baux.

Par une eſtimation uniforme & fondée ſur l'expérience la plus conſtante, le propriétaire ſe contente de partager par moitié les frais & les fruits de la culture avec ſon fermier : ou, ce qui revient au même, il ſe décharge communément de tous les frais, & ſe borne au tiers de ce que la ferme rapporte, ou peut ordinairement rapporter : c'eſt ce qu'on appelle le tiers-franc. Si la ferme produit, bon an mal-an la valeur de mille écus, il ſe contente de mille francs, & laiſſe le reſte au fermier. Si un payſan s'engage à rendre pour un bout de terre la quantité de vingt gerbes, il faut qu'il en ait pour lui environ quarante. Quand les propriétaires ont voulu avoir plus que ce tiers, il eſt preſque toûjours arrivé, ou qu'ils n'ont pas été payés, ou qu'ils ne l'ont pu être que par la ruine du prenneur.

Il ſemble cependant que la condition de celui-ci devient bien douce par cet arrangement. Les deux tiers du total demeurés dans les mains du fermier rendent ſon ſort digne d'envie. Mais il ne jouit pas de cette ſomme en entier, &

nous

nous allons voir bien du monde ſe préſenter pour partager avec lui. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

1°. D'abord le Roi, comme protecteur de l'ordre public & défenſeur du ſalut des particuliers, exige communément dix-huit deniers pour livre ſur le produit du bail, dans les pays d'une moyenne fertilité, & où le commerce eſt foible. La taille eſt plus haute & monte juſqu'à trois ſous pour livre dans les pays où la conſommation eſt grande, & l'induſtrie fort profitable. Cet excédant ne doit pas entrer ici en ligne de compte, parce qu'il eſt abondamment compenſé par la certitude des profits. Tenons-nous donc ici à la plus commune façon d'impoſer la taille proportionnellement au produit du bail, qui eſt de prendre deux ſous pour livre. La capitation & autres menues impoſitions ſont enſemble le quart ou un peu plus de la taille. Faiſons état de deux ſous ſix deniers par livre. Si donc le produit total eſt d'environ mille écus, le fermier qui en rend le tiers-franc au propriétaire, payera au Roi à raiſon du bail de mille francs la ſomme de cent vingt-cinq livres pour taille & capitation. Si au lieu de mille écus nous voulons réduire le total en petit, & que nous eſtimions le produit

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de la terre à ſoixante gerbes, le fermier en délivre vingt à ſon maître, & des quarante qui lui demeurent, il en met à part deux & demie pour s'acquitter envers le Roi.

Quand le laboureur eſt lui-même propriétaire de la terre qu'il cultive, il eſt impoſé au tiers ou même au double en ſus, à quatre ſous par livre au lieu de deux, à ſix au lieu de trois. La raiſon de cette ſurcharge vient d'abord de ce que l'homme de campagne ne paye point d'entrées; au lieu que ſi ce bien qu'il exploite paſſoit à un propriétaire établi dans une ville, la taxe ſeroit moindre, parce que celui-ci paye au Roi une plus forte capitation, & des droits d'entrée, tant ſur les poiſſons que ſur les denrées de toute eſpéce. La ſeule entrée emporte autant de louis d'or qu'il faut de piéces de vin pour la conſommation d'un Bourgeois de Paris. La ſeconde raiſon de la ſurcharge des laboureurs propriétaires des fonds, vient de ce qu'anciennement les gens de campagne étoient ſerfs & incapables de poſſéder des propres ſelon l'uſage ou le droit qui fut introduit dans les Gaules par les Romains; droit continué ſans changement à cet égard ſous les Rois de nos deux premières races;

& bien avant ſous ceux de la troiſième. Le payſan avec ſa famille pour l'ordinaire faiſoit partie du fonds. Il ne pouvoit ni lui ni les ſiens changer de domicile, & tenoit, pour ainſi dire, à la terre *, comme l'arbre qui y eſt planté. Sous les régnes de S. Louis & des trois enfans de Philippe le Bel, on commença à permettre à l'homme de campagne de ſe rachetter de la ſervitude. Il lui fut accordé de pouvoir changer de demeure, & d'acquérir des fonds comme le Noble & le Bourgeois. Mais ce fut à condition de porter une part des impoſitions plus forte que les habitans des villes; de s'obliger comme auparavant à tant de jours de corvée envers le ſeigneur immédiat, & à tant envers le ſeigneur ſuzerain; enfin à ſe ſoumettre à divers droits plus ou moins onéreux, tels que les Seigneurs des lieux crurent les pouvoir exiger à différens titres.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

* *Additus glebæ.*

Les droits du Roi ne ſe bornent pas à la taille & à la capitation. Le ſel eſt un troiſième article qu'on croit preſque équivalent à la moitié des deux précédens. Un laboureur qui rend par bail mille francs de ſa ferme, n'a pas moins de huit ou neuf perſonnes, ſoit enfans ſoit domeſtiques à nourir, & conſomme

Le ſel.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

ou peut conſommer, un minot de ſel de 50 livres ; ſavoir les deux tiers pour le pot & la ſalière, l'autre tiers en ſalaiſons. S'il en conſomme plus de cette dernière ſorte, c'eſt une induſtrie qui peut ſupporter l'excédant par le profit. Cinquante livres font un ſoixantième des mille écus. Ce ſeroit une gerbe ſur ſoixante. Mais c'eſt aſſez de compter ici la moitié ou à peu près de cette impoſition, parce qu'elle procure au laboureur une marchandiſe qui aide ſa nouriture & ſon commerce. Aux deux gerbes & demie, pour taille & capitation, ajoûtons-en une demie pour la jouiſſance du ſel, ce ſont trois gerbes à prélever ſur les quarante qui font le lot du fermier.

Les Droits Seigneuriaux.

Nous pouvons mettre à la ſuite des droits du Roi, toutes les redevances Seigneuriales qui emportent communément beaucoup moins que le ſoixantième du total. Dans les lieux où les droits de tirage, de champart, & autres ſont violents, par exemple juſqu'à prélever la ſept ou huitième gerbe ſur le tout, Meſſieurs les Intendans ont l'équité d'y avoir égard dans l'impoſition, & de demander moins pour le Roi. Les villages de cette eſpéce où l'on a voulu anciennement introduire une cottiſation réglée comme

ailleurs par le nombre des feux, & sans faire attention aux charges dont ils étoient précédemment tenus, sont peu-à-peu demeuré déserts. Nous devrions nous contenter ici d'un demi soixantième pour le droit Seigneurial. Mais c'est une précaution raisonnable de compter un soixantième ou une gerbe pleine pour satisfaire à tout évènement. Il n'y a guères d'année où il ne survienne dans l'étendue d'une élection ici une grêle, là une mortalité dans le bétail, ailleurs des dégats causés par la nielle. Ces accidens & bien d'autres sont adoucis par la décharge qui s'accorde alors aux Paroisses les plus maltraitées. Mais le rejèt s'en fait sur les autres pour former la somme à laquelle la totalité de l'élection ou de la province est imposée : ce qui tient la taille un peu plus haute qu'elle ne devroit être, & donne souvent lieu de publier, quoique faussement, que la taille est augmentée. Ce surplus local joint aux droits imposés sur les boissons de détail, qui sont les seules que les gens de campagne se donnent, exige que nous mettions ici un soixantième plein. Ce sont donc quatre gerbes à retrancher des quarante, qui faisoient la part du laboureur.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

2°. Une autre portion qu'il faut encore en retirer, eſt ce qui ſe prend ſur le produit entier de la ferme pour être délivré au Clergé : c'eſt ce qu'on appelle Dixme Eccléſiaſtique. La dixme en Provence & en quelques autres lieux ſe prend à la dix-huitième gerbe du total, ou même au-deſſus ; mais ailleurs communément à la dixième, ou onzième. En d'autres lieux à la treizième. Prenons ici un compte moyen entre le plus & le moins de ce qui eſt à peu près univerſel : parce qu'on adoucit la taille dans les lieux où la Dixme Eccléſiaſtique eſt plus forte : ce qui ramène les choſes à une certaine égalité. Suppoſons donc cette dixme généralement à la douzième gerbe. Dans les ſoixante, à quoi nous faiſons monter le produit total de notre terre, il y a cinq fois douze. Ce ſont cinq gerbes ſur ſoixante. Ainſi ſur les quarante qui ſont abandonnées au fermier pour en aſſurer vingt à ſon maître, il faut qu'il s'attende à un retranchement de quatre gerbes pour les droits Royaux & Seigneuriaux, puis à un autre de cinq gerbes pour la Dixme Eccléſiaſtique. Il ne lui en reſtera que trente-une.

La Dixme Eccléſiaſtique.

Ce compte eſt juſte dans notre ſuppoſition ſelon laquelle tout le produit de la

ferme eſt converti en blé. Mais dans la vérité il y a quelques fonds utiles ou qui font revenu, & qui ſemblent ne rien payer à l'Egliſe : tels ſont les prés, & l'induſtrie. Mais elle en décime indirectement le produit, puiſqu'elle reçoit la dixme des petits du bétail dont la multiplication fait la principale induſtrie des gens de campagne, & que la prairie eſt le principal ſoutien de cette induſtrie. S'il y a quelques profits ſur leſquels la Dixme Eccléſiaſtique n'a point de priſe, l'Egliſe en eſt amplement dédommagée par les offrandes volontaires que les fidéles ajoûtent au magnifique préſent que nous venons de voir.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

On a remarqué que, ſi on excepte les pays dans leſquels l'exemption du ſel de gabelle, ou un grand débit de toutes les productions, donnent lieu à l'impoſition d'une plus forte taille, comme auſſi les Paroiſſes qui ont peu de terres labourables, mais beaucoup de prés ou d'herbages ; alors le produit de la Dixme Eccléſiaſtique excédoit communément le produit de la taille, tantôt d'un ſixième, tantôt d'un cinquième, ou d'un quart, & même plus. On en trouve la preuve dans les opérations faites par M. de Vauban ſur un nombre de Paroiſſes même de

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Normandie où les reſſources de l'induſtrie ſont grandes. On en trouve la preuve encore plus ſenſible dans les pays à blé, comme le pays de Caux, où l'on a conſervé toute la dixme au Curé, & où après la mort du Bénéficier, on mèt en réſerve le produit de la dixme d'un an pour faire le revenu de l'Evêque. Ce produit qu'on nomme *le déport*, eſt plus fort que celui de la taille. Aſſez ſouvent dans ces villages la Dixme Eccléſiaſtique comparée à la taille eſt comme cinq à trois, & au contraire dans les lieux où l'on jouit du ſel blanc, dans ceux où il y a des bois ou d'autres biens qui ne donnent rien à l'Egliſe, ce qui eſt rare; enfin dans ceux où il y a beaucoup de commerce ou d'induſtrie, la taille ſera comme cinq, & la Dixme Eccléſiaſtique comme trois. Ainſi là & ailleurs ces deux droits emportent toûjours au moins huit gerbes ſur les quarante du fermier.

La part du Roi & celle de l'Egliſe quoiqu'à peu près égales en apparence ſont fort inégales en effèt. Celle de l'Egliſe ſe léve ſans conteſtation & ſans partage. Un homme ſe préſente ſur le champ où la moiſſon a été ſiée & miſe par monceaux de onze, de douze, ou de treize bottes. Avec ſon bâton armé d'une pointe

de fer, il pique celle qui eſt pour le Bénéficier décimateur, & tout eſt fait. Au lieu que le Roi pour le recouvrement de ſa part eſt obligé d'employer & d'entretenir à grands frais, des Intendans, des Receveurs, des Élûs, des légions de Sergens & de Gardes, ce qui rend la portion de l'Egliſe plus entière & plus forte. Nous faiſons notre préſent à l'Egliſe ſans regrèt & ſans plainte. Celui que nous faiſons au Roi devroit également ſe faire ſans murmures. Il eſt en bien des lieux moindre que l'autre, & n'eſt pas moins néceſſaire. Les Eccléſiaſtiques avec la dixme jouiſſent encore d'une multitude de beaux fonds & de l'offrande volontaire. Mais ils s'acquittent par le don qu'on nomme Gratuit, de ce qu'ils doivent à l'État comme citoyens. Notre objèt actuel n'eſt pas d'entrer dans l'exacte préciſion à laquelle cette comparaiſon du revenu royal, & du revenu eccléſiaſtique pourroit être portée. Quelque intéreſſante qu'elle puiſſe être, il s'agit ici de connoître ce qui eſt infailliblement retranché de la part demeurée dans les mains du laboureur, ou ce qui peut devenir pour lui une cauſe d'apauvriſſement. S'il mèt donc à part quatre gerbes pour le Roi, quatre pour

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

l'Egliſe, & une autre tant pour l'article du ſel que pour les droits du Seigneur, jouira-t-il alors des 31 qui lui reſtent?

Il eſt juſte d'évaluer la petite dépenſe annuelle que le fermier fait pour ſon Paſteur particulier, en offrandes, en honoraires autoriſés & même exigibles. Joignons-y les fréquentes diſtributions qu'il fait de blé, de vin, de chennevi, de navette, de chanvre, de lin, de pois, & autres fruits ou légumes, de laine, de fil, de bois, & de toute autre proviſion aux quêteurs des ordres religieux Mandians, aux familles ruinées par le feu, & aux pauvres du lieu. J'ai la preuve en main que le plus petit fermier ſe prive par année de quatre piſtoles & plus pour ces ſortes d'œuvres. Quand la grange eſt pleine, ſes portes & ſes mains ſont toûjours ouvertes. On ne peut s'empêcher de convenir que le payſan n'a de dur que les manières, & qu'il a réellement le cœur plus compatiſſant que nous.

Nous reſſerrerons cependant à trois piſtoles les diſtributions qu'il réitère preſque tous les jours d'un bout de l'année à l'autre. Si nous ſuppoſons la totalité de ſa recolte convertie en argent ſur le pié de trois cent piſtoles, les trois qu'il employe en menues libéralités envers

l'Egliſe, ſont environ le centième de ſa recolte. Mais nous mettons ici trop peu, parce que le fermier eſt inévitablement chargé envers l'Egliſe de pluſieurs autres frais qui doivent entrer en ligne de compte. Il eſt tenu d'entrer pour ſa part dans les frais qui ſurviennent pour les réparations du cimétière & du preſbytère, pour la fonte des cloches, pour la fabrique & entretien des bâtimens de l'Egliſe depuis le bas de la nef juſqu'au cancel. Ces dépenſes quelquefois très-fortes, étant répandues ſur une longue ſuite d'années, & ajoûtées aux libéralités que fait notre fermier, ſoit aux pauvres du lieu, ſoit aux quêteurs de dehors; on trouvera que tous ces articles ſont foiblement exprimés par un ſoixantième. S'il donne davantage, les cauſes de la modicité de ſa fortune, qui ſont ici ce que nous recherchons, n'en ſeront que plus évidentes. Cette ſoixantième gerbe jointe aux neuf précédentes, il ne lui en reſte plus que trente.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

3°. Pour faire ſier & battre ſon blé il eſt dans l'uſage d'en abandonner une portion à ceux qui lui rendent ces ſervices. Il y a ici quelque variété dans le payement d'une Province à l'autre. Mais ce déchèt eſt au moins d'un trentième,

Frais d'exploitation.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

ou de deux ſoixantièmes ſur le tout : ce qui réduit les trente gerbes à vingt-huit. Je n'évalue pas ici ce qu'il donne pour moudre ſon blé, parce que c'eſt une dépenſe qui tombe non ſur l'exploitation de ſa terre, mais ſur ſa conſommation perſonnelle.

Voilà donc déja la moitié & plus de tout le produit de ſa ferme emportée avant que le preneur ſe puiſſe approprier la moindre portion des fruits pour ſa ſubſiſtance, & celle de ſa nombreuſe famille. Il nous faiſoit envie il n'y a qu'un inſtant, & nous commençons à nous allarmer pour lui. Mais il faut faire bien d'autres retranchemens avant qu'il jouiſſe de la récompenſe de ſon travail.

Frais de ſemence.

4°. Un ſeptier de blé du poids de 125 livres, ou moitié à peu près du ſeptier de Paris, jetté dans un arpent, rapporte quelquefois douze & quatorze ſeptiers de ſix boiſſeaux, ſouvent huit & neuf ſeulement, ou même au-deſſous. On ſeroit heureux ſi le rapport étoit toûjours dans la proportion de dix pour un. Suppoſons ce rapport conſtant, en compenſant les recoltes foibles par les bonnes. Pour aſſurer à l'année prochaine un revenu de dix ſeptier pour un, il faut renoncer à l'uſage d'un ſeptier de la recolte de l'année

courante. Ainſi pour avoir ſoixante gerbes l'été prochain il faut faire cette année le ſacrifice de ſix gerbes, leſquelles miſes en réſerve pour les ſemailles prochaines ſont encore à retrancher de vingt-huit : ce ſont vingt-deux en tout dont le fermier pourra diſpoſer ſi l'année eſt d'un rapport ordinaire & qu'il n'y ait déchèt ni au produit ni à la vente. Soixante étant à vingt-deux, comme trois mille à onze cens, il ne lui reſte ſur les mille écus, total du produit, que onze cent livres, ſur quoi il faut qu'il trouve ſon entretien, celui de ſa famille, les loyers, & les nourritures d'une ſervante, d'un valet, & d'un berger ; l'achapt & l'entretien de huit ou dix chevaux, le payement des harnois, & de tous les ſervices du bourellier, du taillandier, du maréchal, du charron, du foſſoyeur, du..... Y penſez-vous ? me va-t-on dire : il faut que votre fermier périſſe. Quand il ne mettroit que deux cens livres en loyers de domeſtiques, & trois cens livres pour leur nouriture, ce qui eſt abſolument inſuffiſant pour trois ou quatre grands corps qui travaillent ſans ceſſe & diſſipent beaucoup ; les frais des voitures & des attellages emporteront le reſte : c'eſt pour autrui que votre laboureur a travaillé.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Revenons donc ſur nos pas, & faiſons dans ſa dépenſe tous les retranchemens poſſibles. Il ſuccomberoit dans une petite ferme s'il n'exécutoit la plûpart de ſes ouvrages par lui-même. Il laiſſera donc à des fermiers plus aiſés que lui la commodité d'un nombreux domeſtique. Il mettra ſon troupeau ſous la conduite des bergers du lieu. Son fils l'aidera dans ſes labours dès qu'il pourra remplacer le travail du mercenaire. La mere de famille ſe chargera conjointement avec ſa fille de tout ce qui a rapport à la laitterie, à la façon des chanvres, aux leſſives & aux train du ménage. Ce renoncement aux ſecours étrangers commence à faire une épargne au laboureur. Il évite la boutique du marchand comme un écueil, & ne ſe défait de ſon habit que quand il montre la corde. Point de renouvellement ni dans les meubles, ni dans les harnois, qu'au refus de ſervice. Mais, malgré l'économie la plus inquiéte, il s'endetteroit néceſſairement, ce qui ſignifie à peu près s'abîmer, & la condition du manouvrier qui a des bras & quelque bétail, ſeroit plus douce que celle du fermier, ſi celui-ci ne ſe ſauvoit par le commerce du blé, par celui des laines, & par les différents produits de la baſſe

cour. Telles ſont les reſſources du laboureur, & il les doit à ſa ferme. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Mais cette économie qui eſt ſi louable, puiſque c'eſt ce qui le ſauve, devient une occaſion de miſère pour d'autres. Si le fermier fait ſon ouvrage par lui-même, ſa maiſon n'eſt plus le refuge du mercenaire. S'il eſt ſi timide dans ſa dépenſe, le marchand qui ne lui vend rien, & l'artiſan qu'il mèt peu en œuvre, s'en reſſentiront infailliblement. La miſère de l'artiſan & du manœuvre devient la ruine du marchand voiſin, faute de conſommation parmi le petit peuple. Toutes ces choſes tiennent enſemble, & le laboureur ne peut être à l'étroit que tout le monde ne s'y trouve, la campagne & les villes. Tout ce que nous venons d'établir de charges inévitables ſur la portion du fermier, eſt quelquefois beaucoup plus fort dans les lieux où la taille eſt arbitraire.

On voit par là combien le propriétaire, s'il entend ſes propres intérêts, doit être réſervé à augmenter le bail de ſa ferme, & à écouter des propoſitions d'enchère. Il y voit en même tems combien il eſt de la juſtice & du bien commun de ne s'oppoſer nulle part à l'introduction de la taille proportionnelle. C'eſt vraiment aider

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

l'État que d'aider le laboureur, puiſque c'eſt ſa dépenſe qui décide en premier lieu du ſort de l'artiſan & par contre-coup du commerçant. Le deſſéchement des petits ruiſſeaux eſt ſuivi de l'affoibliſſement du fleuve entier. Si la multitude tire peu du laboureur, les premières ſources du commerce intérieur ſe trouvent taries.

Quoique le laboureur communément ne ſoit pas riche, cependant il vit, & aide les autres à vivre. Il feroit plus de dépenſe & acheveroit de rendre la condition des artiſans ſupportable, s'il avoit plus de part à la propriété des fonds. Il ſuit de-là que c'eſt ſur d'autres que tombe l'obligation du ſupplément. Le Roi y contribue par la diſperſion univerſelle de ſon revenu. Le Clergé y contribue par la dépenſe qu'il fait du ſien ſur les lieux. Si les dépenſes du Roi, du Clergé, & du laboureur ne ſont pas ſuffiſantes pour mettre à l'aiſe le petit peuple de la campagne, & pour animer par-tout le commerce, par les menues dépenſes des gens de travail, la ſouſtraction de ce qui leur manque, ne peut donc venir que du côté des propriétaires. C'eſt là qu'il nous reſte à chercher la cauſe eſſentielle du mal, & conſéquemment le reméde. Il eſt là, ou il n'eſt nulle part.

Nous tous qui recevons une riche part des fruits de la terre, ou à titre de propriété, ou à titre de bénéfice, ou comme la récompense des soins que nous donnons aux affaires d'autrui; nous n'avons peut-être jamais fait attention aux engagemens indispensables que nous avons contractés en acquérant ou en conservant ces titres. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre y ont été mis pour vivre. Telle est l'intention du Créateur qui les y a fait naître : & puisque c'est pour eux tous qu'il multiplie d'année en année les fruits de la terre, il n'y en a aucun parmi eux qui n'ait droit à une portion de ces fruits. Leur refuser la part que Dieu leur destine, c'est aller contre son intention, & faire une injustice; j'ai presque dit, commettre un homicide.

La Providence, à la vérité, a voulu les assujettir à la différence des conditions, & rendre difficile à la plûpart d'entre eux l'acquisition de leur nécessaire. Tous étant portés au mal, tous sont réprimés & punis par la pénalité des travaux, ou évertués par le nombre des besoins, ou enfin exercés à la pratique de toute vertu par l'inégalité même de l'abondance, par la dépendance & la subordination, par

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

la diverſité des caractères & des évènemens. Mais l'intention évidente de l'Auteur de tous ces biens & de l'ordre ſelon lequel il les diſtribue eſt, que tous les habitans de la terre puiſſent vivre en s'entr'aidant : tel eſt le but de l'établiſſement des ſociétés. C'eſt à quoi toutes les loix humaines ont taché de pourvoir : & c'eſt ce que l'Evangile ne ceſſe de nous inculquer. D'où il ſuit que ceux qui ont en leur poſſeſſion les fruits de la terre, deviennent ſelon la répartition qu'ils en font aux autres, ou leurs nouriciers ou leurs meurtriers. En effet les autres ne peuvent vivre que par eux. Quelle que ſoit l'extrême inégalité que Dieu a miſe entre les hommes pour les contraindre au travail par une ſuite du beſoin & de la dépendance ; il doit cependant y avoir une eſpéce d'égalité, ou plûtôt de proportion dans la diſtribution des fruits de la terre, puiſque Dieu veut que ceux à qui il donne la vie, ayent auſſi la nouriture, & qu'il ſoit plus diſtribué de pain, d'habits, & de ſecours, où il y a un plus grand nombre d'hommes à ſecourir.

Mais il y a beaucoup plus d'hommes diſperſés dans les campagnes qu'il n'y en a de rapprochés dans les villes ; & le nombre des pauvres ne peut guères

manquer de croître comme celui des habitans. Ainſi les pauvres de la campagne doivent être le premier objèt de la ſollicitude, & des ſecours de ceux qui ſe ſont engagés à faire ſubſiſter les autres, c'eſt-à-dire, de ceux qui reçoivent la plus belle portion des fruits de la terre, ou les plus beaux préſens de la ſociété. Tels ſont les propriétaires, les commerçans, & tous ceux qui manient les affaires d'autrui. Les deux derniers états ſont ſouvent les plus lucratifs.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

J'ai entendu prêcher au village contre la comédie & contre la pluralité des bénéfices : mais je n'ai pas entendu prêcher à la ville ſur la néceſſité d'aider les pauvres de la campagne. Nous n'étendons guères nos connoiſſances & nos obligations au-delà des murs de la ville qui nous a donné le jour. Ce que nous connoiſſons des habitations plus éloignées ſe réduit à notre fermier & à ſa famille. Encore ne ſe montre-t-il lui & les ſiens que pour nous enrichir en s'acquittant, plûtôt que pour nous importuner par des demandes. S'il faut quelquefois lui accorder une remiſe, ou l'aider dans ſes affaires par nos recommandations, nous croyons en avoir fait aſſez pour la campagne. Nous ne faiſons point d'enquêtes ſur les peines de

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

ceux qui logent à côté de lui. Elles nous ſont étrangères. Peu s'en faut que nous ne regardions les habitans de ces campagnes comme des animaux d'une eſpéce différente de la nôtre, & jamais on ne nous a fait entendre que le ſoulagement de ces familles dût entrer pour quelque choſe dans l'ordre de nos devoirs. Il eſt bien clair cependant que nous y ſommes tenus ſelon la meſure de nos poſſeſſions. C'eſt ſur ce fonds que les pauvres du lieu ont comme les autres habitans le droit que leur donne la naiſſance. Il faut qu'ils vivent, & ils n'ont point plus de reſſource ou de droit ſur les terres des villages voiſins du leur, que ſur les terres du Mexique ou du Jappon.

Outre ce premier droit, ils en acquièrent un ſecond en arroſant notre bien de leurs ſueurs. Il n'y a là aucune exagération. Ces gens de journée que nous ne voyons qu'en paſſant, & que nous traitons avec tant d'indifférence, recueillent nos foins & nos moiſſons ſous le ciel le plus brûlant. Ils devancent le lever du ſoleil & rempliſſent les jours entiers d'un travail opiniâtre, ſoit en battant nos blés, ſoit en écurant nos foſſés, & en préſentant à toute heure leurs bras & leurs épaules au premier ſouhait de nos fermiers,

Après une longue ſuite de ſervices pénibles, ils nous demeurent inconnus. Ils n'acquièrent par-là ni amis ni protection. Souvent ils languiſſent pluſieurs jours, pluſieurs ſemaines de ſuite ſans travail & ſans proviſions. S'ils ſont ſûrs de leur état, c'eſt pour les vingt-quatre heures qui s'écoulent, & le pain qu'ils mangent perd ſa ſaveur par l'incertitude du lendemain. LA SUBSIST. DE LA MENDICITÉ.

L'éloignement où ils ſont à notre égard ne nous laiſſe qu'une idée confuſe de leurs peines, & contens d'avoir répandu quelques libéralités dans les mains des pauvres de la ville, nous regardons les beſoins des habitans de nos campagnes comme un mal auquel nous n'avons point de part, & dont la guériſon eſt au-deſſus de nos forces.

En plaçant ainſi toute notre aumône à la ville, nous tombons dans une double mépriſe; l'une, de manquer à la juſtice qui oblige les propriétaires à faire ſubſiſter les pauvres des lieux où eſt leur bien; l'autre, d'attirer à la ville un nombre de gens qui n'y devroient pas être, & dont toute l'induſtrie eſt de dévorer entre cent fainéants ce qui pourroit nourrir à la campagne trois fois autant de travailleurs. La modicité de la dépenſe

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

des laboureurs, & la pratique où nous ſommes de ne faire l'aumône que dans les villes, telles ſont les premières raiſons de la miſère des manouvriers de nos campagnes.

A ces deux cauſes, ajoûtons-en une troiſième, ſupérieure de beaucoup aux précédentes, qui eſt que ces pauvres gens ſe trouvent trop éloignés des lieux où les riches propriétaires font leurs plus fortes dépenſes. Les citoyens qui vivent du revenu de quelques fonds modiques aidés du produit d'une charge, ou de quelque induſtrie, ſe contentent communément de leur état, & paſſent leurs jours dans la ville qui les a vû naître. Ils aident quelque peu les campagnes voiſines à ſubſiſter: & il eſt réel qu'elles périroient ſans le débit des denrées que les villes en reçoivent. Mais une conſommation ſi foible ne répand dans le voiſinage que des ſecours foibles & caſuels. Tout le pays a perdu le meilleur de ſa ſubſtance, & ſe trouve preſque entièrement épuiſé par les enlevées qu'y font ces riches voluptueux qui ne connoiſſent d'autre patrie que les villes les plus abondantes en plaiſirs, & qui vont conſommer un revenu immenſe dans une capitale éloignée, ſans qu'il en reflue rien

dans les campagnes qui l'ont produit.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Je connois ſept particuliers réſidans à Paris, où ils dépenſent tous les ans un revenu de deux cens cinquante mille livres qu'ils tirent d'un pays très-médiocrement fertile, & de douze lieues de long ſur cinq à ſix de large. Six autres en tirent preſqu'autant d'un canton voiſin, de pareille étendue. Du demi million que ces treize perſonnes vont ſans néceſſité dévorer ailleurs, il n'en revient pas dix mille livres ſur les lieux en entretien de bâtimens, & en payemens d'officiers. Il s'eſt établi dans ces lieux comme ailleurs des artiſans de toute eſpéce. Mais que devient en province le maréchal & le charron ſi les chevaux & les équipages ſont à Paris ? Il eſt impoſſible que les provinces aient un air de vigueur & jouiſſent de quelque embonpoint, quand après la ſouſtraction de la taille, de la dixme Eccléſiaſtique, & des ſemences, les plus riches propriétaires en emportent encore toute la graiſſe qui y reſtoit, & y laiſſent à peine les premiers ſupports de la vie.

Nous nous garderons bien d'inférer de-là qu'une ville telle que Londres ou Paris, ſoit plus nuiſible qu'avantageuſe à la ſociété. Elle en eſt en bien des choſes

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

la reſſource & l'ornement. Elle y fait des biens infinis. Mais elle doit ſa ſplendeur à des moyens immanquables & légitimes, plûtôt qu'au caprice & au luxe des particuliers. Une ſage Police qui donne des bornes à l'étendue de la Capitale, témoigne aſſez combien elle ſent le danger d'en faire la retraite de tous les riches, qui n'y ſont fixés par aucune néceſſité.

Dans le moyen âge, la France étoit partagée en pluſieurs grands fiefs, dont les Seigneurs environnés de leur cour & de leurs arrière-fiefs, réſidoient dans les diverſes provinces, y conſommoient leur revenu, & donnoient lieu à une circulation générale, qui conſéquemment, ne pouvoit être que très-avantageuſe à tout le Royaume. Mais les guerres qui étoient autoriſées par-tout de Seigneur à Seigneur, & entre les vaſſaux des Seigneurs ennemis, furent ſuivies de déſordres ſans nombre. C'étoit une étrange forme de gouvernement que celle qui convertiſſoit toutes les villes en des places d'armes, qui faiſoit de toutes les maiſons de campagne autant de forteresſes, & qui armoit toute la ſociété. Les trois enceintes de Montaigu où Thomas de Marle retiroit le butin qu'il avoit fait ſur les plaines de Picardie & de Champagne, avoient

avoient plus l'air d'une retraite de brigands, que du palais d'un Prince protecteur de ſes ſujets. Les exactions jointes aux fréquentes expéditions militaires rendirent l'État ſi malheureux, qu'on s'eſt réjoui avec raiſon de voir tous ces grands fiefs, & les grandes Seigneuries ſubalternes réunies à la Couronne, ſoit par des ventes volontaires, ſoit par les réverſions de droit. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Par là le Roi ſe vit en état de maintenir l'ordre au-dedans, & de faire face aux invaſions du dehors. L'accroiſſement du pouvoir Royal donna lieu par une ſuite néceſſaire à l'agrandiſſement & à l'opulence de ſa ville capitale. Les Tribunaux, les graces, & les affaires de toute eſpéce y attirèrent peu-à-peu une conſommation plus grande & une magnificence utile, avec l'affluence des Régnicoles & des Étrangers. Il n'eſt point de biens qui n'en ſoient provenus. Une ville telle que Paris, eſt ce qui entretient parmi nous les correſpondances, les grandes entrepriſes, les connoiſſances, les arts, les talens, les ſciences, & l'émulation. Cette ville étant le centre du commerce & du goût, devient l'école de l'un & de l'autre. Elle forme tous les voyageurs, & profite de leur ſéjour : mais elle n'a

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

nul beſoin qu'ils deviennent ſes habitans, ni que ceux qui l'habitent la rendent opulente par la maigreur & le deſſéchement des provinces. Elle tirera toûjours un éclat ſuffiſant de la dépenſe que lui attirent la curioſité, le beſoin des particuliers, & la réſidence des familles du premier ordre. La réunion fréquente des principaux Seigneurs ſous les yeux de leur Roi, entretient l'affection & le calme. Le Roi en eſt plus grand : & l'affermiſſement de la Monarchie eſt l'affermiſſement du repos des peuples, qui eſt la fin de tout bon gouvernement.

Tous ces avantages d'une part infaillibles par la conſtitution préſente de la Monarchie Françoiſe, ſont de l'autre très-compatibles avec la réſidence des plus riches citoyens dans les différens pays où eſt le fort de leur revenu, ſoit en productions naturelles, ſoit en bénéfice, ſoit en charge ou en induſtrie. La même politique qui ſe réjouit de la richeſſe des villes capitales, s'afflige de l'entêtement & du nombre exceſſif de ceux qui y tranſportent leurs familles & leurs biens. La fourniture de ces immenſes peuplades devient quelquefois impraticable : & le luxe des voluptueux y mèt tout à un prix qui peut être accablant

pour ceux qu'une juſte néceſſité oblige à y faire quelque réſidence. La juſtice ne s'allarme pas moins que la politique de ces profuſions concentrées en un même lieu, aux dépens des provinces qui s'épuiſent viſiblement pour y ſuffire. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Mais quelque permis qu'il puiſſe être de témoigner au riche la ſurpriſe où l'on eſt de le voir s'établir à grands frais dans une ville où il eſt confondu dans la foule; pendant qu'il peut être conſidéré dans ſa province & entretenir l'abondance autour de lui; gardons-nous de porter aucune atteinte à la liberté commune, ni à la ſienne. Il peut régler comme il lui plaît ſon domicile & ſa dépenſe. La ſeule choſe que nous lui demandons, c'eſt que ſi ſa dépenſe ſe fait loin des lieux qui en produiſent la fourniture, il ait l'équité de renvoyer ſur ces lieux, dénués par-là de leur néceſſaire, un ſupplément qui adouciſſe au moins le mal.

Ce ſupplément néceſſaire peut être enſemble notre ouvrage, & celui du Gouvernement. Il n'eſt point d'efforts que le Conſeil ne faſſe depuis long-tems pour varier par-tout les productions de l'induſtrie, & pour répandre dans l'intérieur, comme ſur les côtes du Royaume, différens germes d'abondance. Le rétabliſſe-

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

ment de la marine marchande, la protection dont le Roi favoriſe les divers commerces étrangers; les manufactures de ſoye, de papier, de draps, & tant d'autres qu'il autoriſe & encourage par des priviléges, même par des lettres de Nobleſſe, & par des diſtinctions honorables; ſont les moyens qui, avec la générale diſperſion du revenu royal, tendent directement à former par-tout des citoyens laborieux. La ſeule fabrique des glaces occupe à Saint Gobain plus de quatre cens ouvriers, & répand l'aiſance dans le voiſinage où elle employe les matières, les denrées, & les ſervices des lieux circonvoiſins qui languiſſoient auparavant. Quels biens ne procurent pas les nouvelles manufactures de Sedan & d'Abbeville? combien d'autres nous mettent en état de vendre à l'étranger ce que nous tirions de lui. La ville de l'Orient, qui ne fait que de naître, a déja formé dans ſes murs & dans ſes environs, des milliers d'établiſſemens. Elle inſpire à préſent le goût du travail & l'eſpérance d'une fortune honnête à tout un canton de la Bretagne, où l'on avoit à peine le courage de recueillir ce que la terre y pouvoit donner. Le nombre même des vaiſſeaux que la guerre nous a enlevés

depuis un an, ſuffit pour montrer que nos diſcours ſur la modicité de notre commerce ne ſont pas toûjours juſtes. Mais quelque bien intentionnés, quelque puiſſans que ſoient les Rois pour animer l'émulation dans les Provinces & dans les Colonies par des conceſſions prudentes; ils ne ſont point créateurs, & ne peuvent pas mettre les fruits de la terre dans toutes les mains qui les demandent. C'eſt donc ſur nous que retombe en dernier lieu le ſoin d'y pourvoir.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Ce n'eſt pas à dire qu'il nous faille aller l'argent au poing remplir tous les beſoins des lieux où ſont nos poſſeſſions. Le même Evangile qui impoſe aux propriétaires l'obligation de faire part des fruits de la terre à ceux qui ſont dans l'indigence, défend à ceux-ci de manger qu'ils n'ayent mérité leur nouriture par un travail utile. Dieu fait à la vérité lever ſon ſoleil & tomber ſes roſées ſur des hommes pleins d'injuſtice; mais il les dompte & les rend utiles les uns aux autres même malgré eux par la néceſſité du travail. Voilà notre modéle. Pour faire part aux hommes des biens dont nous ſommes poſſeſſeurs ou adminiſtrateurs, n'exigeons pas qu'ils ſoient juſtes & gens de bien. Autrement nous laiſſerions périr

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

une bonne partie du genre humain. Mais obligeons-les, du moins autant qu'il eſt en nous, à ſe rendre utiles par des ſervices réels; juſqu'à refuſer la nouriture à celui qui refuſe le travail : autrement nous encouragerons la fainéantiſe & entretiendrons la mendicité avec ſes ſuites vraiment affreuſes. 1°. Donnons : 2°. mais que ce ſoit à des travailleurs. Du concours de ces deux régles réſulte le bon état de la ſociété : elle s'en va en ruines ſi on les ſépare. Gardons-nous ſeulement d'augmenter nos charges qui ne ſont pas petites. S'il faut, avec les pauvres des villes, que les propriétaires ſe chargent encore de faire vivre les pauvres de la campagne, on va s'effrayer de ce ſurcroît comme d'une charge accablante, ou bien on regardera ce ſupplément comme un projèt impraticable. Il ſeroit tel en effèt s'il nous falloit donner au-delà de ce que nous donnons. Mais il ne faut recourir ni à la taxe des terres, ni à aucune impoſition nouvelle. Le fonds néceſſaire pour faire travailler les pauvres de nos campagnes, & pour empêcher qu'il n'y en ait à la ville, eſt dans nos mains. Nous le trouvons dans la douceur Françoiſe, dans l'humanité de la nation, & dans cette affection à ſecourir les pauvres qui fait

la gloire de notre Egliſe. Contentons-nous de donner ce que nous donnions ci-devant. Nos aumônes ſont ſuffiſantes pour faire ſubſiſter tous nos pauvres : c'eſt ce que j'ai d'abord à montrer. Mais ces aumônes qui entretiennent la fainéantiſe, la ſupprimeroient totalement, & feroient fleurir le commerce, ſi elles étoient gouvernées, & employées à récompenſer le travail. Il ne s'agit point de nous impoſer un joug plus onéreux; mais de prendre quelques meſures de prudence pour nous aſſurer un état plus tranquille.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Selon M. le Maréchal de Vauban, l'on compte en France trente mille lieues quarrées, dont les unes peuvent nourir quatre à cinq cens habitans, les autres, mille & douze cens, & ſelon un compte moyen, ſept à huit cens. Suppoſons huit à neuf habitans réduits à la mendicité dans chaque lieue quarrée, & comptons qu'ils tirent de nous l'un portant l'autre la valeur de ſix ſous par jour. Neuf fois trente mille pauvres font deux cens ſoixante-dix mille, qui à ſix ſous, conſommeroient par jour quatre-vingt-un mille livres. Cette ſomme répétée pour l'année trois cens ſoixante-cinq fois, iroit à un produit de vingt-neuf millions cinq cens ſoixante-cinq mille livres d'aumônes annuelles.

Suffiſance de l'aumône ordinaire pour la ſuppreſſion de la mendicité.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

On me paſſera ſans peine le nombre des pauvres. Mais on aura peine à convenir du produit de l'aumône. On ſera également ſurpris de la totalité où elle monte, & du peu de bien qu'elle opère. Au lieu d'éluder cette difficulté, je vais l'augmenter.

La plupart des mendians ne s'en tiennent pas au ſimple néceſſaire, ni aux aumônes d'un même lieu. Ils paſſent du village à la ville : ils traverſent pluſieurs Paroiſſes & pluſieurs villages en un jour. D'autres croiſent la route des premiers. De cette ſorte ils ſe répétent & multiplient ſans fin les apparences du mal, & les fléaux réels de la ſociété. Non-ſeulement tous trouvent de quoi vivre : mais quand on leur offre du travail, ils en rejettent la propoſition avec colère, & vous avouent impudemment qu'ils gagnent plus à ne rien faire qu'ils ne gagneroient en nous ſervant. C'eſt un fait qu'ils vivent dans cet état une longue ſuite d'années, & qu'ils ne vivent que de ce qu'ils tirent de nous. Mais il s'en faut bien qu'ils ſe bornent à un entretien auſſi modique que nous venons de le fixer. Ces hommes qui ne font ni le profit du Roi par la moindre capitation, ni le profit des propriétaires par le loyer d'une maiſon, ni

le profit du commerçant par la moindre dépenſe en habits, ni celui de la ſociété par aucun ſervice; ces hommes qui ne ſavent plus que digérer, dévorent la ſubſtance de trois autres. J'en ai fait ſuivre pluſieurs dans les cabarèts où ils ſe retiroient. J'ai trouvé des écots de vingt-cinq & trente ſous par tête. J'en ai trouvé un de ſix francs pour deux perſonnes, & cela en province. Il eſt donc réel que ces gens tirent de nous beaucoup plus que nous ne penſons, & que la troupe des mendians ſédentaires, qui gagnent plus que nos meilleurs artiſans, ſe trouve au moins doublée par celle des coureurs. Enſorte qu'on pourroit prouver qu'au lieu de vingt-ſept & trente millions, nous en dépenſons plus de quarante à choyer des ſcélérats, dont la conduite nous rempliroit de frayeur ſi elle étoit approfondie.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Que ſi le nombre des vrais néceſſiteux eſt de plus de neuf par lieue quarrée, ſelon la penſée de bien des gens, & qu'avec les pauvres dignes de notre compaſſion il y ait une armée de bandis diſperſés par pelottons, qui, à force de ſubtilités, de grimaces, & de courſes, nous enlévent le double & le triple de ce qui pourroit leur ſuffire, n'eſt-il pas clair

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

que nous jettons annuellement dans les mains des pauvres une somme exorbitante qui ne les encourage qu'à manger ?

Gardons-nous cependant de nous aigrir contre ceux que nous voulons soulager. Essayons plûtôt d'en faire des citoyens utiles à la patrie. Il y a des pauvres de bien des sortes, savoir des malades, des estropiés, des vieillards, des pauvres-honteux, & des mendians. Il n'y a guères de villes où la charité de nos prédécesseurs n'ait établi des fonds pour recevoir les pauvres malades, & retirer ceux que la caducité ou la perte de leurs membres mèt hors d'état de travailler. La plupart de ceux-là ont des refuges, & nous sommes déchargés au moins en partie de pourvoir à l'entretien de ceux qu'on y admèt. Le nombre même des malades diminueroit de beaucoup, & il se feroit une grande épargne sur le revenu des hôpitaux, si en gouvernant l'aumône courante, on pouvoit fortifier la nouriture des véritables pauvres, & fixer l'état de bien des familles par un travail profitable.

Les pauvres honteux ne sont pas entièrement à notre charge. Ils ont de la bonne volonté : ils font des efforts, & il ne faut qu'ajoûter quelques légères

avances au produit trop foible de leur travail. Il en eſt de même de bien des pauvres de la campagne : ils ne ſont pas tous des mendians qu'il faille vêtir & nourir. Mais ce ſont des gens malaiſés ou peu induſtrieux qu'il s'agit de conduire & d'encourager par un travail ſucceſſif & ſûr, ou par le prêt d'une ſomme très-modique.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Quant à ceux qui ont perdu toute pudeur & qui oſent demander du pain plutôt que de l'ouvrage, il faut trouver le moyen de les reconduire dans le lieu de leur naiſſance & de les engager à ſe mettre aux travaux ruſtiques dans la ſaiſon, puis à quelque travail de ſupplément quand celui des labours ou des recoltes eſt fini. Tout ſe réduit enfin non à nourir des pauvres, ce qui eſt l'amorce de la fainéantiſe ; mais à empêcher par la certitude du travail qu'il n'y ait des pauvres, ce qui eſt la ſource de tout bien.

Le ſyſtème qu'on propoſe le plus ordinairement pour y parvenir eſt d'obliger chaque citoyen ſoit à la ville, ſoit à la campagne, à avoir ſur ſa porte une marque ou affiche qui d'année en année annonce le nombre des perſonnes qui compoſent ſa famille & le moyen qu'il

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

employe pour ſubſiſter ; enſuite de renfermer dans des ouyroirs communs ceux qui n'ont ni avance ni induſtrie. D'autres ſeroient d'avis d'enrégimenter tous les mendians & de les mettre en œuvre dans des travaux publics. D'autres voudroient qu'on obligeât généralement partout les particuliers à reſter dans leur lieu natal, & à n'en ſortir qu'avec permiſſion de s'établir ailleurs pour y exercer une profeſſion connue. Mais ces projèts & bien d'autres ont le double inconvénient de ruiner la liberté des particuliers, & de vouloir diriger le gouvernement. Nous n'avons droit que de nous conſeiller nous mêmes ; & ſi l'on nous permèt de dire quelquefois nos penſées, n'ouvrons jamais d'avis qui ſoient inhumains, ou qui tendent à aſſervir des hommes que Dieu, le Roi, & les Loix laiſſent libres. Cette liberté qui remplit les manufactures d'ouvriers & les familles de domeſtiques, mèt auſſi dans toutes les profeſſions les divers talens qui y ſont propres. Si nous voulons reconduire les mendians dans leur lieu natal pour y travailler à la terre, ce ne ſera point par la voie de l'autorité, puiſqu'elle n'eſt pas dans nos mains ; mais il faut que ce ſoit par un attrait puiſſant, par une

amorce infaillible, & ſur-tout par une amorce que nous ſoyons maîtres d'employer.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

L'aumône eſt l'aiman des pauvres. Si vous la placez à la ville auſſitôt ils inonderont la ville. Si vous la placez à la campagne, ils la ſuivront à la campagne. Mais ce ſont des travailleurs & non des pauvres que vous y voulez voir. Vous ſouhaitez avec raiſon que votre aumône ſoit le payement d'un travail utile : il faut donc la gouverner.

La primitive Egliſe nous a montré la vraie façon de faire l'aumône & de l'adminiſtrer. On ne la faiſoit point alors manuellement & à l'avanture. Mais elle étoit miſe en réſerve par les Fidéles pour être délivrée dans les ſolemnités entre les mains du Paſteur & des Diacres qui l'employoient à donner de l'ouvrage à ceux qui pouvoient travailler, & à nourir ceux que la vieilleſſe, la maladie, ou quelque autre accident privoit de l'uſage de leurs bras. Après que les Fidéles eurent fondé par des dixmes permanéntes le gros du revenu Eccléſiaſtique, dans le partage qui s'en fit il y en eut une portion réſervée pour les pauvres malades, vieillards, ou autres hors d'état de travailler. Telle eſt l'origine des hôpitaux qui accompagnent les Egliſes Cathédrales

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

& les grandes Abbayes. Les Seigneurs de fiefs avoient aſſigné ſur leurs fonds la part qui devoit nourir leurs vaſſaux. Ainſi les pauvres des campagnes étoient à la charge des Seigneurs, comme les domeſtiques ou plûtôt les eſclaves ſont à la charge de leur maître. Réellement les payſans étoient ſerfs. Depuis que ces vaſſaux ſont devenu libres & ſubſiſtent ou de leurs propres acquiſitions, ou de leur induſtrie, on s'eſt toûjours plaint de voir un nombre de mendians qui importunent le public & qui vivent du travail d'autrui. Le reméde qu'on cherche ne peut venir que des propriétaires; & s'ils veulent arrêter dans les campagnes un nombre d'hommes ſuffiſans pour exploiter leurs terres par la certitude d'une ſubſiſtance non interrompue, c'eſt en ceſſant de donner à l'avanture dans les villes, & en plaçant leur aumône principalement dans le lieu de leurs héritages pour ne point laiſſer de vuide dans le travail de l'année. Mais qui régira cette aumône & à quel travail ſera-t-elle employée? Les régiſſeurs nés de ces ſecours, ſont le Paſteur & les Marguilliers de chaque Paroiſſe. C'eſt un gouvernement qui ne meurt point, & qui, connoiſſant les pauvres, les beſoins de la communauté,

& les propriétaires des fonds, peut in- LA SUP-
ſtruire ceux-ci de tout, leur propoſer des PRESS. DE
ouvrages qui aillent au bien commun, LA MENDI-
recevoir leurs préſens, & acquitter leurs CITÉ.
intentions. D'une autre part, tous les propriétaires connoiſſent très-bien les lieux d'où ils tirent leurs revenus. Il ſavent donc auſſi quelle route doit prendre leur aumône, & dans quelle caiſſe elle ſera dépoſée. Il ne reſte plus que d'en montrer l'emploi.

Cette aumône que nous avons fait voir être forte de près de trente millions ou plus, cette magnifique aumône qui eſt devenu l'appas de la mendicité, parce qu'elle ſe donne ſans exiger aucun travail, doit être employée à l'œuvre la plus propre à embellir l'Egliſe & l'État, & réjouir le vrai chrétien & le vrai citoyen. Vous comprenez que je veux parler de l'entretien univerſel des grandes routes, & des chemins de traverſe. Notre aumône placée de la ſorte pour occuper ceux des habitans qui n'ont point de profeſſion, ou qui manquent de travail, ſe peut nommer *la Caiſſe des Chemins.*

Il ne s'agit point de paver à la Romaine en étendant quatre couches de maçonnerie ſur un fond de véritable tuf. Il n'eſt pas même queſtion de paver.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Nous laiſſerons les chemins dans leur forme préſente, en nous contentant d'avoir dans chaque Paroiſſe un petit nombre de journaliers qui tiennent ſeulement en état la portion des grands chemins qui paſſe dans le territoire, comme auſſi les chemins de traverſe, & ſur-tout les avenues ou entrées du village.

Le grand mérite de cette œuvre eſt qu'elle ſoit générale & permanente. Y ayant dans chaque lieu quatre, cinq, ou ſix peres de familles aux gages des propriétaires & de la communauté, pour travailler aux chemins avec leurs femmes & leurs enfans hors le tems des recoltes, il ne ſurviendroit aucune crévaſſe, aucune fondrière, en un mot aucune inégalité dangereuſe pour les voitures, qu'il n'y fût remédié ſur le champ. On iroit toûjours à ce qui preſſe; & dût-on n'y travailler qu'à la légère, les voitures rouleroient par tout impunément, parce qu'en tout tems on iroit au-devant du mal par des ſecours actuels & réitérés. Le travail des chemins finiroit à l'ouverture des moiſſons & des plus forts travaux de la campagne, pour en communiquer le profit à nos journaliers. Mais les recoltes faites, ils reprendroient le train ou d'une entrepriſe commencée,

ou des occupations courantes, comme de remuer ou applanir les terres dans une certaine étendue; de faire amas de cailloux & de gros gravier, soit sur les montagnes, soit aux bords des rivières; d'e ncombler de tems à autre toutes les fosses; de relever les endroits fangeux, & de rendre tous les lieux parfaitement accessibles. Toute l'étendue de chaque territoire étant devenu praticable par la continuité du service, il vaudroit mieux payer quelquefois des travaux peu nécessaires que de laisser sans occupation vos mendians convertis & réconciliés avec le travail. Toutes ces petites troupes particulières seroient toûjours prêtes à partir & à se joindre à d'autres aux premiers ordres de MM. les Intendans. De la sorte il seroit pourvû aux ouvrages publics & particuliers. Le Roi jouiroit plus avantageusement que jamais de son droit de corvée, sans contrister le laboureur par des entrepriſes qui le détournent de son travail, & sans exposer les Paroisses à des réparations qui deviennent tout d'un coup accablantes & pourtant inévitables.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Si notre aumône, de perdue qu'elle est, devenoit le fonds de l'entretien des chemins, j'ose dire qu'elle seroit devant Dieu

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

& devant les hommes la plus belle œuvre, & l'association la plus ſage qu'il fût poſſible de faire. Chaſſer de la ville les fainéans qui la deshonorent, les ramener dans leurs campagnes où l'on manque de monde, y occuper tous les bras par un travail ſtable, nourir & vêtir des familles auparavant vagabondes, épargner à tous les villages les frais & les travaux extraordinaires, voilà ſans doute des avantages qui n'ont rien de comparable avec la craſſe & l'oiſiveté où notre façon de donner précipite tant de monde. Mais ce ſont là les moindres biens qui ſe préſentent ici. Cet argent que nous donnions à l'aveugle ne pourra être employé à tenir toutes les routes dans un ordre ſupportable, ſans mériter les applaudiſſemens du Roi; ſans faciliter le tranſport de ſes troupes; ſans enhardir les entrepriſes de tous les commerçans, par la diminution des riſques & des frais; ſans rendre l'accès des terres & des villages plus praticables aux laboureurs qui ſe ruinoient en attelages; ſans épargner aux troupeaux la fange & la pouriture qui leur eſt meurtrière; ſans mettre à l'aiſe toute la ſociété.

Dans ce que nous venons de propoſer ſe trouvent trois objèts fort différens

l'un de l'autre. Le premier eſt le tranſport de notre aumône de la ville, où elle eſt déplacée, à la campagne où elle eſt indiſpenſablement néceſſaire. Le ſecond objèt eſt l'emploi qu'il faut faire de cette aumône à tenir les chemins en état. Le troiſième eſt la façon de l'adminiſtrer & de la faire fructifier. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

1°. Le premier des trois articles n'eſt point un de ces ſyſtèmes en idée ou de ces projèts que le vent emporte, & qu'il eſt libre à chacun de ſuivre ou de rejetter. Il n'y a ni délibération ni option à cet égard. C'eſt un devoir dont nous n'avons peut-être jamais entendu parler. Mais pour être peu prêché, il n'en eſt pas moins preſſant. La piété ne le peut enviſager ſans en ſentir toute la juſtice; & la cupidité doit l'accomplir par intérêt. Ces pauvres que nous perdons ſi indiſcrétement de vûe nous puniſſent immanquablement de notre indifférence. C'eſt parmi eux que commencent les maladies épidémiques. C'eſt parmi eux que ſe forment les brigands & les contrebandiers s'il faut diſtinguer les uns des autres. C'eſt d'entre eux que proviennent enfin ces légions de mendians qui tiennent l'état en langueur en dévorant la ſubſtance d'autrui ſans rendre ſervice à perſonne.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Ces maux n'arrivent que parce qu'on néglige les pauvres gens de la campagne. Nous faiſons corps avec eux ; & les laiſſer périr ou ſouffrir en ne nous occupant que des plaiſirs ou des beſoins de la ville, c'eſt nous perdre nous-mêmes. C'eſt parfumer la tête, bien couvrir le corps, & laiſſer les piés dans la fange.

On peut rappeller ici le trait de cet habile ſymphoniſte qui, dans la chute d'une orqueſtre, s'étoit bleſſé le pié & la main. Sauvez-moi la main, diſoit-il à ſon chirurgien : tournez tous vos ſoins de ce côté-là, je vous en conjure : aille mon pié comme il pourra : mais ſauvez-moi la main. C'eſt à quoi je tends, dit le chirurgien. Je n'y arriverai cependant pas en négligeant votre pié, qui eſt en danger. Si la cangrène s'y mèt, que deviendra la main ? que deviendra l'homme & la muſique ?

Riches qui croyez vous délivrer des miſères dont la campagne eſt couverte, en vous renfermant dans l'enceinte d'une bonne ville, & en prenant ſoin de vous tenir toûjours environnés d'objèts rians, toûjours loin des ſouffrances & des cris ; votre prudence eſt ſemblable à celle de ces oyſeaux peu fins, qui, en ſe cachant ſeulement la tête ſous l'herbe, croyent ſe

dérober au chaſſeur qui les tue. Connoiſſez mieux les dangers qui vous menacent. Ne ſoyez point ſi dédaigneux. Vous n'avez jamais fait que de courtes apparitions chez votre fermier. De cette maiſon aſſez mal luſtrée, paſſez quelquefois dans la cabane du journalier qui peut avoir des ordres à recevoir de vous pour rétablir un toît, un foſſé éboulé, ou une haye rompue. Ces bonnes gens s'étonnent de vous voir demander leur logis. On a coûtume de leur parler par un tiers. Ils ne ſont point des nôtres, & l'on ne deſcend guères juſqu'à eux. Ayez la conſtance de vous aſſeoir quelques momens dans cette chaumine enfumée. Vous êtes également étonné de voir ce qui meuble cette famille, ce qui la nourit, & ce qui la couvre durant la nuit. Vos yeux touchés de ce ſpectacle, cherchent quelque objèt qui les réjouiſſe, & ils s'arrêtent ſur des enfans dont la gayeté, les traits, & l'embonpoint vous ſurprennent. L'air des champs & quelques reſtes de laitage qu'on leur abandonne, entretiennent cette fraîcheur par des ſucs convenables à la délicateſſe de l'âge. Mais leurs freres & leurs ſœurs qui commencent à grandir & qui joignent déja un travail rude à une nouriture ſans ſubſtance, ſont autant

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de fleurs fannées, preſqu'auſſitôt qu'écloſes. Leurs traits ſe dérangent ou ſe durciſſent. Ils ont le coloris plombé, un air lugubre, & toutes les marques de gens qui ſentent déja la dureté de leur condition. Si vous paſſez de-là dans une place voiſine, vous y trouverez de vieilles gens malades, ſans feu, ſans compagnie, ſans ſupport, & ſans proviſion. Vous demandez comment ces pauvres manœuvres peuvent ſoutenir la triſteſſe du jour préſent, & ne pas ſuccomber à la ſeule penſée d'un lendemain encore plus noir. Vous fuyez : vous vous ſauvez à la ville ſans pouvoir comprendre comment les maladies ne ſont pas plus fréquentes & plus contagieuſes ; comment il ſe peut faire que des hommes ſe réduiſent à l'incertitude d'un pareil état ; comment d'un jour à l'autre le dépit & l'impatience ne les attrouppe pas pour venir partager avec vous. Tels ſont les riſques perpétuels qui vous environnent. La mendicité, & toutes ſes ſuites qui vous tiennent toûjours en allarmes, ſont la juſte punition de votre indifférence pour les pauvres de la campagne. C'eſt donc pour vous une néceſſité entière, auſſi bien qu'une juſtice preſſante, de faire parvenir votre aumône à des hommes de bonne

volonté & qui y ont un droit inaliénable.

2°. Le second objèt, qui eſt l'emploi de notre aumône appliquée à l'entretien des chemins, nous preſſe encore également, & ne nous laiſſe aucun lieu d'héſiter. C'eſt de la difficulté des tranſports que proviennent les dépenſes qui accablent ſouvent le Roi, les commerçans, & les laboureurs. Au lieu de remplir à grands frais tant de ventres pareſſeux qui nous aſſiégent par-tout, & d'attendre que la dégradation des routes nous réduiſent ou à des pertes ruineuſes ou à des réparations extraordinaires, envoyons notre aumône chacun dans nos fonds pour y occuper les familles les plus pauvres à l'affermiſſement des avenues & des chemins, par un travail qui ſera toûjours ſuffiſant quand il ſera perpétuel. Bien entendu que vos travailleurs ſe repoſeront ſans conſéquence lorſque le froid ou les grandes pluies rendent le manîment des terres impraticables.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

3°. Quant au dernier article qui eſt la façon d'exécuter ces choſes par une ſage régie; je ne parle plus avec la même confiance, parce que je n'ai pas une aſſez grande expérience des affaires du monde, pour décider ce qui eſt d'un ſuccès infaillible & plus profitable.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

On peut s'en tenir à la régie locale qui eſt celle que nous venons d'indiquer, & qui ſubſiſte toûjours dans chaque Paroiſſe. On peut ſouhaiter que toutes ces régies particulières aillent ſe fondre ou ſe mettre en correſpondance avec le bureau général des pauvres, qui eſt toûjours tout formé dans les villes Epiſcopales. La charité eſt induſtrieuſe. Elle ouvre toûjours des avis ſenſés, & fournit à tems des reſſources ineſpérées. Ce que des Eccléſiaſtiques pleins de zèle & des Magiſtrats éclairés ont ſouvent fait avec ſuccès dans des tems difficiles, il le faudroit faire d'une façon conſtante pour gouverner l'uſage de l'aumône ordinaire. La recette s'en feroit par les mains de MM. les Curés, & l'adminiſtration par le conſeil du bureau de régie devenu ſédentaire. Il vaut mieux qu'il en coute quelques ſéances de plus par ſemaine à des Adminiſtrateurs pleins de ſentimens, que de laiſſer continuer nos maux par l'affreuſe diſſipation qui ſe fait de notre aumône lorſqu'elle n'eſt la récompenſe d'aucun travail.

Je fais plus de fonds ſur leurs connoiſſances que ſur les miennes, & je n'ajoûterai que quelques vûes qui me paroiſſent utiles, mais que je ſoumets à leur diſcernement.

Le

Le produit de l'aumône dépoſée dans les mains du Paſteur, ſoit à la ville, ſoit à la campagne, pourroit être partagé en trois tiers, dont l'un ſeroit nommé la caiſſe du prêt, les deux autres tiers la caiſſe des chemins. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Nommons le premier tiers la caiſſe du prêt, & qu'il ſoit employé à aider ſur les lieux les beſoins des familles malaiſées en leur avançant quelque argent, ou des matières propres à être façonnées à leur profit, & toûjours ſans intérêt. Par-là on fermeroit la porte à l'uſure qui ronge les pauvres familles contraintes d'y avoir recours. Du même argent & quelquefois avec une ſomme très-modique on ſecourroit ſept & huit familles différentes en une même année. Cette caiſſe quoique petite dans les commencemens, peut s'entretenir par la manière dont on facilitera les rentrées, & enſuite ſe groſſir par les accroiſſemens de l'aumône des années ſuivantes. Il ne faut que quelques années pour la mettre en état de répandre de ſon abondance dans l'autre caiſſe ſelon l'exigence des tems. Elle pourra étant bien gouvernée, & ſe joignant ou aux deniers patrimoniaux des hôtels de ville, ou à quelque préſent extraordinaire, elle pourra ſans gêner La Caiſſe du Prêt.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

perſonne par des levées d'argent, devenir ſuffiſante pour entreprendre une chauſſée, un pavé plus égal que l'ancien, un cours, une promenade ſpacieuſe, des fontaines jailliſſantes, un réſervoir d'eau, des robinèts qui, coulant à la tête des rues durant la nuit, travaillent tout enſemble à la netteté de l'habitation & à la pureté de l'air. On prendroit dans la même caiſſe de quoi faire un préſent à un artiſte inventif, à un ouvrier qui s'eſt eſtropié dans un travail public, ou à ſa veuve s'il a péri dans les flammes en prêtant ſecours dans un incendie. La même caiſſe peut ſervir à aſſurer une petite dot à pluſieurs pauvres filles, qui, par leur conduite & par leur dextérité, donnent lieu d'eſpérer qu'elles rendront leurs familles heureuſes. Il y a un célibat édifiant. Mais celui que la miſère occaſionne eſt la ruine de la République. Il la dépeuple comme feroit la déſertion; & il n'eſt ni plus méritoire ni plus eſtimable que celui des libertins. Il eſt ſouvent plus corrompu.

On pourra être tenté de reſſerrer l'uſage de cette caiſſe & d'aſſembler par une longue économie des fonds ſuffiſans pour quelque grand ouvrage. Mais de tous les biens, le plus déſirable eſt celui

de n'avoir plus de pauvres, & de pourvoir aux beſoins actuels qui ſe déclarent. Commençons donc toûjours par délivrer la ville de la mendicité qui en eſt le fleau : nous ſongerons enſuite à l'embellir.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Le plus mauvais & le plus irrégulier de tous les emplois de cette caiſſe ſeroit celui d'acheter des héritages, & d'en payer à grands frais les amortiſſemens. Ce n'eſt qu'à regrèt que la bonne politique voit paſſer les biens-fonds de la main des familles à des communautés ou à des maiſons établies pour des œuvres de piété. Elle ne blâme ni les dixmes perpétuelles, ni les legs en argent qui entretiennent une dépenſe utile à tout un pays. Mais elle ne peut que s'allarmer d'y voir ſouvent ajoûter de nouveaux propres. Tant que les fonds demeurent dans les familles, ils en exercent l'induſtrie & l'émulation par la liberté des ventes, par la facilité du choix, des échanges, & des partages. Au contraire les familles embaraſſées ont ſouvent peine à s'ajuſter & ne voyent jour à prendre aucun arrangement nouveau, parce qu'elles ſe trouvent enclavées entre des fonds qui ne ſouffrent ni aliénation, ni aſſociation, ni démembrement. La liberté publique eſt

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

nécessairement diminuée & contrainte à proportion du grand nombre des terres qui passent ainsi dans un état invariable. Ces fonds cessent d'aller & de venir dès qu'ils sont à une communauté. C'est pour l'éternité qu'ils y tiennent, & le mal est irréparable.

Un autre usage de la Caisse des prêts, peut-être aussi peu régulier que le précédent, seroit celui d'en établir une manufacture, une fayancerie, des fouleries, des forges, ou d'autres travaux dont le produit seroit affecté à la régie de l'aumône. On peut aider ces établissemens; mais faut-il jamais rien enlever aux commerçans, ni aux fabriquans, ni aux entrepreneurs? ne seroit-ce pas traverser l'industrie que de se mettre en leur place? Ils sont à la ville ce que sont les laboureurs à la campagne. Ils sont les peres nouriciers de tout ce qui les environne: & la régie ne doit non plus empiéter sur le commerce que sur l'agriculture. L'unique moyen de convertir cette caisse en une espéce de fonds qui s'accroisse sans se rendre odieux, c'est d'y faire rentrer sans intérêt l'argent prêté, & d'y joindre annuellement une partie des nouvelles aumônes. Pour faciliter la rentrée & l'accroissement du prêt, y auroit-il le moindre

inconvénient à avancer aux pauvres gens quelque bétail à nourir ſuivant les uſages autoriſés, plûtôt que de leur avancer de l'argent dont le gouvernement & le retour ſont toûjours en grand riſque dans leurs mains ? On leur abandonne tout le profit annuel des laines ou du lait, & au bout de trois ans on partage avec eux les petits qui ſont nés & fortifiés par leurs ſoins.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Quant aux deux autres tiers qui, à la ville comme à la campagne, compoſent la caiſſe des chemins ; c'eſt une eau qui doit toûjours couler : c'eſt un argent qui doit être délivré de ſemaine en ſemaine aux travailleurs chargés des ouvrages publics. On peut aider cette portion ſi utile par des moyens qui ne fatigueront aucunement les propriétaires. 1°. Le premier de ces moyens eſt de permettre aux pauvres, en des tems où on les diſpenſera du travail des chemins ; de cultiver à la pioche une petite portion des pâtis ou des terres communes qui demeurent en friche ; & de cultiver de même à leur profit tous les rideaux ou pendans qui environnent les terres enſemencées. Les mêmes précautions qui préſervent celles-ci des inſultes des troupeaux, mettroient à couvert la portion

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

des pauvres. Le produit de huit ou dix arpens ſeulement, nouriroient cinq ou ſix familles conjointement avec la part que les peres & les enfans ont acquiſe à la moiſſon, les uns en ſiant, les autres en glanant. On pourroit auſſi leur permettre, comme on le fait ſans aucun inconvénient dans pluſieurs cantons d'Allemagne, de piquer une bordure de choux, d'oſeille, de bete, de perſil, d'oignons, de laittues, de ſalſifis, de chicorées & d'autres herbes ou racines potagères, ſur la liſière des terres enſemencées & ſur le bord des foſſés qui ſervent à mettre les terres à ſec. Cette légère conceſſion qui n'appauvrit en rien la terre, multiplieroit les légumes & toutes les plantes de grand uſage, dont la culture eſt trop négligée dans nos campagnes : d'où il arrive que les meres de famille qui ne les ont pas ſous leur main ou à très-bon marché, ne ſavent ménager ni agrément ni variété dans ce qu'elles apprêtent à leurs maris. L'effet immanquable de l'inſipide repas qu'on leur offre, eſt de les faire fuir pour aller chercher une meilleure cuiſine au Cabaret : mal d'autant plus grand qu'il revient tous les jours, & qu'en ſubſtituant à l'amitié les dépits réciproques, il laiſſe

toute la famille ſans joie & ſans ſupport.

2°. Je n'ai rien à dire contre la très-ancienne pratique des jachères qui nous enléve tous les ans le tiers du produit de nos terres labourables. Je remarquerai ſeulement qu'un déchèt de cette nature, eſt la matière la plus digne d'occuper pluſieurs années de ſuite, non les raiſonnemens, mais les tentatives de nos Phyſiciens & de nos Agriculteurs. Quelles richeſſes la Phyſique procureroit à tout un Royaume, ſi elle découvroit le moyen de faire ceſſer, ou de diminuer de moitié le beſoin des jachères ! L'ancienne Loi les bornoit à la ſeptième année. Il y a pluſieurs cantons de Normandie, où la terre eſt généralement miſe en œuvre tous les ans. L'abondance des amendemens facilite la même choſe autour de Paris; enſorte que trente arpens d'aſſez médiocre qualité, y rapportent plus que quatre-vingt-dix des Provinces les plus fertiles. Nos jardins n'éprouvent jamais le repos des jachères : & il eſt clair ou que les végétations n'uſent pas réellement la terre, ou que s'ils l'uſent en uſant ſes ſucs, on la rétablit tous les ans en lui rendant par l'amendement plus qu'elle n'a perdu par ſes productions. Seroit-il impoſſible de faire uſage

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de cette remarque pour le bien des pauvres qui n'eſt point différent du nôtre?

Ne touchons en rien à l'uſage des jachères. Suppoſons même qu'il n'y a ni leſſive des terres, ni pouritures, ni induſtrie capable de multiplier les engrais dans les lieux où ils ſont actuellement en trop petite quantité pour ſupprimer l'oiſiveté annuelle de la tierce portion de nos terres. Du moins ſeroit-il poſſible de trouver de quoi très-bien engraiſſer un petit nombre de terres qui ſe repoſent, & de les enrichir par l'excellence de l'amendement plutôt que de les exténuer, comme notre jardin demeure toûjours fécond par l'amendement, & s'améliore pour pluſieurs années par l'augmentation de l'amendement. Je ne demande rien de plus. Par ce moyen ſeul on pourra donner du pain à toutes les familles qui en manquent. Il ne faut que leur permettre de cultiver à la pioche ou autrement tantôt une légère portion de nos jachères, tantôt une autre, avec injonction d'amender fortement. Le chaume des terres & la pouſſière des chemins peuvent aider les premiers amas : & c'eſt la plus petite entrepriſe pour une famille que d'aſſembler dans l'eſpace d'une année de quoi engraiſſer deux ou trois arpens.

Ici la délicateſſe du propriétaire pourra prendre l'allarme : voyons à quel ſujèt. Il y a dans une lieue quarrée quatre mille ſix cens quatre-vingt huit arpens. Les bois, les chemins, les foſſés & les divers emplacemens défalqués, qu'il s'y trouve trois mille arpens de terres labourables que je ſuppoſe poſſédées par cent propriétaires. Mettons mille de ces arpens en jachères, & s'il y a deux villages ſur cette lieue quarrée où ſe trouvent cinq familles réduites à la mendicité dans chacune des deux Paroiſſes, prenons cinquante arpens ſur la totalité des jachères pour être enſemencées cette année par ces dix familles. Ce ſeront vingt-cinq arpens en ſouffrance pour cinquante propriétaires. C'eſt un demi arpent que chacun courra le riſque de laiſſer cultiver aux pauvres ſur ſa part des mille arpens qui dorment. Eſt-ce pour lui un ſujèt de s'effrayer, ſur-tout ſi ce demi arpent lui eſt remis en bon état par l'amendement ? Peut-être cette façon ſeroit-elle la plus ſimple pour acquitter tout d'un coup votre aumône ſur les lieux en y retenant ainſi tous les pauvres par des attaches ſûres, & en exigeant la tenue des chemins pour le produit des cinquante arpens pris ſur vos jachères.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Ce demi arpent vous tient au cœur. Vous voyez avec peine une main étrangère y mettre la charue ou la faucille. On peut prendre un autre parti : que l'ouvrage ſe faſſe par les mains de votre fermier. Un demi arpent en ſus, n'eſt point pour l'épouvanter : mais cent demi arpens accordés par les cent propriétaires ſur les terres qui ſe repoſent, peuvent ſuffire très-abondamment pour récompenſer les huit ou dix pauvres familles qu'ils tiendront occupées ſur les routes.

Je ſai qu'il y a des terres dont cinquante arpens ſeront d'un très-petit rapport : mais en ce cas le nombre des mendians y eſt aſſez petit, parce que les villages y ſont rares; & que ces terres étant peu recherchées, la propriété en eſt communément demeurée aux payſans dont la condition ſe trouve par ce moyen meilleure que celle des habitans des pays les plus gras où ils ne poſſédent preſque rien. D'ailleurs il n'eſt guères de ces pays déſeſpérés pour la culture, où l'induſtrie n'ait formé quelque bonne manufacture, ou autre établiſſement, qui en occupant des ouvriers ſans nombre dans les villages des environs, répare la ſtérilité de la terre par des profits d'une autre

espéce. Ces différentes compensations ramènent les choses à une sorte d'égalité. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Les divers moyens que nous venons de proposer pour soulager les pauvres & les aider à faire quelque dépense sur les lieux où sont nos revenus, pourroient se nommer *l'aumône proportionnelle*, parce que ces secours sont en quelque sorte tarifés suivant nos baux. On peut même dire qu'ils sont plutôt une dette qu'une vraie libéralité. Nous n'avons pas droit cependant d'en demander plus à ceux dont la fortune est modique. Mais n'avons-nous rien de mieux à attendre de ceux qui vivent dans l'opulence? Ceux qui ont un grand nombre de rentes constituées seront-ils dispensés d'entrer dans le soulagement de la campagne, parce qu'ils n'y ont peut-être pas un pouce de fonds? en sera t-il de même de ces riches Marchands qui commercent hors du royaume, ou des gros détailleurs qui font la distribution de l'Epicerie ou de la Mercerie dans toute une Province? Comme les chevelus sont la première cause de la végétation des plus grands arbres, ce sont les menus achats des petites gens de campagne qu'on peut regarder comme le premier prin- L'aumône proportionnelle.

LA SUPPRESS. DE LA MENDIGITÉ.

cipe de la fortune des plus gros Marchands, & même de la ſanté de tout l'État. Vous ne pouvez ébranler ce chevelu, que vous ne voyez tout l'arbre malade & prêt à périr. Loin de laiſſer les petites gens dans la peine, c'eſt aux plus riches bourſes à préparer en tout tems des moyens qui préviennent le renverſement des petits, ou qui les aident à ſe rétablir.

Les riches doivent donc à la République quelque choſe de plus que l'aumône courante, & les diſtinctions dont ils jouiſſent conjointement avec la plus parfaite abondance, doublent ſans contredit leurs obligations. Nous leur réſervons l'œuvre la plus glorieuſe à laquelle des citoyens puiſſent aſpirer, c'eſt d'être le ſalut des autres dans les tems difficiles, & d'aller par une ſage prévoyance au devant des grands maux, qui n'exiſtent pas encore. Il eſt trop tard de n'y pourvoir que quand ils ſont venus. Cette prévoyance conſiſte de la part des plus aiſés de chaque ville à former ce que nous nommerons *la ſociété des accidens*, c'eſt-à-dire, à mettre dans une bourſe commune chacun ce qu'il leur plaira d'une année à l'autre pour adoucir à tems les déſordres cauſés à un nombre de famil-

La ſociété des accidens.

les par une mortalité qui leur enléve leur bétail, par une grêle violente, par un grand incendie, par une diſette inattendue, ou par d'autres calamités publiques. Cette idée eſt grande : elle montre parfaitement l'élévation des Dames qui l'ont pratiquée les premieres à Paris, & qui à la nouvelle de quelque déſaſtre un peu étendu faiſoient partir un Eccléſiaſtique pour aller ſur les lieux la bourſe à la main conſoler & ſoutenir les plus maltraités, ou les plus dénués de reſſources.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Il ſeroit auſſi néceſſaire dans l'adminiſtration de cette aumône extraordinaire que dans celle de l'aumône commune, d'en mettre le produit annuel dans deux caiſſes, dont l'une ſerviroit à faire des avances à ceux qui ayant des fonds ou des baux peuvent ſe rétablir & s'acquitter; l'autre ſerviroit à donner du travail & du pain aux familles deſtituées de tout ſupport actuel.

Il ſe forme ſouvent dans nos groſſes villes, ici un opéra, ailleurs une comédie ſtable; preſque par-tout un concert qu'on ſoutient à grands frais, & avec grand appareil. Il n'eſt pas rare de voir un aſſez petit nombre de bons bourgeois ſe cottiſer & former enſemble un fonds

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de huit & dix mille livres pour pensionner les voix & les instrumens ; pour acquitter la dépense de la salle, du bois, & des bougies. Le plaisir dure communément jusqu'à ce qu'il survienne une cherté générale, ou quelque autre calamité publique devant laquelle le divertissement ne sauroit tenir.

Ceux qui prennent part à ces amusemens croient se tirer du commun, & montrer un goût qui les distingue. Il ne s'agit pas d'examiner ici s'ils pensent juste. Ils sont persuadés qu'il est beau d'avoir pour toute une grande ville l'unique temple où l'on puisse entendre chanter un peu passablement les leçons de Bacchus & de Venus. Ils envient aux habitans de Paris & de Londres le plaisir délicat d'entendre le maître du tonnère donner en chantant ses commissions à Mercure, ou de le voir majestueusement descendre des cieux par le trou d'un plancher. Ils sont maîtres du choix de leurs plaisirs : & je n'en suis ni le juge ni le réformateur. Mais je puis sans les offenser leur témoigner ma surprise de ce qu'ils ne se les donnent pas plus durables. Ces hommes sensuels qui vont la bougie à la main chercher l'entrée d'un vent coulis dans leur appartement, ne s'avisent pas

de fermer leur porte aux entrepriſes de la mendicité qui eſt toûjours prête non-ſeulement à défigurer leurs fêtes par le contraſte d'une misère hideuſe, mais à les attaquer violemment ſur le pavé des villes les mieux gardées. Je me plains de ce qu'ils ne ſavent pas être heureux, même ſelon leurs idées, & de ce qu'ils ne veulent pas mettre leurs plaiſirs en ſûreté. Il ne faut pour cela ni efforts ni agitation : nous venons de voir qu'il ſuffiſoit pour y parvenir de faire prendre à notre aumône la route naturelle qu'elle doit ſuivre. Cette légère attention à ne la laiſſer tomber que dans les mains des travailleurs, mettroit à l'aiſe la campagne & la ville : elle ôteroit tout prétexte à la fainéantiſe, & enrichiroit tout enſemble le petit peuple par l'occupation, les commerçans par la conſommation, & les propriétaires par la maintenue immanquable de leurs baux.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

C'eſt une vérité ſenſible que notre bonheur eſt dans nos mains, & que pour faire fleurir tout le royaume il ne s'agit que d'employer utilement l'immenſe produit de nos aumônes, ou de nos vains plaiſirs. Le grand Colbert, quoique traverſé par des guerres perpétuelles dans l'exécution de ſes projets, ſuivit autant

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

que la choſe lui étoit poſſible, une vûe invariable dans la diſtribution des penſions, des ouvrages publics, & des divers établiſſemens qu'il propoſoit à ſon maître. Sa maxime étoit de *ſemer pour recueillir*. On peut en dire autant de l'aumône : la faire auſſi abondante & auſſi irrégulière que nous la faiſons, ce n'eſt point jetter la ſemence dans la bonne terre : c'eſt la perdre de gayeté de cœur, & la placer de façon à attrouper les oyſeaux voraces.

Au contraire, agir de concert & en citoyens intelligens, en rempliſſant nos campagnes d'ouvriers toûjours occupés à faciliter les tranſports des commerçans & des laboureurs, c'eſt vraiment ſemer pour recueillir. La recolte ſeroit pour nous tous, puiſque le fruit de cette diſtribution ſeroit l'embelliſſement univerſel de notre chère Patrie, & la ſûreté des riches auſſi-bien que le ſoulagement des pauvres.

Quand il s'agira de mettre du concert dans les travaux des différentes Paroiſſes, ou de faire des collectes pour les travailleurs, & de généraliſer la régie, il ſe préſentera ſans doute des inconvéniens & des obſtacles. Mais un inconvénient n'eſt pas une raiſon d'abandonner le devoir ni l'œuvre commencée. Un obſtacle déconcerte

les petites têtes, & évertue les bons esprits. La prudence & la charité ſavent ſe précautionner, fixer leur vûe, & diverſifier leurs meſures. C'eſt en toute choſe que les commencemens ſont lourds. Mais on prendra d'abord le parti de ſe contenter de peu, dans l'attente d'un ſecours plus puiſſant, & d'un accord plus parfait. Rien de ſi petit que les commencemens des plus grandes œuvres.

LA SURPRESS. DE LA MENDICITÉ.

On héſitera peut-être ſur la pluralité des avances qui paroiſſent devoir être faites par préférence à une Paroiſſe ou à une autre. On diſcutera s'il eſt mieux de rétablir un pont, ou d'achever un hôtel de ville. Il ſurviendra des débats entre ceux qui veulent employer les travailleurs à la maçonnerie d'un acqueduc, & ceux qui les demandent pour affermir les bords d'une rivière qu'on veut rendre navigable. Il naîtra de tems à autre des différends ſur le moins utile, & ſur le plus néceſſaire. Il en ſuccédera d'autres ſur les moyens d'augmenter les ſecours. Les uns voudront un argent préſent : d'autres ſe contenteront de l'abandon de quelques jachères au profit des travailleurs : d'autres trouveront le fonds des opérations mieux aſſis ſur une quête ; d'autres ſur des défrichemens, ou ſur des communes miſes en terres novales.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Agréables diſputes ! diviſions bien déſirables entre citoyens ! puiſſent-elles devenir communes parmi nous, remplir le vuide des converſations frivoles, & prendre la place de tant de queſtions impénétrables !

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

ENTRETIEN HUITIÈME.

COMME nous ruinons le bien de la ſociété en témoignant de la tendreſſe aux pauvres ſans les faire travailler, nous renonçons à nos principaux avantages en traitant avec mépris & avec dureté les mercénaires qui ſont à notre ſervice. Les premiers ſont des membres malades, dont le voiſinage eſt dangereux pour nous; mais que nous pouvons guérir & rendre utiles au corps, puiſqu'ils n'y ſont que par notre imprudente façon de diſtribuer l'aumône : les autres, quoique placés dans les derniers rangs, & n'ayant d'autre recommanda-

tion qu'un peu de force ou une induſtrie commune, nous ſont dans le vrai auſſi néceſſaires & auſſi précieux que les membres les plus diſtingués. Il y a une exacte juſtice à réſerver les premiers témoignages d'eſtime & de conſidération pour ceux qu'un vrai mérite conduit dans des places élevées. C'eſt l'importance du travail ou la rareté de la réuſſite qui a établi ces différences : elles ſervent à encourager les talens : mais la juſte ſubordination où l'on tient les ſerviteurs, les manœuvres & les artiſans, ne nous diſpenſe ni de les aimer ni de les ménager. Nous le devons par raiſon & par intérêt.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

La force qui eſt leur partage les mettroit en état de paſſer du dernier rang au premier, & de faire la loi aux autres s'ils le vouloient entreprendre. L'hiſtoire eſt pleine des événemens funeſtes qui ont puni les airs de hauteur & les traitemens injuſtes : mais quand ceux qui rempliſſent les derniers rangs ſont ſûrs d'être traités avec équité & avec affection, alors bien loin de ſe rendre redoutables & de s'attrouper pour devenir nos maîtres ; ils ſe prêtent à tout ce que nous demandons d'eux : ils s'offrent à nous défendre. Ils ſont eux-mêmes les

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

inſtrumens que la ſociété employe pour les retenir tous dans leur état, malgré la légèreté des uns, & les emportemens des autres. Ce ſont eux qui conſtruiſent les remparts, qui gardent les priſons, qui ferment les portes & les barrières que nous oppoſons à la violence & à l'invaſion extérieure, comme aux complots & aux ſéditions du dedans. Pluſieurs d'entre-eux ont beſoin d'un mors, pour réprimer leurs ſaillies; & ce ſont eux qui le préparent. Ce qu'ils font pour nous, communément n'attire point notre admiration : mais pouvons-nous refuſer l'amour & la reconnoiſſance aux ſervices innombrables par leſquels les hommes les plus groſſiers contribuent au bonheur de nos jours?

Nous avons à nous défendre tout de bon d'une illuſion aſſez commune où nous jette le commerce des perſonnes polies, & la douceur même de notre éducation. Nous attachons trop de mérite aux manières & à l'extérieur. Nous imitons les petits chiens de chambre qui ſe déclarent toûjours pour les beaux habits. Les belles apparences fixent d'abord nos attentions & emportent tous les témoignages de notre eſtime : ce qui nous expoſe à mettre en honneur de

vraies pagodes, & à laiſſer des hommes ſolides au rebut. Démêlons donc le mérite perſonnel & la valeur des talens au travers des dehors. Là eſt le vrai mérite, où eſt le travail & le ſervice réel de la ſociété.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

Tous les ans il ſort de nos campagnes des troupes de jeunes gens qui, ſans avoir d'autre avance que des bras & un peu de bonne volonté ſe diſperſent dans les familles accommodées, où ils ſont admis & pour ainſi dire incorporés, à condition de prendre ſur eux l'exécution des menus ouvrages domeſtiques, & de procurer à leurs maîtres, par cette décharge, le loiſir néceſſaire pour des travaux plus importans. Il dépend de nous ou de les dérouter par nos bizarreries, ou de nous les attacher par un commandement plein de modération & de dignité. S'ils apprennent à joindre la taciturnité & l'ordre à la fidélité, nous aſſurons alors notre repos en aſſurant leur état, & en les regardant comme une partie de la famille. Mais la bonté de leur caractère ſera toûjours leur reſſource la plus ſûre. Tel eſt le privilége de l'affection, qu'elle ne ſauroit ſe montrer ſans plaire : & elle peut rendre les ſerviteurs ſi aimables à leurs maîtres, que

Le ſervice des Domeſtiques.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

ſans être héritiers, ils ne laiſſent pas d'avoir quelque part à l'héritage.

Les Domeſtiques qui nous ſervent s'aſſujettiſſent à notre commandement, de manière à ſe dégager d'un moment à l'autre, s'ils ſe croyent malheureux, ou s'ils voyent une porte ouverte qui les mène à un état ſupérieur. Dans leur ſervitude volontaire ils ſont vraiment libres, puiſqu'ils le deviendront auſſi-tôt qu'il leur plaira de l'être : & cette penſée qui adoucit toutes les peines de celui qui ſert, peut beaucoup rabattre des hauteurs ou des caprices du Maître. Celui ci n'eſt pas toûjours ſi diſtrait & ſi plein de lui-même, qu'il n'apperçoive le bonheur qu'il a d'être bien ſervi.

Tous les ſervices qui nous ſont offerts aujourd'hui par des perſonnes libres, étoient autrefois rendus par des eſclaves qu'on achetoit & qu'on traitoit comme des bêtes de charge. Leur condition avoit cela d'affreux, qu'ils ne pouvoient changer ni d'état ni de place, & n'étoient maîtres de finir leurs peines que par le déſeſpoir, ou par une fuite qui étoit communément punie du dernier ſupplice. Mais cette odieuſe inégalité qui ſoumèt un homme, ſes enfans, tous

leurs ſervices & même leur vie au caprice d'un autre homme ; a été extrêmement adoucie & changée par l'eſprit de l'Evangile.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

La Philoſophie avoit ſenti cette énorme diſproportion d'un homme à un autre : mais elle n'y avoit pu apporter de reméde, parce que la Philoſophie n'a que des paroles ou des vraiſemblances, ſans aucun motif qui perſuade. Le Mahométiſme, loin de s'oppoſer aux rigueurs de l'eſclavage, l'a fait ſervir à ſa domination & à ſes infames cupidités. La ſeule Doctrine Chrétienne ſans loi & ſans effort, a d'abord aſſuré la vie & les alimens aux eſclaves comme aux perſonnes libres. Elle a rendu le corps de l'eſclave auſſi reſpectable que ſa vie. On peut dire que l'eſclavage n'a pu tenir devant le Chriſtianiſme. Il eſt vrai que l'Evangile n'a pas d'abord rompu tous les fers, parce qu'il n'a pas touché à l'ordre du monde : mais il a procuré la ſécurité, les bonnes mœurs, l'affection, enfin preſque par tout la parfaite liberté à ceux qu'il admettoit dans ſes fêtes à une table commune, comme étant également les enfans d'un même pere, & appellés au même héritage. L'adouciſſement de l'eſclavage que la

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

raiſon n'a pu opérer ni oſé tenter parmi les nations les plus ſpirituelles & les plus polies, eſt devenu l'ouvrage de la douceur Chrétienne : l'eſprit du Libérateur l'a opéré même parmi les peuples les plus barbares & les plus jaloux des droits du ſouverain *deſpotiſme* qu'ils croyoient avoir acquis ſur les peuples vaincus.

Les Mercénaires,

Tous ceux qui nous ſervent ne viennent pas ſe ranger auprès de nous, ni nous demander une retraite dans nos demeures. Ceux que nous y admettons en qualité de Domeſtiques & qui nous deviennent chers à proportion de leur aſſiduité & ſur-tout de leur affection, ne font preſque rien pour nous en comparaiſon de ceux qui travaillent au dehors. Nos ſerviteurs couvrent la terre, & c'eſt une eſpéce de prodige que la multitude des routes par leſquelles il nous arrive de tous les lieux circonvoiſins & de chez les nations les plus reculées toute ſorte de ſecours & de commodités. Les choſes ont été diſpoſées par la Providence, comme ſi nous étions chacun à part le centre ou la fin du travail de tous les autres hommes. Une infinité de Mercénaires s'occupent continuellement de nos beſoins : & quoique nous ne leur donnions qu'une récompenſe paſſagère,

gère, quoique nous ne les mettions en œuvre qu'une ſeule fois en un mois, en une année, ou même dans toute notre vie; ils étudient nos goûts & nos beſoins : leur gloire eſt d'y conformer leur travail, même ſans nous connoître. Ils préparent avec inquiétude de quoi contenter les habitans d'une autre province : j'ai preſque dit d'un autre monde. Ils façonnent & conſervent chez eux nos proviſions : ils attendent quelquefois très-long-tems le ſalaire de leurs journées, & ſe voyent ſouvent réduits à une oiſiveté involontaire. Mais l'abondance d'un jour ſupplée à l'indigence d'un autre jour : ils ſavent que ſi ce n'eſt pas moi qui ai recours à leur induſtrie, ce ſera vous ou un tiers, & qu'on vient à eux tôt ou tard. La certitude de l'avenir eſt ce qui les tranquiliſe : & l'agrément de l'indépendance, la douce liberté, ce puiſſant charme de tous les cœurs, ſuffit pour les dédommager des plus rudes fatigues, & pour les accoutumer aux travaux mêmes les plus abjects. Epargnez aux pauvres la domination & l'incertitude : il n'eſt rien que vous n'en puiſſiez attendre. Jugez-en par les traits ſuivans.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

Deux ou trois mille Enfans élevés

Les Savoyards

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

dans les roches du Dauphiné & de la Savoye font leurs adieux en automne à leurs parens, & ſe diſtribuent dans les villes de France, d'Italie & autres avec deux broſſes & une ratiſſoire pour tout équipage. Comme ils ne connoiſſent point de félicité comparable à celle de manger du pain, ils dépenſent peu: & trouvent moyen de retourner au printems, chacun avec un louis d'or de profit. Ces trois mille louis répandus dans des vallées où l'on ne connoît preſque ni le commerce ni l'argent, vont tout d'un coup vêtir trois mille familles entières d'une étoffe dont elles ſe contentent, & leur livrer la proviſion de ſel dont elles ont beſoin pour leur table & pour leur bétail. Leurs herbages leur fourniront le reſte. *

L'Auvergne & le Limoſin rempliſſent la France & l'Eſpagne de moiſſonneurs & d'aide-maçons, dont pluſieurs s'élévent enſuite d'un dégré. Après avoir

* Les habitans des Alpes ne ſe contentent point de ſaller abondamment leurs fromages, pour en rendre le commerce plus ſûr; mais ils préſentent à la main une petite poignée de ſel à chaque vache avant que de la traire, ce qui relève extrêmement le goût de ſon lait, & lui épargne pluſieurs maladies. Ce petit préſent eſt un droit qui lui eſt acquis & réglé par la coûtume; auſſi la vache ne livre-t-elle ſon lait qu'à cette condition. *Schencker iter Alpinum.*

gâché le plâtre ou porté l'oiſeau, ils prennent goût à la couppe des pierres ou à la maçonnerie. Quelquefois ils deviennent obſervateurs : ils apprennent à diſcerner les meilleurs matériaux de chaque pays, & les mélanges les plus ténaces. Recherches utiles ! Découvertes plus intéreſſantes & plus acceſſibles que la ténuité de l'Éter, ou les propriétés de quelque ligne courbe qui ne ſera jamais d'aucun uſage. Mais nos grands Phyſiciens ſe plaiſent peu ſur la terre, & la maçonnerie de nos bâtimens de toute eſpéce, qui devroit faire une des plus belles parties de notre Phyſique, eſt à peu de choſe près abandonnée à des mercenaires ſans principes & ſans pénétration.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

Les aide-maçons.

En voici d'autres qui s'enſeveliſſent tous les jours dans les entrailles de la terre, & qui n'en reviennent que le ſoir. Ils y paſſeroient la nuit même, s'ils n'étoient contraints de reſpirer un air plus pur, & de venir partager avec leur famille le pain qu'ils lui gagnent en renonçant à la clarté du jour.

Les Carriers & tous ceux qui travaillent ſous terre.

C'eſt ce travail qui tire du vaſte magaſin que Dieu a mis ſous nos piés les maſſes de pierres, les blocs de marbre, l'ardoiſe & toutes les piéces qui conſtrui-

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

ſent ou qui couvrent les grands bâtimens. C'eſt ce travail obſcur qui nous livre l'or & tous les métaux, le ſel gemme, ou ſeulement l'eau qui en a rongé les dehors, le ſoufre, le charbon de terre, la tourbe, la marne & toutes les matières foſſiles qu'on trouve propres à fertiliſer les terres; enfin le diamant & toutes les pierreries. Pendant qu'une partie des travailleurs eſt occupée à fouir, à piquer, ou à faire les tranſports; une autre partie détourne à force de bras & de machines le cours de la nappe d'eau dont les pluyes pénétrent la terre, & qui s'y ſoutient ſur les lits d'argile qu'elle rencontre.

Ce travail eſt immenſe par le nombre des hommes qu'il occupe, & par celui des commodités dont il nous enrichit. Nous jouiſſons par eux de ce que notre globe nous fournit de plus beau : & peu s'en faut cependant que nous ne les regardions avec indifférence & avec dégoût, comme une ſorte de gros inſectes qui ſe retirent ſous terre.

On eſt ſurpris que l'homme qui connoît la beauté du ciel & le prix de la lumière, puiſſe paſſer ainſi la plus grande partie de ſa vie dans la noirceur d'un

ſouterrain. J'ai quelquefois demandé à ceux que je voyois ſortir des carrières, s'ils étoient contens de leur ſort. L'un d'eux me répondit, que leurs yeux ſe faiſoient à ce reſte de lumière qui leur venoit par l'ouverture : il ajoûta qu'ils vivoient contens, parce qu'ils étoient ſûrs du travail qui donnoit à vivre à leurs familles, & qu'on étoit toûjours bien où l'on n'éprouvoit point de contradictions. C'eſt donc évidemment la certitude du profit, & une juſte liberté qui pourront toûjours obtenir des peuples les travaux les plus rudes, & faire valoir leurs avantages naturels.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

Il ne faut point de motifs plus puiſſans, pour conduire d'autres légions de manœuvres dans le fond des forêts. Là dans la vie la plus ſolitaire & la plus ſauvage, ils s'exercent à ſervir des hommes qu'ils ne verront jamais, ou de qui ils ſeront mépriſés dès qu'ils en ſeront apperçus. Rien de plus taciturne ni de plus opiniâtre que leur travail : les uns ébranlent à coups de coignée les grandes piles d'arbre qu'on leur a déſignées par l'empreinte du marteau de la maîtriſe ; & les mettent ſur le côté. Les autres les ébranchent & les écarriſſent pour en faire les énormes poutres qui ſerviront

LES BUCHERONS.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

à écraſer & à égoûter les grands tas de raiſins, ou qui ſerviront à piloter dans les terrains mouvans, ou qui deviendront l'appui des planchers & des charpentes, ou qui ſeront la quille & la baſe des grands vaiſſeaux dans les conſtructions de Breſt ou d'Amſterdam. Pluſieurs des plus beaux troncs ou des maîtreſſes branches ſeront débités en planches, ou par la patience des ſcieurs de long, ou par le travail expéditif d'un moulin à ſcier. *

* *Voyez en la Figure tom. V.*

Pluſieurs de ces bucherons ſont employés à ménager dans les branches tortueuſes ou des varanges, que nous pourions nommer les côtes & la carcaſſe des vaiſſeaux; ou des ceintres & toutes les courbes néceſſaires au travail du menuiſier & du charon. Pluſieurs ſont employés à tailler à part les arçons & les divers ſupports que les bourelliers garniront en étoupes & en cuir pour en faire des ſelles de montures, ou des colliers pour les bêtes de charge. Dans un autre quartier de la forêt on prépare ou des manches pour les outils de toute eſpéce, ou des lattes & des cerceaux, ou des talons pour les ſouliers; ou enfin la plus humble & en même tems la plus ſaine de toutes les chauſſures.

Les habitans des bois ſont occupés dans un autre canton à débiter le mairain, c'eſt-à-dire, à refendre le chêne en douves de poinçon, ou le hêtre en goberges*, nouvel objet d'un commerce immenſe qui fournit la matière des cuves & des cuviers, des ſceaux & des boiſſeaux, des tonnes & des vaiſſeaux de toute jauge.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

Le mairain.

* Menues planches.

Quelles obligations n'avons-nous pas à d'autres familles auſſi ſolitaires qui ſe conſacrent au ſervice des verreries ou des forges ?

Les ſerviteurs des forges & des verreries.

Sont-ce des cyclopes ou des hommes qui entretiennent le feu dans ces grandes piles de bois élevées en pains de ſucre au milieu des taillis nouvellement abbatus ? Ils y admettent l'air par les ouvertures dont ils criblent la croute de terre qui couvre le monceau de bois. Ils les bouchent enſuite pour éteindre ſubitement le bois qui s'eſt converti en charbon ; & qui ayant perdu ſon eau, ſans perdre ſes matières combuſtibles, ſervira commodément à ceux des ouvrages, de fonderie, de cuiſine, ou de chymie, où il faut un feu ſubſtantiel & peu de flamme.

Les Charbonniers.

Si nous quittons le fond des bois pour reprendre les grandes routes, & que nous nous tranſportions aux paſſages des

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

grandes rivières ou dans les ports des villes maritimes, quelle agitation ! quelle fourmillière de monde ! combien de bras en action ! combien d'épaules chargées ! combien de voitures en branle ! tous ces efforts & tous ces mouvemens reviennent à un but général, qui eſt de nous rendre la vie plus douce, en nous préparant ce qui nous manque. Certain philoſophe guérit autrefois l'Athénien qui croyoit que tout ce qui entroit au port Pirée étoit à lui : mais il y auroit une philoſophie très-agréable & très-fondée, à nous perſuader que notre ſatisfaction & la fourniture de nos beſoins ſont l'objèt très-réel des mouvemens de la ſociété. Enſorte qu'on peut fort raiſonnablement appliquer au corps de la république, ce qui a été dit avec tant de grandeur du corps de l'Egliſe. Tout ce que Dieu y a mis de graces, de talens, de dons, de fonctions, & de miniſtères, ſont des biens qui appartiennent réellement à tous les Fidéles qui la compoſent. *Omnia veſtra ſunt.* Il eſt de même très-littéralement vrai que tous les travaux de la ſociété les plus obſcurs comme les plus honorables, ſont nos richeſſes, & que nous y trouvons tous la matière d'une juſte & néceſſaire reconnoiſſance.

1. Cor. 3. 22.

La même vérité ſe juſtifie juſqu'au de- LES
là des mers : deux hommes ſéparés par DOMESTI-
deux mille lieues d'intervalle s'occupent QUES ET
réciproquement l'un des beſoins de l'au- LES MER-
tre. C'eſt pour nous qu'on paſſe la ligne, CÉNAIRES.
& qu'on affronte les glaces du Nord. Je n'inſiſterai point ſur les manœuvres pénibles auxquelles s'engagent librement des armées entières de matelots; ni ſur les ſervices forcés de ces malheureux qu'on enchaîne ſous les rames des galères, pour leur faire rendre à la ſociété par leurs angoiſſes & par leurs ſueurs ce qu'ils lui ont ôté par leurs crimes. Cette compenſation eſt juſte : mais le plus grand avantage de cette diſpoſition qui réſerve les travaux exceſſifs aux ſcélérats, c'eſt de les épargner au vrai citoyen, & d'imiter la conduite de celui qui ſe ſert de la malice des hommes pour procurer le bien.

Tous ces marins qui ſemblent abatardis par leur ſéparation du corps de la ſociété, font un effet réjouiſſant & en même tems très-inſtructif dans certaines peintures où on les met en contraſte avec quelques petits maîtres qui introduiſent une compagnie de Dames dans un vaiſſeau. L'un de ces derniers affecte de faire badiner les franges, les brillants, & les

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

freluches de ſa veſte contre le ſarrot d'un mouſſe, occupé à ſoutenir le couvercle d'une caiſſe. L'autre dans une attitude de danſeur, ſourit en montrant à la compagnie ſon eſcarpin à talon rouge côte-à-côte des deux énormes ſouliers qu'un matelot tient exactement rangés à la parallele, en attendant le ſignal pour travailler au cabeſtan. Par-tout ſe trouve la penſée du peintre qui eſt d'une part d'étaler de jolies figures, & de l'autre de nous faire eſtimer des hommes ſolides qui gouvernent avec activité ce qu'on leur confie, & qui mettent bonnement toute leur gloire à ſe rendre utiles.

En voici d'autres plus ſédentaires, mais auſſi actifs. Ils ne traverſent point les mers : mais ils préparent ce qu'on y tranſporte. Combien de mains employées dans Saint-Domingue, ou dans la Jamaïque, à faire macérer dans les baquèts d'eau les feuilles de l'indigo, & à nous en recueillir le ſédiment pour faire notre bleu, & la première baſe de la plupart de nos teintures. Combien d'autres mains employées au Méxique à recueillir la cochenille ſur les feuilles maſſives de l'Opuntia, & à faire mourir par le feu cette punaiſe dont le corps fait un fond de couleur plus vermeille que les galles ou

excreſcences du chêne vert des Pyrénées, qu'on nomme ſi improprement la graine d'écarlate. Tout un peuple de Négres couvre les terres de la Martinique, & s'y occupe ou à confire le citron, ou à exprimer de la canne à ſucre ce ſel délicat qui eſt un fondant ſi propre à corriger l'acreté ou l'amertume de bien des viandes & de bien des boiſſons. D'autres légions de Négres écraſent en terre-ferme la graine des gouſſes du Cacao. D'autres dans les mines du Bréſil réparent l'épuiſement de celles de Pégu & de Golconde. D'autres continuent au Pérou & au Chili à nous envoyer les riches métaux dont la ſource eſt tarie en Eſpagne & diminue de jour en jour en Orient. Les régions de deçà & de delà le Gange nouriſſent des journaliers ſans nombre qui moulinent la coque du cotonier, pour ſéparer la boure d'avec la graine, ou qui dévident les cocons des vers à ſoie, ou qui vont recueillir pour nous les graines, les écorces, les racines, les terres colorées, & toutes les matières végétales ou foſſiles qui nous donnent des teintures & des remédes. On n'aura point de peine à comprendre combien il y a de mains occupées en Amérique à cueillir, à ſécher, à tordre, & à pulvériſer le tabac,

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

quand on voudra jetter les yeux ſur le nombre des mains qui, jour & nuit, font uſage de cette poudre. C'eſt aujourd'hui un des plus grands exercices de la ſociété. L'inquiétude dans laquelle on verroit tomber tout d'un coup les petits & les grands par la ſimple ſouſtraction du tabac, nous fait comprendre vivement combien la fourniture de quantité d'autres beſoins ou plus preſſans ou plus raiſonnables, rend notre vie dépendante du travail de ces mercénaires ſur qui nous ne daignons pas laiſſer tomber nos yeux.

LES GENS D'ARTS ET DE MÉTIERS.

ENTRETIEN NEUVIÈME.

NOus ne ſommes pas ſeulement riches des productions de la terre: nous commençons à nous convaincre que nous le ſommes preſqu'également du travail de nos ſemblables, & que ſi nous avons lieu de nous féliciter de tout

ce que la nature enfante pour nous d'une année à l'autre, nous pouvons prendre une complaiſance auſſi légitime dans toutes les opérations de la ſociété. Nous en avons trouvé les premières preuves dans les ſervices innombrables des ſerviteurs & des plus humbles mercénaires qui expédient pour nous tant d'ouvrages, non-ſeulement dans nos demeures, mais d'un bout du globe à l'autre. Ce qui ſe fait au Grand-ban, à Potoſi, à Moka, ou dans l'Iſle d'Amboine, ne nous intéreſſe pas moins que la propreté qu'on entretient dans notre appartement. LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

Élevons-nous d'un dégré, & de l'ordre des mercénaires, paſſons à celui des gens d'arts & de métiers. Voyons dans leur induſtrie les raiſons que nous avons de les eſtimer, & dans leurs ſervices innombrables les nouveaux motifs qui nous portent à rectifier notre façon de penſer à leur égard.

Tous ceux qui ne ſont pas aſtraints à un travail manuel ont coutume de mettre une diſtance infinie entre eux & les gens de métiers. Ils attachent à cet état une idée de baſſeſſe, & le mépris qu'on en fait eſt univerſel. Celui qui dreſſe un contrat de vente ou qui va ſignifier un exploit, croiroit ſe méſallier s'il donnoit

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

ſa fille en mariage à celui qui fait des ſouliers, ou à celui qui taille une robbe. Il peut y avoir de bonnes précautions dans la tournure d'un exploit ou d'un procès-verbal. Il peut aſſurément ſe trouver beaucoup de prudence dans l'emploi des formules du protocole. Mais ces talens n'attirent point l'admiration, & elle ne peut ſe refuſer à l'induſtrie qui nous fait une belle commode ou une excellente pompe.

Nous abordons en cérémonie un homme chargé du recouvrement de quelques droits, & à peine daignons-nous ſaluer un laboureur ou un jardinier à qui nous devons la jouiſſance des fruits de la terre. Ce déſordre n'eſt pas nouveau : il s'eſt toûjours introduit dans les Républiques les plus policées, à meſure que le luxe y introduiſoit un faux goût de délicateſſe. Celui des Scipions * qui déclara la guerre à Jugurta, briguoit, étant encore jeune, la place d'Edile Curule, & parcouroit ſuivant l'uſage le lieu de l'aſſemblée où ſe trouvoient les Tribus ruſtiques, auſſi bien que celles qui réſidoient à Rome. Il ſaluoit l'un, diſoit un mot d'honnêteté à l'autre, & ſerrant les mains à un laboureur de ſa connoiſſance, il ne put s'empêcher de plaiſanter ſur les durillons

* *Scipion Naſica. Valer. Maxim. l. 7. c. 5. n. 2.*

dont il les ſentit couvertes. Nous autres, dit-il, nous ne marchons que ſur nos piés : auriez vous pris la coutume de marcher auſſi ſur vos mains ? Ce mot lui coûta cher : en un inſtant il paſſa de bouche en bouche & arriva juſqu'aux derniers rangs. Toutes les Tribus, piquées de s'entendre reprocher leur amour pour le travail, n'eurent qu'une voix pour donner l'excluſion à ce railleur que la molleſſe de la ville avoit rendu dédaigneux & impertinent. LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

La plûpart de ceux qui exercent quelque métier, ſont ſi accoutumés parmi nous à être mis de côté & à ne recevoir aucune marque de careſſe ou de diſtinction, qu'on leur trouve un air de gens entrepris, ou une ſenſibilité extrême, quand des Magiſtrats, des Eccléſiaſtiques, ou d'autres perſonnes de marque veulent bien lier converſation avec eux, ou leur parler comme à des concitoyens & comme à des hommes libres. Ils le ſont en effèt, & notre façon de traiter l'artiſan nous deshonore. Il en eſt tel qui ſaura nous faire rougir de nos airs impérieux. J'ai eu la ſatisfaction d'en voir un ſe ſentir, & déconcerter un petit-maître qui le tutayoit. Oui, lui dit-il, froidement, j'ai ce que tu demandes. Mais il

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

faut ſavoir ſi c'eſt du fin que tu veux, ou du commun ? Tu n'as qu'à dire. On te l'apportera.

Les droits de la ſubordination, pour être juſtes, n'ont jamais autoriſé perſonne à parler aux artiſans comme à des eſclaves. Nous pourrions leur inſpirer quelques ſentimens d'honneur, & encourager leur induſtrie, ſi nous paroiſſions ſeulement ſentir ce qu'ils valent, & leur parler avec douceur. Mais nous ſerons toûjours fort éloignés de les former & de nous les attacher, ſoit par le mépris que nous faiſons de leur perſonne; ſoit par l'ignorance où nous ſommes tous de ce que leur art a de plus beau, & c'eſt même cette ignorance qui nous rend indifférens.

Déſordre dans nos connoiſſances. Occaſion de nos méprîſes.

Lorſque notre raiſon commence à éclore, on nous parle ſix ans de ſuite du futur en *rus* & du ſupin en *um*, ſans nous dire un mot de la beauté des arts ni de l'induſtrie des métiers qui ſont les ſoutiens de notre vie. Quand notre raiſon ſe fortifie, on l'adreſſe à des maîtres qui lui démontrent avec apprêt que nous avons un corps, & qu'il y en a d'autres autour de nous, ou qui paſſent les heures & les journées entières à lui prouver comme quoi de deux propoſitions con-

tradictoirement énoncées ſur un futur poſſible qui n'arrivera point, l'une eſt dès à préſent déterminément vraie, & l'autre déterminément fauſſe. Ce qu'on a le plus négligé, c'eſt de nous apprendre à bien diſtinguer les productions du globe que nous habitons, les liens qui uniſſent tous les peuples dont elle eſt couverte, & les travaux dont elle s'occupe. Tous tant que nous ſommes nous avons vû tourner les aîles d'un moulin à vent, & la roue d'un moulin à eau. Nous ſavons qu'on y écraſe du blé, ou qu'on y pulvériſe des écorces. Mais la ſtructure nous en eſt inconnue, & peu s'en faut que nous ne confondions un charpentier avec un bucheron. Nous portons tous une montre dans notre poche. Mais connoiſſons-nous l'artifice de la fuſée ſur laquelle la chaîne s'enroule? Connoiſſons-nous l'uſage de la ligne ſpirale qui accompagne le balancier? Il en eſt de même des métiers les plus communs. On n'en ſait que le nom. Au lieu de nous aſſurer une raiſonnable connoiſſance du commerce & des arts, qui ſont la douceur & l'ornement de la ſociété dans laquelle nous avons à paſſer nos jours, nous nous piquons d'atteindre aux fineſſes du quadrille, ou nous nous

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

enfonçons dans la ſolitude pour comparer la gravitation de trois planétes diſjointes avec l'attraction des trois mêmes attelées à la file. S'il ſe trouve peu de ſolidité dans le choix de nos plaiſirs, il y a probablement encore plus de déſordre dans nos études. Nous courons après ce qui fait du bruit : & les perſonnes les plus ſenſées avouent enſuite qu'elles regrettent encore plus le tems qu'elles ont donné au Neutoniſme qui les laiſſe dans les mêmes ténébres, que celui qu'elles ont mis à apprendre le quadrille qui les amuſe quelquefois.

Un pere ou une mere de famille, un ſupérieur de Communauté, un Commerçant, un Avocat, un Magiſtrat, ceux qui gouvernent les peuples ou qui dirigent les conſciences, tous ſe peuvent paſſer des monades de Leibnits & des caractères de l'écriture Algébrique : mais il n'en eſt aucun qui ne s'acquittât mieux de ſon emploi, à meſure qu'il acquerroit une juſte connoiſſance des arts & des métiers qui occupent la multitude. C'eſt une eſpéce de philoſophie mille fois plus eſtimable que des ſyſtèmes dont l'inutilité eſt le moindre défaut.

Origine de la diverſité des Arts.

Quelques Philoſophes, conſidérant cette variété de travaux & d'inclinations

qui diſtinguent les hommes, en ont rapporté la cauſe aux ſeules diſpoſitions du corps qui les dominent, & en ont tiré des objections contre la ſpiritualité de l'ame; plus empreſſés ſelon leur ordinaire à décider ſur la nature des choſes que Dieu ne nous montre pas encore, qu'à nous faire voir & adorer cette main ſavante, qui en réglant les différences des eſprits comme celles de nos beſoins, a préparé toutes les attaches du grand corps de la ſociété. LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

D'autres ſe ſont aviſés de dire que la diverſité des Arts étoit venue du diſcernement, par lequel la philoſophie avoit obſervé les beſoins du genre humain & les moyens d'y pourvoir. La ſeule cauſe dont ils n'ont point parlé étoit la première qu'ils devoient voir.

Si nous avons à tems des ſouliers, du linge, une étoffe, ou une bougie; ce n'eſt point parce qu'il y a des Philoſophes ſur la terre. Ils ne nous ont appris ni à blanchir la cire ni à manier la navette. Ils ſont communément dans des ſphères fort éloignées de nous: ou s'ils s'abaiſſent juſqu'à juger des inſtrumens qui nous ſervent, c'eſt pour dire qu'il y manque ceci ou cela, & nullement pour les remplacer par de meilleures in-

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

ventions. Les chefs de colonies ont attroupé des artiſans, & les légiſlateurs ont donné des réglemens aux différentes profeſſions. Mais les artiſans comme les beſoins ont devancé les colonies: & le légiſlateur qui régloit l'exercice des talens, n'en étoit pas pour cela l'inventeur. La prudence humaine employe ce qu'elle a reçu, non ce qu'elle a créé. Philoſophes ne vous arrogez rien. Si vous pouvez revendiquer des choſes qui vous ſoient propres, ce ſont les opinions inutiles, & les queſtions interminables. Nous devons tout à une ſenſible Providence, qui n'a nullement compté ſur vous pour faire le partage des travaux néceſſaires à la ſociété; mais qui a ſçu y pourvoir efficacement par la riche diverſité qu'elle a miſe dans les eſprits. En effet, on n'invite point un eſprit lourd à ſe charger de la conduite des grandes affaires, ni un beau génie à élaguer les arbres d'une forêt. La diverſité des eſprits précéde nos beſoins; & comme Dieu eſt auteur de nos beſoins, il eſt le vrai auteur des différentes diſpoſitions qui ſe trouvent propres à y pourvoir.

Il a rendu ſon œuvre immanquable par une ſeconde précaution. De peur

que le beſoin, l'intérêt, & le tempérament de chaque particulier ne fuſſent pas encore ſuffiſans pour ménager & pour perpétuer les différentes eſpéces d'ouvriers néceſſaires dans le corps du genre humain, Dieu a inſpiré à tous les enfans une diſpoſition à imiter ce qui les frappe. Nous la regardons comme un badinage de nulle conſéquence, & elle eſt dans le vrai une inſpiration des plus ſalutaires du Créateur, puiſqu'elle nous pourvoit conſtamment des métiers les plus utiles, & qu'elle remplit les profeſſions les plus abjectes comme les plus brillantes. Un enfant conçoit une idée avantageuſe de ce qu'il voit faire à ſon pere. Il le ſuit pas à pas & continue ſa profeſſion. S'il la quitte, c'eſt parce qu'une induſtrie ſupérieure a fait impreſſion ſur lui, & qu'il ſe ſent des aîles capables de l'élever plus haut. On peut dire que l'imitation nous procure encore plus de bien que l'invention, puiſque celle-ci ne ſe montre que de loin à loin : au lieu que l'autre eſt de tous les pays & de tous les jours.

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

Pourquoi les enfans imitent tout.

Si de la première & unique origine de tant de métiers ſi utiles, nous voulons deſcendre à ce qui s'y trouve de plus curieux, (& c'eſt ſouvent le plus

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

commun qui mérite le plus d'attirer notre curioſité) nous nous appercevrons en tout que les progrès qu'on peut faire dans ces amuſantes recherches, conduiſent également l'eſprit à l'émulation & à la reconnoiſſance.

On n'eſt point gêné dans l'étude de la ſociété, comme on le ſeroit dans l'établiſſement d'une colonie. Quand celle-ci arrive dans un pays inculte, où il faut découvrir les premières proviſions néceſſaires, & ſuppléer à une matière qui manque par une autre qui la remplace, on va en tout à ce qui preſſe le plus : on ſe régle ſur le beſoin actuel. Mais à préſent que la ſociété eſt établie, & que tout y marche, nous pouvons en l'étudiant, mettre tel ordre que bon nous ſemble dans la diſpoſition des matières. L'homme ne manque ni d'habit ni de logement, pendant que nous raiſonnerons ſur la nouriture : & ſans nous mettre beaucoup en peine ſi le logement doit précéder l'habit, ou ſi le tiſſu d'une étoffe le preſſe plus que la culture du blé, nous débuterons par ſa nouriture & par quelques-uns des arts qui y pourvoyent.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

ENTRETIEN DIXIÈME.

VOUS ne vous attendez pas, mon cher ami, à trouver ici par le menu les opérations des différens arts & métiers qui nous préparent la fourniture de notre table. Ils ſont ſous nos yeux la plûpart : preſque perſonne n'en ignore ni les ſervices, ni les procédés les plus communs : mais nous pouvons nous arrêter à ce qu'on y connoît le moins, je veux dire aux machines qu'on y employe pour diligenter l'ouvrage, & qui ſont ce que l'on y trouve de plus beau. On peut ſe mettre aſſez promptement au fait de tous ces arts : il ſuffit pour cela d'ouvrir les yeux ſur la ſuite des outils & des ouvrages du Laboureur, du Jardinier, du Boulanger, du Cuiſinier, du Pêcheur, du Braſſeur, du Tonnellier, & de quelques autres : tout y eſt ſimple, palpable, & n'a pas beſoin d'autre explication. Mais pour

LA NOURITURE DE L'HOMME.

mieux entendre le jeu des machines en elles-mêmes, il eſt fort à propos d'en avoir vû d'abord la figure ſur le papier, avec l'énumération & l'uſage des piéces. Il a ſouvent ſuffi de faire appercevoir à la jeuneſſe la ſtructure & l'effet de ces inſtrumens qu'elle voit preſque toûjours en gros & en courant; pour lui inſpirer le goût des méchaniques, & pour développer des talens qui ont produit par la ſuite des inventions propres à expédier en peu d'heures & ſous l'inſpection d'une ſeule perſonne, ce qui occuperoit un grand nombre d'ouvriers & prendroit un tems infini.

QUESTION. S'il faut permettre les machines expéditives.

Je crains que des hommes de mérite & zèlés pour le bien des pauvres ne m'intentent ici un procès. Il ne faut, diront-ils, ni inſpirer ce goût, ni permettre l'introduction des machines qui abrégent l'ouvrage. Si l'on préſentoit à M. le Prévôt des Marchands une invention qui pût livrer par jour les vingt-cinq mille muids d'eau demandés pour la fourniture de Paris, on tireroit du réſervoir commun les canaux néceſſaires pour diſtribuer l'eau dans toutes les rues & juſques chez les particuliers. Ce ſeroit donc réduire un grand nombre de porteurs d'eau à la mendicité. Veut-

on faire uſage d'une machine ingénieuſement inventée pour faire remonter ſous les ponts de Paris ou autres à l'aide de trois ou quatre hommes ſeulement, les batteaux les plus chargés, & qui ne les paſſent qu'à l'aide d'un plus grand nombre d'hommes & d'une vingtaine de chevaux ? Vous vous délivrez, il eſt vrai, de bien des clameurs, de bien des frais, & même de pluſieurs riſques. Mais vous allez ruiner des familles qui avoient fait l'entrepriſe de fournir les hommes & les chevaux.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

Cette maxime de rejetter l'uſage d'une excellente invention, quand elle peut troubler l'état actuel d'un nombre de particuliers, pour être avancée par des perſonnes reſpectables, n'en eſt pas moins deſtituée de juſteſſe. Elle eſt même extrêmement dangereuſe. Elle eſt ſans juſteſſe, puiſque ſi on l'avoit ſuivie, nous ſerions privés encore aujourd'hui du miniſtère des pompes & des foularies, des machines à ſcier, & de beaucoup d'autres. Il n'eſt point de travail plus néceſſaire ni qui revienne plus fréquemment que celui de briſer le blé. Si la maxime que nous examinons avoit eu lieu au ſeptième ſiécle, lorſque l'invention des moulins à eau s'introduiſoit

Voyez l'Inſtit. d'un Prince.

Voyez les moulins. Tom. V.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

par tout, on auroit dit avec autant & plus de droit : Que vont devenir ces eſclaves & ces familles innombrables que nous employons au travail de la meule ? A quoi les mettrons-nous pour les garantir de la faim ? On s'eſt toûjours paſſé de moulins à eau : nous nous en paſſerons bien encore. Si la maxime qui défend de remplacer pluſieurs bras par un inſtrument ſimple, avoit eu lieu au quinzième ſiécle quand l'Imprimerie commençoit à préſenter ſes ſervices, on auroit dit & on a dit ſans doute : ce nouvel art eſt pernicieux : il va faire des pareſſeux ſans nombre. Que veut-on que deviennent tant de Religieux qui gagnent honorablement leur vie à copier les bons livres ?

Ceux qui raiſonnoient alors ou qui raiſonnent aujourd'hui de cette ſorte, n'ont pas fait attention à une importante vérité, qu'il faut ſur toute choſe faciliter le travail de l'homme ; que c'eſt là l'intention de celui qui l'a pourvû d'induſtrie ; que rejetter les découvertes de l'eſprit de l'homme, c'eſt mépriſer les préſens de Dieu ; qu'enfin il y a toûjours un grand nombre d'ouvrages très-néceſſaires qui ne ſe font pas, & auxquels il faudroit appliquer les bras dont

le ſervice eſt remplacé par des machines. Après l'invention du moulin, de la pompe, & de l'Imprimerie, on a vû ſans doute bien des eſclaves, bien des copiſtes; en un mot bien des bras ſans emploi. Mais ce ſurcroît de perſonnes déſœuvrées mit bientôt la ſociété en état d'entreprendre & d'exécuter ce que des ouvrages plus preſſans lui faiſoient négliger malgré elle. Ceux qui portoient l'eau apprendront à filer ou à bêcher: ceux qui copioient les livres peuvent apprendre à les relier, ou à mener la preſſe, ou à fondre des caractères. Comment peut-il y avoir des bras croiſés pendant qu'une infinité de beſoins nous pourſuivent? Il y aura toûjours plus de routes à entretenir, plus de chauſſées à relever, plus de prairies à arroſer dans la ſéchereſſe, plus de digues à oppoſer à l'effort des grandes eaux, plus de terres à remuer, plus de tranſports à faire; en un mot plus de travaux ouverts pour le ſervice du public ou du particulier, qu'il n'y aura d'ouvriers en état d'y ſuffire: & le refus que fait un homme de gagner ſa vie par un travail certain, fera toûjours le diſcernement du ſcélérat ou du fainéant puniſſable, d'avec le citoyen de bonne volonté.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

La maxime qui défend l'introduction des inſtrumens expéditifs, n'eſt pas ſeulement pernicieuſe en employant ſans néceſſité beaucoup d'ouvriers dont on auroit un extrême beſoin ailleurs : elle l'eſt encore par ſon oppoſition au progrès des vraies ſciences, qui conſiſtent dans la connoiſſance de nos avantages & des moyens qui nous en facilitent la jouiſſance. C'eſt à quoi doivent tendre nos obſervations, nos mathématiques, & nos méchaniques : mais on leur ferme la porte, & on rallentit le déſir de s'y diſtinguer, en les décriant comme dangereuſes, ou en défendant d'exécuter par l'action des élémens, ce qui s'opère par les bras de la multitude.

Il ſe trouve par cette remarque que le danger de traverſer le progrès des ſciences rentre dans le danger de nuire à la ſociété, & qu'un de ces dangers n'eſt point différent de l'autre, ce qui eſt faire des ſciences le plus grand éloge qu'il ſoit poſſible d'en faire. Si la ſcience des nombres & celle des forces mouvantes ont jamais paru belles & dignes d'applaudiſſemens, c'eſt lorſque la meule, qui occupoit tant de monde, commença à tourner ſous le ſouffle de l'air ou au courant des eaux; c'eſt lorſque

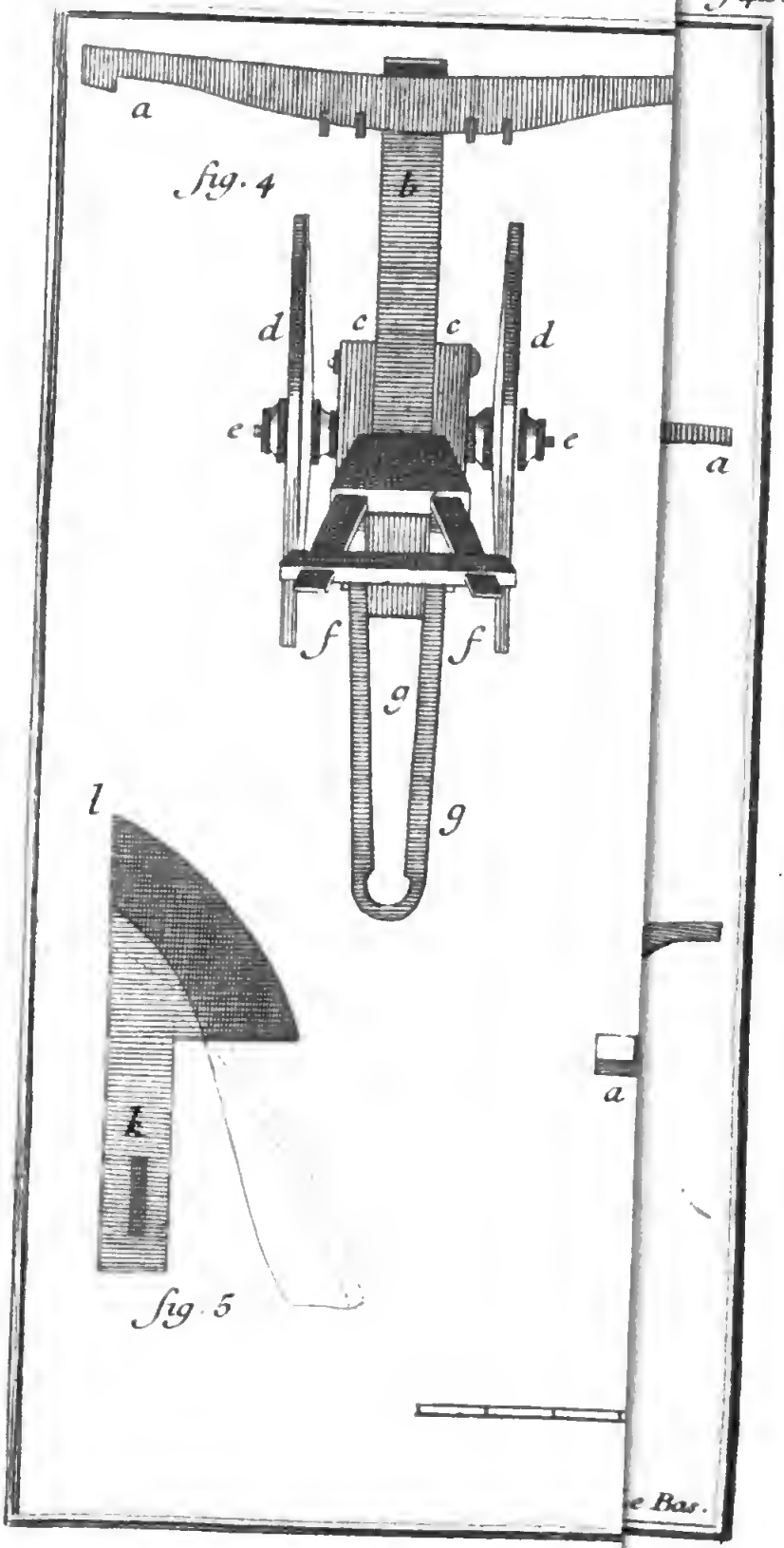


fig. 4

fig. 5

la grue & le cabeſtan rendirent de très-petites forces victorieuſes de la réſiſtance des maſſes les plus énormes ; c'eſt partout où deux hommes apprirent à faire en ſe jouant ce que vingt-quatre exécutoient mal en ſe couvrant de ſueur. Jettons un coup d'œil ſur les machines les plus communes qui facilitent l'apprêt de notre nouriture : la charrue vient la première en tour. LA NOURITURE DE L'HOMME.

PLANCHE PREMIERE.

La charrue des environs de Paris.

Fig. I. La charrue vûe de côté.

a L'épars, où l'on attache les chevaux.

b Le têtard, ou le timon qui eſt traverſé par l'eſſieu.

c Les échantignoles : ce ſont deux petites piéces de bois pareillement traverſées par l'eſſieu, & poſées de part & d'autre du têtard pour le fortifier. *Voyez c c Fig.* 4.

d Les roues. Le profil n'en montre qu'une.

e Le bout de l'eſſieu qui traverſe le têtard, & les moyeux des roues.

f La ſellette, appuyée ſur le têtard vers l'eſſieu. Elle eſt compoſée de deux montans qu'on nomme épées, & d'une

LA NOURITURE DE L'HOMME.

traverſe qui ſoutient le haut de la haie. Le profil cache ici un montant derrière l'autre. *Voyez d Fig.* 2.

g Le chignon, piéce de bois coudée, & formant deux bras. Le coude embraſſe la haie. Les deux bras viennent s'attacher aux deux côtés du têtard avec deux chevilles de fer. Le coude peut être arrêté à différens points de la haie par un boulon & une rondelle de fer. *Voyez g Fig.* 4.

h La haie, longue piéce de bois appuyée ſur la ſellette *f*, embraſſée par le chignon, *g*; ſoutenant le coutre *i*; emmanchée dans l'étançon *n*, & appuyée ſur le cep *k*, par deux chevilles intermédiaires * *.

i Le coutre, monté ſur la haie.

k Le cep, piéce platte qui ſoutient tout le train de derrière.

l Le demi ſoc monté ſur le cep. Le ſoc entier ou tranchant à droite & à gauche eſt en uſage dans bien des Provinces : il fatigue un peu plus les chevaux en ſoulevant deux mottes de terre à la fois. Le coutre fend la terre perpendiculairement. Le ſoc la tranche & la ſouléve horiſontalement.

m L'oreille, planche courbée & qui va en s'élargiſſant pour emporter & pour

renverſer de côté la terre que le coutre & le ſoc ont coupée en différens ſens. Cette planche eſt appuyée ſur l'oreillon, petite piéce de bois qui, d'un bout, eſt emmortoiſée dans le cep & tient auſſi à l'étançon par une longue cheville. *Fig.* 3. LA NOUVELLE DE L'HOMME.

n Le mancheron compoſé de l'étançon qui porte ſur le cep, & de deux manches qui tiennent de part & d'autre à l'étançon par deux chevilles miſes en travers. *Voyez la Fig.* 3.

Fig. 2. La charrue entière vûe par devant.

a L'épars.

b Bout du têtard.

cc Les deux roues.

d La ſellette.

e La haie.

f L'oreille.

Fig. 3. Le train de derrière contenant le cep *k*, l'étançon *n*, les deux manches & l'oreille.

Fig. 4. Le train de devant ſéparé de la haie.

a L'épars.

b Le têtard.

cc Les échantignoles.

dd Les roues.

ee L'eſſieu.

f La ſellette.

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

g Le chignon, séparé de la haie.

Fig. 5. Le soc *l*, monté sur le cep *k*, avec la trace de l'oreillon & de l'oreille.

Il y a deux manières de labourer, l'une à oreille dormante ; l'autre à oreille mobile. Quand le laboureur trace son premier sillon, l'oreille qui accompagne le soc, doit être posée non vers le dehors de la piéce qu'il laboure, mais vers le dedans, pour y renverser la terre, ce qui se fait plus exactement avec un demi soc, qu'avec un soc entier qui souléve la terre des deux côtés à la fois. Le laboureur arrivé à la fin de son premier sillon, veut-il en tracer un second à côté du premier, & pulvériser la terre en la rejettant dans ce premier, puis continuer les mêmes allées & venues ? Il laisse cette fois l'oreille posée du même côté, fait aller ses chevaux dans un sens contraire au précédent, & marchant toûjours à côté de la première fosse, l'oreille de sa charrue y rejette presque toute la terre qu'il en avoit tirée. Pour tracer le troisième sillon de manière qu'il en fasse rouler la terre dans le second, c'est une nécessité qu'il déplace l'oreille en la tirant de ses attaches, & qu'il la transporte de l'autre côté

du ſoc, afin qu'en remontant le long de la ſeconde foſſe, cette oreille y verſe la terre qui ſort du troiſième ſillon. Quand il ouvrira le quatrième, il faut qu'il ait ramené l'oreille du côté du troiſième, s'il veut le combler à ſon tour. L'oreille doit donc changer de place d'un voyage à l'autre, en continuant à faire les ſillons de ſuite & côte à côte. LA NOURITURE DE L'HOMME.

D'autres ſont dans l'uſage de conſtruire leur charrue à oreille dormante, & ne déplacent rien. Le laboureur ouvre ſon premier ſillon l'oreille en dedans ou du côté de la piéce qu'il cultive. Au lieu de faire la ſeconde foſſe en cotoyant la première, il la va tracer à l'autre liſière du champ s'il eſt peu large; ou s'il l'eſt trop, à une diſtance qui n'augmente point le travail des chevaux. Il double ce ſillon en montant à rebours, & en le ſuivant côte à côte ſans toucher à ſa charrue. Il revient enſuite travailler ſur le bord intérieur du premier ſillon. Par ce mouvement l'oreille de ſa charrue ſe préſente de manière à y rejetter la terre qui en eſt ſortie. Si de-là les chevaux paſſent vers les ſillons de l'autre liſière, à meſure que le ſoc ſouléve la terre du nouveau foſſé qu'il trace,

LA NOURITURE DE L'HOMME.

l'oreille la détourne & la pouſſe dans le foſſé voiſin. Sans jamais changer de place, l'oreille ſe trouve en état de rendre de part & d'autre le même ſervice, tant que le laboureur tourne en dedans. Il rapproche peu-à-peu les ſillons de manière qu'ils viennent ſe confondre en un au milieu de ſa piéce & à égale diſtance des deux liſières.

Le gouvernement & l'induſtrie de l'homme marchent toûjours de compagnie. On les retrouve ſenſiblement unis juſques dans cette multitude innombrable d'inſtrumens qu'il a imaginés pour préparer ſes diverſes nouritures, & dans la proportion admirable qu'il mèt entre le ſervice & l'effèt.

Invitons la Phyſique à deſcendre du haut des ſphères céleſtes où elle ſe plaît, & à prendre ſans dédain quelque connoiſſance des opérations d'une boulangerie, ou d'une cuiſine qui attirent ſi peu ſes recherches. Ce n'eſt pas que je faſſe des vœux pour voir jamais notre cuiſine ſous la direction des Philoſophes. Les changemens ſont dangereux & peut-être n'y gagnerions-nous point : mais le motif de cette invitation n'eſt autre que leur intérêt. Ils trouveront dans ces arts, quoique communs & groſſiers,

des pratiques ſi juſtes, qu'on ſeroit tenté de croire qu'elles ſont l'ouvrage de quelque génie extraordinairement éclairé qui auroit pris ſoin d'en faire des leçons au genre humain. Ils appercevront bientôt par l'ignorance où l'on eſt communément de la raiſon de ces pratiques, qu'elles ſont le fruit des épreuves réitérées & non d'une ſcience qui en ait d'abord prévû les effets. Les Philoſophes y trouveront donc un vrai magaſin d'expériences faites, & propres par leur certitude à tenir lieu de principes dans les choſes où la lumière nous eſt refuſée. Il pourroit y avoir ici pour eux un autre profit à faire. Si le ſimple tâtonnement a ſuffi à des eſprits du commun pour nous procurer tant d'inſtrumens commodes & de méthodes ſûres; à plus forte raiſon des eſprits pénétrans & attentifs, s'ils vouloient s'occuper des beſoins ordinaires de la ſociété, pourroient-ils la ſervir par des conſéquences mieux tirées de l'expérimental, par des précautions plus fines, & même par de meilleures pratiques, ou par de plus belles inventions.

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

Les arts communs ſont les vrais ſecours de la philoſophie.

Ils pourront s'y convaincre à chaque pas, & par des preuves ſans nombre, de la vérité de cette maxime capitale

LA NOURITURE DE L'HOMME.

que *nos raiſonnemens nous dirigent mal quand ils préviennent l'expérience de nos ſens ; mais qu'ils réuſſiſſent très-bien quand ils la ſuivent.*

C'eſt ce qu'on apperçoit d'abord dans le diſcernement que nous ſavons faire des nouritures qu'on peut prendre crues & telles que la nature nous les apprête, d'avec celles dont nous ſommes obligés d'ébranler toutes les parties par la cuiſſon, pour faciliter d'autant le travail de l'eſtomac ſur elles, & la ſécrétion des ſucs nutritifs qu'il en faut extraire.

Régle de la cuiſſon de toutes les nouritures.

La même vérité ſe découvre dans les divers dégrés de force ou de durée que nous donnons au feu. Qu'avons-nous de mieux pour en régler l'extrême inégalité, que le ſentiment expérimental du point, en deçà duquel les ſucs bienfaiſans ne ſont pas encore ſuffiſamment déſunis, & au-delà duquel ils ſont diſſipés par le feu & irréparablement perdus pour nous.

Le pain ſans levain.

La première de nos nouritures, le pain peut donner lieu à des obſervations également utiles à l'avancement de la Phyſique & au ſoulagement de la ſociété. D'où peut provenir la qualité malfaiſante de ce pain lourd & maſſif qui a été cuit auſſitôt après le ſimple mélange

de la farine & de l'eau ? Pourquoi au contraire un autre pain ſera-t-il ſavoureux & d'une digeſtion facile, ſi avant de le pétrir on a commencé par y inſérer un morceau de pâte aigrie & d'un goût déteſtable ? LA NOURRITURE DE L'HOMME.

Remettons-nous au tems où le hazard voulut qu'un reſte de vieille pâte mêlé avec la nouvelle fit trouver le pain beaucoup meilleur, & allons conſulter la Phyſique ſpéculative pour ſavoir ſi elle approuvera dans notre nourriture l'inſertion d'une nature altérée & tirant ſenſiblement à ſa corruption. Il y a grande apparence que dans un pareil cas le raiſonnement nous auroit plûtôt réduit à l'uſage de la bouillie, du gruau, & des gallettes, que de nous accorder un pain ſi ſuſpect. Gardez-vous bien, auroit dit la Philoſophie, gardez-vous de ſuivre l'avis de vos ſens. L'odorat & le goût vous trompent : écoutez la raiſon pure, & elle vous détournera du pain levé qui flatte votre palais.

Que ç'eût été là ſa réponſe, on peut en juger par celle qu'elle fit au ſiécle paſſé quand on lui demanda ſi l'on pouvoit utilement ſubſtituer la levûre, c'eſt-à-dire, l'écume de la bierre, à l'uſage du levain. En prenant ſon raiſonnement

LA NOURITURE DE L'HOMME.

pour régle, la Philoſophie décida que cette écume ſeroit pernicieuſe au public. Cependant la Police d'accord avec l'expérience permèt à ceux qui font le meilleur pain, d'y employer la levûre, & à ceux qui le mangent, de s'en trouver très-bien.

Si au contraire notre raiſon veut marcher à la ſuite de l'expérience, combien d'inductions très-utiles à tirer de ce travail de l'air qui étant d'abord affaiſſé & comprimé dans la levûre refroidie, & dans une pâte aigre; ou reſſerré à deſſein par différentes mouillures dans le levain qu'on employe d'un jour à l'autre; s'élargit enſuite au premier accès du feu qu'on lui préſente, ou de celui qui ſort de la main de l'ouvrier; puis ſouléve avec ce ſecours la pâte entière, & y commence une déſunion de principes qui ſera perfectionnée par la cuiſſon, & achevée par l'action de l'eſtomac.

Chaque opération nouvelle va faire naître de nouvelles queſtions. Le blé moulu & paſſé au bluteau s'eſt diviſé en trois ou quatre matières différentes, ſavoir la fleur, la farine moyenne, le ſon ou la groſſe enveloppe du blé, & les récouppes, c'eſt-à-dire, cette écorce blanche intérieurement appliquée à la groſſe,

& qu'on en détache ſi l'on veut, par le retour du ſon dans le bluteau. Le ſon eſt le partage des animaux les plus vils. La condition des hommes n'en eſt pas fort différente quand on prétend les faire vivre de récoupettes uniquement propres à exercer la main de l'amidonnier. Celui-ci employe utilement une matière de rebut plûtôt qu'une farine nouriſſante à faire la poudre qui ſéche & détache les cheveux; à faire l'empois & d'autres colles; enfin à fournir aux teinturiers des poudres préparatoires & non colorantes. Mais quel eſt l'uſage le mieux entendu qu'on puiſſe faire de la fleur & de la farine moyenne? Eſt-ce la fleur qui donne le pain le plus parfait? Eſt-ce le mélange de ces deux corps qui rend le pain plus ſalutaire? Le goût des diſtinctions ne fait-il pas également tort au riche & au pauvre? Au pauvre, en retranchant de ſon pain l'eſprit & la fleur qui en rendroit les ſucs plus légers & plus agiſſans; au riche, en mettant ſur ſa table un pain dont le grand mérite eſt pour l'œil; un pain preſque ſans corps, gonflé d'eau, & peu propre à fortifier ſon tempérament par des ſucs vigoureux? Ne mèt-on point trop d'art & de recherche dans la préparation du

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

pain en déſuniſſant deux principes que la nature avoit mis enſemble pour s'entr'aider mutuellement ? Et ne peut-on pas juger de la ſupériorité du pain où l'on fait entrer la fleur & la farine ſubſtantielle, par le concours de la ſaveur parfaite qu'on y éprouve, & de la bonne conſtitution de ceux qui en font uſage ? L'auteur de la nature ne ſemble t-il pas ici s'être conduit par des vûes ſemblables à celles qu'il a ſuivies dans l'aſſemblage des principes du vin ? Il a mis en effet dans le raiſin le plus noir une première goutte ſpiritueuſe & légère, qui, étant ſeule, fait le vin blanc ; & une ſeconde plus ſubſtantielle qui lui donne du corps, & le teint par dégré ; mais qu'il eſt peut-être mieux de ne point ſéparer d'avec l'autre, afin que la première volatiliſe la ſeconde, & que la liqueur ſubſtantielle ſerve de frein à la ſpiritueuſe.

On acheveroit l'analogie en montrant que comme le dernier jus qui s'exprime au preſſoir des enveloppes du raiſin & du bois même de la grappe, eſt une liqueur d'autant plus revêche, malgré ſon beau rouge, que la preſſion a été plus pouſſée ; de même les écorces du blé les plus légères & les mieux déta-

chées de la groſſe en peuvent impoſer par leur blancheur, mais ne ſont plus qu'une poudre de nulle valeur, à proportion qu'on les tient ſéparées des deux corps de farine, qui ſont enſemble le ſolide & le ſpiritueux de la nouriture. LA NOURITURE DE L'HOMME.

Quand nous préſentons nos diverſes nouritures à l'action du feu, ſi on les y expoſe à nud & immédiatement, les dehors s'endurciſſent en forme de croute, ou ſe raccorniſſent par manière de parchemin, ſelon la nature des tiſſus. L'effet de cette enveloppe eſt de retenir quelque peu les ſucs nutritifs que le feu commence à déloger ou à mettre en déſunion. Mais comme cette croute n'augmente que par la deſtruction de ce qu'on cuit, & qu'elle s'ouvre de toute part en ſe charbonnant à proportion de la durée ou de l'activité du feu, on s'eſt rendu maître de cet élément en le bridant par l'interpoſition tantôt de l'eau, tantôt de l'huile, ou de l'huile & de l'eau enſemble; & l'on varie l'emploi de ces fluides ſelon la nature des viandes qu'on y veut cuire, ou ſelon l'eſpéce des ſucs que l'on en veut tirer.

Infuſions.

Quelquefois nous ne prétendons obtenir qu'un volatil délicat que nous faiſons paſſer d'un ſimple ou d'un aromate

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

dans l'eau chaude à l'aide du plus petit bouillon. Prolongez vous, doublez-vous ce premier dégré de chaleur ? vous ne tenez plus rien ; & l'eſprit eſt déja bien loin. C'eſt ainſi qu'une main novice s'attire des reproches d'avoir ſervi ſur la table de ſa maîtreſſe une compotte manquée, ou un ragoût d'une ſaveur amère. Elle prend la réſolution de mieux réuſſir une autre fois, & pour n'y faire faute, elle pouſſe au bouillon le plus vif la canelle, le baſilic, le clou, ou la muſcade. Quelle eſt ſa ſurpriſe de trouver qu'au lieu de mettre plus d'agrément dans ce qu'elle avoit à cœur, elle a augmenté l'amertume & les plaintes ! elle ſe redreſſe enfin ſur le modéle d'une cuiſinière intelligente qui ne diſtribue ſes aromates que ſur les dernières fins de la cuiſſon.

C'eſt par une ſuite de la même obſervation, qu'une légère infuſion de thé conſerve cette odeur de violette qui réjouit la tête ; & qu'une auſſi légère infuſion d'aurone ou de ſauge réjouit la bouche & l'eſtomac : au lieu que ces liqueurs pouſſées à un nouveau bouillon perdent leurs eſprits & ſe chargent d'une teinture âcre, étrangère à nos beſoins, & peu amie des entrailles.

C'eſt par la même raiſon que la bierre blanche, pour avoir peu bouilli, ſe trouve plus gracieuſe & plus ſpiritueuſe que la rouge; mais d'une garde difficile en été, qui eſt le tems où on la demande. La chaleur qui, comme on peut s'en convaincre par le thermomètre, perce alors juſqu'au fond des tonneaux & des caves communes, cauſe dans la liqueur un travail promptement ſuivi de l'écoulement des volatils du houblon qui en faiſoient le mérite. La bierre rouge qui en eſt d'autant plus dépouillée qu'elle a beaucoup bouilli, tempère ſon amertume par une plus grande abondance de ſucs nouriſſans qu'elle détache à loiſir de la farine d'orge : ce qui la rend plus proportionnée aux beſoins des gens de travail, & beaucoup plus de garde que la blanche en été. LA NOURITURE DE L'HOMME.

Faute de connoître les momens des évaporations, combien voit-on arriver de mépriſes dans ce qui ſort de l'apoticairerie ? Ce travail abandonné à des domeſtiques indifférens, ou gouverné par des maîtres qui n'ont que la routine, peut d'un moment à l'autre laiſſer partir la portion aromatique par laquelle un ſimple étoit eſtimable, & même y développer des ſucs malfaiſans juſqu'à con-

LA NOURITURE DE L'HOMME.

vertir en un vrai poiſon ce qui avoit été très-ſagement ordonné ; ou tout au moins faire manquer par l'inutilité du reméde des momens qu'on ne retrouvera plus.

La viande étuvée ou bouillie.

La même expérience qui a épié le moment de la ſuffiſante infuſion, gouverne avec une égale certitude par le degré & par la juſte durée du feu, ſoit l'emmortiſſement de la viande qu'elle veut attendrir ſans la trop dépouiller de ſon ſuc ; ſoit la ſaveur des potages où elle laiſſe écouler les premiers jus de la viande étuvée, ſans les abandonner enſuite à un feu indiſcrèt ; ſoit la richeſſe des conſommés qu'elle extrait d'une viande qui ſe réduit par ſes pertes en un marc inutile. Plus la Phyſique voudra ſuivre ces opérations, plus trouvera-t-elle à s'inſtruire & à nous ſervir. C'eſt à une obſervation très-récente que nous ſommes redevables des bouillons épaiſſis en tablettes que le voyageur peut, dit-on, tranſporter par-tout, & délayer en un inſtant quand il eſt preſſé, ou pris au dépourvû.

Les conſommés.

Les bouillons en tablettes.

L'uſage des ſucs gras dans la cuiſſon des viandes.

Si l'eau eſt un frein utile pour guider prudemment l'activité du feu, on tire des ſecours fort ſupérieurs de l'huile & de toutes les matières onctueuſes dont

on enveloppe ce qu'on veut cuire. Toutes les mains qui ſe mêlent de cuire les viandes, ſoit en les rotiſſant, ſoit en les mettant en ragoût, ont coûtume, ſans en ſavoir la raiſon, de les piquer de lard par dehors, ou de les en traverſer de loin à loin par dedans; ou de les arroſer de ſucs huileux & bien fondus; ou de les y plonger d'abord en commençant par les faire paſſer au poëlon; ou de les cuire totalement à la ſimple friture; ou enfin d'envelopper les plus belles piéces de viande de papier huilé, pour les cuire à la broche ou autrement. L'intention de nos cuiſiniers dans ces opérations eſt de donner, diſent-ils, du goût aux herbes, aux racines, & aux viandes qu'ils apprêtent, ou de donner à celle-ci une couleur égale. Ils en diverſifient ſans doute l'œil & la ſaveur par la diverſité des méthodes. Mais le fruit principal & l'effet univerſel de ces enveloppes onctueuſes qui ne ferment point l'entrée au feu, eſt d'empriſonner & d'arrêter les meilleurs ſucs, tant les volatils que les nutritifs, qui ſe trouvent dans les légumes ou dans les chairs des animaux; c'eſt d'y faciliter l'ébranlement des ſucs ſans en permettre la ſortie; c'eſt bien moins d'y mettre une ſaveur étran-

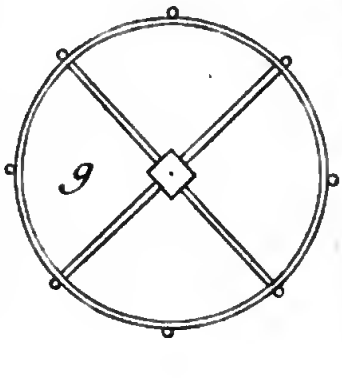
LA NOURITURE DE L'HOMME.

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

gère, que de bien conſerver celle que la nature y a miſe. Mais cette huile qui retient en braſſières toutes les parties les plus ſucculentes & les plus ſalubres, vient-elle à s'ouvrir elle-même & à céder au feu qui l'écarte; les ſucs s'envolent de compagnie, la perte en eſt irréparable, & il ne reſte qu'une viande deſſéchée, & ſans mérite comme ſans goût.

Tant que l'art du confiſeur, & celui du cuiſinier ne tendent qu'à donner un étui à l'eſprit d'un aromate, au jus d'un fruit, ou au ſuc d'une viande, pour n'en rien laiſſer perdre; ils nous mettent en main les préſens mêmes du Créateur preſque dans leur ſimplicité, & nous en pouvons uſer avec confiance comme avec ſobriété, parce qu'ils laiſſent ſubſiſter la ſage compoſition du grand ouvrier. Mais il y a un art ſéducteur qui ſe mêle de faire des compoſés de différentes matières dont il ne connoît pas le fond, & qui maſque des principes mal aſſortis, ſous l'amorce d'une ſaveur agréable en l'y rendant dominante; mais qui porte enſuite le trouble & le ravage dans nos corps, quand ces principes mis en diſſolution n'ont plus de frein qui les arrête, &

Danger des ragoûts compoſés, & de la multiplicité des viandes.



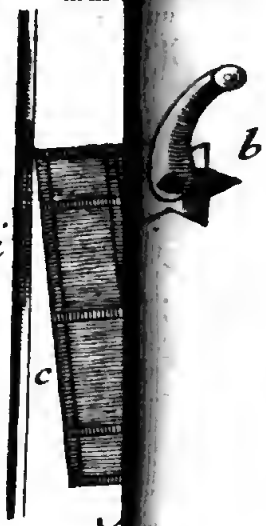
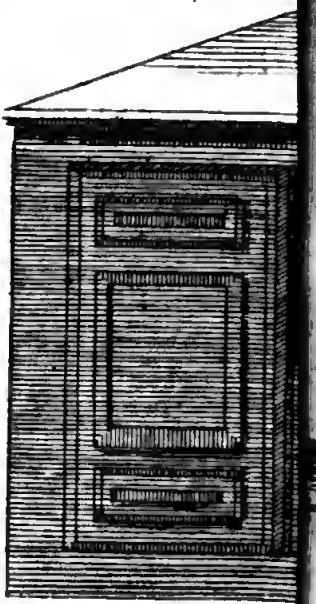


fig. 1



1

par J.P. Le Bas.

qu'ils ſont chaſſés les uns contre les autres par le feu des viſcères. LA NOURRITURE DE L'HOMME.

Ce déſordre qui vient preſqu'infailliblement à la ſuite des ragoûts recherchés & trop compoſés, peut être également occaſionné par les ragoûts les plus ſimples quand le nombre en eſt trop multiplié. Les droits de la ſimplicité ſont les mêmes par-tout : on ſe trouve bien de la reſpecter dans l'éloquence, dans la peinture, dans la muſique, dans les meubles, & dans les parures. Les inſultes qu'elle reçoit dans les beaux arts ſont tôt ou tard ſuivies du ridicule : mais celles qu'on lui fait dans l'uſage des nouritures, ſont punies par des maux réels.

PLANCHE SECONDE.

Le Bluteau.

Fig. I. a Le coffre à blutter.

b La trémie, & la cage qui la porte.

c L'augèt ſuſpendu à des cordelettes, pour pouvoir être ſecoué, & pour ébranler par cette ſecouſſe le pié de la maſſe de farine que la trémie ſoutient.

d L'ouverture du coffre qui reçoit la farine.

e La barre qui étant pouſſée par les rayons de l'étoile, tire l'augèt par une fiſ-

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

celle, & que l'augèt ramène quand il peut reprendre ſa place par ſon propre poids. La barre joue librement ſur un clou qui l'arrête par le bas au-devant du coffre.

f La manivelle avec ſon ſoleil ou étoile, dont chaque rayon pouſſe la barre en paſſant & la laiſſe revenir en s'échapant, ce qui donne autant de nouvelles ſecouſſes à l'augèt & à la farine qui s'y préſente. Cette manivelle s'emboëte ſur l'extrémité de l'arbre du bluteau qui roule dans le coffre.

Fig. 2. Le corps du bluteau.

a La manivelle vûe de profil.

b La même avec ſon étoile, vûe de face.

c L'arbre.

d Le bluteau, compoſé d'un arbre tournant, de pluſieurs cerceaux, & d'une enveloppe d'étamine, de ſoie, ou de laine, ſerrée ou à claire voie, ſelon qu'on veut la farine fine ou groſſe.

e La barre.

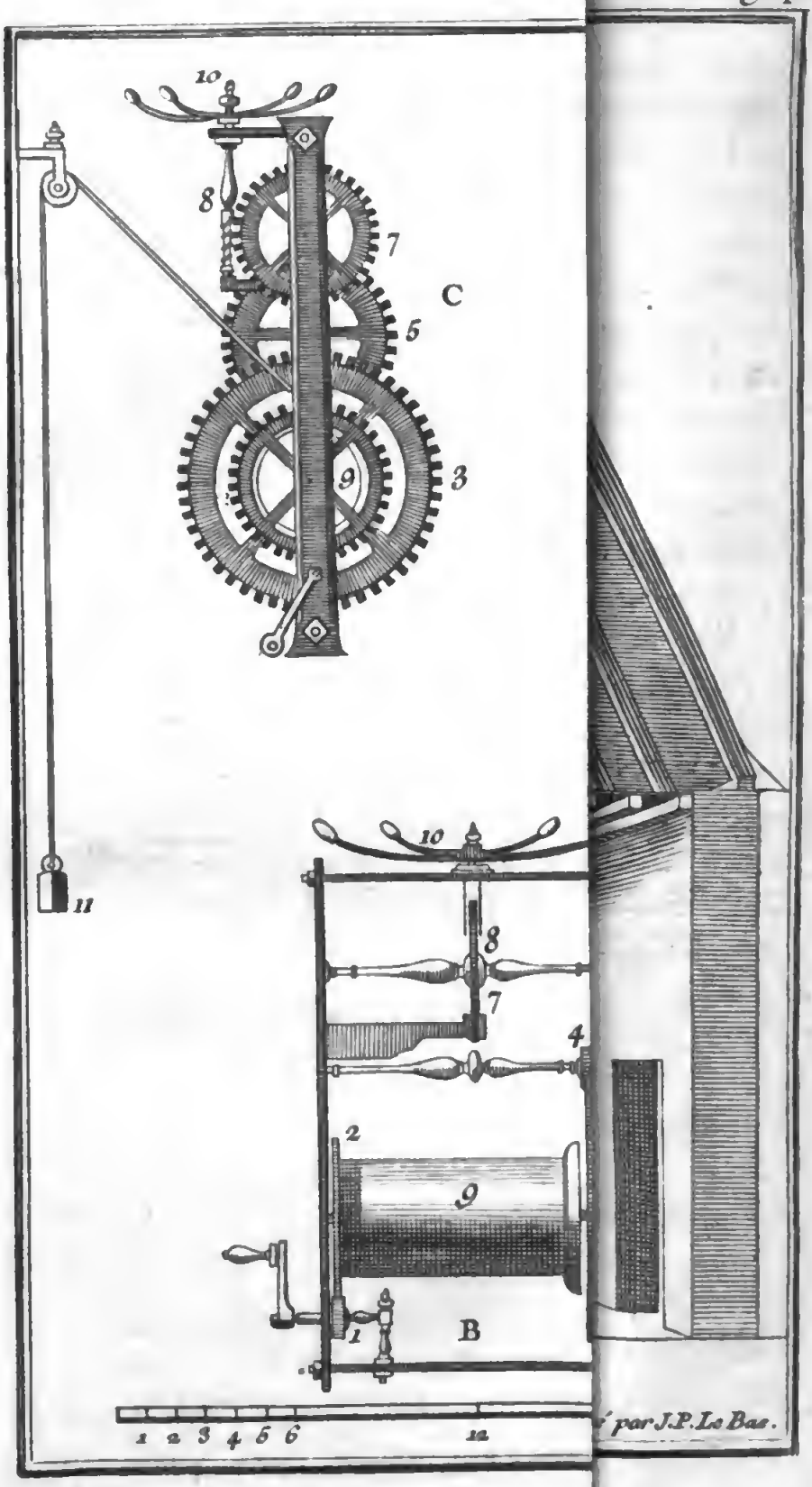
fff Les cerceaux.

g Un cerceau vû de face avec les traverſes qui le ſoutiennent.

hh Les baguettes de longueur qui tiennent les cerceaux en état.

i Le fond du coffre où eſt une grande ouverture par laquelle le ſon s'élance hors du bluteau.

On


10
8
7
C
5
3
9
11
10
8
7
4
2
9
1
B
1 2 3 4 5 6
12
par J.P. Le Bas.

On pourroit être ſurpris de ce que la maſſe de farine dont la trémie eſt pleine, ne s'éboule point par le bas, & de ce qu'elle ſe laiſſe au contraire gouverner, en ne tombant à la fois qu'en une très-petite quantité. Toute la farine ſe peut concevoir comme partagée en une multitude de colonnes qui pèſent perpendiculairement ſur les parois de la trémie. La ſeule colonne du milieu, en paſſant par l'ouverture inférieure, pèſe fortement ſur l'augèt quand il s'arrête. Elle ne s'échappe par le léger intervalle qui eſt entre le pié de la trémie & le fond de l'augèt, qu'autant qu'elle eſt ébranlée par les ſecouſſes de l'augèt.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

PLANCHE TROISIÉME.

Le Tourne-broche.

A. Le tourne-broche en place avec ſon poids mis à l'écart par deux poulies de renvoi.

B. Le tourne-broche vû de profil.

1 La clef pour le remonter.

2 La petite roue dont toutes les dents foulent un reſſort qui obéit & les laiſſe paſſer dans le ſens contraire à la chute du poids, mais qui les arrête de l'autre,

3 La grande roue,

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

4 Le pignon de la ſeconde roue.

5 La ſeconde roue dont l'arbre porte la noix.

6 Le pignon de la roue de rencontre.

7 La roue de rencontre qui enfile les pas de la viſſe.

8 La viſſe ſans fin.

9 Le tambour d'où la corde du poids ſe déroule.

10 Le volant qui étant emporté par le cilindre de la viſſe ſert à proportion de la longueur de ſes bras, & des maſſes de plomb ou des aîles qui les terminent, à modérer l'échapement des premières roues, & à retarder la chute du poids.

11 Le poids.

12 La noix avec ſa corde, qui communique le mouvement à l'autre noix de la broche.

Le rapport des tours du volant à ceux du tambour eſt facile à trouver. Si la première roue qui emporte le tambour & laiſſe filer ou échapper la corde qui tient au poids, porte ſoixante dents, & engraine dans un pignon de dix, elle fera un tour pendant que la ſeconde roue avec ſon pignon en fera ſix; puiſque les dix dents du pignon engrainent ſix fois pour parcourir les ſoixante. Si la ſeconde roue a cinquante dents & engraine dans

un pignon de cinq, la roue de rencontre fera dix tours contre un de la ſeconde; puiſqu'il faut dix fois cinq pour épuiſer cinquante. Mais la ſeconde fait ſix tours contre un du tambour : donc la roue de rencontre fera ſix fois dix tours ou ſoixante contre un du tambour. Si la roue de rencontre a cinquante dents, chaque dent parcourt un pas de la viſſe. Or chaque pas de la viſſe emporte une révolution du cilindre, & un tour du volant. Ce ſont donc cinquante tours du volant contre un de la roue de rencontre, & cinquante fois ſoixante ou trois mille contre un du tambour. Celui-ci peut avoir quatre pouces de diamétre, & dévider un pié de corde par tour. Si la chute du poids eſt de douze piés, douze révolutions du tambour en feront faire trente-ſix mille au volant. Les tours de la broche ſont comme ceux de la ſeconde roue qui la mène par ſon eſſieu. Mais la ſeconde fait ſix tours contre un du tambour. Donc la broche tourne ſoixante-douze fois, pendant que le tambour fait douze révolutions, & le volant trente-ſix mille.

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

PLANCHE QUATRIÉME.

Le Tourne-broche à fumée.

A. Coupe du devant d'une cheminée, où le tourne-broche à fumée eſt en place. La flamme rend la fumée agiſſante. Celle-ci pouſſe les feuilles ou les lames du volant qu'elle trouve toutes également inclinées ſur ſon paſſage. Elle ne peut s'échapper qu'en les entraînant. Toutes les feuilles du volant reculent du même ſens, & font marcher l'eſſieu qui les aſſemble. Celui-ci fait tourner une lanterne dont les fuſeaux emmènent les dents d'un rouèt. L'eſſieu du rouèt porte une noix, qui, avec ſa corde, produit l'effèt du tourne-broche ordinaire.

B. Coupe du travers de la cheminée, montrant la barre qui porte l'eſſieu du volant. Le volant vû de profil, & le rouèt vû de face.

C. Le volant & le rouèt de profil.

D. Le volant vû de face.

Les bâtimens de graduation. *Memoires de M. du Pin, Fermier général.*

Le ſel étant un élément des plus néceſſaires à l'homme, ce qui en facilite l'acquiſition eſt précieux à la ſociété. Nous avons déja remarqué que pour tirer le ſel de l'eau de mer, on diſpoſoit des aires ou baſſins de terre glaiſe

Gravé par J. P. Le Bas.

qui ont beaucoup de ſuperficie & peu de profondeur. On y introduit l'eau de la mer par des rigoles ſous le ſoleil le plus brûlant. La chaleur, l'air, & le vent, détachent & ſubtiliſent la ſurface de cette eau. Le ſel ébranlé, mais plus peſant, retombe & ſe cryſtalliſe, comme une glace qu'on briſe : voilà le ſel qu'on tire des côtes de mer. La nature n'a pas privé de ce ſecours ceux qui demeurent loin de la mer. Quelquefois ils en trouvent ſous terre des tas d'un volume immenſe, que l'on nomme Sel Gemme. Quelquefois ils trouvent ſous terre des eaux qui ont rongé de pareils tas, & qu'ils aſſemblent dans des puits, d'où ils les tirent pour les faire évaporer à force de feu. Le ſel reſte après l'évaporation. LA NOURITURE DE L'HOMME.

Mais le bois étant devenu rare, on a eſſayé d'en diminuer la dépenſe, & l'économie en a été pouſſée fort loin par les bâtimens de graduation ; puiſque ſept mille tonneaux ou muids de ſel, du poids de 650 livres chacun, qui auparavant emportoient une conſommation de trente-deux mille cordes de bois, s'exploitent aujourd'hui avec cinq mille. Le bâtiment de graduation, dont on ne connoît point l'inventeur & dont le plus ancien modéle ſe trouve à la ſaline de Soultz en Alſace,

LA NOURITURE DE L'HOMME.

ſur le chemin de Straſbourg à Mayence ; conſiſte en une halle toute à jour de 20 à 25 piés depuis la cuve d'eau ſallée juſqu'à la ſablière, & partagée ſelon la ſalure forte ou foible de cette eau, en un nombre plus ou moins grand de diviſions ou de travées, qui ſont les eſpaces d'une poutre à l'autre. Chaque travée eſt remplie en entier, & juſqu'en haut de grandes maſſes de faſcines. L'eau tirée des puits ſallans & amenée dans une cuve au pié de la halle, eſt élevée par des pompes au haut de la première travée, où elle eſt diſtribuée dans des augèts de quatre à cinq pouces de large & d'une pareille profondeur. Ils ſont diſpoſés ſelon la longueur du bâtiment, & percés de ſix pouces en ſix pouces par de petits robinèts qui diſtillent cette eau ſur le tas de faſcines, & ne l'y laiſſent échapper que par goutes. Cette eau tourmentée & inciſée à l'infini au travers de tous ces menus branchages y acquiert pour ainſi dire la ténuité de l'évaporation. L'ouvrage s'expédie encore mieux quand un vent gaillard ſe mèt de la partie, & emporte une grande partie de ces eaux diviſées, en paſſant obliquement à travers les faſcines. Les parties qui demeurent unies au ſel en ſuivent le poids & ſe pré-

cipitent par caſcade de perpendiculaire en perpendiculaire, & de brin en brin, juſqu'au baſſin deſtiné à les recevoir. On les reléve avec d'autres pompes dans les augèts & dans les faſcines de la ſeconde travée où elles acquièrent une plus forte ſalure par une nouvelle diſſipation de l'eau douce. Elles paſſent ainſi ſelon le beſoin juſqu'à une ſixième & une ſeptième diviſion. Par ce moyen, ſans dépenſe & dans trois jours de la bonne ſaiſon, une livre d'eau ſalée qui, au ſortir du puits, contiendra un degré quelconque de ſallure, par exemple, le poids d'un gros, en peut acquérir vingt & vingt-cinq ou même trente fois autant en arrivant dans le baſſin de la ſeptième travée, & rendre à la cryſtalliſation qui s'opère enfin par le feu, le poids de quatre onces de ſel.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

L'HABIT DE L'HOMME.

ENTRETIEN ONZIÈME.

IL y a bien des animaux qui, de même que l'homme, ſavent ſe donner un logis : mais il n'y a que lui qui s'habille.

L'HABIT DE L'HOMME.

L'expérience la plus univerſelle nous apprend que toutes les nations policées, de tout tems & par-tout, ont regardé la coutume de ſe couvrir, comme une bienſéance qui étoit indiſpenſable, même lorſque l'air le plus calme & le plus tempéré ne les obligeoit à aucune précaution. La raiſon, & la connoiſſance du déſordre que l'homme éprouve en lui-même, le diſpoſent ſans doute à employer le ſecours des peaux & des tiſſus propres à lui donner une enveloppe. Mais la raiſon, chancelante & inégale comme elle eſt, n'auroit pas ſuffi pour établir une auſſi conſtante uniformité. Ni les caprices de l'eſprit humain, ni les raiſonnemens des philoſophes n'ont jamais amené les nations à une méthode générale. La coutume de s'habiller vient de plus haut. Ce que le caprice & la philoſophie ont pu faire, ç'a été de raiſonner ſur l'ancienne régle, & d'eſſayer quelquefois d'en ſecouer le joug. Auſſi voyons-nous que les nations qui ſe ſont ſéparées de l'ancien corps de la ſociété, en ont laiſſé affoiblir les idées parmi elles, & n'ont voulu peu-à-peu ni régle ni aſſujettiſſement. Il en eſt donc des habits, comme des ſacrifices & des aſſemblées de religion. La ſource en eſt commune & auſſi ancienne que le monde.

Il n'y a que l'exemple d'Adam & de ſes enfans qui ait pu perpétuer ces choſes parmi les familles innombrables qui en ſont deſcendues, & il ne faut pas être plus ſurpris que quelques-unes y aient dérogé, qu'on ne l'eſt qu'elles ſoient tombées dans une affreuſe barbarie en faiſant bande à part. Car ſi l'homme trouve dans la ſociété les ſoutiens de la vie animale, c'eſt auſſi dans la ſociété qu'il trouve les vrais ſupports de ſa raiſon. L'HABIT DE L'HOMME.

L'Écriture nous fait l'hiſtoire des habits. Le premier état du monde n'en demandoit point, & la ſeule ordonnance du Créateur, fondée ſur le déſordre de l'homme, les rendit néceſſaires. Toutes les Nations célébres dont nous avons connoiſſance, en proportionnant leurs habits aux impreſſions actuelles du chaud & du froid, ont conſervé un reſpect invariable pour la bienſéance. Les loix du beſoin changent : mais celles de la modeſtie ne changent point.

Une certaine philoſophie, toûjours ſingulière dans ſes vûes, ſans conſidérer le concert qui ſe trouve entre l'expérience de tant de Nations avec le récit de l'Ecriture ; voudroit nous affranchir d'une partie de ces loix, & ramener tout à la ſimple néceſſité d'adoucir les injures de l'air.

L'HABIT DE L'HOMME.

Nos Épicuriens modernes s'autoriſent de la conduite de Diogène, de Lycurgue, de pluſieurs peintres, & de quelques Barbares qui ne connoiſſent, dit-on, aucune loi. Ils croyent trouver dans ces exemples la preuve & le caractère des procédés de la droite nature, plûtôt que de ſes écarts & de ſon abatardiſſement. Ils ont introduit dans la poëſie & dans la peinture la mode aſſez générale de négliger les enveloppes. Il ſe pourroit bien faire que la même école voulût achever l'entrepriſe d'une réforme entière. Elle s'eſt déja ſouſtraite à l'incommode loi des aſſemblées publiques, deſtinées aux louanges de la Providence, & à l'encouragement de l'amitié fraternelle. Elle nous délivrera peu-à-peu de la gêne de porter un habit quand on peut s'en paſſer, & il faut eſpérer qu'à force d'exhortations ou de déclamations contre les vieux préjugés, elle fera pareillement valoir l'exemple des philoſophes Cannibales, pour introduire parmi nous l'affranchiſſement des bienſéances incommodes, la liberté de ſatisfaire tous nos appetits, & l'utile pratique de manger nos ennemis après les avoir mis en cage & largement engraiſſés.

On peut cependant prédire que les réformes de la philoſophie ſeront lentes ;

parce que ſes lumières ne ſont pas tout-à-fait nettes, ni ſa miſſion bien autoriſée. Nous continuerons donc à habiller la ſociété. L'HABIT DE L'HOMME.

Des compagnies nombreuſes ſe préſentent pour faire la recherche & l'amas des matières propres à façonner des tiſſus qui obéiſſent à tous les mouvemens du corps : d'autres s'engagent à y mettre la forme la plus convenable à cette intention.

Juſqu'ici, même avec les meilleurs microſcopes, on n'a pu diſtinguer au juſte en quoi conſiſte l'artifice des fibres & des vaiſſeaux qui compoſent l'intérieur du cuir des animaux, & qui en font un tiſſu capable de réſiſtance, d'allongement, d'élargiſſement, de reſſort, & de rétraction en tout ſens. Cette merveille eſt encore auſſi inconnue que la nature & l'action de la liqueur qui, avec les nerfs, donne le mouvement à tous les muſcles, d'une façon ſi prompte, & ſi différente de tout ce qui s'opère par nos méchaniques. Mais quoiqu'encore aveugles ſur la cauſe, nous voyons l'effet des fibres & des filamens qui compoſent la peau de l'animal : cet effet conſiſte à pourvoir l'animal d'une couverture mobile qui, en le mettant à l'abri des inſultes du dehors, ne s'oppoſe en rien à l'agilité de tous ſes

L'HABIT DE L'HOMME.

membres. C'eſt auſſi le double avantage que l'homme s'eſt procuré dans cette multitude de tiſſus qui le couvrent plus ou moins ſelon l'exigence des ſaiſons, & qui ſervent à le garantir des injures de l'air ſans troubler la liberté de ſes actions.

La matière des habits.

La ſoupleſſe & la conſiſtance de ſes habits ne ſont pas à proprement parler ſon ouvrage. Ces qualités proviennent originairement des matières mêmes qu'il employe : elles naiſſent de la ſolidité & en même tems du reſſort & de la mobilité du crin, du duvèt, & des poils de toutes ſortes d'animaux, ou des fils dont certaines chenilles environnent leur chryſalide; ou des filandres qui ſe détachent de deſſus certaines écorces; ou des boures qui ſe tirent des gouſſes de certains arbres. L'homme a diſcerné & choiſi ce qui le pouvoit couvrir : mais l'excellence réelle de ces matières a devancé ſa réflexion. Celui qui nous les a miſes en main nous a déchargés du ſoin d'en étudier la nature, en y jettant un voile juſqu'aujourd'hui impénétrable : mais il nous a invités à exercer notre induſtrie ſur les effèts qu'on en tire en la récompenſant par des ſuccès.

Les cuirs des grands animaux étant

peu ſouples, & les autres étant fort petits, il auroit fallu pour en couvrir toute la ſociété, ou faire une trop grande deſtruction des uns & des autres, ou ſe trouver extrêmement gêné par la roideur de la couverture des premiers. L'eſprit de l'homme apperçut enfin les ſupplémens que Dieu lui avoit préparés pour remédier à ce double inconvénient. L'HABIT DE L'HOMME.

Les premières étoffes dont l'homme conçut la fabrique, furent le mattelas, & conſéquemment le feutre. Le mattelas eſt un compoſé de crins, de laines, ou autres poils, qu'il plaque & arrête enſemble à l'aide de quelques fils naturels, comme ſont les crins les plus longs, ou de quelques cordelettes artificielles qu'il s'aviſa d'y piquer de loin à loin. Le mattelas foulé, applati & liaiſonné par l'uſage même qu'il en faiſoit, ou en s'en couvrant, ou en ſe couchant deſſus, fit naître l'idée du feutre. Celui-ci eſt une jonchée de crins, ou de poils & de duvet qui, étant maniés & imbibés de quelque humeur graſſe ou de colle, perdent leur reſſort, s'inſinuent & s'accrochent les uns dans les autres de façon à ne pouvoir plus ſe déſunir; mais plûtôt à former un corps quelque peu ſouple, & d'une épaiſſeur à peu près uniforme. Les différentes étoffes. Le mattelas. Le feutre.

L'HABIT DE L'HOMME. Le mattelas facile à renouveller, a pris la place des peaux, pour procurer à l'homme le repos dont il a beſoin. Par la ſuite l'invention des autres étoffes donna lieu à perfectionner le mattelas par une bonne enveloppe. De-là ſont venues les couvertures piquées & les peliſſes qui retiennent la chaleur ſans incommoder par le poids. Nous n'avons rien de plus parfait en ce genre que la houatte. C'eſt une peliſſe ou une fourure qui ſe fait avec une bourre d'une fineſſe extrême, qu'on tire de la gouſſe d'une plante Orientale. On l'imite avec la laine, avec le cotton, & avec la bourre de ſoie. Juſqu'ici nous n'avons pas cru pouvoir faire un pareil uſage des aigrettes qui accompagnent les graines des chardons & autres plantes. On a cru y appercevoir trop peu de reſſort.

La courte-pointe.

La houatte.

Le feutre, quoiqu'encore employé en quelques lieux pour les bonnèts & pour les ſouliers, n'a plus guères d'autre uſage que celui de couvrir la tête des Occidentaux. Il n'eſt point de mon ſujèt de chercher la raiſon qui nous engage à nous couvrir d'un gros bonnèt juſqu'au deſſous des oreilles quand nous ſommes chez nous auprès d'un bon feu, & à mettre le chapeau ſous le bras quand nous allons

Le chapeau.

au grand air. Il eſt pareillement étranger à la matière du chapeau d'examiner ici ſi cette coëffure autrefois ronde, & en forme de vrai paraſol, aujourd'hui triangulaire, & diſtribuée en trois rigoles, eſt un ornement de bon goût. Je n'examinerai pas non plus pourquoi le chapeau rangé à la moderne, ſemble faire le déſeſpoir de nos peintres qui, la plupart, en manquent juſqu'à la perſpective. Il n'y a guères que M. Parocel qui s'en ſoit bien tiré. Nos yeux ſont faits à ces trois pointes, & nous ne nous arrêtons ici qu'à la fabrique du chapeau. L'HABIT DE L'HOMME.

Communément on y fait entrer la laine d'agnelin * trop foible pour la plupart de nos autres tiſſus. On peut y employer les poils de liévre & de lapin, à moins que les loix n'en interdiſent l'uſage dans la fabrique des chapeaux fins, pour ſoutenir mieux le commerce de notre Colonie du Canada qui nous envoye une matière beaucoup plus propre pour la chapellerie, & preſque la ſeule dont cette Colonie puiſſe faire un commerce avantageux, en échange de ce que nous lui envoyons. On y mêle, ſi l'on veut, le ploc ou duvèt d'autruche qui nous vient d'Afrique, le poil de chameau qu'on nous envoye d'Aſie, & quelques autres. Mais

* Toiſon d'agneau.

L'HABIT DE L'HOMME. le duvèt du caſtor, ou le poil fin qui tient immédiatement à la peau de cet animal & dont on a ſéparé le long poil qui prend le deſſus & ſe durcit à l'air, fait aujourd'hui le principal fonds de cette grande manufacture. On employe dans les bons chapeaux un tiers de caſtor ſec, ſur lequel le Canadien n'a point dormi, & deux tiers de caſtor gras; parce que quand les Sauvages ont long-tems fait uſage de ces peaux en guiſe de mattelas, le duvèt en eſt plus amorti, & plus propre à prendre la conſiſtance de feutre.

La fabrique du chapeau. Il me reſteroit à vous dire comment on rompt le caſtor en le cardant; comment il faut, par les vibrations réitérées de la corde d'un long archèt, *arçonner* & *voguer l'étoffe*, c'eſt-à-dire, faire voler ſucceſſivement & diſtribuer également un tas de poils d'une place à l'autre ſur la même claye; comment ſe conſtruiſent les *capades*, qui ſont autant de plaques ou d'aſſemblages de poils rangés ſous une forme triangulaire; comment on *feutre* les capades en les preſſant ſous la carte, puis en les *marchant* ou agitant ſous une toile; comment de quatre capades ou de quatre piéces triangulaires liaiſonnées bord contre bord, on *bâtit* cette étoffe de figure d'entonnoir que l'on appelle

un feutre ; comment on foule le feutre sur les pendants de la *batterie*, en le trempant à plusieurs repriſes dans l'eau d'une chaudière où l'on a délayé de la lie de vin en maſſe ; ce que c'eſt qu'*enformer* le feutre ou l'appliquer ſur une forme de bois ; comment on *l'étouppe* en le fortifiant de poils aux endroits foibles, tels que ſont, ſur-tout, ceux qui doivent ſe prêter & s'amincir en recevant l'empreinte du cordon qui fera la ſéparation des bords d'avec la tête. Toutes ces façons & celles de teindre le chapeau, de *l'apprêter* ou *encoller*, c'eſt-à dire, d'affermir l'étoffe avec plus ou moins de colle, enfin de le *luſtrer* & repaſſer, ſont autant de procédés très-faciles à comprendre. Si j'y laiſſe à deſſein quelque obſcurité, c'eſt afin que vous en demandiez l'explication au premier chapellier. Je vous ai livré l'ordre des opérations & des termes. Le commentaire ſera ſenſible & court. L'HABIT DE L'HOMME.

La ſeconde étoffe que l'homme inventa fut le rézeau. C'eſt un tiſſu plus induſtrieux que ce qui précéde, & dont les piéces s'aſſemblent avec régularité. Il eſt compoſé de pluſieurs fils ou cordelettes qui étant ſuſpendues côte à côte à une corde commune, ou à une rangée de points d'attache, paſſent & repaſſent Le rézeau.

L'HABIT DE L'HOMME.

obliquement les unes ſur les autres, ou en forme de ſimple treillis, ou ſelon d'autres arrangemens encore mieux entendus. Si ces cordonnèts ſont eux-mêmes compoſés de fils bien treſſés; ſi ces fils ſont de différentes couleurs; ſi les cordelettes procédent dans leur aſſemblage par deux ou par trois, & ſuivant un deſſein qui en diverſifie la diſtribution, pour la réitérer enſuite de même, il en réſulte non-ſeulement des nuances, mais des compartimens réguliers.

Ce travail dont on voit l'idée la plus ſimple dans le filèt à pêcheur, ſe combine & s'embellit fort diverſement dans pluſieurs eſpéces d'écharpes, de jarretières, de paſſements, de bourſes, & de bonnèts; dans les ouvrages des nattiers ſoit en paille, ſoit en jonc, ſoit en oſier; mais d'une façon beaucoup plus ingénieuſe dans toutes les différentes ſortes de dentelles. Nous ne devons pas, ce me ſemble, nous y arrêter ici; parce que nous cherchons parmi les inventions de l'homme, celles qui lui donnent une couverture réelle.

Les étoffes tricotées.

Nous en trouvons une très-bonne dans la troiſième ſorte d'étoffe qu'il ajoûta aux précédentes. C'eſt l'ouvrage tricoté ou le tiſſu de mailles qui ſe fait avec un

jeu d'aiguilles d'argent, de léton, ou de fer. La maille eſt une très-belle invention : mais quoique le travail en ſoit fort ſimple, il eſt tel cependant que ni la gravûre ni aucune deſcription ne ſont propres à le faire concevoir. Heureuſement ce travail n'eſt point rare : & ſi l'inſertion d'une nouvelle maille dans une autre déja faite n'eſt pas d'abord facile à bien entendre ; nous trouvons par-tout des mains prêtes à nous en montrer l'aſſemblage, & des bouches qui mettent de la netteté dans tout ce qu'elles diſent. L'HABIT DE L'HOMME.

La quatrième ſorte d'étoffe, & peut-être la plus utile invention qui ſoit dans la ſociété, eſt le tiſſu à chaîne & à trame (*a*).

La chaîne que les Latins nommoient *ſtamen*, & que nos Peres ont appellée *eſtame* ou *eſtain*, puis en dernier lieu *étaim* ; eſt comme la baſe & le fondement de l'étoffe. Ce ſont de long fils tors, qu'on étend ſur un *métier* (*b*), & dont les uns ſe hauſſent, les autres s'abaiſſent à l'alternative pour recevoir & ſaiſir un autre fil qu'on nomme trame, lequel y eſt lancé en travers à l'aide d'une navette, inſtrument à deux pointes & qui L'étoffe à chaîne & à trame.

(*a*) Les ouvriers diſent trême.
(*b*) Machine à faire de l'étoffe.

DE L'HOMME.

L'HABIT a la forme d'un batteau. Toutes les étoffes précédentes ſont, en comparaiſon de celle-ci, ou trop maſſives, ou trop à claire-voie, ou d'un travail trop long. Le tiſſu à chaîne & à trame eſt expéditif : c'eſt le plus fécond en commodités, & le plus propre à ſe diverſifier ſelon le beſoin des ſaiſons, comme auſſi ſelon le goût des nations & des particuliers. De-là vient ce nombre, pour ainſi dire, infini d'eſpéces toutes différentes, de toiles, d'étamines, de ſerges, de drap, de camelots, de taffetas, de damas, de velours, & d'autres étoffes dont les noms changent comme les matières & comme les mélanges des fils.

La matière des étoffes.

1°. Les matières que nous avons trouvé propres à être filées & travaillées ſur le métier nous viennent de certaines plantes ou de certains animaux. Le chanvre, le lin, l'ortie, l'aloes, & d'autres plantes connues aux Indes, nous préſentent des écorces filamenteuſes, qu'on dégage de tout le bois qui peut y reſter attaché, en les faiſant *rouir* ou macérer dans l'eau, puis en les briſant ſous la *maque* (*a*); & enfin en les faiſant paſſer pluſieurs fois par les longues broches du peigne de fer,

Les écorces filamenteuſes.

(*a*) Ou broyoire, inſtrument à briſer le chanvre & le lin.

pour pouvoir les filer, les tiſſer, & les blanchir. On peut les blanchir ſoit en fils, ſoit en étoffe, en les expoſant au grand air & à la roſée, ou en ſuppléant aux écoulemens de l'air par des arroſemens artificiels. Ces menues gouttelettes, après avoir délayé les matières tachantes qu'elles ſaiſiſſent, les emportent avec elles dans leur promte évaporation. L'HABIT DE L'HOMME.

Quoiqu'il y ait bien des plantes dont les graines ſont enveloppées d'une bourre très-délicate, qui pourroit être employée en peliſſes, ou même être filée, nous ne connoiſſons encore que le ſervice de la bourre de deux ou trois eſpéces de cotonniers. Le tems & l'obſervation nous en pourront faire trouver de ſemblables ſur d'autres plantes. La bourre du cotonier.

La ſoie, que nous donne la chenille, nommée improprement ver à ſoie, eſt de deux ſortes, la longue ſoie & le fleurèt. La longue ſoie qui ſe dévide de deſſus les cocons n'a beſoin ni d'être peignée, ni d'être filée à la quenouille : il ne faut qu'en aſſembler les fils & les doubler ſur le dévidoir au nombre de huit, de douze, ou de quatorze enſemble, ſelon le caractère & la force qu'on veut donner à l'étoffe. Il y a bien des manières La ſoie.

L'HABIT DE L'HOMME.

de les dévider, de les mouliner, & de les tordre en les aſſemblant.

Quand la ſoie a été tirée de deſſus les cocons ſans les jetter dans l'eau bouillante, c'eſt de la ſoie crue. Telle eſt la belle ſoie qu'on nous envoye du Levant par la Méditerranée, & celle qui nous vient des Indes par l'Océan. On donne auſſi très-communément, quoiqu'improprement, le nom de ſoie crue à celle qu'on tire en Europe des cocons de rebut, & qui, ne pouvant être dévidée, ni filée uniment, doit paſſer par les cardes pour devenir praticable à la quenouille.

La ſoie crue.

La ſoie cuite eſt celle qu'on a dévidée de deſſus les cocons plongés dans l'eau chaude. On appelle encore ſoie cuite ou *décreuſée* toute ſoie leſſivée à l'eau bouillante & qui a paſſé au ſavonnage, pour être enſuite trempée à froid dans un bain d'alun, & diſpoſée par ces préparatifs à prendre la teinture. L'eau bouillante facilite le travail de la ſoie, peut être ſans lui ôter beaucoup de ſon luſtre. Mais elle en diminue le reſſort & la force. D'où il arrive un inconvénient : on n'oſe la mêler avec la vraie ſoie crue Aſiatique qui la tourmenteroit dans l'étoffe, & la trancheroit ou la feroit crêponner par l'iné-

La ſoie cuite.

galité des tenſions. Cette inégalité rend toûjours ſuſpects les mélanges des ſoies cuites, avec toute ſorte de ſoies crues; & nous verrons dans le travail des étoffes de laine qu'on n'y eſt pas moins attentif à amener la chaîne & la trame à une parfaite égalité de reſſort, à une ſorte d'uniſſon. L'HABIT DE L'HOMME.

Le fleurèt eſt cette ſoie irrégulière que nous voyons diſtribuée comme à l'avanture autour des longs fils qui forment le corps des cocons. On déchire ce fleurèt en le cardant pour le rendre maniable & propre à être filé. On y joint les ſoies de rebut, les bouts caſſés, tous les réſidus des longues ſoies dont on ne peut plus retrouver le fil ſur le cocon; & enfin cette ſoie naturellement collée qui compoſe la coque dont la cryſalide eſt immédiatement couverte. Cette dernière ne peut entrer dans la maſſe du fleurèt & paſſer par la carde, qu'après avoir été décraſſée à l'eau de toute cette colle gommeuſe dont la chenille avoit épaiſſi ſon enveloppe avant de mettre bas ſa robe de ver, ſes premières entrailles, & le long ſac où elle logeoit la matière de ſa ſoie. Le fleurèt ou bourre de ſoie.

Toutes ces ſoies que la carde confond & qu'elle mèt en état d'être filées, n'ont

L'HABIT DE L'HOMME.

pas à beaucoup près le luſtre de l'autre fil que la nature elle-même nous a préparé : mais cette inégalité même facilite des diverſités utiles, & proportionne les ouvrages aux états comme aux facultés des acheteurs.

Il y a d'autres chenilles dont on pourroit mettre le fil à profit. En 1734 on dévida au jardin des plantes, la ſoie d'un de ces gros cocons où s'enveloppe la belle chenille qui ſe trouve ſur le poirier, & qui a le dos paré de globules d'un bleu-perſe, qu'on prendroit pour de jolies turquoiſes. Cette ſoie ſe trouva brillante & plus forte que celle des vers à ſoie, mais moins abondante & plus difficile à dévider. Le plus court ſeroit peut-être de carder enſemble la ſoie, le fleuret, & les fils de la coque de cette groſſe chenille après avoir décollé ceux-ci dans l'eau. On en tireroit une matière, qui auroit, ſemble-t-il, la conſiſtance du crin avec la ſoupleſſe & le luſtre de la ſoie.

On pourroit croire que la ſoie, ſurtout celle que nous ne recueillons point dans nos provinces Méridionales, ne devroit pas faire partie de notre commerce, & que l'uſage de ce beau fil, s'il continue à aller en augmentant, ſera ſuivi de l'aviliſſement

l'aviliſſement de nos laines qui ſont un des meilleurs fonds des laboureurs & des propriétaires. La choſe eſt véritable, & il n'y a qu'un reméde au mal. C'eſt de diſtribuer tellement nos aumônes, qu'elles deviennent la récompenſe d'un travail univerſel; enſorte que tout le petit peuple de la campagne gagnant ſa vie, couche ſur la laine & en ſoit habillé. Alors la conſommation de cette marchandiſe précieuſe devenant infaillible, notre paſſion pour les étoffes brillantes loin de nuire à l'État, entretiendra utilement une autre branche dans le commerce, où l'on ne ſauroit mettre trop de variétés & de reſſources. L'HABIT DE L'HOMME.

Les poils des animaux ſont ſans difficulté la matière la plus abondante & la plus généralement employée à couvrir l'homme. Le duvèt du caſtor, le ploc de l'autruche, le poil du chameau, celui des chévres d'Aſie & d'Afrique, la toiſon de la vigogne qui eſt la brebis du Pérou, ne ſont que la plus petite partie de cette riche proviſion. C'eſt la laine de notre brebis commune qui fait avec les cuirs la plus ſûre de nos défenſes contre les attaques des élémens. La laine.

2°. Ce premier fonds de matières déja varié par lui-même ſe diverſifie encore Les mélanges.

L'HABIT DE L'HOMME.

plus par le nombre des eſpéces en chaque matière, & des mélanges que l'uſage a juſtifiés. La qualité des laines varie ſelon les pays. Nouvelles variétés par la manière de les apprêter : variétés encore plus grandes par la façon de les aſſortir. Il n'y a point de manufacture de lainage, où l'on ne donne le premier rang à la laine de Ségovie, & aſſez généralement à toutes les laines de Caſtille, d'Eſtramadoure, d'Andalouſie, ou même de la plûpart des provinces d'Eſpagne quoiqu'en différens degrés. On donne le ſecond rang de fineſſe aux laines d'Angleterre. Le troiſième à celles de Languedoc & de Berry. La ſévérité des loix qui défendent aux Anglois le tranſport de leur laine hors de l'iſle, & les riſques de la contrebande ont peu-à-peu accoutumé nos fabriquans à s'en paſſer. Tantôt ils employent la laine de Ségovie pure. Tantôt ils la joignent à d'autres laines d'Eſpagne. Ils mêlent l'une & l'autre avec des laines du Berry ou d'autre crû. Ce qui a porté nos manufactures au point de pouvoir proportionner la fineſſe des étoffes d'hyver & d'été aux beſoins de tous les états, & de ne redouter en aucun genre la comparaiſon du travail de nos voiſins.

La laine d'Eſpagne ſe diſtingue en trois degrés qui ſe nomment laine *prime*, *ſeconde*, & *tierce*. Dans le triage des nôtres tout ce qui ſe trouve de plus fin & de plus long ſe nomme *haute-laine*. Ce qui eſt court, hériſſé, & le moins propre à donner un beau fil, ſe nomme *baſſe-laine*. L'HABIT DE L'HOMME. La haute-laine. La baſſe-laine.

Ces objèts peuvent bleſſer l'imagination d'un petit maître, qui ne trouve plus de raiſon où il ne voit plus de badinage. Ils peuvent choquer un bel eſprit qui ſe croit d'une ſphère ſupérieure, parce qu'il a commenté ſon Rabelais, & apoſtillé ſon Vaugelas. Mais aujourd'hui ceux qui ſont l'ornement des corps de ſciences, & ceux qui ſe ſont fait un beau nom dans les différentes parties du gouvernement des États, regardent comme leur grande affaire de connoître & d'aider les travaux de la ſociété. N'héſitons pas à regarder comme ſolide & noble ce qui a ſouvent occupé le grand Colbert; & ne croyons point l'eſprit de l'homme deshonoré par l'examen des matières qu'un Reaumur approfondit.

3°. A l'exception de la longue ſoie qui eſt naturellement filée, & qu'on ſe contente de tordre en la doublant; toutes les matières qu'on tiſſe ſur un métier doi-

L'HABIT DE L'HOMME.

vent être filées ou au fuſeau, ou au petit rouèt, ou au grand rouèt : & pour être filées c'eſt une autre néceſſité qu'elles paſſent par le peigne ou par les cardes, inſtrumens dont le travail tend à des fins fort différentes.

Les peigner.

Les longues & nombreuſes broches de fer qui forment le peigne, étant rangées à pluſieurs étages ſur un petit ais long d'environ un pié ſur ſix ou ſept pouces de large, ſervent d'abord à dégager les poils & les longs filamens qu'on y paſſe, de tout ce qu'il s'y trouve de groſſier, d'inégal, & d'étranger. Si la pointe de quelqu'une de ces dents vient à s'émouſſer par la rencontre de quelque matières dure ou qui ſe plie avec peine, on l'aiguiſe avec la lime douce ; & ſi le corps de la dent ſe courbe ſous une filaſſe trop embaraſſée, on le redreſſe avec un petit canon de cuivre. En ſecond lieu l'application d'un peigne ſur l'autre, les fils étant entre-deux ; & l'inſertion mutuelle des dents que l'ouvrier force à aller & venir en des ſens contraires, démêlent parfaitement tous les poils dont chaque peigne a été également chargé. Ce travail étant réitéré range le plus grand nombre des poils en longueur les uns côte-à-côte des autres, en couche néceſſairement plu-

sieurs sur l'intervalle qui sépare les extrémités des poils voisins, les uns plus haut les autres plus bas, dans toute la poignée, selon l'étage des dents qui les saisissent. Par ce préparatif on les dispose à se tordre tous les uns sur les autres sans se quitter, quand des doits pleins d'adresse les tireront dans un volume toûjours égal, & les feront rouler uniment sous l'impression circulaire du rouèt ou du fuseau. L'HABIT DE L'HOMME.

Bien des manufacturiers sont dans l'usage de teindre les laines avant de les faire travailler au peigne ou à la carde. D'autres aiment mieux les travailler en blanc & ne les mettre à la teinture qu'en fils, ou même en étoffe. Les premiers en donnant à leurs ouvriers une pezée ou une quantité de laine d'un poids déterminé, la distribuent en trois tiers, ou en quatre quarts, ou même en plus de parties, toutes de différente couleur; afin que ces laines étant rompues, puis également mêlées par la discrétion de l'ouvrier & par les coups de dents de ses outils, chaque couleur demeure effacée: toutes se trouvent par-là exactement fondues en une couleur nouvelle qui est celle que le maître se propose. Mais il s'en est assuré par avance de la manière que voici.

L'HABIT DE L'HOMME.

Quand le maître d'une manufacture veut employer des laines teintes, & ſavoir ſurement ſi le mélange qu'il a conçu produira réellement l'effet qu'il déſire & qu'il conçoit, il en prépare un échantillon qu'on nomme le *feutre*. Il fait rompre & frapper enſemble le poids d'autant de grains de laines teintes, qu'il veut mettre enſemble de vingtaines de livres d'une couleur ou d'une autre dans la totalité de ſa piéce de drap. Si donc ſon feutre contient le poids de ſoixante-dix grains de laine couleur de caffé, vingt-trois grains de feuille morte, & vingt de bleu pâle; l'effet le ſatisfaiſant, il mettra dans la totalité des laines teintes qu'il délivrera à ſes ouvriers vingt fois 70 ou 1400 livres, couleur de caffé, 460 de feuille morte, & 400 de bleu pâle.

Il y a des teintures qui, comme le noir, mordent la laine ſi rudement, qu'elle ne pourroit plus ſe travailler ſi on lui avoit donné d'abord la couleur qu'on lui deſtine. Il y a des couleurs fort éclatantes, qui, comme le rouge de cochenille, perdroient tout leur vermeil dans une ſi grande diverſité de mains. Toute l'étoffe ſe fait alors en blanc, & arrive en blanc chez le teinturier. L'expérience du profit & des pertes, du mieux & du parfait, a réglé toutes ces différences.

L'HABIT DE L'HOMME.

Les laines, ſoit teintes, ſoit blanches, doivent être lavées, puis battues ſur la claye & ouvertes ou deſſerrées à grands coups de baguettes : c'eſt le préparatif néceſſaire pour les peigner enſuite ou à l'huile ou à l'eau. Les laines teintes, & les blanches en certains cas ne ſe peuvent mettre en œuvre ſans avoir été arroſées d'huile d'olive, ou d'huile de colzat (*a*), de la quantité du tiers, ou du quart, quelquefois de la moitié de leur poids. La laine d'Eſpagne qui n'a été lavée que ſur la bête, & qui conſerve ſon *ſuin*, c'eſt-à-dire, ſa graiſſe naturelle, ſe peigne communément à l'eau & ſans le ſecours d'aucune huile étrangère : on ſe contente après l'avoir battue de la tremper dans une cuvette d'eau chaude où l'on a délayé du ſavon en liqueur.

Apprêts des laines.

La laine retirée par poignée eſt attachée d'une part au crochet dormant du dégraiſſoir & d'autre part au crochet mobile qui la tord & la dégorge, étant tourné lui-même à l'aide des branches du moulinet. Toute la pezée de laine eſt conſervée en tas dans une corbeille pour être peignée plus aiſément à l'aide d'un

Le dégraiſſoir.

(*a*) Le colzat eſt un petit chou dont la graine qui donne beaucoup d'huile au preſſoir, reſſemble à la graine du navet. Mais c'eſt ſans raiſon que la graine & l'huile de colzat portent le nom de navette.

L'HABIT DE L'HOMME.

reſte d'humidité. Si elle doit être tiſſée en blanc, elle paſſe de-là au ſoufroir qui eſt une étuve, où l'on la tient ſans air & expoſée ſur des perches à la vapeur d'un vaſe de ſoufre allumé : & ce ſoufre qui macule ſans reméde la plûpart des couleurs, dégage efficacement la laine qui n'eſt pas teinte, de toutes ſes impuretés, & lui donne une blancheur parfaite.

Le ſoufroir.

Les façons.

4°. La longue laine qui a paſſé par les peignes, eſt celle qu'on deſtine à faire le fil d'étaim, qui eſt le premier fond de la plûpart des petites étoffes de laine tant des fines que des communes. On en fait auſſi les bas d'eſtame, & les ouvrages de bonneterie à mailles fines, ou qu'on ne veut point faire drapper. Vous en verrez à l'inſtant la raiſon quand je vous parlerai de l'uſage des laines rompues ſous les cardes. Pour diſpoſer la laine peignée & conſervée dans une juſte longueur à prendre un luſtre qui imite quelque peu celui de la ſoie, il faut que cette laine ſoit filée au petit rouêt, ou bien au fuſeau, & le plus tors qu'il eſt poſſible. Ainſi ce fil eſt ras & ſerré : il ne laiſſe échapper que très-peu de poils en dehors, d'où il doit arriver que la lumière s'y réfléchiſſe plus également,

& par plus grandes maſſes, y étant moins rompue, que ſur des poils préſentés de tout ſens. Ce fil d'étain ſe dévide de deſſus les fuſeaux, ou de deſſus les canelles du petit rouèt, ſur d'autres canelles ou ſur des pelottes au nombre communément de dix-huit, ou de beaucoup plus ſelon les uſages des lieux. On les enfle de fil juſqu'à un certain volume auquel on eſt fixé par les réglemens de chaque manufacture. Toutes les fibres de ce fil ont une roideur ou un reſſort qui les diſpoſe à une rétraction perpétuelle, ce qui, à la première liberté, cordelleroit un fil avec l'autre. On amortit ce reſſort en pénétrant les pelottes de la vapeur d'une eau bouillante. On les diſtribue enſuite dans autant de caſetins, ou petites loges d'où l'on tire tous ces fils en les menant par un pareil nombre d'anneaux ſur un ourdiſſoir en forme de dévidoir ou de tour poſé debout, & que la main fait marcher à l'aide d'un pivot; ou bien ſur un ourdiſſoir compoſé de deux barres de bois qui ſont poſées parallelement & un peu en talut contre la muraille, pour recevoir les fils ſur les deux rangées de chevilles dont elles ſont hériſſées. Quand on porte les fils de deſſus les pelottes ou de deſſus les bobines ſur

L'HABIT DE L'HOMME.

L'ourdiſſoir,

L'HABIT DE L'HOMME.

l'ourdiſſoir tournant, les fils ſont rapprochés ou contenus d'une main, & attachés de l'autre à une cheville de l'ourdiſſoir qui eſt pouſſé enſuite à pluſieurs repriſes. Les fils s'y viennent ranger côte-à-côte. Il s'en forme une épaiſſe poignée qui deſcend en ligne ſpirale & environne tout l'ourdiſſoir de ſes tours également eſpacés. Quand on porte les fils ſur un ourdiſſoir plat & incliné ſur la muraille, on les réunit tous ſur la première cheville d'une des deux barres : on les conduit de-là tous enſemble d'une barre à l'autre, & ſucceſſivement d'une cheville à l'autre. L'ouvrier parvenu à la dernière, fait le retour & reporte une égale quantité de fils à contre-ſens ſur les mêmes attaches, en treillant, c'eſt-à-dire, en y ménageant par l'inſertion de ſes doits les ſéparations des fils qui aideront le jeu de la chaîne ſur le métier. Il obſerve, ſoit dans le nombre des fils, ſoit dans la manière de les aſſembler, un ordre & des meſures qui varient d'une manufacture à l'autre. Dans les lieux, par exemple, où ſe fabriquent les petites étoffes les plus belles, il eſt aſſez d'uſage de mener dix-huit fils ſur les chevilles de l'ourdiſſoir. L'allée ſur toutes les chevilles & le repli ou retour ſur toutes les mêmes,

produiront un premier assemblage de trente-six fils. C'est ce qu'on nomme une portée. Il faut quarante de ces portées pour former la totalité de cette poignée qu'on nomme une chaîne. Ce sont donc 1440 fils qui, multipliés par douze aunes qu'on leur donne de longueur, font 17280 aunes de fils. L'ouvrier, pour rendre cette poignée de longs fils maniable & portative, en arrondit le bout en une grande boucle au travers de laquelle il passe son bras & amène à lui la poignée de fils. Il en fait ainsi un second chaînon, puis au travers de celui-là un troisième & en continuant. De-là vient que ces longs assemblages de fils d'étaim étant bouclés & racourcis en un petit espace, prennent le nom de *chaîne*, & qu'on le conserve encore à ces mêmes fils lorsqu'on les étend sur le métier pour recevoir le fil de traverse. Il faut plusieurs de ces chaînes, pour en former la monture de l'étoffe, où cette première base de longs fils qui s'étendent parallelement depuis le devant du métier jusqu'à l'autre bout : ils y sont reçus & enroulés sur l'ensuble ; & à mesure qu'ils se convertissent en étoffe par l'insertion de la trame, on enroule l'étoffe sur l'ensoupleau qui est un autre cilindre de bois, couché devant l'ouvrier

L'HABIT DE L'HOMME.

La chaîne.

La monture ou grande chaîne.

L'HABIT DE L'HOMME.

sous le jeu de la navette. Les apprêts de la laine peignée, filée, & ourdie, sont pour une infinité de villages disperſés autour des grandes manufactures, un fonds auſſi utile que la propriété des terres; parce que ces travaux font revenir ſur les lieux une ſorte d'équivalent qui remplace ce que les propriétaires en emportent ſans retour.

Ce premier fil rangé avec beaucoup d'ordre ſur le métier où ſe font les étamines & les ſerges, car il ne s'agit pas encore de la fabrique du drap, nous montre déja la largeur & la longueur que doit avoir l'étoffe. Il eſt d'uſage de ranger ſur les deux bords de la largeur un nombre déterminé de fils ou d'une matière ou d'une couleur différente de celles de la chaîne, ce qui ſert à caractériſer les différentes ſortes d'étoffes. Il y a des réglemens pour fixer la largeur & la longueur de la chaîne, la matière & la couleur des liſières, en un mot ce qui conſtitue chaque eſpéce de tiſſu, afin qu'on ſache ce qu'on achette.

Les liſières.

Mais nous n'avons encore que la moitié de notre proviſion. Des troupes d'ouvriers auſſi utiles, que les précédens, quoique plus novices ou moins adroits, nous préparent un ſecond fil commun,

Le fil de trame.

ment plus maſſif & moins tors, lequel passant de travers entre les fils de la chaîne haussés & baissés alternativement, les unira tous en un seul corps & en formera un tissu également enflé, également garni d'un bout à l'autre. C'est ce fil transversal qu'on nomme la trame ou l'enflure. L'HABIT DE L'HOMME.

Les laines courtes, celles qui sont restées au fond du peigne, n'ayant pu, faute de longueur, se maintenir en rang avec les autres, & généralement toutes celles qu'on nomme basse-laines, sont employées dans les étoffes communes à faire le fil de trame après avoir été battues & cardées.

Les cardes sont encore deux planchettes comme le peigne, mais plus larges que hautes, couvertes d'un cuir de basanne lequel est hérissé de pointes de fer: & au contraire des dents du peigne qui sont longues, celles des cardes sont petites & un peu courbées pour rompre les matières qui y passent, en de très-menues parcelles, & pour raréfier ou délier le plus qu'il est possible les bourres de soie, les soies de rebut, les résidus des longs fils du cocon, le duvet du castor ou autre, les basse-laines, & tous les poils courts qu'on ne peut préparer Les Cardes.

L'HABIT DE L'HOMME.

au peigne. Enfin les cardes ſont auſſi employées à rompre les haute-laines, quand on veut faire du drap, ou des ſerges fines qui imitent l'enflure du drap.

L'intention du travail des cardes eſt de préparer une matière bouffie, lâche & propre à former un fil peu ſerré, dont les poils faſſent reſſort en tout ſens les uns contre les autres, & cherchent à s'échapper de toute part. En effet les menus poils qui ont paſſé par les cardes étant jettés entre eux de tous les ſens imaginables ne ſe peuvent tordre ou plier ſans tendre continuellement à ſe redreſſer & à ſe déſunir. Le fil où ils entrent en doit être hériſſé, & peu tors. Il doit donc donner une trame propre à gonfler l'étoffe & à la faire drapper en élançant en dehors une infinité de poils engagés par leur autre extrémité dans le corps de la piéce.

La laine ſe carde à diverſes repriſes, où l'on employe par degré des inſtrumens plus fins, & des dents plus courtes. En dernière opération elle ſort de deſſous les cardes comme un petit rouleau d'un pouce de maſſe ſur douze de long. Ces rouleaux de laine veule, ſe nomment *ploques* ou *ſaucijſſons*, & ſe filent au grand rouet ſans le ſecours de la

quenouille.*L'ouvrier préſente de la main gauche l'extrémité du ſauciſſon à la broche de la fuſée, & de la droite mèt la roue, la corde, & la fuſée en mouvement. La laine ſaiſie par le bout de la broche tournante ſe tortille dans le même ſens. L'ouvrier éloigne ſa main, & allonge de trois ou quatre piés le ſauciſſon qui, en s'aminciſſant & en prenant d'un bout à l'autre le tour de la fuſée, devient un fil aſſez tors pour être de quelque conſiſtance, & aſſez lâche pour dégager par dehors les extrémités de ſes poils. D'une ſecouſſe de revers donnée bruſquement à la roue, l'ouvrier détache ſon fil de la broche, & l'enroule auſſitôt ſur la fuſée en redonnant à la roue ſon mouvement ordinaire. Il unit enſuite bout-à-bout un nouveau ſauciſſon à l'extrémité du fil formé & enroulé : il applique le point de réunion du ſauciſſon & du fil à la broche pour recommencer l'opération précédente. En accumulant de la ſorte pluſieurs ſauciſſons filés, il garnit tellement le fond de la fuſée, qu'il diminue de plus en plus les volumes de l'enroulement juſqu'au bout de la broche. Ce paquèt de fil conſéquemment rangé en cône ou en pain de ſucre, eſt percé d'outre en outre par la broche, & s'en

L'HABIT DE L'HOMME.

* *Voyez la Figure.* Le grand rouèt.

L'HABIT DE L'HOMME.

tire ſans s'ébouler. L'huile ou la ſimple humidité dont cette laine a été imbibée pour être cardée, en aſſoupit tous les reſſorts. On le tranſporte ſans riſque, & le cône étant remis ſur une autre broche, il ſe diſtribue ſur le dévidoir, où il eſt uni par un nœud léger avec le fil d'une autre fuſée, & le tout enſuite eſt mis en *échevau*, à l'aide d'un dévidoir qui régle plûtôt l'ouvrier que l'ouvrier ne le régle. On fixe la circonférence de ce dévidoir conformément aux meſures qu'on ſe propoſe. Veut-on enſuite que l'échevau ſoit formé, par exemple, de trois cens tours de fil? il faut que l'eſſieu engrenne par quatre dents ſur une roue qui en ait vingt, & que l'eſſieu de celle-ci, lequel en a cinq, engrenne dans une grande roue de 60 dents. Chaque dent du dévidoir emportant une dent de la petite roue, le dévidoir fera cinq tours pour épuiſer les quatre fois cinq dents ou les vingt dents de la petite roue. Celle-ci fera de même autant de tours que ſon pignon, qui tournera douze fois pour emporter les ſoixante dents de la grande roue. Pendant que la grande roue fait un tour, la petite en fait douze, & le dévidoir ſoixante. Il faut donc cinq tours de la grande roue pour avoir cinq fois ſoixante ou trois

cens tours du dévidoir. Un petit marteau dont la queue eſt emportée par une cheville de détente attachée à la grande roue, frappe cinq coups par autant de chutes, après les cinq tours de la grande roue. Elle eſt avec cela traverſée d'un eſſieu qui enroule un fil auquel on a ſuſpendu un petit poids, & ce poids ſe trouvant arrêté après le cinquième tour, avertit l'ouvrier qu'il a trois cens fils ſur ſon dévidoir; puiſque le dévidoir a fait cinq fois ſoixante, c'eſt-à-dire, trois cens tours. Les échevaux formés par une quantité fixe & connue de ce fil de trame, ſont aſſemblés de manière que tous réuniſſent leur bout dans le même point d'attache pour être retrouvés ſans peine. On les porte au dégraiſſoir pour y être dégorgés de leur huile, & des impuretés de la teinture, puis rainſſés au même dégraiſſoir, & pliés en *grottes*, c'eſt-à-dire, en manière de petites colonnes torſes. Ce qui en facilite le maniment & le tranſport, ſans courir le riſque des mélanges. Le fil de trame eſt en dernier lieu dévidé des échevaux ſur de petits roſeaux de trois pouces de long, & qu'on nomme *épolets* ou *époulins*. Ce petit tuyau chargé de fil eſt embroché par une verge de fer qui ſe nomme fuſerole, puis couché &

L'HABIT DE L'HOMME.

L'époulin.

L'HABIT DE L'HOMME.

arrêté par les deux bouts de ſa fuſeroſe dans la poche de la navette, d'où le fil s'échappe par une ouverture latérale. Ce fil arrêté ſur la première liſière de la chaîne, ſe prête & ſe dévide de deſſus l'époulin à meſure que la navette court & s'échappe par l'autre liſière. Les fils de chaîne ſe hauſſant par moitié, puis s'abaiſſant tour-à tour tandis que les autres remontent, ſaiſiſſent & embraſſent chaque *duite*, ou chaque jèt de fil de trame : de ſorte que c'eſt proprement la chaîne qui fait l'appui & la force du tiſſu : au lieu que la trame en fait la fourniture, l'épaiſſeur, & le plus ſenſible caractère.

La duite.

Il y a bien des étoffes dont la trame n'eſt point velue, mais faite de fil d'étaim & de laine peignée comme la chaîne : ce qui produit une étoffe liſſe, qui, en conſidération de l'égalité ou de la preſqu'égalité de ſes deux fils, ſe nommera étamine ou étoffe à *deux étaims*. Au contraire on appellera étoffe *ſur étaim*, celle dont la chaîne eſt de laine peignée, & l'enflure de fil lâche, ou de laine cardée.

Etoffe de deux étaims ou étamine.

De ces premiers préparatifs du fil provenu de matières qui ont paſſé par les peignes ou par les cardes, naît la différence qui ſe trouve entre une ſimple toile

dont la chaîne & la trame ſont d'un chanvre également tors, & une futaine qui eſt toute de cotton, mais à chaîne liſſe & à trame velue. De-là provient la différence extrême qui ſe voit entre le drap & une étamine raſe; le drap étant compoſé d'une chaîne & d'une trame qui ont également été cardées, quoique de la plus longue & de la plus haute laine; au lieu que la belle étamine eſt compoſée d'étaim ſur étaim, c'eſt-à-dire, d'une chaîne & d'une trame également liſſes, également ſerrées, & toutes deux d'une fine & longue laine qui a paſſé par le peigne pour ſe pouvoir mieux tordre, & par-là devenir plus luiſante. De la même différence des deux fils vient celle de la ſerge ou de l'étoffe drappée dont la trame eſt lâche & velue; d'avec les burats, voiles, & autres étoffes fines dont le fil de longueur & celui de traverſe ſont de la même prime de Ségovie, l'un & l'autre de laine peignée, l'un & l'autre preſqu'également ſerré au petit rouèt. C'eſt cette égalité ou preſqu'égalité des deux fils & la ſuppreſſion de tout poil élancé au dehors qui, avec la fineſſe de la laine, donne aux petites étoffes de Reims, du Mans, & de Châlons ſur Marne, le brillant de la ſoie. L'étamine

L'HABIT DE L'HOMME.

Drap ou fil de trame ſur fil de trame.

Etamine ou étaim ſur étaim.

DE L'HOMME.

L'HABIT change & prend un nouveau nom avec une forme nouvelle, ſi ſeulement on a filé fort doux la laine qui doit en faire la trame, quoique peignée comme celle de la chaîne. Ce ne ſera plus une étamine, mais une ſerge ſi la trame eſt de laine cardée & filée lâche au grand rouèt pour faire drapper l'étoffe. A ces premières combinaiſons il s'en joint d'autres qui ne ſont que des degrés de plus ou de moins dans ce que nous avons dit; d'autres qui proviennent des changemens alternatifs, ſoit de couleur, ſoit de groſſeur dans les fils de la chaîne, ou de la manière de faire & de frapper l'étoffe ſur le métier. Une étoffe fine, d'étaim ſur étaim, & ſerrée au métier, ſera l'étamine du Mans: la même moins frappée ou laiſſée à claire-voye, ſera du voile. La trame eſt-elle de laine fine, mais cardée? c'eſt un beau maroc, ou un droguèt. La chaîne en eſt-elle hauſſée & abaiſſée avec quatre marches au lieu de deux? l'entrelas des fils eſt doublement croiſé, & l'étoffe ſe nomme maroc croiſé. La trame eſt-elle de groſſe laine, & ſans croiſure? c'eſt une dauphine. Trame de fine laine cardée ſur étaim de Ségovie, c'eſt l'eſpagnolette de Reims. Groſſe trame de laine du pays ſur chaîne de

Serge ou fil de trame ſur étaim.

Maroc. Voile. Etoffe croiſée.

Dauphine. Eſpagnolette. Tiretaine.

chanvre, c'eſt la tiretaine de Beaucamp, ou le gros droguèt de Verneuil. La fine ſerge bien drappée eſt le pinchina de Toulon, ou de Châlons en Champagne. La ſerge de groſſe laine bien foulée eſt le pinchina de Berri. Entre tous ces extrêmes, combien de mélanges & de différens noms ! Il n'y a pas moins de degrés depuis le beau camelot de Bruxelles, ou de l'Iſle en Flandre, ou de la Neuville en Lyonnois, juſqu'au gros camelot d'Auvergne, & au bourracan de Rouen, ſelon qu'on y employe ou une forte chaîne de poil de chévre avec une trame de fine laine & filée très tors; ou bien chaîne de poil & trame de même; ou bien poil avec chanvre, avec lin, avec ſoie. Une forte chaîne de ſoie avec une forte trame de même, donne le gros de Naples ou de Tours. Une trame de laine ſur chaîne de ſoie donne la ferrandine ou le montcayard. Le fil de chanvre avec le fil de cotton fait la ſiamoiſe commune. C'en eſt aſſez pour faire entrevoir ici les ſources des différences infinies qui ſe trouvent dans les tiſſus de poils, de ſoie, de laine, de chanvre, ou de lin.

L'HABIT DE L'HOMME.

Camelot. Bouracan.

Gros de Naples. Gros de Tours.

Avant que de paſſer aux dernières variétés qu'on procure encore aux étoffes par les différentes ſortes de luſtres &

Le fil de ſoie.

L'HABIT DE L'HOMME.

d'apprêts qu'on leur donne; n'omettons pas une précaution en apparence fort légère, & réellement très-ſage, qui, par la ſimple tournure qu'on donne au fil dans un ſens plûtôt que dans un autre, contribue beaucoup à l'éclat des étoffes légères, & à la moëlle des étoffes drappées. Cette précaution conſiſte à filer du même ſens la chaîne & la trame deſtinées à faire une étoffe luiſante comme l'étamine, le camelot, ou autre, & de filer la trame des drapperies dans un ſens contraire à celui de la chaîne.

Cette différence ne dépend point du mouvement des doits qui eſt toûjours le même; mais uniquement de la corde du rouèt, laquelle peut être tenu croiſée ou tenu ouverte. La corde qui enveloppe le tour de la roue & qui aſſujettit au même mouvement la fuſée & le fil; allant comme la manivelle en montant de gauche à droite, fera pareillement aller tous les tours du fil en montant de gauche à droite. Mais ſi la corde qui embraſſe la roue ſe croiſe avant que d'embraſſer la fuſée où le fil s'aſſemble; c'eſt une néceſſité qu'elle emporte la fuſée & le fil en deſcendant de droite à gauche, pendant que cette corde va en montant ſur la roue de gauche à droite. Tous les brins

de laine qui ſe tortillent les uns ſur les autres, ſoit au petit rouèt, ſoit au grand, dans le ſens qui leur eſt imprimé par la broche de la fuſée, doivent ſe plier dans un ſens quand on file à corde ouverte, & dans un ſens contraire, quand c'eſt à corde croiſée. Mais quel intérêt peut-on prendre à ce que l'un des deux fils ſoit à l'égard de l'autre un *fil de rebours*, pour parler le langage des ouvriers ? Le voici. L'HABIT DE L'HOMME.

Quand on veut qu'une étoffe ſoit garnie & plus ou moins drappée, on la porte à la foulerie pour en épaiſſir la chaîne en y inſinuant fortement les poils de la trame qui y eſt unie, & pour mieux arrêter dans l'intérieur de l'étoffe ceux qui ayant un de leurs bouts par dehors ſerviront à la velouter. C'eſt le foulon qui donne proprement aux drapperies leur conſiſtance; l'effet principal des coups de maillèts ſur l'étoffe étant d'ajoûter le mérite du feutre à la régularité du tiſſu. C'eſt par une ſuite de ce principe que les étoffes liſſes reçoivent leur dernier luſtre ſans paſſer par la foulerie : ou ſi quelques-unes y ſont portées, c'eſt pour être bien dégorgées, non pour être battues à ſec. Elles perdroient en s'étoffant la légèreté & le brillant qui les caractériſent. Au contraire les étoffes qu'on y porte pour Les foulerie

L'HABIT DE L'HOMME.

y prendre la consistance de drap, gagneront beaucoup par avance à avoir leur chaîne & leur trame de laine cardée, ou du moins leur trame faite de fil lâche, & leur chaîne filée de rebours. Plusieurs personnes courant dans un même sens pourront aller long-tems sans se rencontrer : mais elles peuvent promtement se heurter & se traverser en allant dans des sens contraires. Il y a pareillement peu d'union à attendre des poils de deux fils lâches, quand ils sont tournés au rouet dans le même sens. Moins encore en faut-il attendre des deux fils d'étaim ou des fils de laine peignée qui forment l'étamine : ce qu'on s'y propose est en effet qu'ils se rapprochent sans se serrer, pour couvrir le corps sans l'échauffer. Mais si l'un des deux fils a été fait à corde ouverte, & l'autre à corde croisée ; si les poils de la chaîne sont couchés dans un sens, & ceux de la trame dans un autre, tous les interstices seront plus aisément remplis dans l'une par l'insertion des poils de l'autre. Quand les maillèts battent & retournent l'étoffe dans la pile du foulon, il n'y a point de poils qui ne s'ébranlent à chaque coup. Les poils qui sous un coup formeront une chambrette en se courbant ou en se détachant des

poils

poils voiſins, s'affaiſſent ou s'allongent ſous un autre coup qui aura tourné l'étoffe d'un nouveau ſens. Si donc les poils de la chaîne & de la trame ont été filés dans des ſens oppoſés & qu'ils ſe hériſſent en dehors les uns vers la droite, les autres vers la gauche, cette diſpoſition en facilite l'inſertion mutuelle ſous l'impulſion des maillèts. L'engrènage en ſera ſur-tout plus prompt ſi les deux fils ſont d'une laine rompue à la carde comme il ſe pratique pour les draps. Toute autre étoffe à fil de trame ſur étaim ſe drappera ſuffiſamment par la ſimple précaution du fil de rebours & acquerra juſqu'au point déſiré la contexture & la ſolidité du feutre. Je dis juſqu'au point déſiré : car ſi l'étoffe, ſoit drap, ſoit ſerge, devenoit véritable feutre, elle ſe retireroit trop ſur la largeur & ſur la longueur par une ſuite naturelle de ſon renflement : & au contraire ſi on la pouſſoit encore plus à la foulerie, elle s'en iroit en diſſolution.

L'HABIT DE L'HOMME.

L'effèt des fouleries eſt donc double : c'eſt 1°. de dégraiſſer l'étoffe à fond, & 2°. de la feutrer plus ou moins. On y bat *à la terre*, & on y bat *à ſec*. On y bat l'étoffe enduite de terre glaiſe qui eſt une matière abſorbante, & propre à ſaiſir

Double effèt des fouleries.

L'HABIT DE L'HOMME.

tous les ſucs onctueux, en aidant ce travail par un robinèt d'eau. L'étoffe ſe dégorge par ce moyen à diverſes repriſes, & avec plus ou moins d'eau, de ſa terre, de ſes taches, de ſon huile, des impuretés de ſa teinture, & de la colle de parchemin bouilli dont les fils de la chaîne ont été enduits pour être plus gliſſans à la fabrique. Après ce premier dégorgement, dont certaines étamines délicates n'ont pas beſoin, les autres ſont plus ou moins foulées à ſec, & drappées à la légère ou *foulées en fort* ſelon l'intention qu'on a de les tenir plus raſes ou plus enflées. Rien ne diſpoſe mieux l'étoffe à ſe drapper en fort, que d'y avoir fait entrer beaucoup de trame à force de coups de chaſſe.

Vous voyez, mon cher ami, qu'il y a un méchaniſme très-fin dans toutes ces pratiques dont nous n'apprenons pas même les noms. Nous ne parlons jamais à un ouvrier inventif, & nous courons après les ſtériles promeſſes des philoſophes. Je voudrois pour leur gloire que ce fût un d'entre eux qui, au lieu de nous entretenir de formes ſubſtantielles ou de futurs poſſibles, & d'harmonie préétablie, nous eût enſeigné l'uſage du *fil de rebours*.

Après ces diverſités qui proviennent

Au choix, du mêlange, de l'apprêt, & de la fabrique des matières, l'étoffe ſe peut encore varier par les derniers apprêts qu'on lui donne ou qu'on lui refuſe après qu'elle eſt fabriquée. Elle change de nom ſelon la façon dont on la fait draper, & ſelon celle dont on la pare. L'HABIT DE L'HOMME.

Elle eſt d'abord énouée (*a*), ou nettoyée de ſes nœuds, de ſes paillettes, & de toutes ſes inégalités, avec de légères pincettes & des brins de bouleau, pour être portée ſans riſque à la foulerie, où le moindre corps dur pourroit percer l'étoffe dans le pôt (*b*) du foulon. Des mains de celui-ci elle revient dans celles de l'énoueuſe qui la reprend d'un bout à l'autre, & emporte de nouveau les corps terreux ou autres qui ſeroient capables d'en altérer la couleur, ou d'en rendre l'épaiſſeur inégale. L'étoffe, après cette ſeconde viſite, retourne à la foulerie, où elle eſt battue non à l'eau froide, mais à la chaude & au ſavon, puis dégorgée & lavée juſqu'à ce que l'eau ſorte de la pile auſſi claire qu'elle y eſt entrée. On arrête l'eau pour battre à ſec : & c'eſt alors que

(*a*) L'énoueuſe eſt l'ouvrière qui énoue l'étoffe, ou qui en ôte les nœuds & les paillettes. Dans certaines manufactures elle ſe nomme époucieuſe ; ailleurs épinceuſe

(*b*) Ou la pile.

L'HABIT DE L'HOMME.

l'étoffe eſt feutrée ou foulée en fort ſi elle le doit être. On prend la précaution de la déplier de deux heures en deux heures, & de la tirer par ſes liſières, tant pour en affoiblir les plis contractés ſous le maillet, que pour en empêcher la trop grande rétraction. On lui redonne encore l'eau, & lavée de nouveau dans la pile, elle en ſort communément pour la dernière fois.

Le lainage.

De vigoureux ouvriers s'arment de doubles croix de fer ou de bois garnies de têtes de chardons, dont chaque petite feuille vûe au microſcope, ſe trouve terminée par un crochet fort pointu; & après avoir mouillé l'étoffe en pleine eau, ils la tiennent étalée ou ſuſpendue ſur une perche, & la lainent en la chardonnant, c'eſt-à-dire, qu'ils en font ſortir le poil en la broſſant à pluſieurs voies, de bas en haut, puis de haut en bas, à contrepoil, puis à poil, d'abord à chardon mort ou qui a ſervi, puis à chardon vif & qui s'employe pour la première fois. L'ouvrage ſe fait en premier lieu à trait modéré, enſuite à trait plus vif, mais toûjours avec la précaution de ne pas *effondrer* l'étoffe, & de n'en pas trop appauvrir le fond, à force de vouloir garnir & velouter les dehors.

Le *lainage* rend l'étoffe plus chaude &

plus belle, mais c'eſt en y ajoûtant la précaution de la tonture. L'inégalité des poils eſt corrigée par les forces du tondeur, qui, après avoir travaillé en première voie, remèt l'étoffe entre les mains des laineurs : ceux-ci, après l'avoir de nouveau chardonnée, la remettent au tondeur qui la travaille en *réparage*, puis en *affinage*; tous noms qui n'expriment que les différens degrés du même travail. Ils la ramènent ainſi tour-à-tour les uns ſous leurs chardons, les autres ſous leurs *forces*, juſqu'à quatre & cinq fois différentes ſans parler des tontures & des façons de l'envers. Il y a des manufactures où le drap retourne encore à la foulerie après le premier lainage.

L'HABIT DE L'HOMME.

La tonture.

L'étoffe ne peut ſoutenir tant d'attaques ni tant d'outils tranchans ſans courir bien des riſques. Il n'eſt point de ſoin qu'on ne prenne pour rentraire imperceptiblement les endroits affoiblis ou percés.

Ceux qui font le commerce avec honneur ſe font un devoir de religion de tenir un état exact de tout ce qui a été rentrait dans leurs étoffes & d'en dédommager fidélement l'achetteur. Dans le tems que la ſupériorité des fabriques étrangères ſur les nôtres faiſoit dédaigner nos étoffes, on ſe ſouvient d'avoir vû un

Les rentraits.

L'HABIT DE L'HOMME.

marchand de Londres ſe diſpenſer de donner aux François, auxquels il envoyoit ſon drap, le moindre avis des endroits maltraités. Mais pour éviter les écritures & les reproches, il mettoit dans le cœur de la piéce d'étoffe une guinée (*a*), arrêtée par une croix de fil ſur l'endroit malade ou percé.

Après les longues opérations des foulleries, du lainage, & de la tonture, opérations qui varient ſelon la qualité de l'étoffe, ou ſelon la méthode des lieux, ſoit pour le nombre, ſoit pour l'ordre; les ſerges ſont miſes au grand air ſur de longues perches, & les draps, luſtrés d'un premier trait de broſſes, ſont étendus ſur la rame.

La rame.

La rame eſt un long chaſſis ou un très-grand aſſemblage de bois auſſi large & auſſi long que les plus grandes piéces de drap. On tient ce chaſſis poſé debout pour y pouvoir attacher l'étoffe, qu'on y tire enſuite en tout ſens ſur de longues enfilades de crochèts. L'inſtrument qui l'attire en large & l'arrête en bas ſur une piéce tranſverſale & mobile, ſe nomme *largèt*. Celle qui ſaiſit par des crochèts tout le chef de l'étoffe, & l'attire en long, ſe nomme *templèt*. Ce travail tend à effacer tous les plis que l'étoffe a contractés dans

(*a*) Piéce d'or de même valeur que nos louis.

les pôts du foulon: il ſert à la tenir d'équerre & à l'amener ſans violence à ſa juſte largeur : il la diſpoſe enfin, ſoit à être mieux broſſée & luſtrée, ſoit à ſe plier quarrément : telle eſt la vraie fin du ramage. L'HABIT DE L'HOMME.

L'intention de certains fabriquans dans le tiraillement du drap ſur la rame eſt un peu différente : c'eſt de gagner avec la bonne largeur un allongement de pluſieurs aunes ſur la piéce. Mais cet effort relâche l'étoffe, l'ammolit & y détruit d'un bout à l'autre le plus grand bien que la foulerie y ait produit. Inutilement a-t-on pris la précaution de rendre par la carde le fil de la chaîne & celui de la trame fort velus, de les filer de rebours, & de fouler le drap en fort pour le liaiſonner comme un feutre, ſi on étonne la piéce entière à force de la tirer, & ſi on en diſſout tout l'aſſemblage en la contraignant par une extenſion violente à donner vingt-quatre aunes au lieu de dix-huit ou vingt qu'elle fourniſſoit par une extenſion modérée. C'eſt-là ce qui rend le drap effondré, mollaſſe, & ſans conſiſtance. On a toûjours porté des plaintes au Conſeil contre la rame, & elle a toûjours trouvé des défenſeurs. Les derniers réglemens en ont arrêté les principaux abus en déclarant confiſcable toute étoffe qui, à la

L'HABIT DE L'HOMME.

rame, s'eſt allongée de plus de la demie aune ſur vingt aunes, ou qui s'eſt prêtée de plus d'un ſeizième ſur la largeur. La mouillure en ramenant tout d'un coup le drap à ſa meſure naturelle, éclaircit l'injuſtice s'il y en a.

Le drap eſt enſuite broſſé de nouveau & toûjours d'un ſeul ſens pour diſpoſer tous les poils à prendre un pli uniforme. On aide le luſtre & l'uniformité du pli des poils, en *tuilant* le drap, c'eſt-à-dire, en y appliquant une planche de ſapin qu'on nomme la tuile. Cette planche du côté qui touche l'étoffe, eſt enduite d'un maſtic de raiſine, de grais pilé, & de limaille paſſée au ſas afin que les paillettes & les réſidus des tontures qui altèrent la couleur par leur déplacement, s'attachent à ce maſtic, & déchargent d'autant la couleur qui en a l'œil plus beau. On achéve de perfectionner le luſtre de l'étoffe en y ajoûtant le cati.

La tuile.

Le cati

Catir le drap ou toute autre étoffe, c'eſt la mettre en plis quarrés, quelquefois gommer chaque pli, puis *feuilleter* toute la piéce, ce qui ſignifie inſérer un carton entre un pli & un autre juſqu'au dernier qu'on couvre d'un ais quarré pour mettre & tenir quelque tems le paquèt ſous la preſſe.

Le feuilletage.

Ce n'eſt pas aſſez pour catir & luſtrer une étoffe que tous les poils en ſoient couchés du même côté, ce qui produit néceſſairement dans la totalité la même réfléxion de lumière. Il faut encore que tous les poils ayent perdu leur reſſort dans le point où ils ſe plient. Autrement ils ſe releveront inégalement. La première goûte de pluye qui tombera ſur l'étoffe, venant à ſe ſécher, les poils qu'elle a touchés reprendront par ce deſſéchement quelque élaſticité & feront paroître une tache où il n'y a réellement qu'une réfléxion de lumière différente de celle des poils voiſins. On eſſaye de prévenir ce mal par l'égalité de la preſſe : on réitère le feuilletage en ſubſtituant aux premiers feuillèts d'autres cartons ou vélins plus fins & plus liſſes, puis en y joignant de loin à loin des plaques de bois ou de cuivre bien chaudes pour achever avec la preſſe de plier tous les poils & d'en déterminer le pli d'un ſeul côté. L'HABIT DE L'HOMME.

Autrefois on en rompoit beaucoup plus efficacement le reſſort, & l'on donnoit aux étoffes un luſtre plus nèt & plus durable lorſqu'on étoit dans l'uſage de les rouler autour des cilindres de la calandre & de les faire marcher à l'aide d'un arbre tournant entre une table *immobile* de La calandre.

L'HABIT DE L'HOMME.

marbre ou de bois, & une autre table parfaitement polie, ou garnie d'une grande feuille de cuivre & allant & venant sur les rouleaux avec une charge de dix-huit à vingt milliers de livres.

Ce bel œil qu'on donne aux étoffes n'est pas un lustre frivole ou destiné à en imposer à l'acheteur par un brillant passager. C'est au contraire une beauté permanente, puisque l'étoffe où ces façons seroient négligées, auroit l'air d'un cilice, & ne montreroit ni égalité dans son grain, ni précision dans sa couleur. L'inégalité de la tension des deux fils qui la traversent mutuellement, & les diversités accidentelles de roideur, ou de molleſſe, qui peuvent arriver à chaque partie de l'étoffe, & même à chaque fibrillon, disposent nécessairement la piéce entière à crêper & à bourser. Ceci seroit inévitable, sur-tout dans les étoffes légères sans les précautions ingénieuses des apprêteurs & des retendeurs.

Les étamines & les serges, soit celles qui étant fort lisses ne vont pas à la foulerie, soit celles qui n'ont été que battues à l'eau, ou celles enfin qui ont été non-seulement dégorgées, mais foulées à sec pour être drappées, doivent toutes être rainsées & aërées. On les retire de la perche pour leur donner les derniers apprêts,

dont la fin principale eſt d'y détruire à fond les reſtes de rétractions & de reſſorts qui troublent l'égalité du tiſſu, d'incliner du même ſens tous les poils d'une de ſes faces pour former l'endroit, & de mettre ainſi une ſorte d'harmonie dans l'étoffe entière par la ſuppreſſion des diſſonances dans les tiraillemens des fibres intérieures, & par l'uniformité des réfléxions de la lumière dans les dehors. C'eſt à quoi l'on parvient en faiſant paſſer au *bruiſage* les étamines délicates, & au *retendoir* ou bien à la calandre, toutes les étoffes foulées.

L'HABIT DE L'HOMME.

Bruir les piéces d'étoffes, c'eſt les étendre proprement chacune à part ſur un petit rouleau, & coucher tous les rouleaux enſemble dans une grande chaudière de cuivre rouge & de forme quarrée, ſur un plancher criblé de trous & élevé à quelque diſtance du fond de la chaudière. On fait chauffer de l'eau dans l'intervalle qui ſépare le fond d'avec le plancher. La chaudière étant parfaitement couverte, c'eſt une néceſſité que la vapeur réfléchie par le couvercle & ramenée de toute part ſur ces étoffes, les pénétre peu-à-peu, & y aſſoupliſſe tout ce qui a trop de roideur & d'élaſticité. La preſſe fera le reſte.

Le bruiſage.

L'HABIT DE L'HOMME.

Le rétendoir.

Il en eſt de même de l'opération du rétendoir. Après avoir aſpergé avec une eau gommée tout l'envers de l'étoffe, & l'avoir étendue autour d'un grand rouleau, on y applanit encore plus efficacement tous les plis & l'inégalité des tenſions, en dévidant lentement l'étoffe de deſſus ſon rouleau pour la faire paſſer ſur une barre de fer poli qui la tient en état au-deſſus d'un grand braſier, capable d'en ébranler juſqu'aux moindres fibres, & en la portant de-là ſur un autre rouleau qui l'entraîne uniment à l'aide d'une roue ou d'un moulinèt. L'étoffe va & vient de la ſorte d'un rouleau à l'autre à diverſes repriſes, réglées par le beſoin & par le jugement de l'apprêteur.

Les inventeurs de ces pratiques paroiſſent en avoir vû les raiſons. Mais les ouvriers qui les ont reçues & qui s'y conforment parce qu'ils en voyent les bons effèts, vous en entretiennent quelquefois ſans apporter les vraies cauſes de ce qu'ils font : ils en ſubſtituent d'étrangères. Ils ne vous parleront ici que de nourir l'étoffe, que de lui donner du corps, & de lui procurer divers avantages qui ne font rien à l'affaire. En raiſonnant faux ſur la nature des choſes qui leur paſſent par les mains, ils ſe trouvent ſur une

même ligne avec les philoſophes, qui ne comprennent point ce qu'ils traitent : mais les ouvriers leur ſont ſupérieurs en ce qu'ils exécutent expérimentalement des choſes qui ſont le bonheur de la ſociété. On voit ſortir quelque choſe de leurs mains. Ce ſont des hommes, & les images du Créateur. L'HABIT DE L'HOMME.

En dernier lieu l'étoffe, ſoit bruïe, ſoit rétendue, eſt pliée, feuilletée, miſe à la preſſe ou même calandrée, puis empointée ou empacquetée avec des fiſcelles qui ſaiſiſſent tous les plis par les liſières.

On connoît encore quelques apprêts qui diffèrent des précédens. Par exemple, il y a des étoffes gaufrées, & qui portent ce nom, parce qu'on y a imprimé des fleurons, ou des compartimens, avec des fers figurés, comme ſont ceux où l'on façonne une gaufre. La gaufre.

Il y a des étoffes tabiſées ou ondées comme le gros tafetas qu'on nomme tabis, parce qu'ayant été inégalement & par des méthodes différentes de l'ordinaire, preſſées ſous la calandre ; le cilindre, quoique parfaitement uni, a plié une longue enfilade de poils en un ſens, & une enfilade d'autres poils ſur une ligne ou une preſſion différente : ce qui donne à la ſoie & à la laine différentes réflé- La tabis & la mohère.

L'HABIT DE L'HOMME.

xions de lumière, ou divers ſillons de luſtre qui ſemblent ſe ſuccéder comme des ondes, & qui ſe conſervent longtems par un effet de l'énorme poids qui a différemment plié les poils dans les diverſes allées & venues de l'étoffe. Il n'eſt pas poſſible de faire le dénombrement des effets qui peuvent naître de ces premières façons & de pluſieurs autres, ſelon qu'on voudra en omettre quelques-unes, ou les mélanger, ou les réitérer.

Le velours.

L'induſtrie qu'on admire dans l'invention du velours, nous invite autant que la beauté de l'étoffe à prendre connoiſſance de la manière dont elle ſe fabrique. Si nous faiſions le commerce, ou que nous euſſions part à la conduite d'une manufacture, nous ne manquerions pas de nous inſtruire & d'inſtruire les autres du nombre des portées ou pacquets de longs fils qui compoſent la chaîne totale ou le premier fond de l'ouvrage, & du nombre des fils qui doivent entrer dans chaque portée. Nous nous mettrions ſcrupuleuſement au fait des réglemens qui fixent les qualités de la chaîne & de la trame, la longueur & la largeur de chaque eſpéce de fabrique, & les fils de différente matière ou de différente couleur qui doivent marquer dans les liſières

le juſte caractère de chaque étoffe, pour ſervir de régle aux Inſpecteurs, & de témoignage aux acheteurs. Ces connoiſſances très-néceſſaires ſelon le beſoin qu'on en peut avoir, ne ſont pas ici ce qui nous regarde. Suivons l'homme dans le beau de ſes découvertes, & dans les ornemens de la ſociété qui en ſont le fruit. L'HABIT DE L'HOMME.

Au travers d'une chaîne de ſoie bien torſe, on en insère une ſeconde d'une autre ſoie moins ſerrée, de façon que les longs fils de celle-ci puiſſent être abaiſſés & hauſſés librement par leurs marches propres, entre les fils de la première chaîne qui jouent de leur part avec une égale liberté. Cette chaîne de ſurcroît & inſérée dans la chaîne de fond, ſe nomme la chaîne à poils, ou ſimplement le poil; parce que c'eſt des fils de cette chaîne tranſverſalement coupés par deſſus l'étoffe qu'on fait le poil ou le velouté dont elle eſt garnie par l'endroit.

Dans les métiers ordinaires on donne le nom de lames à ces aſſemblages de fils courts qui traverſent la chaîne pour en élever une partie en abaiſſant l'autre par le moyen des marches. Ces piéces ſe nomment *liſſes* dans le métier à velours, & au lieu que dans le métier commun deux lames ſe hauſſent & s'abaiſſent tour-

L'HABIT DE L'HOMME.

à-tour par une corde commune qui va de l'une à l'autre en paſſant au haut du métier ſur une poulie, la marche droite ne pouvant ainſi abaiſſer la lame qu'elle tire, ſans élever l'autre lame; dans le métier à velours tout s'opère par des contrepoids. La marche deſcend-t-elle ſous le pié qui la foule ? elle abaiſſe ſa liſſe propre, & celle-ci fait monter le contrepoids qui y correſpond. Si le pié abandonne la marche, le contrepoids retombe & reléve la liſſe. La chaîne à poils a ſes liſſes, ſes marches, & ſes contrepoids. La chaîne de fond a pareillement, mais un peu plus loin de la main de l'ouvrier, ſes liſſes propres, avec les marches & les contrepoids qui y répondent. Tous les fils de la chaîne à poils partent du bas & de l'extrémité du métier, traverſent obliquement la chaîne de fond, & montent beaucoup plus haut, pour paſſer par deſſus un gros bâton ſuſpendu ſur deux boucles de verre, d'où ces fils vont au travers de toutes les liſſes gagner la tête de la piéce. Tant que l'ouvrier ne touche pas aux marches de la chaîne à poils, les contrepoids en demeurent abaiſſés, & tous les fils de cette chaîne demeurent élevés, de façon qu'on pourroit librement ne travailler le tiſſu qu'avec la

chaîne de fond. Le reſte des préparatifs conſiſte en deux navettes & trois longues virgules ou baguettes de léton, que l'ouvrier appelle *fers*, parce qu'elles étoient de fer dans les commencemens de l'invention. Les navettes ſervent à injecter une enflure entre les fils de la chaîne à poils & une autre entre les fils de la chaîne de fond. Chaque virgule de léton doit être plus longue que la piéce de velours ne ſera large. Cette baguette eſt extrêmement mince & a deux ſurfaces, l'une platte, l'autre un peu arrondie, qu'on appelle *le dos du fer*. Sur l'un de ſes deux autres petits côtés, elle a une cannelure ou raynure aſſez profonde qui la traverſe d'un bout à l'autre. Cette cannelure eſt ſi fine, que l'œil a beaucoup de peine à l'appercevoir. Chaque baguette eſt enfin armée à l'un de ſes bouts d'une petite pelotte de cire d'Eſpagne pour être aiſément coulée entre le fil de poil & le fil de fond, au lieu que de ſa pointe nue elle perceroit une chaîne ou l'autre.

L'HABIT DE L'HOMME.

L'ouvrier commence par faire le chef de ſa toile, & lorſqu'il eſt tems de commencer à faire paroître le velours, il tient tous les fils de la chaîne à poils, élevés par l'abaiſſement des contrepoids propres. Il gliſſe alors un de ſes fers entre

L'HABIT DE L'HOMME.

les deux chaînes. Ce fer demeure couché ſur le dos & entièrement caché entre les deux chaînes. On n'en voit plus que les deux bouts, parce qu'à l'inſtant le tiſſeur abaiſſe profondément la chaîne à poils & jette ſes navettes à pluſieurs repriſes dans les ſéparations des fils de la chaîne de fond, & dans les ouvertures de la chaîne à poils. Ces deux tiſſus demeurent par-là étroitement unis. L'ouvrier amène la chaſſe; & frappant toutes ces duites de trame de pluſieurs coups, il oblige le fer, qui étoit couché ſur le dos, à ſe dreſſer ſur le côté & à tenir vers le haut ſon autre côté cannelé : il reléve la chaîne à poils, couche ſur la chaîne de fond une ſeconde virgule, abaiſſe le poil & fait comme ci-devant ſon double tiſſu. Après l'avoir bien frappé, il ouvre les chaînes, cache la troiſiéme virgule, tiſſe, & frappe encore de même. On ne voit juſqu'ici que l'apparence d'une étoffe ordinaire. Pour en faire ſortir le velours, il prend en main une plaque de fer ſur le bas de laquelle eſt attaché un petit couteau très-affilé en forme de ſerpette. Il en enfonce le bec ou la pince dans la cannelure de la première virgule, & faiſant avancer cette pointe le long du canal qui dirige ſon inſtrument & ſa main, il coupe la chaîne à poils dans toute

Le rabot & la pince.

la largeur de l'étoffe, enſorte qu'il s'en élance deux rangées de poils fins & fort drus, d'une égalité parfaite. La première virgule de léton reparoît. Il laiſſe dormir les deux autres, & reporte celle ci un peu plus loin entre les deux chaînes, couvre ſon fer de la chaîne à poils, tiſſe comme ci-devant avec ſes deux navettes; & après avoir fortement frappé contre ce fer, il dégage le ſecond par le tranchant de ſa ſerpette. Ce ſecond fer eſt ramené entre les chaînes, & ſuivi du travail des chaînes & des navettes. Le troiſième fer eſt enfin tiré de priſon par le couteau qui rompt ſes liens. De cette ſorte il y a toûjours deux fers en repos & cachés dans l'intérieur de l'étoffe : il n'y en a qu'un des trois qui demeure libre & qu'il faille mettre en œuvre. Aucuns de ces poils qui ſe dreſſent ſous la pince, ne peuvent s'échapper. Ils ſe courbent dans l'intérieur de la piéce, & ſe relévent pour former d'autres houpes dans la ligne ſuivante. Ils ſont arrêtés dans leur courbure par les trames des deux navettes qui les ſaiſiſſent par-deſſus & par-deſſous. De ſorte que le tiſſu en faiſant ainſi la ſolidité de l'ouvrage, demeure entièrement caché ſous cette forêt de poils parfaitement égaux qui en ſont

L'HABIT DE L'HOMME.

L'HABIT DE L'HOMME.

la beauté. La chaîne à poils montant & deſcendant de la ſorte d'un bout de la piéce à l'autre, uſe beaucoup plus de matière que la chaîne de fond : auſſi le rapport de l'une à l'autre eſt-il de ſix aunes à une, quand le tiſſu eſt bien frappé.

Le travail des pannes, des peluches, & des mocquettes eſt le même. La différence peut provenir de la longueur qu'on donne au poil, & de la fineſſe des matières. Plus l'ouvrage eſt ſerré & le poil coupé court en chaſſant fortement les trames, plus l'œil en eſt beau & le fond bien couvert. L'étoſſe baiſſe de mérite à meſure que les tranches tranſverſales ſont plus éloignées & découvrent plus le fond ; ou que la chaîne à poils eſt d'une matière inférieure à la ſoie ; comme peut être le poil de chévre dont ſe fait la peluche, & la laine dont ſe fait la mocquette.

Les étoffes figurées.

L'invention de l'homme n'eſt pas épuiſée par la diverſité des tiſſus que nous venons de voir. Il a trouvé moyen d'ouvrager l'étoffe, c'eſt-à-dire, de la relever par des figures qui ne ſont pas de ſimples ſuites de l'apprêt, ou les empreintes de quelques moules ; mais qui ſont partie du tiſſu même.

Tout ce ſurcroît d'embelliſſemens s'exécute par le nombre & par le jeu des *lames*

ou de ces eſpéces de peignes de fils au travers deſquels paſſe la chaîne, & qui ſe hauſſant ou s'abaiſſant font monter & deſcendre tour-à-tour une partie des fils de la chaîne, puis l'autre, pour prendre & arrêter ſucceſſivement toutes les *duites* de la trame. Les draps, les étamines liſſes & bien d'autres étoffes en cotton, en ſoie, ou en laine, n'ont que deux lames & autant de marches pour les abaiſſer; ce qui forme un grain d'étoffe, uni & ſimple. Pluſieurs marocs & la plûpart des ſerges, ſe font avec quatre marches, ce qui croiſe & recroiſe de biais les fils de l'étoffe, dont le tiſſu, mince par lui-même, ſe ſerre & ſe fortifie par cet entrelas. L'étoffe recevra un nouveau grain, un nouvel œil, & un autre nom, ſi elle eſt fabriquée à trois lames. Tout y change encore plus ſi elle eſt fabriquée à huit marches, à dix, même à ving quatre & au-deſſus. On fait marcher les lames par le mouvement des piés en foulant les marches qui correſpondent aux lames : ou bien l'ouvrage ſe fait à la tire. Pendant que le tiſſeur fait aller & venir ſa navette, il a à côté de lui un ſecond ouvrier qui, à chaque jèt, tire ou éléve une lame par un cordon, & la laiſſe retomber à l'aide d'un contrepoids pour tirer un autre cordon, en re-

L'HABIT DE L'HOMME.

La tire.

L'HABIT DE L'HOMME.

commençant toûjours de même. Outre la multiplicité des lames, variez-vous la couleur des fils de la chaîne, ou inſérez-vous d'eſpace en eſpace & à des diſtances réglées une trame d'une couleur, puis une trame d'une autre? c'eſt une néceſſité que l'ordre des points de la chaîne pris ou laiſſés, & l'ordre des points de chaque trame amenés au jour par-deſſus la chaîne, ou cachés deſſous, tracent ſur l'étoffe ou de longues rayes, ou une flambe, ou un fleuron, ou quelque figure régulière, qui ſe répéte toûjours la même, comme le jeu des marches revient toûjours le même. Il y a une invention ou une dextérité raviſſante dans la façon ſeule dont l'ouvrier lit le deſſeing, pour régler ſur les couleurs des petits quarreaux qui le compoſent, l'ordre des cordelettes & des lames qu'il faudra abaiſſer tour-à tour, & pour y conformer les mouvemens du tiſſeur ou du tireur, qui fera ſortir une vraie peinture du fond de l'étoffe ſans y concevoir autre choſe que l'ordre des marches qu'il faut fouler, ou des cordons qu'il faut tirer. Mais je doute qu'il ſoit poſſible de faire entendre par aucun diſcours comment on lit un deſſeing, puis comment les piés font ſortir une figure, & c'eſt aſſez d'en

bien ſaiſir le principe, qui ſe réduit aux points de la chaîne & de la trame pris ou laiſſés, découverts ou cachés par tel & tel jeu des lames. Si vous voulez, Monſieur, approfondir l'induſtrie de ce travail & vous y avancer par degré, débutez par voir faire une ſangle chez un cordier. La ſimplicité de ce travail vous diſpoſera à concevoir celui qui eſt plus compoſé. Paſſez de-là chez un ferrandinier; puis chez un rubannier. Ces préparatifs vous conduiront à comprendre l'artifice d'un ouvrage qui ſe fait à la tire, de toutes les étoffes à fleurs, & enfin des tiſſus les plus figurés.

L'HABIT DE L'HOMME.

Ici, mon cher ami, je vous vois avec tout ce qu'il y a de perſonnes de goût, coller vos yeux & fixer votre admiration ſur les deſſeins toûjours nouveaux & toûjours raviſſans de nos ouvriers de Lyon. On n'a rien vû juſqu'à préſent, de l'aveu de nos voiſins mêmes, qui ſoit ſupérieur ou comparable au travail des Lyonnois, ſoit pour l'aſſortiment & le feu des couleurs, ſoit pour la légèreté du deſſeing, & chaque année fourniſſant des nouveautés heureuſes, toute l'Europe s'adreſſe à eux, ou ils y ſont du moins demeurés en poſſeſſion du premier rang, & continuent à déſeſpérer leurs imitateurs.

Le travail de Lyon eſt ce qu'il y a de plus beau ſur la terre.

Mais ces deſſeings brillans ne ſont point

L'HABIT DE L'HOMME.

pour la multitude. Si dans le commerce on fait cas d'une étoffe qui peut convenir à cent perſonnes de qualité, on y eſtime encore plus en un ſens celle qui habille avec grace cent mille perſonnes du commun : parce qu'en conſommant des matières de notre cru, elle occupe de toute part la fileuſe, le teinturier, le tiſſeur, & le marchand. Cette raiſon, fondée ſur le bien de la ſociété, donne d'abord l'excluſion à un grand nombre d'étoffes étrangères, qui ruinent notre commerce par l'aviliſſement de nos fabriques : & malheureuſement la ſévérité des ſages loix qui en défendent l'uſage, ſemble irriter nos déſirs, & multiplier les prévaricateurs. Nous crions contre un réglement dont l'exécution ſeroit le vrai bien de tout l'État, & nous nous intéreſſons pour des contrebandiers ſéditieux dont les opérations ſourdes & preſque toûjours impunies, privent l'artiſan de la certitude de ſon travail, & le propriétaire du débit des laines ou du cotton que ſa terre ou ſa plantation lui donne. L'unique reméde au mal ſeroit une étoffe Françoiſe qui joignît la beauté de l'Indienne à la modicité du prix.

Nos ouvriers toûjours inventifs commencent à fleuronner avec nuances, ſur le

le métier non de brodeur, mais de tiſſeur, la laine & le cotton. Aurions-nous enfin trouvé l'étoffe capable de remplacer parmi nous les fabriques de la Perſe & de l'Inde ? toucherions-nous enfin à l'équivalent du ſecrèt qu'ont les Aſiatiques de jetter des peintures vives & durables ſur des matières communes ? je ſuppoſe cependant qu'il n'y a rien de fait. Je regarde la découverte de ce ſecrèt comme une acquiſition poſſible, puiſqu'elle eſt réelle en Aſie ; mais en même tems comme un tréſor qui demeure encore abandonné parmi nous au premier occupant. Au lieu d'en propoſer la découverte aux artiſans, & aux ames du commun, j'y invite les artiſtes & ſur-tout les philoſophes, qui connoiſſent, dit-on, la nature. Nous leur préſenterons la choſe par manière de problême.

L'HABIT DE L'HOMME.

Problême adreſſé aux grands phyſiciens.

Il s'agit de trouver, ou avec nos laines, en empêchant que les papillon-teignes ne s'y attachent, ou du moins avec nos fils de chanvre & avec le cotton que la Cayenne, la Martinique, & Saint-Domingue nous produiſent ; il s'agit de trouver une étoffe propre à nous donner en été une robbe légère, & en tout tems un meuble de goût. Il s'agit d'y mettre, ſoit au pinceau, ſoit au métier, ou de

L'HABIT DE L'HOMME.

telle façon que ce puiſſe être, pourvû que ce ſoit à peu de frais, des ornemens gracieux & des couleurs qui ſe maintiennent au ſavonnage.

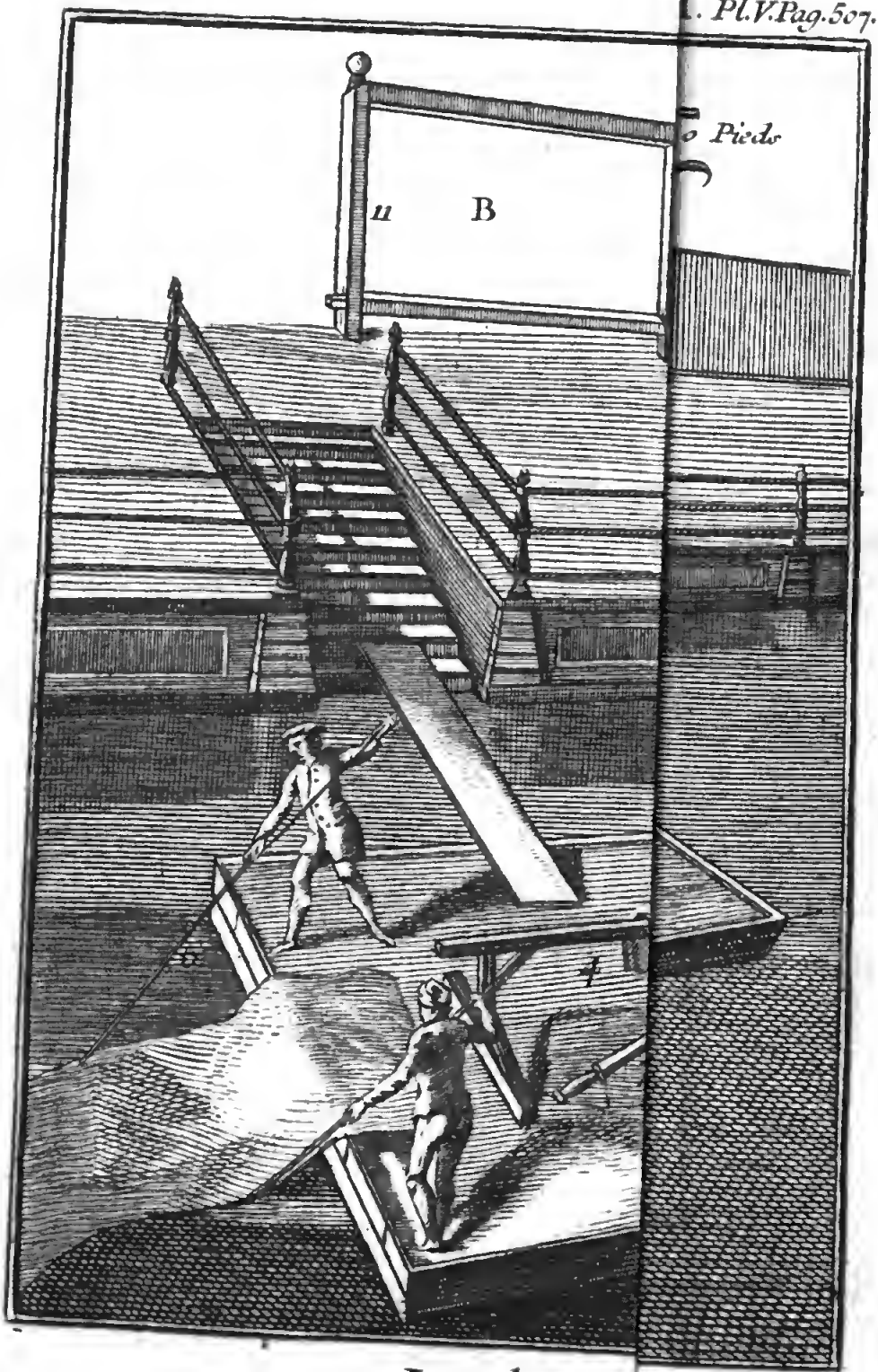
La choſe paroîtra poſſible, non-ſeulement parce que des hommes qui ne ſont point philoſophes l'exécutent aux Indes, mais parce que des phyſiciens ſyſtématiques ne demandent que de la matière & du mouvement pour tout produire.

Les motifs de la recherche d'une pareille étoffe ſont preſſans : je les réduis à trois ; 1°. d'encourager parmi nous la culture du chanvre & du lin, ou du moins de nourir par des échanges abondans tous nos concitoyens qui recueillent le cotton dans les trois iſles que je viens de nommer ; 2°. d'occuper parmi nous un grand nombre d'ouvriers par une fabrique animée & immanquable ; 3°. de faire circuler parmi nous l'argent, qui réjouit les contrebandiers de notre voiſinage, ou qui arrive ſans retour à Amadabat (*a*) & à Bander-Abaſſi (*b*).

Voilà le problême : il n'en eſt point dans la philoſophie de plus digne d'occuper des cœurs amis du bien public.

(*a*) Ville de grand commerce au Mogol.

(*b*) Port de Perſe où a été tranſféré le commerce d'Ormus.



Le lavag par J.P. Le Bas.

Peut-être la physique moderne, qui conçoit la structure du monde, & la nature intime des couleurs, nous donnera-t-elle l'étoffe demandée. L'HABIT DE L'HOMME.

PLANCHE CINQUIÉME.

A *Le lavage des laines & des étoffes.*
B *Le ramage des draps.*

1 Place au bord de l'eau, où l'on lave les laines.

2 Lissoire ou bâton à remuer la laine.

3 Manne qui admèt l'eau sans laisser échapper la laine.

4 Place au bord de l'eau où l'on lave les étoffes. Au même chifre, le chevalèt où on les mèt égouter.

5 L'étoffe.

6 Lissoire ou poussoir à laver.

7 La batte.

8 La rame où l'on étend toute une piéce de drap, une piéce de basin, ou autre étoffe de résistance.

9 Traverse d'en haut, où le drap s'attache sur une ligne de clous à crochèt, espacés à trois pouces près l'un de l'autre.

10 Traverse d'en bas qui se déplace, & peut monter à volonté dans une coulisse.

11 Montans ou piliers.

12 Le drap.

L'HABIT DE L'HOMME.

PLANCHE SIXIÉME.

Le battage des laines.

1 Claye.
2 Ouvriers battant la laine.
3 Perches à ſécher la laine.

PLANCHE SEPTIÉME.

Le travail du peigne.

1 Chevalèt pour attacher les peignes.
2 Drouſſettes.
3 Boëte.
4 Poêle.
5 Graiſſoir pour huiler la laine.
6 Dégraiſſoir pour la dégorger.

PLANCHE HUITIÉME.

Le grand rouèt.

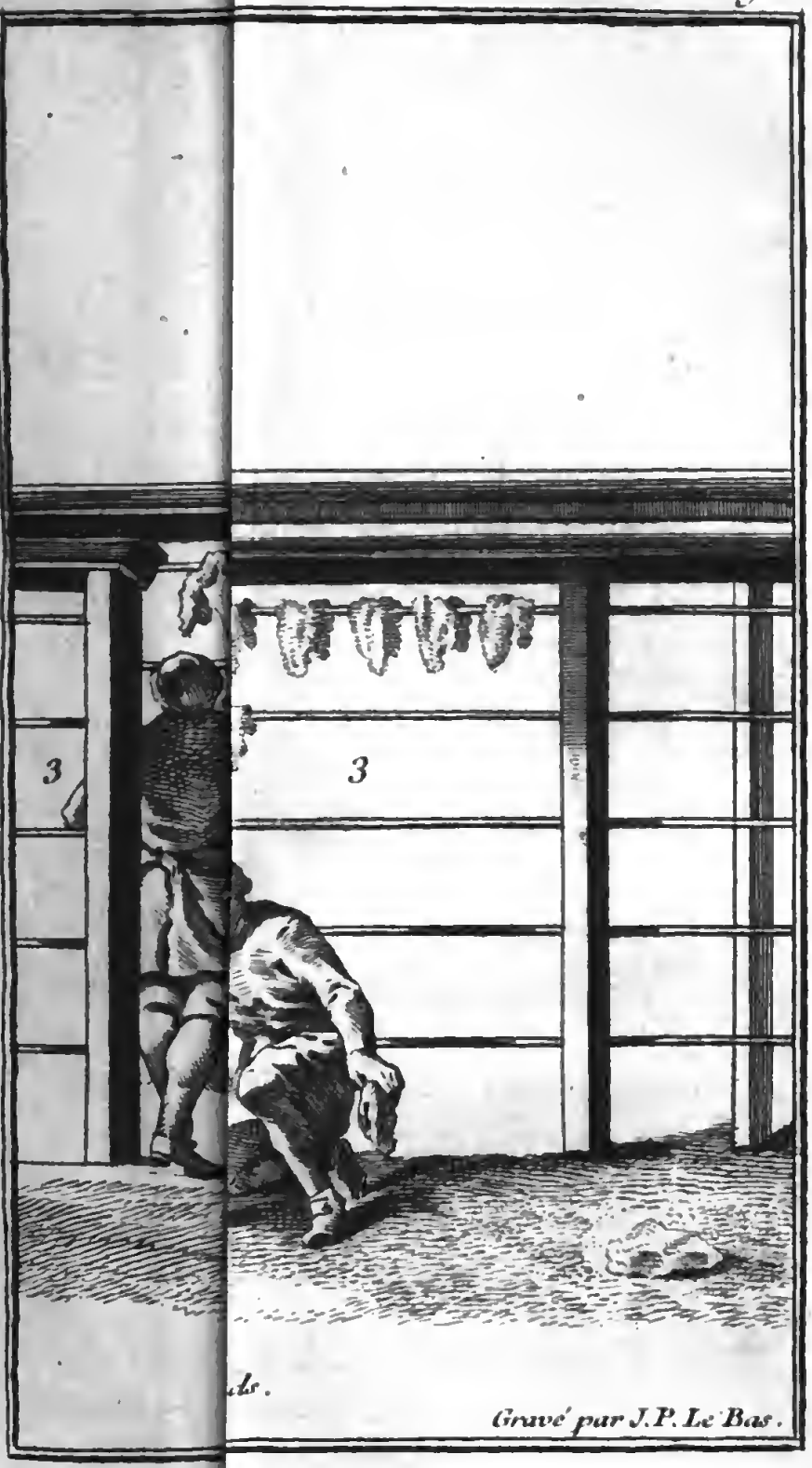
1 Le banc du grand tour, ou grand rouèt.

2 Marionnette, ſoutien des frazeaux, qui ſont deux morceaux de feutre, ou deux cordons de natte percés pour recevoir & laiſſer jouer la broche.

3 Roue du grand tour, qui marche ſans manivelle & par la ſimple impulſion de la main.

4 Moyeu de la roue.

5 Broche ſur laquelle s'aſſemble le fil en manière de cône. Ce cône ſe nomme



Gravé par J. P. Le Bas.

Gravé par J. P. Le Bas.

aiſsages.

Gravé par J.P. Le Bas.

une fusée. On la détache sans qu'elle s'é- L'HABIT
boule, & on la porte sur une autre broche DE L'HOM-
que manie l'ouvrière ci à côté, pour être ME.
mise en échevau. *Voyez les chifres* 10 *&* 12.

6 L'esquivé qui arrête les derniers volumes de fils sur la fusée.

7 Frazeaux.

8 Arbre ou montant, support de la roue.

9 Pannier plein de ploques ou de saucissons. L'ouvrière tient une ploque de la main gauche.

10 Banc ou selle du dévidoir où l'on distribue en échevaux les fusées ou petits cônes de fils.

11 Montans.

12 Bras du dévidoir. Son arbre tournant & engrennant sa petite lanterne de quatre canelures dans les dents de la roue 13.

13 Deux roues dont la supérieure emporte par un pignon les dents de l'inférieure.

14 Marteau dont le manche est abaissé par une cheville de détente au bas de la roue inférieure.

15 Corde qui s'enroule autour de l'essieu de la roue inférieure, & soutenant un poids qui s'arrête après un nombre de tours pour régler l'ouvrière.

L'HABIT DE L'HOMME.

16 La carde qui a ſervi à faire les ſauciſſons.

PLANCHE NEUVIÉME.

L'ourdiſſerie de la chaîne.

On a omis ici le filage de la chaîne qui ſe fait communément au fuſeau, ou au petit rouët.

1 L'ourdiſſoir. Inſtrument pour aſſembler les fils de la chaîne.

2 Arbre tournant avec quatre aîles.

3 Six travers qui maintiennent les aîles.

4 Deux barres portant les chevilles.

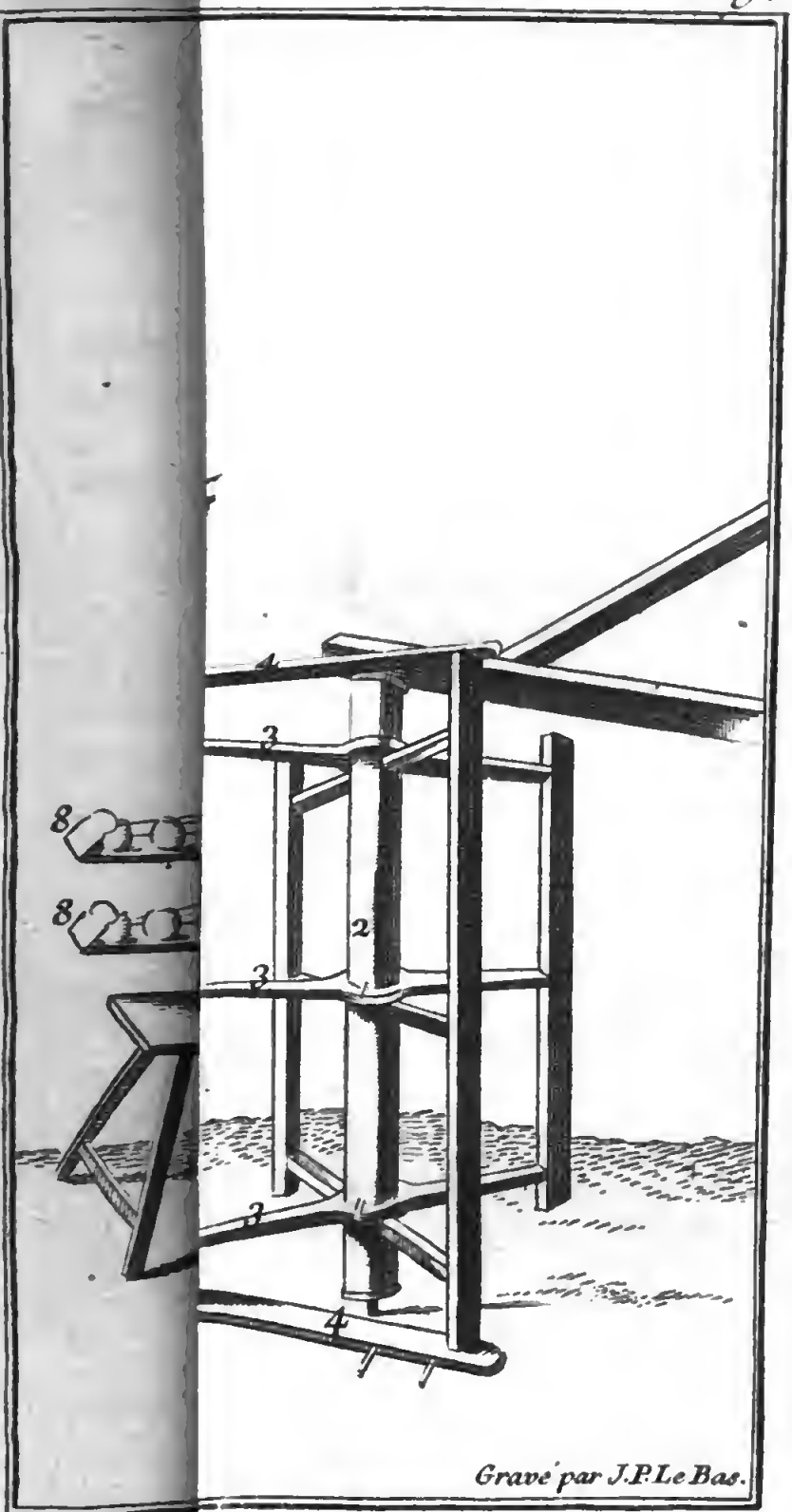
Les fils attachés à une cheville & diſtribués ſur tout l'ourdiſſoir, juſqu'à ce qu'ils arrivent à l'autre cheville, font une portée, ou ſelon d'autres uſages, une demie portée. La revenue de ces fils depuis la ſeconde cheville le long de l'ourdiſſoir juſqu'à la première, fait une deuxième portée. On ſait dans chaque manufacture combien les réglemens demandent de pareilles portées pour faire une chaîne, & ce qu'il faut de chaînes pour une monture entière.

5 Tours & aſſemblages de fils également eſpacés.

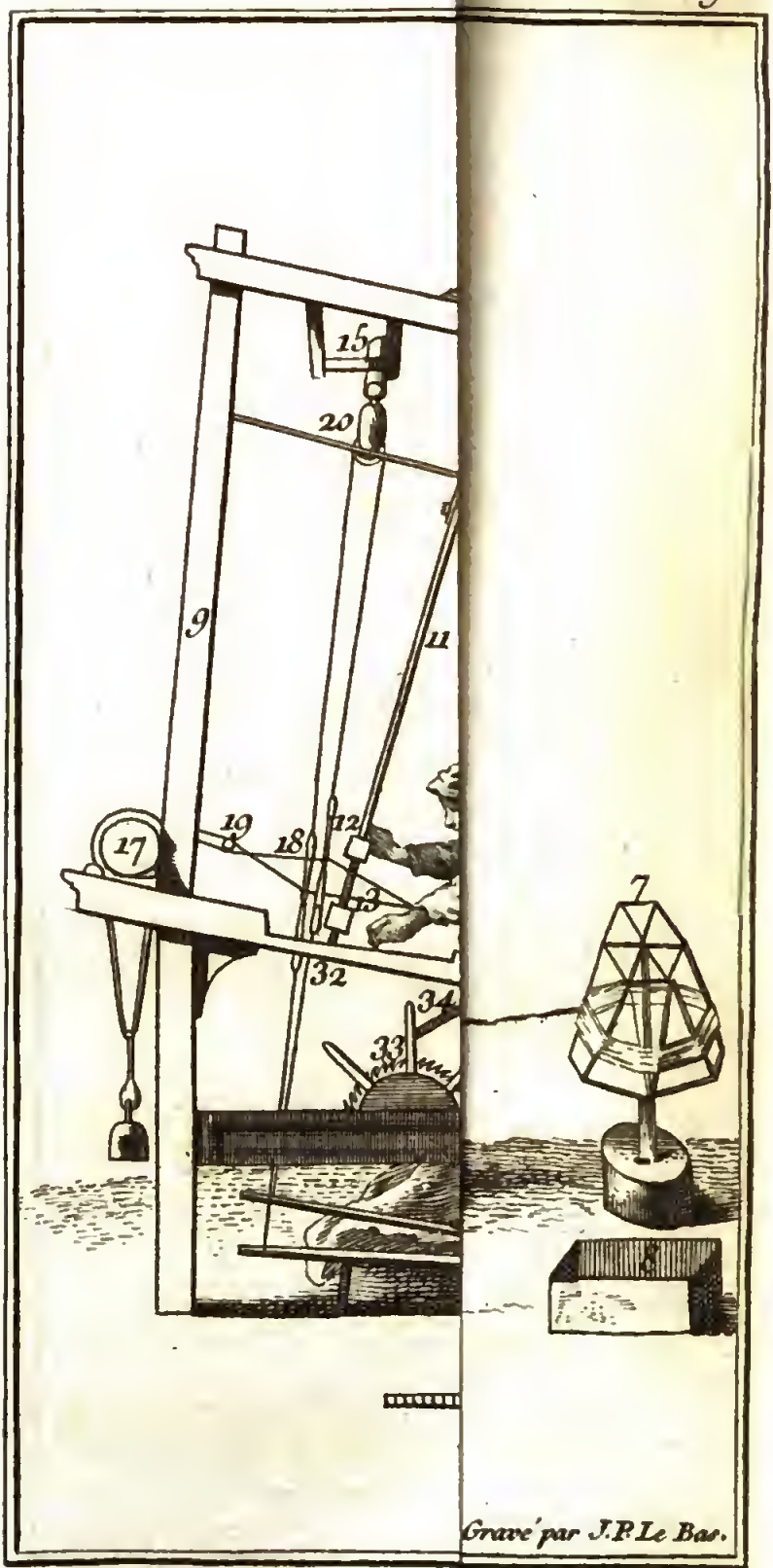
6 Banc ſoutenant le porte-bobine.

7 Vingt broches portant les bobines.

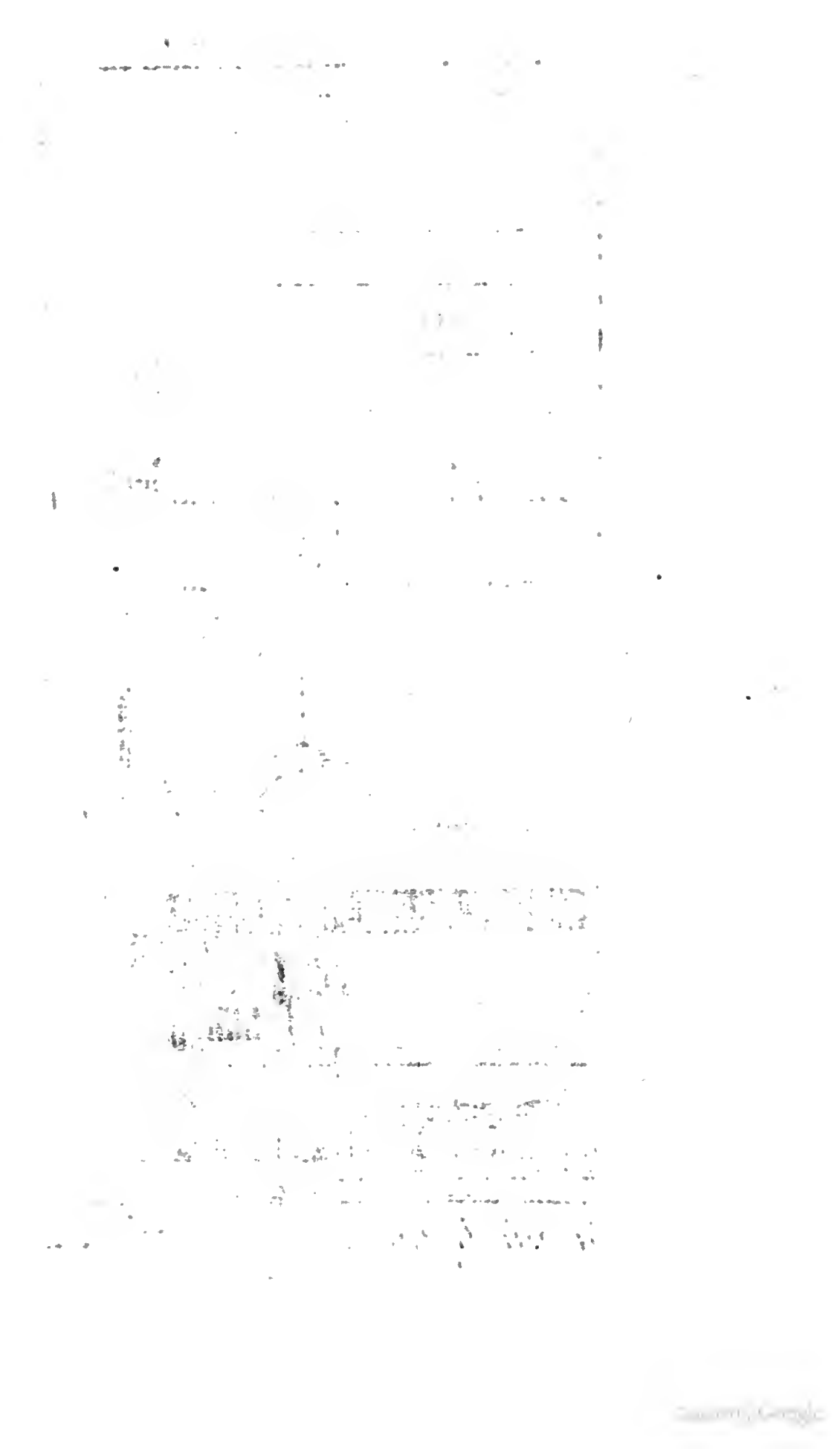
8 Corde tendue ſous les fils pour en

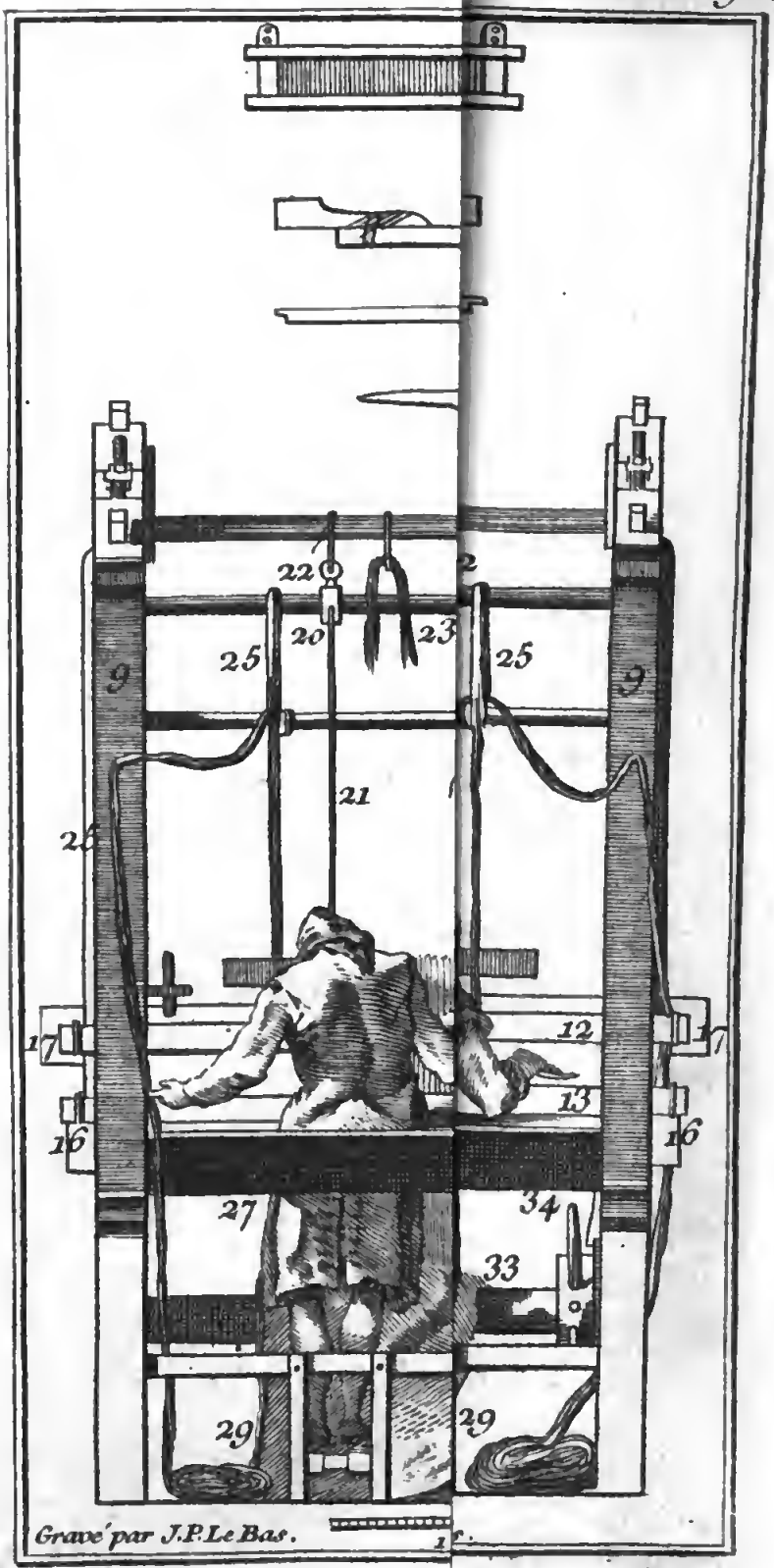


Gravé par J.P. Le Bas.



Gravé par J.P. Le Bas.




22
20
23
25
25
9
9
21
26
17
17
12
13
16
16
27
34
33
29
29
Gravé par J.P.Le Bas.

Le

empêcher l'écartement, & pour en ôter le trop grand duvèt par le frottement. L'HABIT DE L'HOMME.

9 La paſſette, outil de bois percé pour aſſembler les fils.

PLANCHES X. & XI.

Le métier du tiſſeur, vû de profil dans la Planche dixième, & de face dans la Planche onzième.

1 Epouleuſe, qui diſtribue un échevau de trame ſur les époulins. PLANCHE DIXIÉME.

2 Rouèt avec ſa poupée ou manivelle,

3 Bras ou montans.

4 Banc environné de quatre planchettes pour contenir les tuyaux ou époulins vuides.

5 Broche de fer que la corde du rouèt fait tourner avec l'époulin qu'on y mèt.

6 Noix qui reçoit la corde, & fait aller la broche.

7 Tournette avec ſon pié portant l'échevau mouillé, dont le fil eſt emporté & aſſemblé ſur l'époulin.

8 Boëte où l'on mèt les tuyaux chargés de leur juſte quantité de trame. *Même planche.* Le métier à faire de la ſerge ou du drap vû de profil.

9 Les montans.

10 La traverſe.

L'HABIT DE L'HOMME.

11 La chaſſe qui ſert à frapper & à ſerrer plus ou moins le fil de trame.

12 Le deſſus de la chaſſe, ou longue barre que l'ouvrier empoigne d'une main, puis de l'autre.

13 Le deſſous contenant le rô ou le peigne avec la barre inférieure. *Voyez* auſſi planche onzième.

14 L'aiguille de chaſſe, la cheville ou le gougeon qui aide la mobilité de la chaſſe.

15 Porte-lame, piéce où eſt ſuſpendue la poulie ſur laquelle roule la corde qui tient à deux lames.

16 L'enclouoir. Piéce de bois platte & équarrie, où eſt une ouverture pour paſſer l'étoffe qui s'enroule ſur l'enſoupleau.

17 L'enſuble ou rouleau qui porte le fil de chaîne à l'autre bout du métier.

18 Au-delà du rô, ſont les liais, ou longues baguettes qui ſoutiennent les liſſes. Les liſſes ſont des fils d'un pié de long plus ou moins, qui ſont attachés par leurs extrémités à deux longues baguettes, & qui ont vers le milieu une petite boucle pour donner paſſage à un des fils de la chaîne. Les liais & les liſſes ſont enſemble une lame. *Voyez* à la fin du volume l'explication des termes, au mot *lame*.

19 Verge qui ſe mèt entre les fils de la chaîne, pour en régler la ſéparation. L'HABIT DE L'HOMME.

20 Poulie, ſur laquelle roule la corde qui eſt attachée à deux lames. On ne voit ici qu'une poulie dans le profil. Il y en a une autre & une autre corde qui ſoutient les mêmes lames à l'autre côté du métier.

On retrouve ici les objèts marqués ci-deſſus depuis 9, &c. PLANCHE ONZIÉME.

21 La marionnette. C'eſt la corde qui paſſe d'une lame à l'autre par deſſus la poulie 20, & qui montant & deſcendant toûjours, fait danſer les lames. *Voyez* 18. Planche précédente.

22 La mouſle ou la chappe dans laquelle la poulie tourne.

23 Fil de liſſe. C'eſt un pacquèt de fils conformes à ceux des liſſes, pour raccommoder chaque liſſe qui vient à ſe rompre.

24 Porte bobine où eſt une proviſion de fil de chaîne, pour rétablir chaque fil de chaîne qui ſe trouve rompu ou défectueux.

25 Liſière, ou proviſion de fil de liſière pour rétablir ce qui ſe caſſe dans les fils de la liſière, qui, ſur-tout dans le drap, ſont fort différens de ceux de la chaîne.

L'HABIT DE L'HOMME.

26 La bâche pour recevoir les tuyaux ou épolets.

27 Le banc.

28 La barre de derrière.

29 Les marches, ou bâtons mobiles attachés par deux cordes au bas de chaque lame. Le pié qui foule une marche abaiſſe la lame qui y tient, & fait monter l'autre lame à l'aide de la marionnette. *Voyez* auſſi la Planche du profil 29.

30 Le faudèt, petit plancher.

31 Le temple. Petite régle rompue ayant des dents ou hoches en forme de crémaillère, & qu'on peut allonger ou racourcir à l'aide de ſes dents, de ſes piéces rompues, & du curſeur ou de la boucle qui les aſſemble. Les extrémités en ſont hériſſées de petites pointes que l'ouvrier enfonce & arrête dans les liſières de ſon étoffe. Par ce moyen il la tient toûjours également large, & également tendue. Il déplace le temple & le tranſporte plus loin à meſure que l'étoffe avance.

32 La navette vûe de face & de profil.

33 Le rouleau ou enſublèt, ou enſoupleau, ou déchargeoir ſur lequel on aſſemble l'étoffe à meſure que la chaîne s'emplit de trame.

34 La cliche. Leviers de fer pour faire aller le rouleau.

35 Le rô vû à part. *Voyez* 13 Planche dixième, & 18 Planche onzième. L'HABIT DE L'HOMME.

PLANCHE DOUZIÉME.

Le Lainage.

1 Porte-perche.

2 Cuve à mouiller l'étoffe.

3 Barque pour poſer le drap mouillé.

4 Perches avec les quatre crochèts qui les ſoutiennent.

5 Croix montée de chardons pour lainer.

6 Curette ou peigne à nétoyer les chardons.

7 Ouvrier curant ou nétoyant les chardons.

PLANCHE TREIZIÉME.

Plan des fouleries.

1 Le dégraiſſage où l'on nettoye & dégorge les étoffes. On l'appelle auſſi foulerie. C'eſt la même ſtructure.

2 Le foulage où l'on fait prendre aux étoffes la conſiſtence du feutre.

3 La roue pour le dégraiſſage.

4 La roue pour le foulage.

5 L'arbre de la première roue, avec ſes levées ou barres ſaillantes pour ſoulever les têtes des maillèts.

6 L'arbre de la ſeconde. *Voyez* Planche XIV.

L'HABIT DE L'HOMME.

7 La pile du dégraiſſage.

8 La pile du foulage.

9 Les maillèts avec leurs longs bras. *Voyez* Planche XIV.

10 Les bras des maillèts.

11 & 12 Les mêmes bras jouant par leur bout ſur des boulons.

13 La chaudière à diſſoudre le ſavon.

14 Le tonneau à diſſoudre la terre glaiſe.

PLANCHE QUATORZIÉME.

Coupe d'une foulerie.

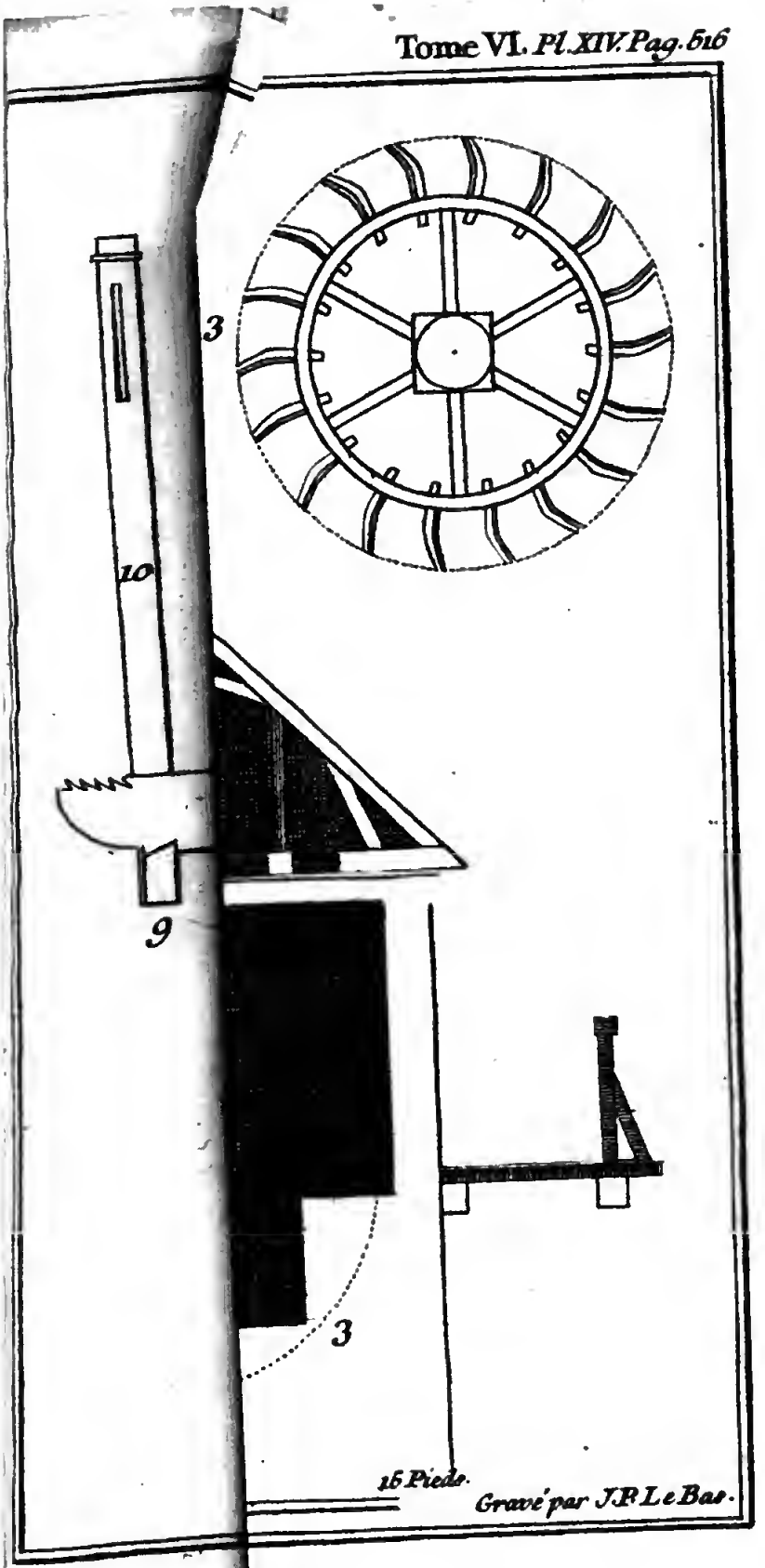
Les nombres du profil correſpondent à ceux du plan. *Voyez* Planche précédente.

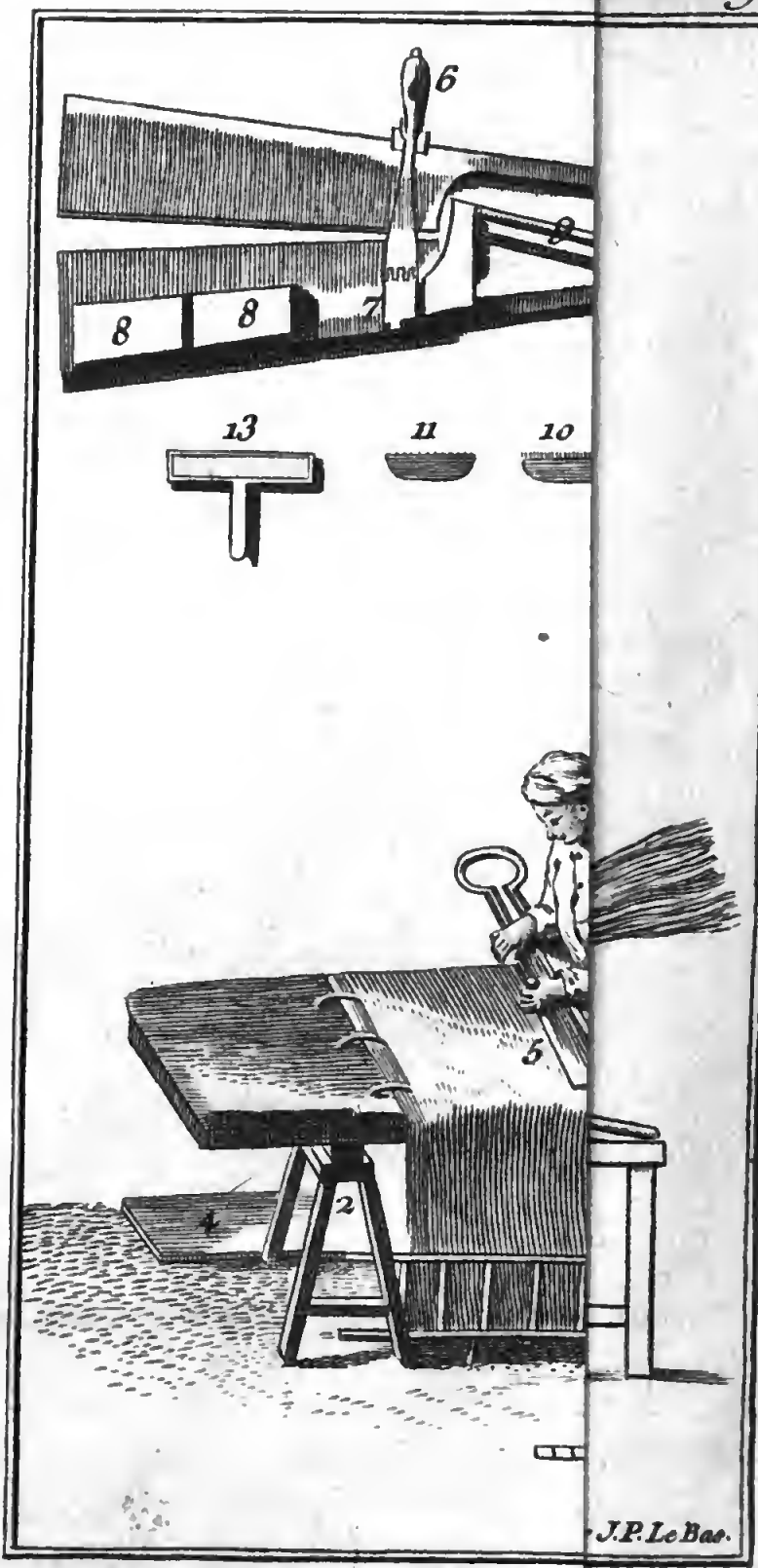
3 Trace de la roue qui tourne en dehors. 3* La roue vûe de face.

6 L'arbre avec ſes levées qui, en paſſant, ſoulévent les têtes des maillèts.

8 La pile ou le pôt du foulon. Cette pile eſt ici cachée derrière le bois d'aſſemblage, & n'eſt exprimée que par une trace de points qui en marque la poſition.

9 La tête du maillèt. Le profil trompe ici l'œil en faiſant prendre pour des dents trois ou quatre rainures qui empêchent que l'étoffe ne demeure attachée ſous le maillèt par la ſuppreſſion de l'air.


3
10
9
3
15 Pieds.
Gravé par J.B Le Bas.


6
9
8
8
7
13
11
10
5
2
4
J.P. Le Bas.

10 Le bras. L'HABIT

11 Le bout du maillèt arrêté par un DE L'HOM-
boulon. ME.

13 La chaudière à diſſoudre le ſavon.

PLANCHE QUINZIÉME.

Le travail des tondeurs.

1 Table garnie d'un couſſin.

2 Tréteaux.

3 Faudèt ou plancher pour aſſeoir les étoffes à meſure qu'elles reçoivent la tonture.

4 Marchepié.

5 Force.

6 Manioche, ou manivelle pour rapprocher les lames en bandant une corde qui les unit.

7 Taſſeau avec ſa viſſe.

8 Plaques de plomb pour affermir la lame dormante.

9 Billette ou piéce de bois attachée à la lame dormante, & que l'ouvrier empoigne de la main droite, pendant que la gauche fait jouer les fers par le continuel bandement & débandement du cordon de la manivelle.

10 Broſſe à dents pour irriter ou faire ſortir le poil où il manque.

11 Broſſe ſans dents pour ôter le duvèt.

L'HABIT DE L'HOMME.

12 Crochèts ou attaches pour arrêter le drap ſur le couſſin. A côté ſont de petites pinces, vûes de différens ſens : elles ſervent à ôter les inégalités.

13 Carde.

14 Table à coucher, & à incliner tous les poils de l'étoffe de même côté. Ce qu'on appelle tuiler le drap.

15 La tuile, planchette enduite d'un maſtic pour coucher le poil, & pour enlever les paillettes ou corps étrangers.

16 Broſſes.

17 Vergettes.

PLANCHE SEIZIÉME.

La Preſſe.

1 Table.

2 Platteaux pour couvrir les derniers plis des étoffes feuilletées.

3 Feuillèt ou carton pour ſéparer un pli d'avec l'autre.

4 Planche ou ſupport pour aſſeoir l'étoffe pliée.

5 Etoffe ſous la preſſe.

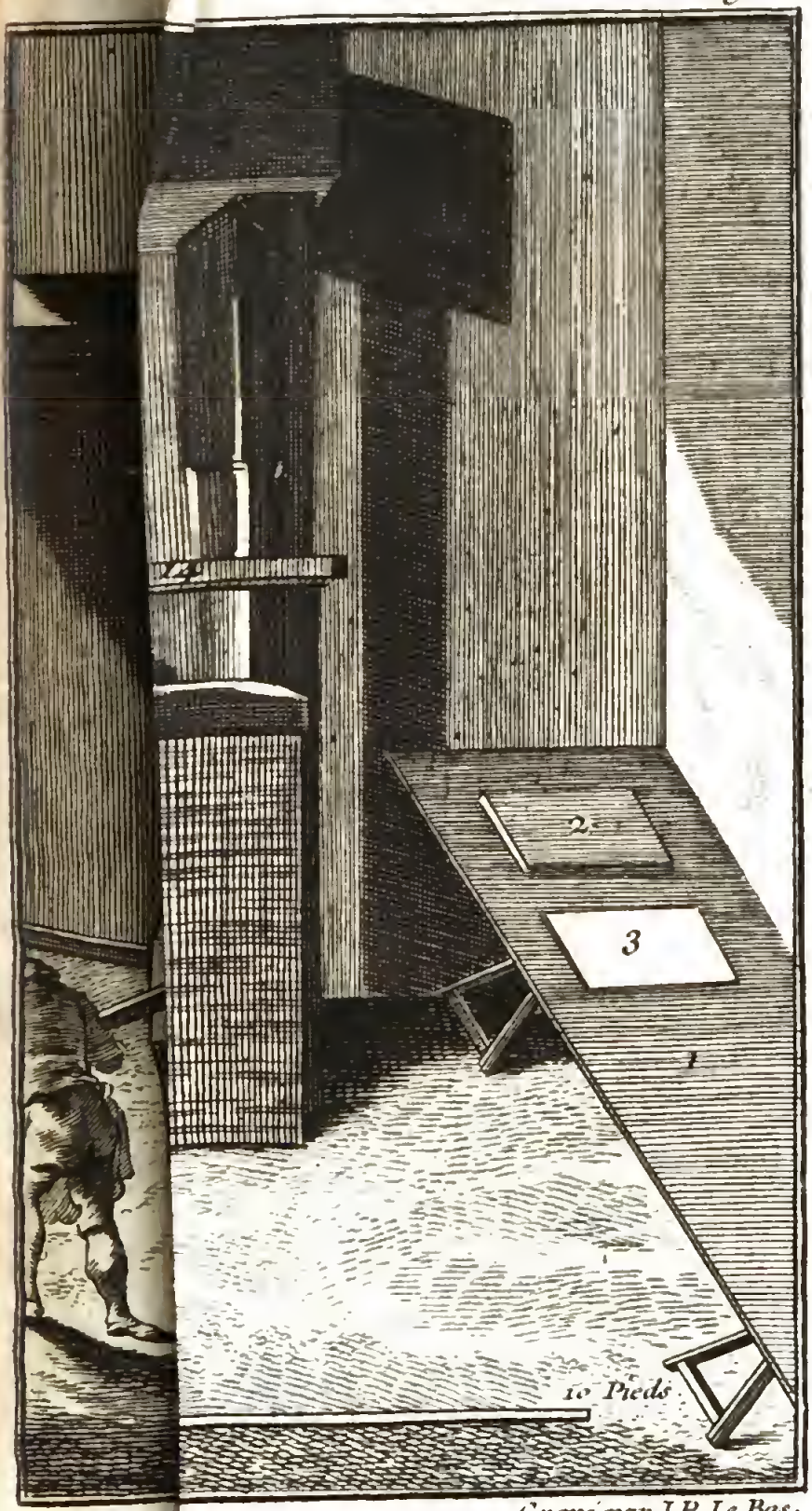
6 Lanterne de fer.

7 Lanterne de bois.

8 Viſſe de fer.

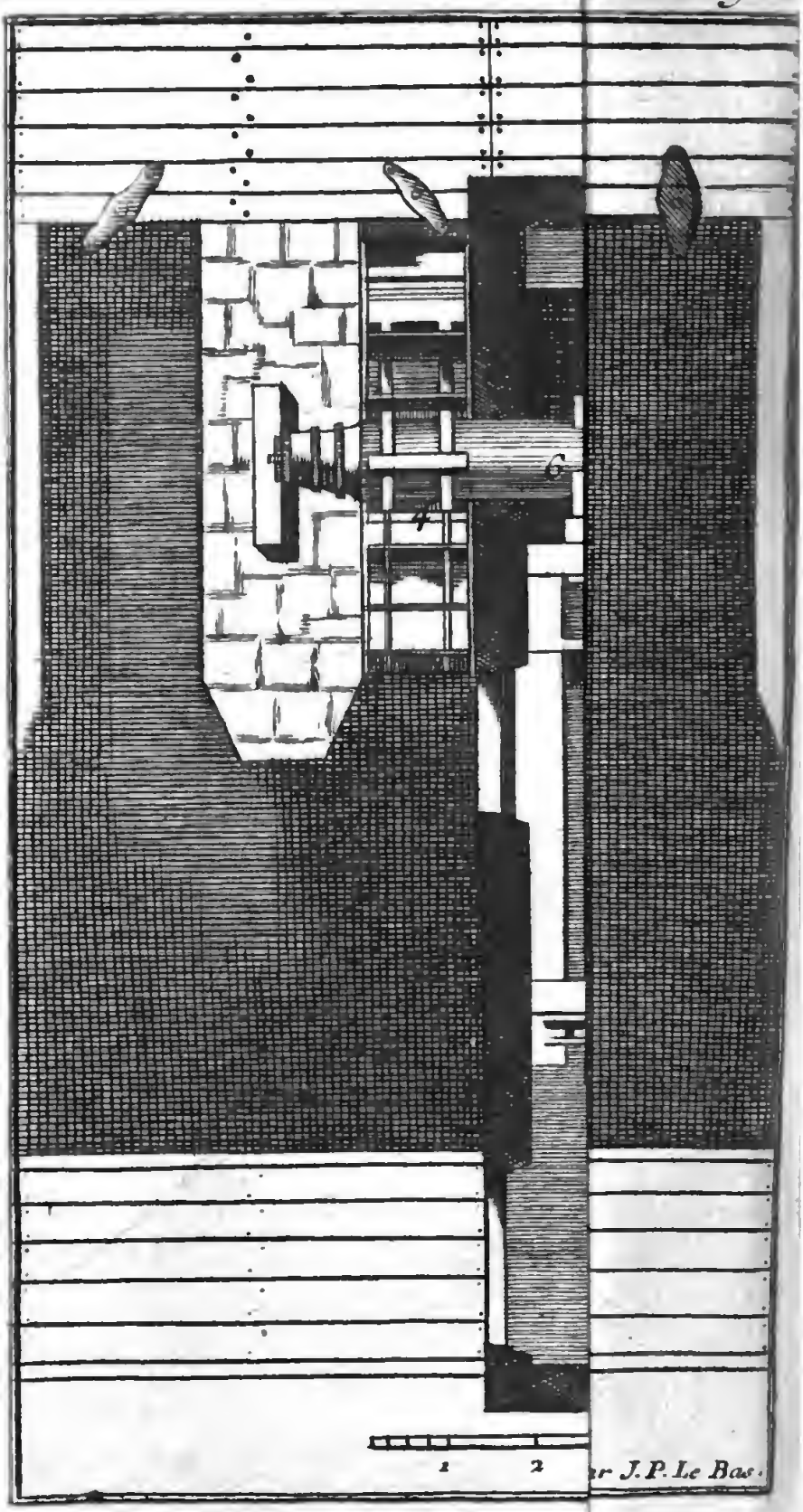
9 Viſſe de bois.

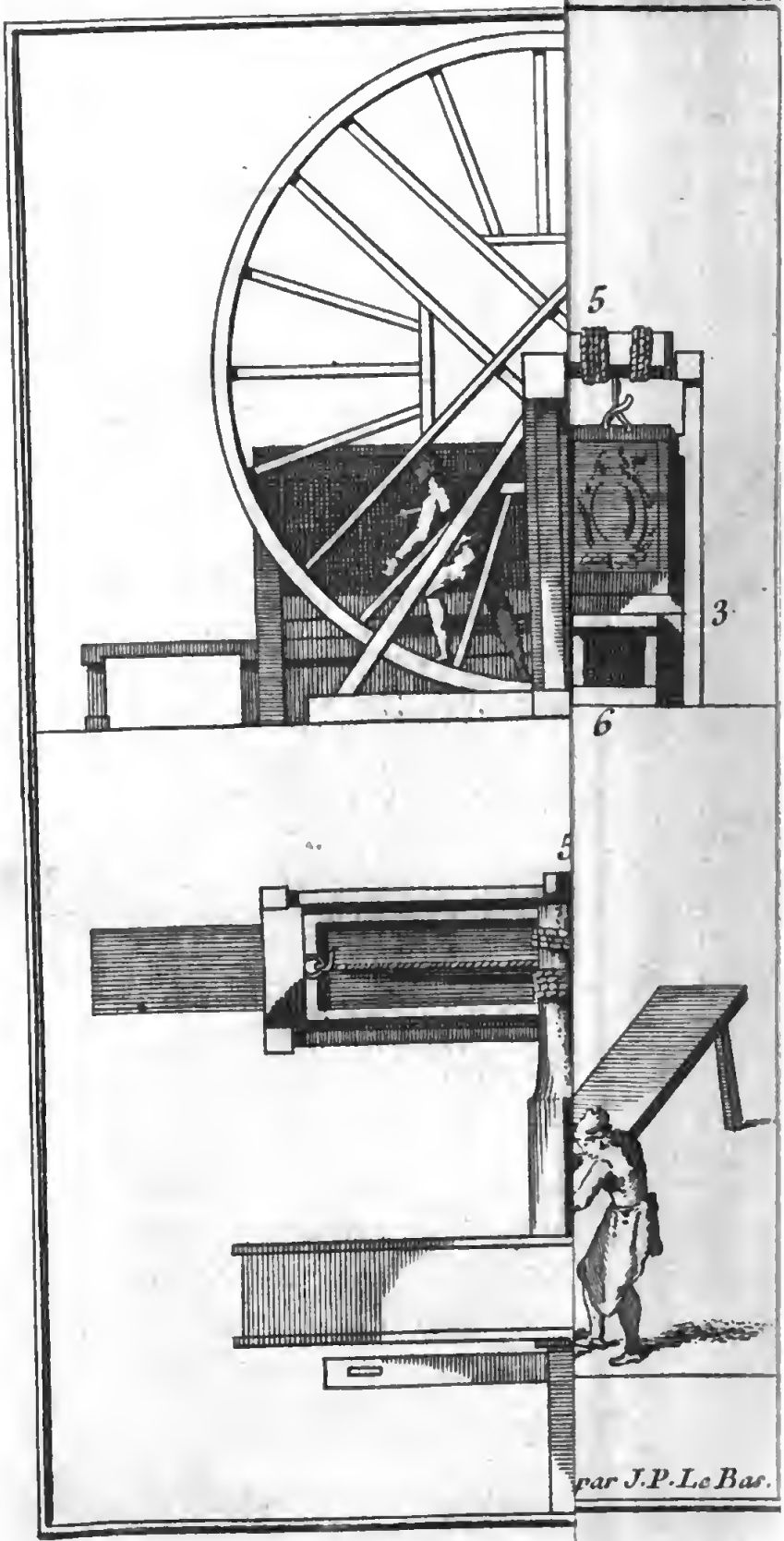
10 Écrou, ou loge de fer qui reçoit la viſſe de fer.



Gravé par J.P. Le Bas.

par.J.P.Le Bas.


G
4
1
2
J.P. Le Bas



par J.P. Le Bas.

11 Jumelles ou montans.
12 Porte-écrou.
13 Moulinèt.
14 Barre pour ſerrer la preſſe.

PLANCHE DIX-SEPTIÉME.

La Calandre.

1 Élévation de la calandre.

2 La calandre vûe de profil, avec ſon arbre, & la maſſe que cet arbre fait aller & venir ſur l'étoffe miſe autour d'un rouleau en 3, entre le poids qui la foule, & la table qui la ſoutient.

3 Le rouleau, ou cilindre avec ſon étoffe enroulée.

4 La calandre vûe d'à plomb ou d'en haut.

5 L'arbre faiſant aller & venir le poids à l'aide de deux cables, dont l'un s'enroule ſur l'arbre, & l'autre ſe déroule par un mouvement contraire.

6 La table.

7 Le poids de vingt à trente milliers.

8 Ouvrier qui *châtis la calandre*, ce qui ſignifie repouſſer le rouleau 3 avec un maillèt de bois, quand le mouvement du madrier a déplacé le rouleau.

9 Ouvrier qui roule l'étoffe ſur un cilindre de bois ou de métal pour être calandrée.

L'HABIT DE L'HOMME.

10 Ouvrier qui déroule l'étoffe sortie de la calandre.

PLANCHE DIX-HUITIÉME.

La fabrique du velours.

Fig. I. Le trafuſoir. Trafuſer la ſoie, c'eſt ſuſpendre un échevau à la cheville 2 qui tient au montant 1, & démêler cet échevau de la main pour le diſpoſer à être dévidé. L'opération marquée *Fig. III.* ne vient qu'après le dévidage qui fait la *II.*

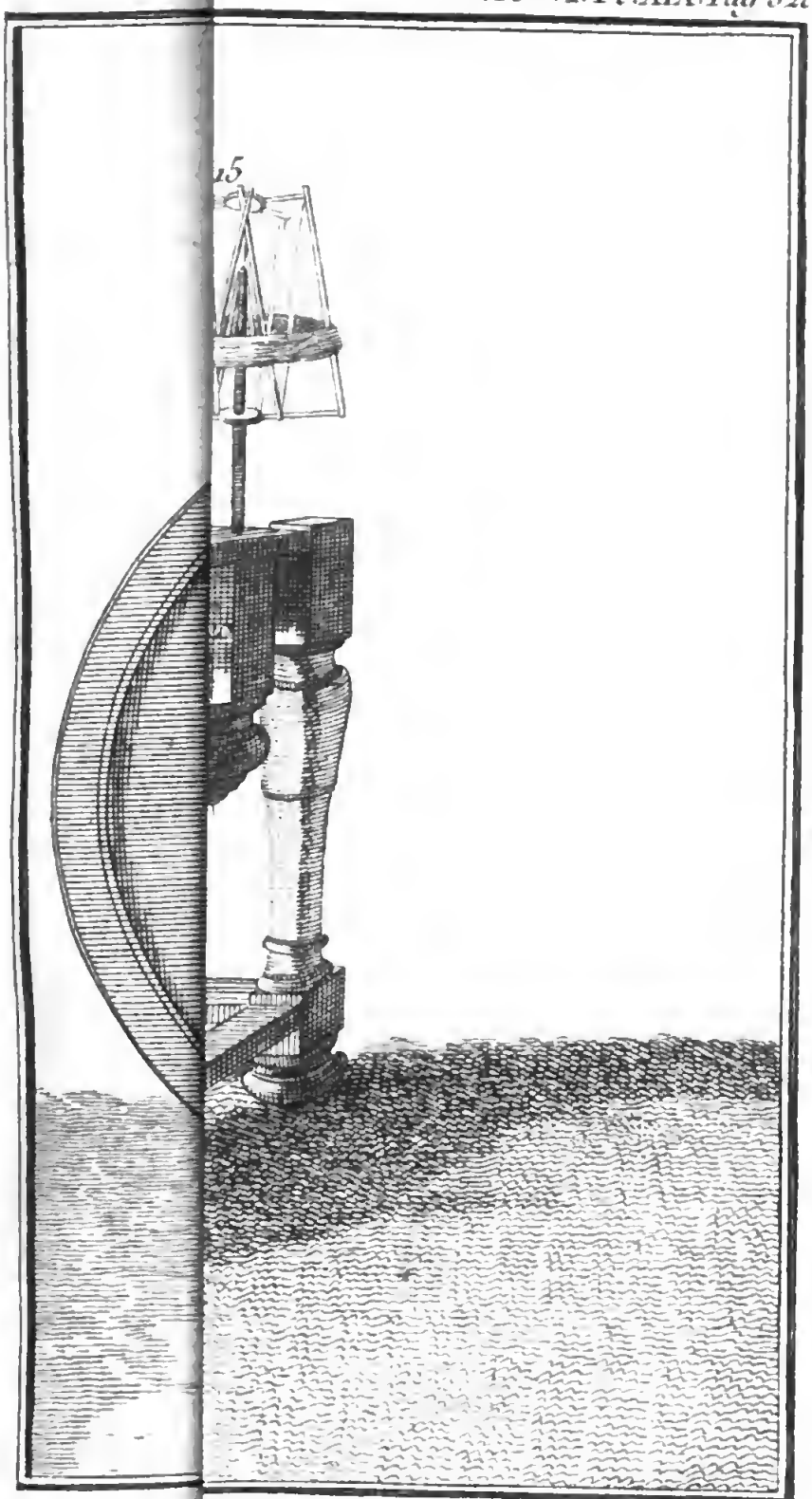
PLANCHE DIX-NEUVIÉME.

Le dévidoir.

Après avoir un peu eſpacé & détaché les fils des échevaux qu'on veut dévider, on les fait paſſer du trafuſoir ſur les quatre guindres du dévidoir, où l'on les arrange pour en amener le fil ſur quatre rochèts ou bobines tout à la fois. On dévide ſur des rochèts qui ſont ſans bord d'un côté quand c'eſt pour le fil de trame; & ſur des canons à deux têtes quand c'eſt pour le fil de chaîne. Cette machine eſt d'une belle invention, quoiqu'inférieure à celle qui fait marcher enſemble pluſieurs centaines de crochèts.

1 Grande roue.

Le Trasoir.



Grave par J. P. Le Bas.

2 Pignons ou lanternes dont les bâtons ou fuſeaux engrennent dans les dents des roues correſpondantes. L'HABIT DE L'HOMME.

3 Deux roues dentées.

4 Trois poulies qui décrivent un cercle autour des eſſieux des roues & de leurs pignons : à ces poulies ſont attachées trois cordes qui s'uniſſent & dont l'extrémité tient à la piéce de bois 13, qui ſe nomme le courant. Cette piéce eſt mobile & arrêtée dans une couliſſe, où elle va & vient. Plus les poulies 4 tirent leurs cordes vers la gauche, plus le courant 13 s'avance vers la gauche en faiſant monter le poids 19 qui eſt ſuſpendu au bout du courant. Quand au contraire les poulies amenées par les pignons qui les ſoutiennent, ſe rapprochent du côté droit; le courant 13 s'éloigne du même côté étant entraîné ſans réſiſtance par le poids 19.

L'effet de cette invention eſt de diſtribuer également le fil le long des rochèts, au lieu de le laiſſer tomber perpétuellement ſur les mêmes points. Les quatre fils des guindres ſont amenés pour cela dans quatre bouclettes de verre ſoutenues ſur quatre bâtonnèts 14, qu'on tient debout arrêtés par le pié dans les petits trous dont le courant eſt criblé. Ces fils

L'HABIT DE L'HOMME.

passent sur les quatre rochèts qui roulent sur la broche 8. Les poulies 4 changent de situation. Le courant 13 qui en suit l'impression fait donc aller & venir les fils sur différens points de rochèt. L'ouvrière qui préside change encore à discrétion les places des bâtonnèts, ce qui fait une distribution de fils plus égale.

5 Les montans.

6 Support des montans.

7 De l'autre côté de la grande roue est la manette ou manivelle qui ne joue pas à la main, mais qui, à l'aide d'une noix & d'une corde, est emportée avec sa roue par une marche que l'ouvrière fait aller de son pié 22.

8 Broche de devant qui enfile quatre rochèts.

9 Roulette embrassée par la corde qui fait tourner les rochèts.

10 Grenouilles ou cavités dans lesquelles tournent les bouts de la broche 8.

11 & 12 Pour éviter la confusion on n'a point chifré dans la figure les quatre rochèts ou bobines 11, ni les quatre petits liéges 12 qui les séparent. Mais on les conçoit rangés à la file sur la broche 8.

13 Le courant.

14 Les quatre bâtonnèts avec leurs bouclettes de verre pour recevoir & distribuer les quatre fils.

15 Les quatre guindres ou tournettes. L'HABIT
16 Chandelier. DE L'HOMME.
17 Grande broche de derrière recevant par la liſière 21 de la grande roue le mouvement qu'elle communique par une corde à la broche de devant 8, dont la roulette 9 eſt embraſſée par cette corde.

18 Les deux roulettes de derrière embraſſées chacune par une corde qui emporte les roulettes de devant.

19 Contrepoids qui retire à droite le courant 13 à meſure que les poulies 4 le permettent en s'avançant plus ou moins de ce côté. Il remonte quand les poulies s'en vont du côté oppoſé.

20 Grenouilles ou crapaudines dans leſquelles roule la broche de derrière.

21 Liſière qui ſert de corde à la grande roue.

22 La marche.

Reprenons toutes ces actions différentes. L'ouvrière qui gouverne le dévidoir fait aller & venir la marche 22. La corde de cette marche portée vis-à-vis 7, y fait monter & deſcendre la manette, qui emporte la roue 1. La liſière 21 fait aller la broche de derrière 17, celle-ci communique le mouvement en 8 à celle de devant. Les quatre rochèts qui ſont

L'HABIT DE L'HOMME.

dessus emportent les fils qui passent par les bouclettes 14 de dessus les tournettes 15 qu'ils font aller sur leur pivot. La position des baguettes & les diverses allées & venues du *courant*, réglent la dispersion du fil sur les différens points des rochèts. Pour doubler les fils, on les porte sur le doubloir. *Fig. III. Planche XVIII.* On double les fils de la trame & de la chaîne selon la qualité qu'on veut donner à l'étoffe. Cette opération s'exécute pour la trame par deux instrumens séparés dont l'un (1) porte les roues & la broche à cannettes, l'autre (2) les canons & le fil.

3 Les roues à cannettes. On ne tardera pas à en expliquer l'usage.

4 La manivelle.

5 Les montans.

6 Visse.

7 Table pour poser les canettes, qui sont des tuyaux garnis de fil de trame.

8 Le montant, qui soutient la broche.

9 La broche avec ses roulettes ou noix.

10 Grenouilles, ou supports de la broche.

11 Visse pour bander ou lâcher la corde, en menant ou reculant le montant 8.

12 Le pié.

13 Le doubloir.

14 Les canons posés debout avec leur fil.

15 Canon à deux têtes pour la chaîne.

16 Broche qui sert à porter le fil.

17 Lisière qui environne la roue d'en haut.

18 Corde de la roue d'en bas.

L'HABIT DE L'HOMME.

La manivelle ayant donné le mouvement à la roue supérieure, la lisière qui l'entoure, & qui embrasse l'arbre de la seconde roue, fait marcher celle-ci. La corde de la seconde embrasse la noix, & fait aller le tuyau qu'on y met. Le tuyau en roulant emporte deux, trois, quatre, ou six fils, qui passent par-dessus la broche, ou verge de fer 16, & se détachent des canons 14 qui sont debout & sans tête pour laisser aisément couler le fil, sans tourner eux-mêmes.

PLANCHE VINGTIÉME,

L'ourdissoir.

1 Les quatre montans.

2 L'arbre.

3 Les barres au nombre de huit.

4 Les traverses au nombre de vingt-quatre. Elles vont des barres se réunir à l'arbre. On a supprimé ici la plûpart de

L'HABIT DE L'HOMME.

ces traverſes & les retours des fils derrière la cage pour éviter la confuſion.

5 Les deux planches qui portent les chevilles où l'on arrête la chaîne à différens degrés.

6 Croiſées d'en haut & d'en bas.

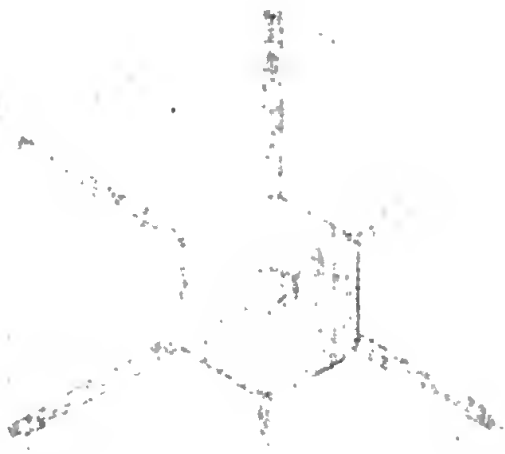
7 Broche de fer tournant perpendiculairement avec l'arbre. Selon que cette broche tourne dans un ſens ou dans un autre, une corde à boyau s'y enroule ou s'en déroule, pour faire monter ou deſcendre le plot.

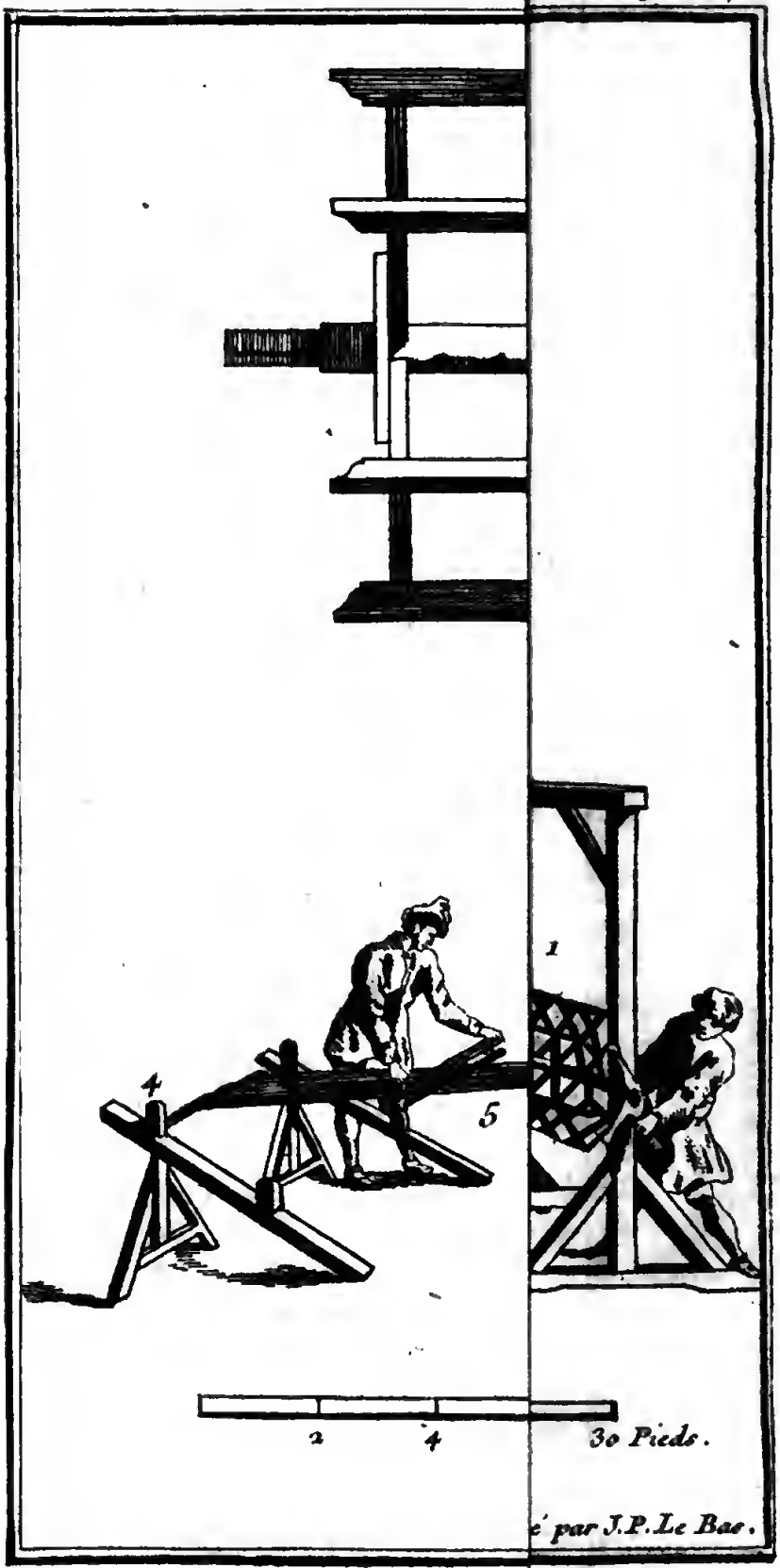
8 Le plot, groſſe piéce de poids, que la corde à boyau fait monter ou deſcendre, ſelon le tour qu'on donne à la cage & à la broche 7.

9 Bâton attaché au plot & accompagné d'une roulette (vûe ſéparément en 16) pour faire gliſſer tous les fils réunis, en les diſtribuant ſur toute la cage de l'ourdiſſoir.

10 Le chien, petite roue dentée & accompagnée d'un crochèt de fer qui la retient au point où on l'a miſe. La corde à boyau tient à l'eſſieu de cette roue, & s'y enroule ſi on tourne la roue. L'ouvrière la tourne à diſcrétion, pour accourcir ou pour allonger la corde qui ſoutient le plot, enſorte que les fils tombent plus épars, & ne s'accumulent point.

16
12
13
J.P. Le Bas.





é par J.P. Le Bas.

11 La manette, ou manivelle avec ſa roue, qui, par une corde, fait aller l'arbre & toute la cage. L'HABIT DE L'HOMME.

12 Cante ou table qui tient les bobines ou rochèts à deux têtes.

13 Les montans de la cante.

14 Deux barres ſoutenant chacune vingt boucles de verre.

15 Vingt broches, dont chacune ſert pour deux boucles, portant deux rochèts.

16 La roulette du plot, vûe à part. Elle aide la marche des quarante fils.

La principale induſtrie de cette machine n'eſt pas ſeulement la réunion de quarante fils dans un même point : c'eſt ſur-tout la diſtribution de ces fils de haut en bas, puis de bas en haut ſur toute la cage, ſelon que l'ouvrière fait monter ou deſcendre le plot en changeant le mouvement de la manivelle.

PLANCHE VINGT-UNIÉME.

La manière de mettre la chaîne ſur l'enſuble.

1 Le tambour revétu de la chaîne.

2 Le tambour dégarni, & vû de profil.

3 Le même vû de face.

4 Une enſuble ſur laquelle on a attaché les bouts de la chaîne.

L'HABIT DE L'HOMME.

5 Le rateau, eſpéce de rô, ou de peigne qui aide par ſes dents à faire la juſte diſtribution des fils de chaîne ſur toute la largeur du métier.

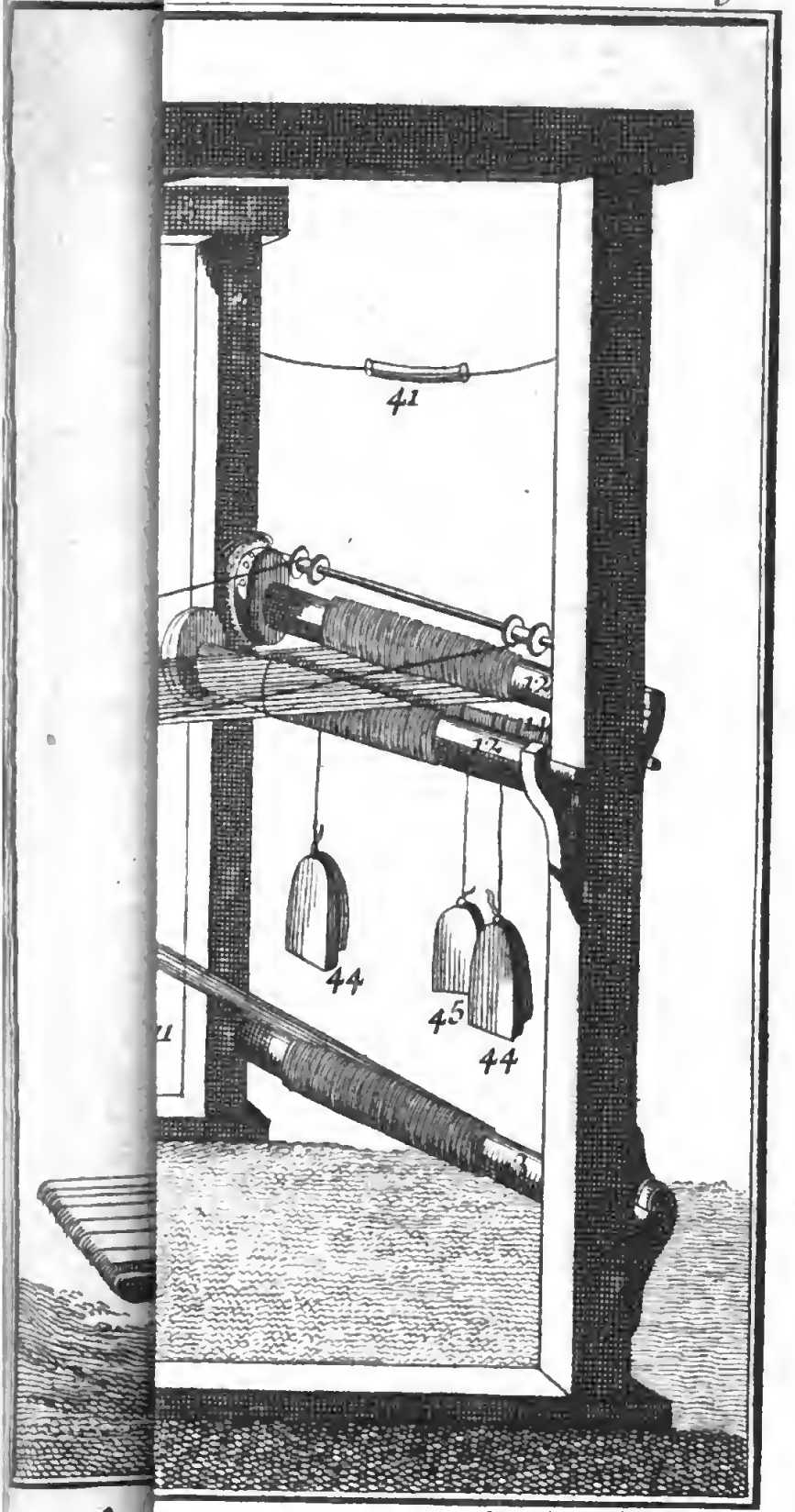
6 Les baguettes qu'on inſinue dans les fils de la chaîne par deſſus & par deſſous tour-à-tour; pour en préparer la croiſure & pour en régler le paſſage dans les liſſes.

PLANCHES XXII. XXIII. & XXIV.

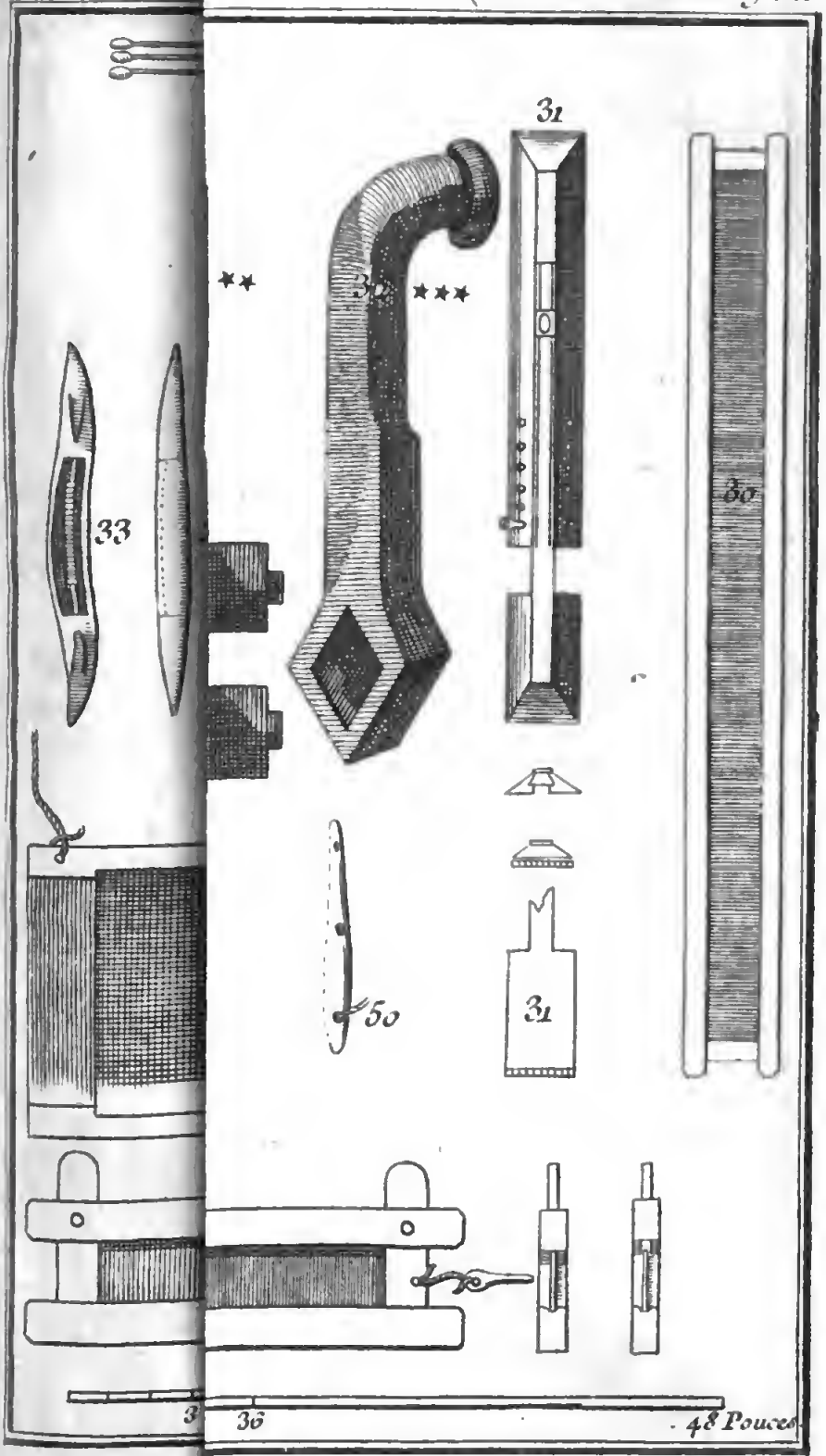
Le métier à Velours.

Les chifres qui ne ſeront point dans l'une ſe trouveront dans l'autre : quelques-uns ſont répétés pour les piéces vûes ſous des aſpects différens.

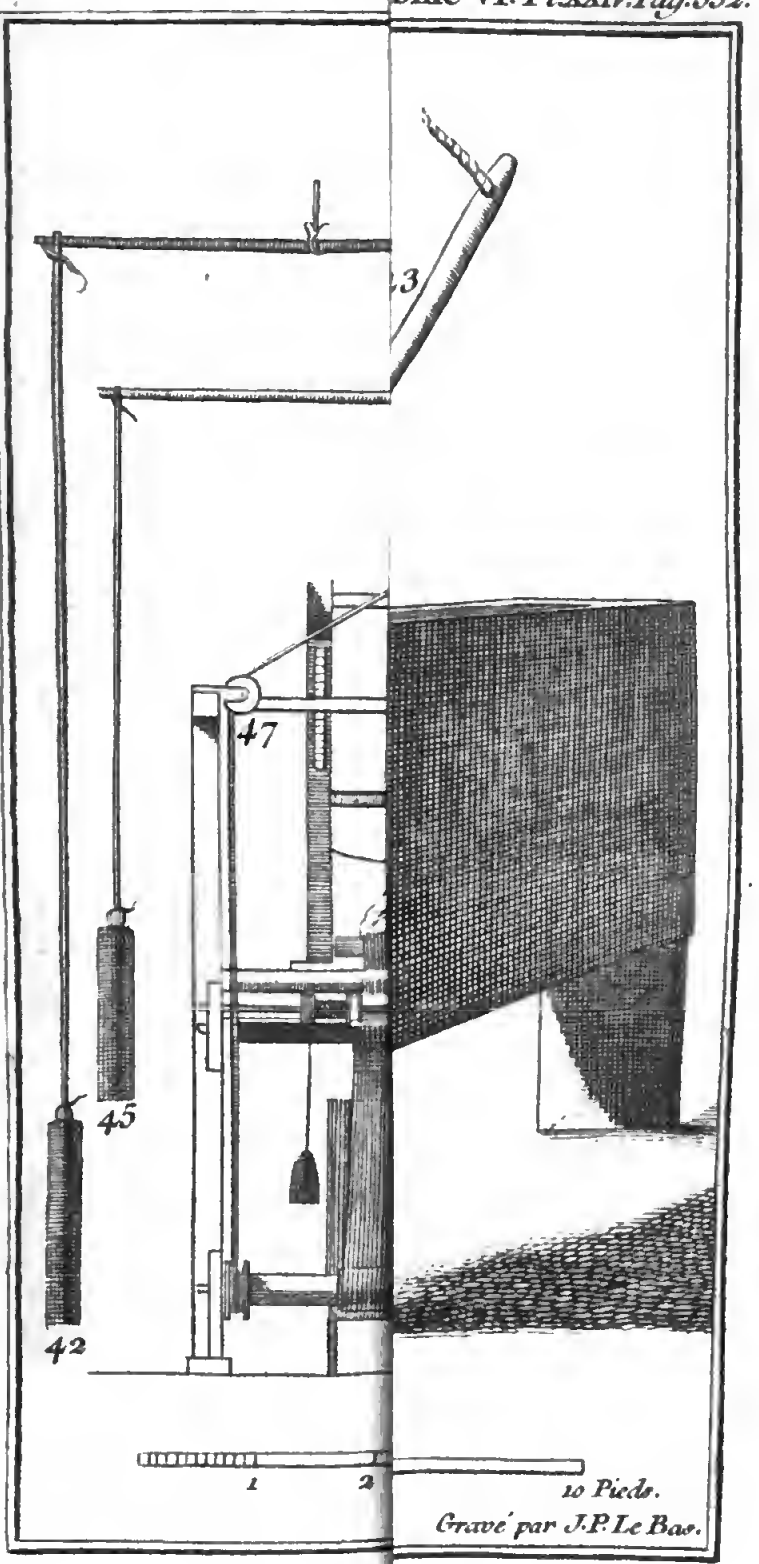
1 Les montans de devant.
2 Ceux de derrière.
3 L'eſtaſſe, piéce d'aſſemblage.
4 Les clefs, qui uniſſent les eſtaſſes.
5 Les ſoles.
6 Les banques pour poſer des deux côtés de l'ouvrier les deux navettes qui ſervent pour lier la chaîne de poil & la chaîne de toile. On n'a pû marquer qu'une des deux banques.
7 Les apuis des banques.
8 Les taſſeaux ou porte-banquette.
9 La banquette où l'ouvrier eſt aſſis.



Gravé par J. P. Le Bas.



Gravé par J. P. Le Bas.



Le Mâce.

10 Les orillons, autres taſſeaux échancrés pour ſoutenir les enſubles de toile. L'HABIT DE L'HOMME.

11 Les orillons d'en-bas, ſupports de l'enſuble de poil.

12 Les deux rouleaux, ou enſubles de toile, portant la chaîne du tiſſu qui demeure caché ſous le poil ou velours. Un de ces rouleaux ſe mène par une cheville, l'autre par des contrepoids.

13 Le rouleau ou enſuble de poil.

14 Les reſtains. Ce ſont des bobines portant les fils d'une autre couleur, que celle du velours. Par ces fils de liſière on caractériſe l'eſpéce de velours. Selon la plus ou moins grande quantité de fils qu'on mèt aux deux chaînes, on change le nombre des chaînettes de fil rouge, jaune, ou autre qui ſe mettent aux liſières. On y mèt pour la plus belle eſpéce de velours quatre chaînettes de chaque côté, & l'on dit velours à quatre poils. Trois chaînettes marquent la ſeconde ſorte, & la font nommer velours à trois poils. Il y a des velours à deux poils. Il y en a à poil & demi. C'eſt un diminutif qui a deux chaînettes dans une liſière, & une ſeule dans l'autre.

15 Les verges pour ſéparer & croiſer les fils de toile.

16 Les verges pour le poil.

L'HABIT DE L'HOMME.

17 Le bâton de poil par deſſus lequel paſſent tous les fils de la chaîne à poil.

18 Cremaillère ſoutenant de part & d'autre le bâton à l'aide de deux cordes.

19 Les liſſes pour la toile. Le nombre en varie ſelon la force du velours.

20 Les deux liſſes pour le poil.

21 Les liſſerons, ou baguettes qui tiennent les liſſes pour la toile.

22 Les liſſerons inférieurs pour le poil.

23 Le battant, c'eſt la même choſe que le rô dans le métier à faire le drap. Ce battant eſt compoſé de deux montans ou lames rompues, portant le peigne qui joue avec une charnière ſur chaque lame.

24 Le porte-battant.

25 Les acocas ou cremaillères, piéces dentées pour ſuſpendre le battant à différens points.

26 L'enſuble de devant.

27 La roue pour la faire marcher.

28 Le chien pour l'arrêter.

29 Loge des canettes que l'ouvrier couche dans les navettes.

30 Le peigne attaché par deux charnières au battant, ce qui en rend le jeu plus libre dans ce tiſſu où il faut extrémement frapper les trames pour en multiplier les houpes de poil & pour les tenir

intimement unies par le pié avec la toile. L'HABIT

31 Le tampia, ou temple pour tenir l'étoffe d'une largeur égale. Une des deux parties gliſſe dans l'autre par une rainure, où on l'arrête à volonté. DE L'HOMME.

32 Le rabot avec la pince * qui coupe le poil.

32 ** La pince détachée & vûe de profil. Les ouvriers diſent le pince.

32 *** La clef pour attacher & affermir la pince ſur le rabot.

33 Les navettes.

34 La pincette pour éplucher l'étoffe.

35 La force pour nétoyer ou couper ce qui déborde.

36 Les trois fers, ou virgules de léton avec un canal imperceptible le long de leur épaiſſeur, pour recevoir & guider le tranchant de la pince qui coupe tous les poils qu'elle rencontre couchés ſur le fer, tandis que le rabot gliſſe de côté ſur les mêmes poils en les foulant. La chaîne à poil, les virgules canellées, & la pince qui y coupe le poil, voilà ce qui diſtingue particuliérement le métier à velours.

37 Le tire-dent pour ôter les dents du peigne qui ſe trouvent mauvaiſes.

38 Canard ou canal, bois courbé pour couvrir le velours ſur l'enſuble, & le bien conſerver.

L'HABIT DE L'HOMME.

38 * Le bout du canal vû de profil.

39 Caſſette pour recevoir le velours de deſſus l'enſuble.

40 & 41 Rochets contenant différents fils, pour rejoindre ce qui ſe rompt aux chaînes ou aux liſières.

42 Contrepoids qui monte quand une liſſe deſcend avec ſa marche, & qui retombe quand le pié quitte la marche. Il y a autant de contrepoids que de marches. On les a ſupprimés pour éviter la confuſion, un ſeul avec ſon aîleron ou ſa baſcule, *Voyez* Planche XXIV, ſuffiſant pour faire concevoir le reſte.

43 Les marches.

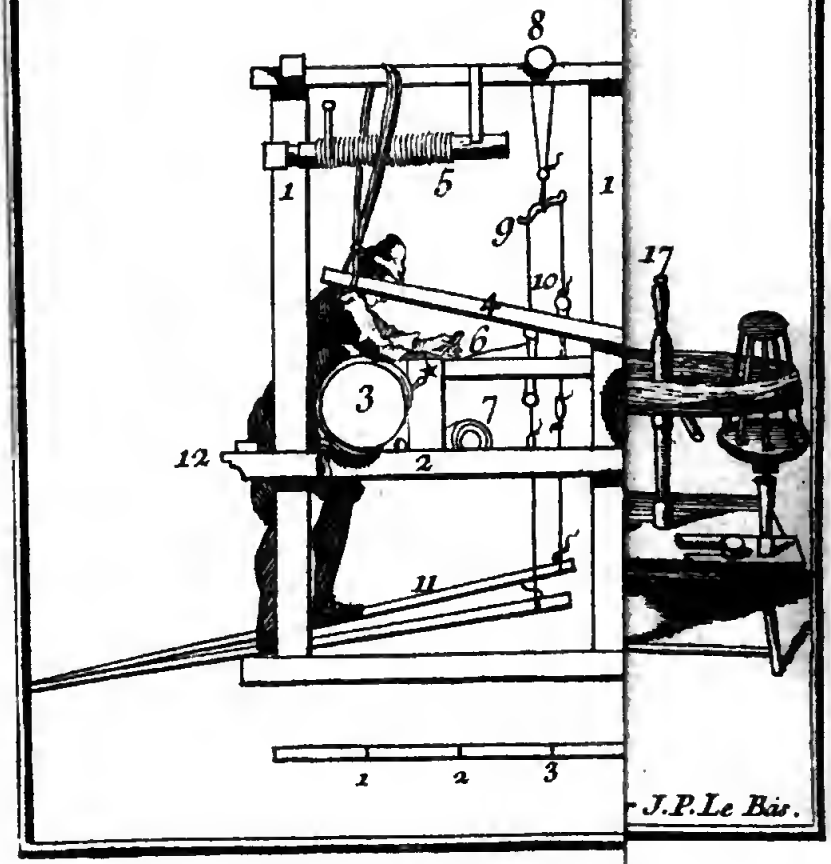
44 Les contrepoids des liſières. On tire celles-ci vers l'enſuble de devant. Le contrepoids fait réſiſtance pour les tenir bandées.

45 Contrepoids & baſcule ſervant à roidir les fils d'un des rouleaux de chaîne, pendant que l'autre eſt arrêté dans un état uniforme par ſon chien.

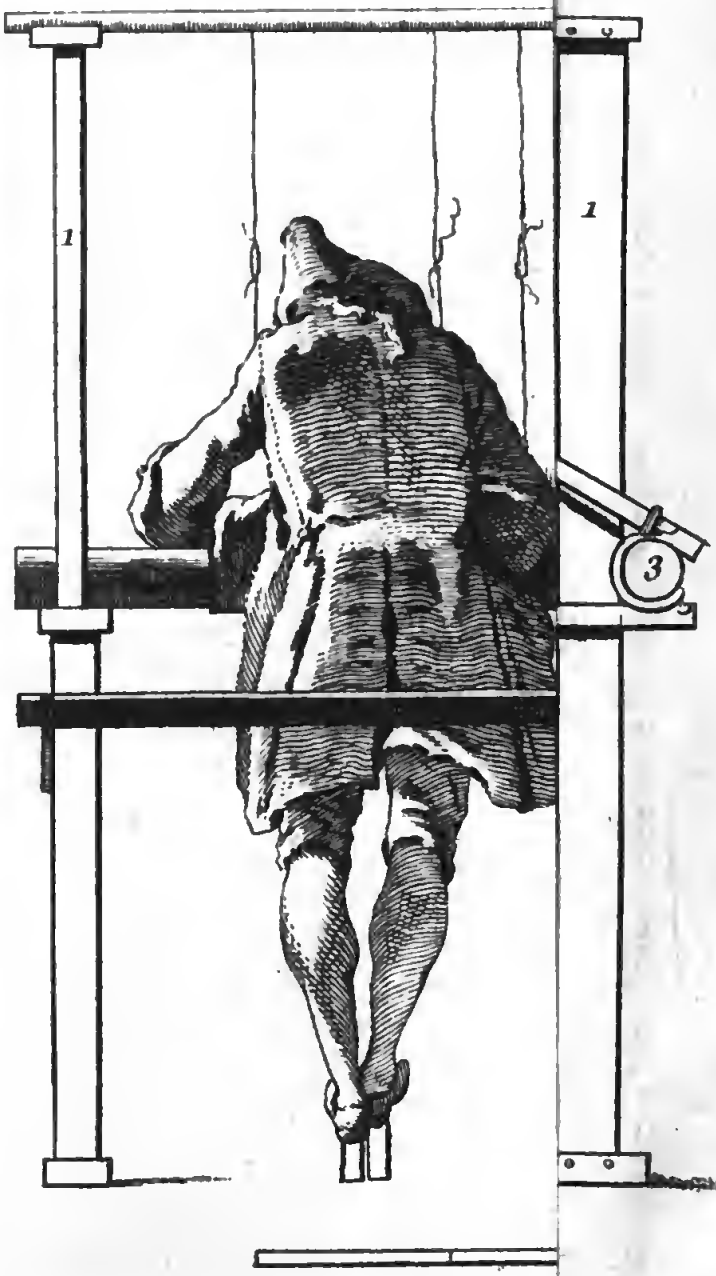
46 Contrepoids pour tenir la chaîne de poil en état.

47 Deux poulies pour en faciliter le mouvement.

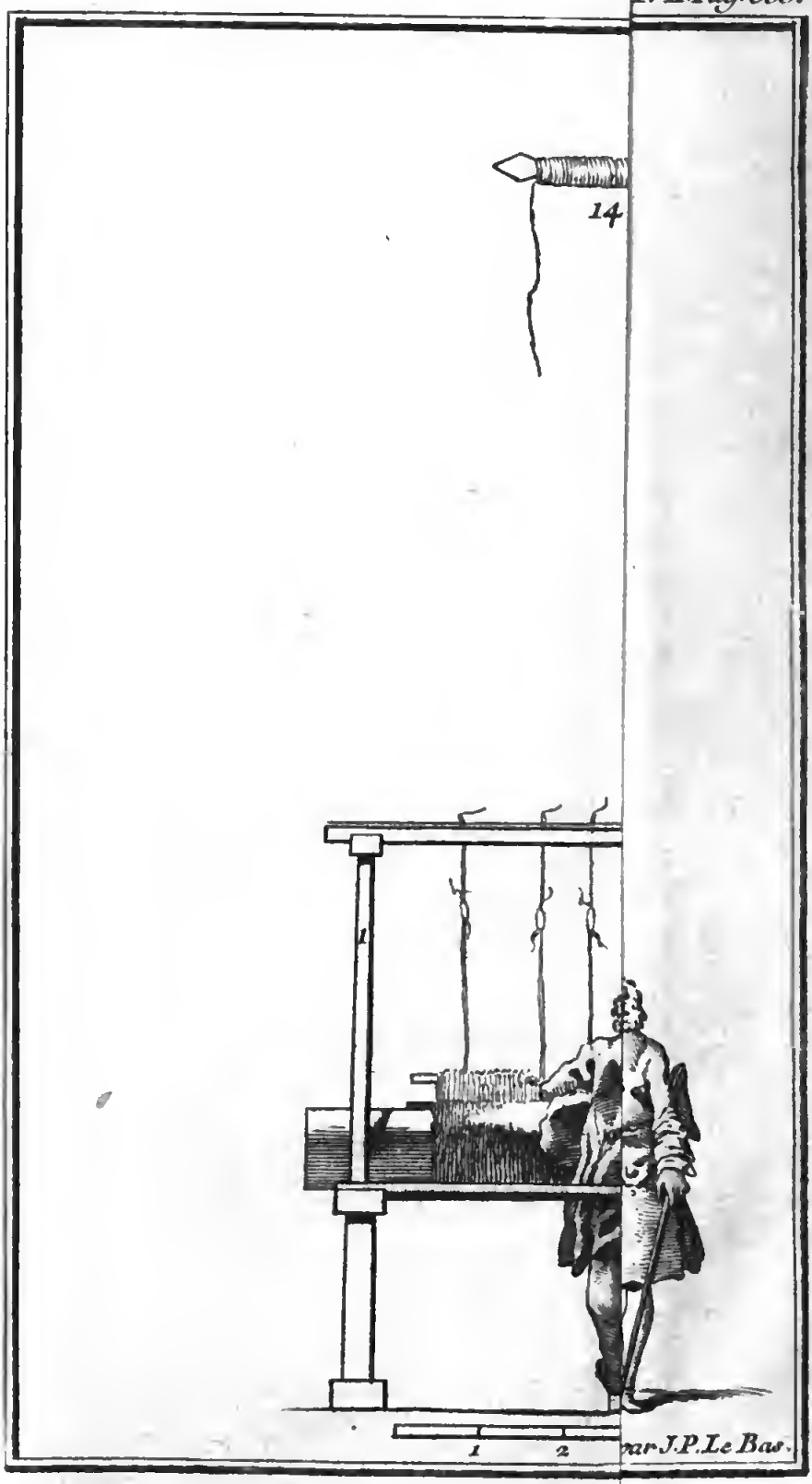
48 Cheville, ou levier pour tourner le rouleau.



J.P.Le Bas.



par J.P. Le Bas.


14
1
1
2
par J.P. Le Bas.

49 Le rateau, ſorte de peigne pour ranger les fils de chaîne ſur le rouleau. L'HABIT DE L'HOMME.

50 La paſſette, lame de cuivre avec une petite échancrure vers chacun de ſes bouts : une ouvrière inſinue l'un ou l'autre bout de la paſſette entre deux dents du peigne : une autre main amène le fil de chaîne qui eſt en tour pour paſſer. La paſſette retirée, le fil eſt auſſi de l'autre côté. Elle tient lieu d'aiguille, & cet ouvrage, par lui-même fort long, s'expédie ainſi très-vîte.

PLANCHES XXV, XXVI, & XXVII.

La fabrique de la baſſe-liſſe.

On nomme tapiſſerie à baſſe-liſſe, celle dont la chaîne eſt étendue horiſontalement ſur un métier fort bas, & dont les liſſes montent & deſcendent. On nomme tapiſſerie de haute-liſſe celle qui ſe fabrique ſur un métier où la chaîne s'éléve debout vers le plancher de l'ouvroir, & dont les liſſes ou les cordons qui font croiſer les fils de la chaîne tour-à-tour, ſont au-deſſus de la main de l'ouvrier. *Voyez* Planche XXIX.

Cinq métiers de baſſe-liſſe, à un ſeul ou à pluſieurs ouvriers. Les mêmes chiffres ſerviront pour toutes les figures.

L'HABIT DE L'HOMME.

1 Les montans.

2 Les roines ou les romes, fortes piéces de bois qui forment les deux côtés du métier, & qui portent les rouleaux.

* Le bras auquel ſont attachées les cordes qui traverſent le métier, & ſupportent ſous la chaîne la partie du tableau, où en eſt l'ouvrier. Il détourne ou entr'ouvre les fils de la chaîne pour voir le point de l'objèt où il eſt parvenu, & la couleur avec laquelle il faut imiter ce point.

3 Les enſubles ou rouleaux dont l'un porte la chaîne, l'autre porte la tapiſſerie qu'on y enroule à meſure qu'elle avance. L'ouvrier aſſis ſur un banc de bois appuie ſon eſtomac ſur l'enſuble de devant, & adoucit cette ſituation à l'aide d'un oreiller. Chaque rouleau a ſon wich. Le wich eſt une longue baguette ronde à laquelle tiennent tous les fils de la chaîne, & qui s'emboëte dans une rainure faite au rouleau.

4 Barre à bander la chaîne.

5 Le moulinèt avec ſon levier de fer. C'eſt une piéce amovible & qui ſert pour bien étendre la chaîne en maîtriſant les rouleaux qui, par leur groſſeur, reſſemblent à deux poutres.

6 Support du tableau. Ce ſont les

cordes dont on vient de parler.

7 Perche à rouler le tableau.

8 Camperche, piéce qui traverſe le métier & ſoutient les ſautereaux.

9 Les ſautereaux, ſont des morceaux de bois ſuſpendus par le milieu comme des fleaux de balance pour porter les cordes des liſſes, & hauſſer ou baiſſer de chaque côté ſelon le jeu des marches.

10 Les liſſes.

11 Les marches. Les liſſes ne traverſent pas la largeur du métier comme font les lames dans les manufactures de lainage. On multiplie ici ces liſſes ſelon la largeur de l'étoffe & du métier, parce que l'ouvrier n'a beſoin de hauſſer ou abaiſſer que les fils de l'endroit où il en eſt. Quand il le quitte pour travailler plus loin à droite ou à gauche, il prend ſes deux marches & les applique à d'autres liſſes.

12 Le banc.

13 La chaîne.

14 La flute où le fil d'or, de ſoie ou de laine eſt dévidé. Elle ſert de navette pour inſérer la trame dans la chaîne; mais elle ne court point comme la navette, & ne paſſe qu'au travers des fils de la chaîne qu'il plaît à l'ouvrier de prendre, en les croiſant tour-à-tour, ſans quoi la trame ne tiendroit pas.

L'HABIT DE L'HOMME.

L'HABIT DE L'HOMME.

15 Le peigne à quinze dents pour frapper la trame & ſerrer l'ouvrage d'une façon égale.

16 Rouèt à dévider le fil de deſſus les tournettes.

17 Les tournettes. Quand l'ouvrier a tiré de la flute le fil qu'il a beſoin de faire paſſer dans la chaîne, il arrête ce fil d'un tour de doit par un las coulant, & laiſſe tomber la flute qui demeure couchée & arrêtée par ſon fil.

PLANCHE XXVIII.

L'ourdiſſoir de la chaîne pour la haute-liſſe.

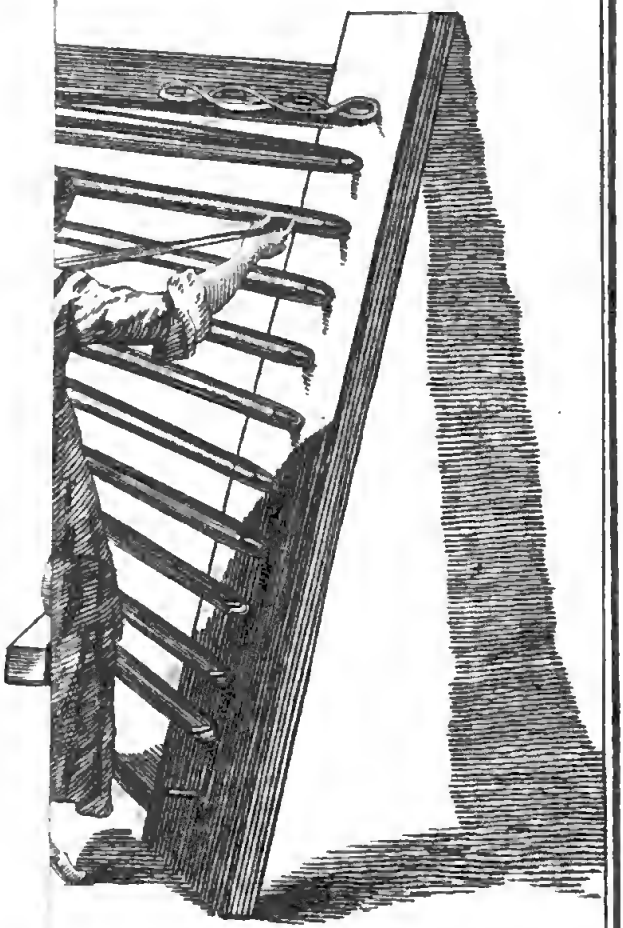
PLANCHE XXIX.

La fabrique de la haute-liſſe.

1 Les coterêts, gros madriers qui ſoutiennent les rouleaux.

2 Les rouleaux. Celui d'en-haut porte la chaîne, celui d'en-bas la tapiſſerie qu'on y roule à meſure qu'elle avance. Les fils tiennent par leurs extrémités à un verdillon ou groſſe baguette qu'on emboëte dans une rainure faite à chaque rouleau. Le verdillon eſt la même choſe que le wich de la baſſe-liſſe.

3 Les deux tentoirs ou tentois, l'un qu'on nomme le grand tentoi pour tour-

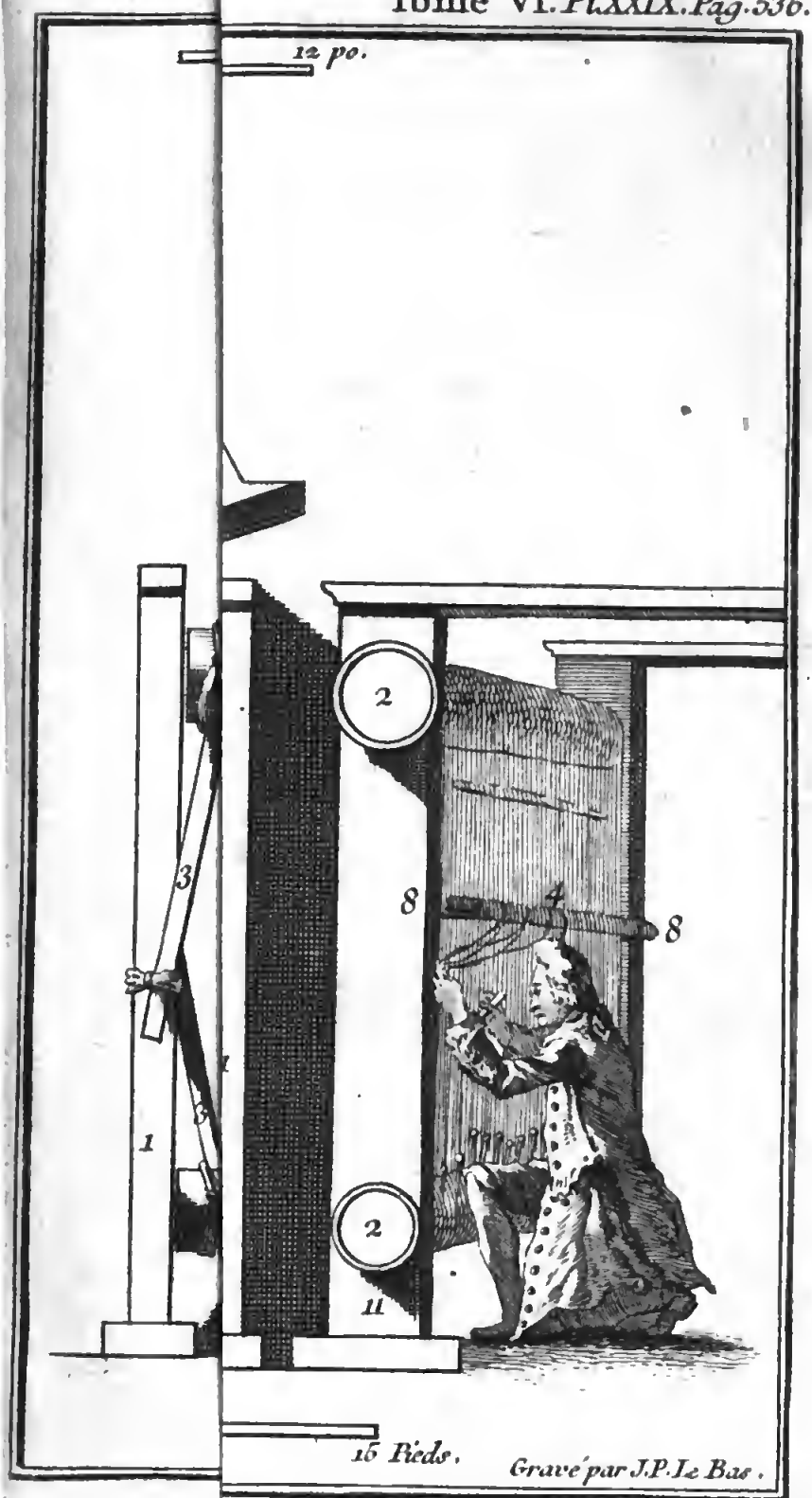


5 Pieds.

Gravé par J. P. Le Bas.

C.

F6


12 po.
2
3
8
4
8
1
3
2
11
16 Pieds.
Gravé par J.P. Le Bas.

ner le rouleau d'en-haut, l'autre le petit tentoi qui ſert à tourner le rouleau inférieur. L'HABIT DE L'HOMME.

4 La perche de liſſes qui traverſe toute la chaîne, enfile toutes les liſſes & les préſente à la main de l'ouvrier. Ces liſſes ſont de petites cordelettes attachées par un nœud coulant à chaque fil de la chaîne, pour être remontées à meſure que la chaîne deſcend. Elles ſervent à tirer tel fil de la chaîne que l'ouvrier veut amener. Il tient ce fil détaché des autres, & y fait paſſer une broche de telle trame & couleur qu'il juge à propos; puis il laiſſe pendre cette broche dont il empêche le fil de s'écouler, en y faiſant un las coulant. Après avoir pris en devant un ou deux fils de la chaîne, il amène par une autre liſſe les fils de la partie oppoſée. Il les fait toûjours croiſer par cette alternative pour ſaiſir & arrêter la trame. Il eſt aidé dans cette diſtinction des fils des deux côtés, par le bâton de croiſure qui eſt une longue baguette inſérée entre les deux rangs de fils.

5 Longue trace de points formée par les bouts des liſſes qui ſaiſiſſent les fils de la chaîne par un nœud coulant, & embraſſent d'autre part la perche de liſſes.

6 Le bâton de croiſure.

L'HABIT DE L'HOMME.

7 La fléche. C'eſt une chaînette de fil dont chaque chaînon contient quatre ou cinq fils de la chaîne & les arrête tous à l'aplomb.

8 Hardiller de fer pour ſoutenir la perche de liſſe.

9 La broche, pour inſérer le fil de trame qui eſt dévidé deſſus.

10 Le peigne pour frapper l'ouvrage.

11 Le bout du verdillon emboëté dans le rouleau.

12 La platine ou lanterne.

Quand la chaîne eſt montée, le deſſinateur y trace devant & derrière avec un crayon noir les principaux contours des figures du tableau qu'il faut imiter. Le haute-liſſier ayant bonne proviſion de broches pleines de fils de toutes couleurs, ſe mèt à l'ouvrage en travaillant comme dans la baſſe liſſe par l'envers : il a derrière lui ſon tableau qu'il regarde fréquemment : il peut de tems en tems voir l'effèt de ſon travail du bon côté ; ce que le baſſe-liſſier ne peut pas faire. Si quelques points altèrent les traits en prenant trop de place, il les preſſe & les mèt en ordre avec une aiguille de fer qui ne touche que l'endroit où il en eſt beſoin. Le haute-liſſier ſuit le deſſein

crayonné ſur la chaîne. Le baſſe-liſſier ſuit ſans crayon les traits du tableau qu'il a ſous ſes doigts. Il y a une troiſième façon de travailler qui eſt d'uſage pour les tapis de Turquie, de Perſe, & de la ſavonerie ſous Chaillot : c'eſt de partager le tableau ou carton qu'il faut imiter en un nombre déterminé de petits quarrés longs, & d'en tracer un pareil nombre ſur la chaîne. A meſure que l'ouvrier arrive aux quarrés & aux points correſpondants, il employe les couleurs & les nuances convenables. Dans ce tapis on laiſſe déborder tous les fils de trame. On les tranche enſuite de fort près pour en égaler les houpes : ce qui forme un velouté de très-riches couleurs & de longue durée.

L'HABIT DE L'HOMME.

LA TAILLE DES HABITS, La Couture, les Meubles, &c.

ENTRETIEN DOUZIÈME.

LEs cizeaux, l'aiguille, & le dé, voilà tout l'appareil des inſtrumens qui mettent les étoffes en œuvre & qui cou-

L'HABIT DE L'HOMME.

vrent ſi gracieuſement la ſocieté. L'artifice des cizeaux ſe réduit à aſſembler deux leviers tranchants & croiſant l'un ſur l'autre en forme d'X par un clou rivé qui en eſt le point d'appui. La force des tranchants augmente d'une part à proportion de la proximité de ce point, & d'une autre part elle augmente en raiſon de la longueur, ou de la maſſe des anneaux qui ſervent à manier l'inſtrument. Le dé & l'aiguille ſont encore plus ſimples.

Les cizeaux.

Le dé & l'aiguille.

La plus petite de nos monnoyes eſt un prix trop fort pour l'achat d'une aiguille. On peut en être ſurpris quand on conſidère par combien de mains cette aiguille a paſſé avant que d'arriver dans celles de la couturière. En premier lieu cette aiguille eſt un bout de fer épuré, qui a été battu ſur l'enclume, & converti en un cilindre groſſier, puis paſſé à la filière, toûjours remis au feu à chaque opération, aminci par degré de filière en filière, juſqu'à devenir, ſi l'on veut, preſqu'imperceptible. Ce fil d'acier eſt enſuite coupé & *palmé*, c'eſt-à-dire, applati à deux faces vers l'un de ſes bouts, puis percé ſur une enclume avec un poinçon qu'on y frappe des deux côtés. Un autre ouvrier *troque* cette ai-

guille : c'eſt-à-dire, qu'avec un nouveau poinçon il fait partir la petite piéce de fer qui reſtoit encore engagée dans le trou. L'aiguille eſt remiſe à un autre ouvrier qui *l'évide* ou en arrondit la tête à coups de lime. C'eſt une autre lime qui la *pointe*. C'en eſt une troiſième qui lui donne la *cannellure* ou qui pratique des deux parts un enfoncement ſur le plat de l'aiguille, pour y coucher le fil. C'eſt une quatrième lime qui en rectifie les inégalités, ce qu'on appelle *dreſſer de lime*. L'aiguille eſt remiſe au feu ſur un fer plat pour être, avec bien des compagnes, jettée dans l'eau froide & durcie à *la trempe*. Elle retourne la huit & dixième fois au feu & revient de la forge ſur l'enclume où elle achéve d'être *dreſſée au marteau*. L'HABIT DE L'HOMME.

Juſqu'ici elle eſt brute & pleine de rouille. On l'aſſocie à douze ou quinze milliers d'autres aiguilles qui ſont rangées côte à côte & bout à bout dans une toile de treillis, dont on fait un rouleau après les avoir arroſées d'huile d'olive, & poudrées de fin émeril, qui eſt une pierre très-dure qu'on trouve dans les mines, & qu'on réduit en une poudre impalpable pour polir les métaux. Ce rouleau bien ficelé va & vient deux jours de ſuite entre une table polie &

L'HABIT DE L'HOMME.

un madrier (*a*) pesamment chargé, que deux hommes poussent & repoussent, à moins que leurs bras ne soient remplacés par une machine. Cette longue agitation des aiguilles y cause un frottement mutuel qui les polit parfaitement par la continuité de l'action.

Au sortir du polissoir on les *lessive* à l'eau chaude & au savon pour les nettoyer du cambouis qui les encrasse. De la lessive elles vont à *la boëte* où elles sont décrassées, *vannées*, & secouées dans du son qu'on change à deux ou trois reprises. On les *détourne* par le rebut de celles qui sont rompues ou écaillées, ou autrement défectueuses, & par l'assemblage des bonnes dont on joint les têtes d'un même côté. Toutes vont en dernière opération à *l'affinage*, en couchant leur pointe sur une pierre d'émeril que le rouët fait tourner. Tels sont les nombreux préparatifs du foible instrument auquel nous devons les secours inestimables de la coûture & les ornemens de la broderie.

Economie dans les métiers.

La plûpart des manufactures sont redevables de leurs principaux gains à cette méthode de distribuer les différentes façons d'un même ouvrage entre

(*a*) Grosse planche.

différens ouvriers, & d'assigner à chaque ouvrier un travail unique ou perpétuellement le même. Il ne va point chercher son ouvrage : c'est l'ouvrage qui le vient trouver. Il ne change ni de place, ni d'instrumens. Tout se feroit mal, tout se feroit lentement & à grands frais, s'il falloit qu'une même main exécutât tout, & prît d'un moment à l'autre un nouvel outil avec une nouvelle façon d'opérer. Revenons à l'habit de l'homme. L'HABIT DE L'HOMME.

Le mérite principal des belles machines est de ménager le tems & les forces de l'homme, ou même de faire naître un bel ouvrage sous le travail d'une main novice & sans dextérité. C'est ainsi qu'un enfant de douze ou quinze ans sans goût, sans connoissance du dessein, vous rendra trait pour trait un grand tableau par le secours des petits quarreaux tracés sur la chaîne, ou en suivant la routine du travail de la haute-lisse : mais quand il s'agit de la coupe d'un habit, ou de l'exécution d'une fine broderie, ce sont des ouvrages en miniature, & qui se voyent de près. Nulle machine n'y peut remplacer l'industrie, ni y mettre les belles proportions, le bon air, & les graces délicates. Ce sont les doigts qui font tout : c'est le goût qui y préside, & l'instru-

L'HABIT DE L'HOMME.

ment n'ôte rien à la gloire de l'ouvrier. Dans deux ouvrages bien faits on diſtingue encore chaque main par un tour qui lui eſt propre. L'aiguille & les cizeaux ſont de tout pays : mais on diſtingue ſans peine la coupe de Paris, & la couture d'Angleterre.

La broderie ſuit le goût de la peinture.

Par tout où le goût du deſſeing eſt en honneur on voit aller du pair celui de la broderie. Où le deſſeing au contraire eſt négligé, elle ne peut guères être que gotique ou puérile. C'eſt par cette raiſon que les Dames Italiennes & Françoiſes ont porté ſi loin ce bel art. La ſoie & la fine laine, l'or & l'argent filés, les franges & les crépines, la chenille & le cordonnèt, les nœuds & les chaînettes, ſe contournent légèrement ſous leurs doigts. C'eſt à qui mettra le plus de propreté dans l'exécution, le plus d'entente dans les couleurs, & ſur-tout le plus de nobleſſe & de raiſon dans le choix des piéces. L'habitude du beau les rend difficiles. Il eſt rare qu'elles donnent dans les minauderies Chinoiſes, dans les compartimens à la Turque, & dans la confuſion des ornemens. Sur un fond uni & propre à détacher ce qu'elles en voudront faire ſortir, elles ſavent diſtribuer avec économie des rainſſeaux légèrs, faire

courir une campane, donner du mouvement à un feuillage, faire voltiger un papillon, ſuſpendre un feſton de fruits, nouer des fleurs, aſſortir des trophées de toute eſpéce, élancer un cerf & toute une meute, mettre des oyſeaux aux priſes, enrichir chaque figure par la vérité de l'expreſſion, & ne mettre l'épargne que dans le nombre. Depuis le renouvellement de la peinture, le beau leur a toûjours paru inſéparable du vrai : & dans l'emploi des formes naturellement gracieuſes qu'elles ont coûtume d'admettre par préférence dans leurs ornemens, comme ſont les feuilles, les boutons, les fleurs, les fruits, les inſectes, les oyſeaux, les coquilles, & bien d'autres, elles reſpectent ce que la nature fait. Elles évitent également d'y ajoûter, ou de le diſloquer. Elles ſuivent fidélement la vraiſemblance juſques dans les compoſitions de génie. Si elles font prendre à leur broderie le tour d'une colonnade, d'un dôme, ou d'un portique, elles élévent les ouvrages légèrs ſur des baſes propres à les ſoutenir, & n'affectent point d'accumuler vers le haut les enroulemens, les conſoles, & les maſſes, en donnant pour appui fondamental à tout l'édifice le pli de deux feuilles, ou

L'HABIT DE L'HOMME.

L'HABIT DE L'HOMME.

la courbure de deux épics. Elles ſe gardent bien de nous troubler l'imagination par l'inquiétude de voir ce que va devenir cette architecture toûjours prête à s'ébouler.

La longue patience que demandent ces ouvrages, les a preſque toûjours réduits à de petites entrepriſes, telles que ſont une bourſe, un bonnèt, un guidon, un tapis de trompette ou de timbale, une houſſe de cheval, un écran, une robbe, ou un lit. Quand on a voulu broder en grand, on s'eſt vû dans la néceſſité d'imaginer quelque nouvel expédient, & c'eſt ce qui nous a procuré le métier ſur lequel ſe fait le tapis de Perſe & de Turquie, où l'on a de beaucoup enrichi ſur le tiſſu à chaîne & à trame. Cette riche invention nous a procuré des étoffes preſque immortelles, & de meſure à couvrir les places d'aſſemblée les plus ſpacieuſes.

Un des tapiſſiers (*a*) ordinaire de Louis XIII. touché du grand effèt des couleurs de ces tapis, & dégouté avec tout le Public de la diſtribution niaiſe que les Aſiatiques en font par petits quarrés, par petits ovales, par petites mouchetures, & par cent autres menues bi-

(*a*) Pierre du Pont, auteur du livre de la Stromaturgie.

garrures ſans goût, ſans liaiſon entr'elles, & ſans proportion avec la grandeur du champ; obtint de ſon maître l'établiſſement des tapis de la Savonnerie (*a*). Il ajoûta aux belles couleurs & à l'éclat du velours la correction du deſſeing, & la convenance des figures avec le caractère & la grandeur des places où elles devoient être étalées. Cette manufacture ſoutient encore ſa première réputation. L'HABIT DE L'HOMME.

On fait à Rouen (*b*) & ailleurs, une ſorte de tapiſſerie qui eſt tout enſemble une étoffe ſans chaîne ni fil de traverſe, & une peinture faite ſans pinceau : c'eſt un coûtil imprimé d'une couche de couleur en huile, ſur lequel on deſſine à la craye une figure. Après qu'on en a couvert quelques traits d'une huile gommée & pendant qu'elle eſt encore fraîche, l'ouvrier qui a devant lui le deſſeing ou modéle qui le dirige, & des tamis pleins de tontures de drap, ou de laines finement hachées, & de différentes couleurs, diſtribue ſur chaque trait une pincée de tonture de la couleur qui convient à cette partie de la figure. Le ſage mélange des tontures dans les paſſages des couleurs Tapiſſeries de tontures.

(*a*) A Paris au bout du Cours de la Reine.
(*b*) Chez M. le François.

L'HABIT DE L'HOMME.

dégrade à propos chaque teinte, & diversifie les nuances.

Parmi les différentes façons de meubler les appartemens sans magnificence & pourtant avec goût, nous n'avons rien qui s'assortisse mieux que les étoffes en laine de la manufacture de M. de la Porte. On fait en Flandre une autre tapisserie très-noble, & très-propre à remplacer l'indienne : c'est le coûtil de Bruges, qui est à fond bleu avec des paniers de grandes fleurs blanches. Le chanvre & le lin qui en sont la matière, abondent dans toutes nos provinces. Le ver ne s'y mèt point : & lorsqu'après trente ou quarante ans le bleu commence à se passer, on mèt la tapisserie sur le pré : elle se blanchit, & on en fait de très-belles nappes. Ce meuble jusqu'ici n'est guères connu que des Flamands. Nos ouvriers ne sauroient trop exercer leur industrie sur les matières qui naissent autour de nous, quand elles peuvent tout ensemble être durables, & se façonner avec goût. Leur seroit-il impossible de donner les plus fortes & les plus belles teintures au fil de chanvre, de lin, & de cotton ; sur lequel les teignes n'ont point de prise ? ou d'y imprimer avec des couleurs stables, comme on le fait avec l'encre sur

le papier & ſur le ſatin ? Il n'y a qu'une pareille invention qui puiſſe nous délivrer des défauts qui régnent dans la plûpart de nos petits meubles, je veux dire de la médiocre décoration que forment les barres & les rayes ; de la brouillerie des flambes ; & de la parure trop peu perceptible des petits compartimens ou des petites fleurs. L'HABIT DE L'HOMME.

En traitant des métiers & ſur-tout de ceux qui nous meublent, nous avons une tentation à éviter qui eſt celle de nous étendre ſur ce qui nous rapproche des beaux arts. De la haute-liſſe & de la broderie il n'y a plus qu'un pas à la peinture. Quittons la Savonnerie & les Gobellins. Laiſſons à part toutes les matières ſur leſquelles nous pouvons avoir facilement d'excellens livres, ou des converſations plus inſtructives que les livres. Revenons à ce qui eſt le plus ignoré, quoiqu'il ſoit le plus d'uſage.

LES PELLETERIES ET APPRÊTS DES CUIRS.

ENTRETIEN TREIZIÈME.

EN employant les fils qui ſe tirent des animaux & des plantes, nous nous conformons parfaitement aux vûes de la Providence, qui nous aſſujétit à une utile conſommation, & à un beſoin toûjours nouveau, tant par notre nudité que par l'inſuffiſance de la peau des animaux. Lorſque la vie des hommes étoit fort longue, comme elle ſuppoſoit une conſtitution différente dans la nature, elle occaſionnoit de moindres beſoins. Les peaux qui étoient l'habillement des premiers hommes, n'étant point expoſées alors à la rétraction & aux déſordres que l'alternative des pluies & du grand ſoleil y cauſe, la durée en étoit grande. Il eſt vrai que la continuité d'un ſoleil ſans nuage pouvoit être incommode, & demander un toît, une tente de peau, ou

quelque autre couverture outre l'habit. Nous l'éprouvons dans les plus beaux jours de nos mois de Mai & de Septembre. Mais quelques peaux couſues enſemble en étoient le reméde & fourniſſoient un abri doublement avantageux en ce qu'il étoit portatif, & qu'on n'en voyoit pas la fin; le poil & le duvèt étant impénétrables aux roſées les plus abondantes. Auſſi l'Ecriture qui ne nous parle de l'arc-en-ciel & de l'alternative des ſaiſons qu'après le déluge, nous parle-t-elle de ces tentes faites de peaux couſues, comme d'une invention utile dans l'ancien monde.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

L'extrême augmentation des beſoins de l'homme après le déluge, découlant d'une cauſe & d'un ordre qui n'étoient pas auparavant dans la nature, il ſe vit contraint de ſe pourvoir de couvertures plus amples & plus faciles à renouveller. Mais l'invention des étoffes n'a pas fait tomber l'uſage des peaux. Celles-ci ſont des étoffes naturelles trop précieuſes pour être négligées. Elles ſont au contraire miſes en réſerve pour les uſages les plus importans, & les plus diſtingués.

Quel velours peut comparer ſa douceur ou ſon luſtre à certaines martres, au petit gris, & à l'hermine? auſſi les plus

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

belles de ces fourures ſont-elles de tout tems deſtinées pour les premières perſonnes, & pour les plus grandes cérémonies. Quelle étoffe approche tant ſoit peu de la ſolidité des cuirs qui ſe lévent ſur les grands animaux. Auſſi ſervent-elles, ſans pouvoir être remplacées par aucune invention, à fournir des couvertures quelque peu ſouples quoiqu'impénétrables, & en état de réſiſter aux plus rudes frottemens.

L'induſtrie de l'homme a perfectionné & prolongé le ſervice des peaux en leur donnant divers apprêts qui en rendent quelques-unes plus belles, quelques autres inacceſſibles à l'eau; ou qui ſervent à les aſſouplir toutes, & à les pénétrer d'une humeur onctueuſe, enſorte que l'eau n'y trouve plus d'entrée, & que la ſéchereſſe ne puiſſe enſuite auſſi aiſément les récoquiller, ni les raccornir.

Les ouvriers qui nous les apprêtent ſont de deux ſortes. Les uns nous préparent diverſes fourures avec des peaux délicates en y laiſſant le poil qui en fait le principal mérite & la première beauté. Les autres employent ou en habits, ou en meubles, ou en diverſes ſortes de couvertures, les peaux les plus fortes & d'un ſervice éprouvé, communément en les pelant,

pelant, & en les pénétrant de quelques matières propres à les affermir ou à les adoucir.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

Les peaux employées par les premiers que nous nommons *Pelletiers*, ſont ou rares & précieuſes, ou communes & de moindre valeur.

Les Pelletiers.

Après quelques apprêts dont les uns ſont de ſimple conſervation, d'autres ſervent à pénétrer, aſſouplir, & fortifier la peau par le moyen de l'huile, non du côté du poil qui eſt exactement mis à couvert dans l'opération, mais du côté du dos ſeulement; nos pelletiers mettent d'abord en œuvre & font valoir par la juſteſſe des aſſortimens ce qui ſe trouve de beau dans notre ſauvagine commune : telles ſont les peaux de renards, de fouines, de taupes, de blaireaux, de loutres, de lapins, de liévres, de loup-cervier, & de quelques autres. Le loup-cervier eſt un animal très-ſauvage, plus gros qu'un renard, & qui, à cauſe de ſon œil étincelant, paſſe chez pluſieurs naturaliſtes pour être le linx des anciens duquel on n'entend plus parler. Sa peau eſt peut-être ce qui ſe peut voir de plus beau. Mais elle ſe trouve dans nos forêts, & l'on aime mieux mettre l'enchère à quelque peau

PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

LES lugubre, trop souvent teinte & contrefaite ; pourvû qu'on jouisse de l'agréable pensée que c'est une peau qui vient de fort loin. C'est encore par respect pour les décisions de la mode, qui a tout pouvoir chez nous, que nous négligeons l'usage des peaux de nos chiens tigrés, & de nos chats espagnols, chartreux, & autres, de beaucoup supérieures en beauté à ces peaux rembrunies que nous nous imaginons venir du nord.

Mém de M. Wasserschleb, savant Danois.

Il est vrai que le nord de l'Europe & de l'Amérique nous envoye des pelleteries fort douces & fort lustrées. Les pays d'où nous tirons les plus estimées, sont la Sibérie aux confins de la Tartarie & de la Moscovie, ensuite la nouvelle Zemble, le Spitsberg, la Groenlande, le Labrador, & le Canada. Les Ostiacks & les Samoyédes peuples de la Sibérie les plus avancés vers la mer glaciale, osent quelquefois monter sur les glaces & pénétrer dans les terres même qui sont inhabitées, pour y chasser les rennes, les élans, & les renards.

Relation de Groenlande, par Isaac la Peyrere.

Les tributs auxquels les Tartares sont assujettis, les uns envers l'Empereur de la Chine, les autres envers les cours de Perse, de Constantinople, ou de Petersbourg, ne s'acquittent qu'en fouru-

res : & ces petit-gris que les marchands François apportent de la Chine, viennent apparemment de la Tartarie Chinoiſe & non de la Chine même. LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

La Sibérie eſt le vrai magazin des belles fourures. Mais nos marchands n'y pénétrent point, & c'eſt à Archangel ou à Peterſbourg qu'ils ſe pourvoyent de ces marchandiſes. Il y a long-tems que les Czars ſe ſont attribué la pleine propriété de tout ce que la Sibérie produit de précieux, comme ſont les belles pelleteries, & le ſable d'or qui y roule ſur les bords de quelques rivières. La ſituation du pays facilite cet aſſujettiſſement. La Sibérie n'eſt ouverte que du côté de la Tartarie dont elle fait partie & où les fourures ſont pour rien. Du côté du nord & de l'occident elle eſt défendue par les glaces : du côté de la Ruſſie elle eſt couronnée d'une chaîne de montagnes dont les gorges & les avenues ſont commandées par autant de forts & de barrières où l'on fouille avec la dernière rigueur tous ceux qui en ſortent, juſqu'à leur caſſer le train de leur traîneau pour voir ſi on n'y recéle pas quelque marchandiſe précieuſe. Les criminels qu'on exile de Moſcovie en Sibérie ſont obligés d'y aller à la chaſſe. On les nourrit : mais

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

ce qu'ils prennent eſt pour le profit de ſa Majeſté Czarienne. Les autres habitans qui font la même chaſſe n'en peuvent faire aucun trafic hors du pays : mais les belles peaux qu'ils peuvent avoir à vendre doivent être portées au gouverneur de Sibérie. Il les leur paye un peu au deſſus du prix courant qui eſt peu de choſe ; les fait marquer d'un cachèt, & les envoye au Senat de Ruſſie qui les diſtribue à Moſcou, à Peterſbourg, à Archangel, ou à d'autres entrepôts. La chaſſe ſe fait ou avec des lacèts, ou à coups de bâtons, ou à coups de fléches émouſſées qui tuent ou étourdiſſent l'animal ſans endommager ſa peau.

Les fourures du nord qu'on eſtime le plus, ſont la martre, le renard noir, l'hermine, & le petit-gris.

La martre. *Martes.*

La martre eſt une ſorte de belette, qu'on trouve en Biſcaye, en Pruſſe, en Canada & bien ailleurs : mais la plus eſtimée eſt la Sibérine, la même que nous appellons Zibeline : la plus noire eſt la plus eſtimée. Mais on fait des friponneries ſous le cercle polaire comme dans la zone tempérée. Les Sibériens & les Ruſſes ont trouvé la manière de teindre la martre rouſſe & de la rendre auſſi noire que celle qui eſt naturellement du

plus beau noir. Le jus de citron eſt ce qu'on a trouvé de mieux pour manger la couleur & pour mettre la fraude en évidence. Les Pellet. et Apprets des cuirs.

Les fourures de martre zibeline les plus chères, ſont celles qui ne ſont faites que des pointes de la queue de cet animal, & qui ne peuvent s'employer qu'en petit On m'a aſſuré avoir vû à Moſcou pouſſer dans un inventaire un manchon pour homme, fait de ces queues de martre, juſqu'à quinze mille livres. Mais de Moſcou à Paris, il y a ſix cens lieues.

Le renard noir auſſi connu que la martre dans les pays les plus froids, & qui ne ſe trouve guères que là, peut nous détromper d'une prévention où l'on eſt communément, que tous les animaux des pays Septentrionaux ont le poil blanc. Il s'y en trouve ſans doute de parfaitement blancs qui ailleurs auroient naturellement une autre couleur. Il s'y en voit qui de roux ou bruns qu'ils ſont en été, deviennent blancs ou griſonnent en hyver, puis reprennent leur couleur en été. Mais il y en a pluſieurs dont la couleur ne s'altère point par le changement de ſaiſon. Le renard noir.

L'hermine, ſi eſtimée pour ſa blancheur & pour ſon luſtre, eſt encore

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

une ſorte de fouine ou de belette. Quelques dictionnaires la confondent avec l'écureuil dont nous allons parler, & pour ſurcroît de déſordre avec la martre zibeline, quoique ce ſoient trois animaux différens. La martre & l'hermine ne diffèrent pas moins que du blanc au noir. Pour relever encore mieux la blancheur éblouiſſante de l'hermine, les fourreurs ſont dans l'uſage de la taveler de mouchetures noires en y attachant de diſtance en diſtance de petits morceaux de peaux d'agneau de Lombardie dont la laine eſt d'un noir fort vif.

La quatrième fourure qu'on tire du nord eſt le petit-gris. C'eſt la peau de l'écureuil des pays froids. Il diffère des nôtres, en ce qu'étant roux comme ceux-ci en été, il devient gris en hyver & reſte gris après ſa mort. De cette peau on fait deux ſortes de fourures très-différentes. Du dos on fait le petit gris. Mais le ventre en eſt auſſi blanc & plus luiſant que l'hermine. Il eſt bordé de chaque côté d'une raye noire qu'on a grand ſoin de conſerver. Quand la fourure eſt alternativement variée du ventre & du dos de l'animal, elle en eſt beaucoup plus riche : c'eſt ce qu'on appelloit autrefois, le menu vair qui ſe trouve ſouvent dans

les armoiries de nos anciennes familles. LES

De la pelleterie qui laiſſe les peaux dans leur entier, nous pouvons paſſer chez les autres ouvriers qui ont coûtume de peler ou d'épiler la plûpart des peaux qu'ils nous préparent. Ils ſont diſtribués en différentes claſſes, qui ont certaines opérations communes à peu près les mêmes, & d'autres opérations particulières à chaque claſſe. PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

Quoiqu'il y ait grande différence entre chamoiſeur, mégiſſier, tanneur, hongreyeur, marroquinier, & parcheminier; les peaux qui paſſent par les mains de ces ouvriers, ont dû être preſque toutes, *deſſaignées*, *égoutées*, *pilonées* ou *braſſées*, *miſes en retraite*, *plainées*, *plamées*, *briſées* ou *écharnées*, *effleurées*, *quioſſées*, *renflées*, *redreſſées* ou *plaquées* & fréquemment *eſſorées*. Les apprêts communs.

Deſſaigner une peau, c'eſt la plonger dans l'eau courante pour en emporter le ſang & les impuretés. On ſçait ce que c'eſt qu'égouter. On la braſſe en la tournant & retournant à bras dans une cuve, ou en la foulant avec des pilons. On la plaine en la mettant dans le plain qui eſt une cuve de bois ou de pierre, maſtiquée en terre, qu'on remplit d'eau & où l'on délaye de la chaux vive pour

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

diſpoſer le poil à tomber au moindre effort. On mèt les peaux en retraite en les tirant ſur la *traite* qui eſt le bord du plain. On les *plame* en les étendant ſur le *chevalet* qui eſt une large piéce de bois arrondie & inclinée, pour y être pelées ou déchargées de leur poil, avec un couteau de fer ſans tranchant, ou avec un ſimple cilindre de bois; la première preſſion en étant ſuffiſante pour abattre le poil dont la chaux a brulé les racines ſans offenſer le tiſſu de la peau. On les *briſe* ſur le chevalet en y paſſant le couteau tranchant du côté de *la fleur*: c'eſt le côté qui porte le poil; ou du côté de *la chair*, & du dos: c'eſt le côté de la peau qui tenoit immédiatement à la chair de l'animal. La dernière de ces opérations ſe nomme auſſi *écharner*, & la première *effleurer*. Elles tendent à retrancher les reſtes des fibres charnues & tout ce qui peut cauſer ou une tumeur ou ſeulement une inégalité. Une peau *quioſſée* eſt celle où l'on a fait paſſer la pierre à aiguiſer *. Ce frottement qui ſe fait avec vigueur ſur le chevalet achéve d'exprimer les reſtes de la chaux & tout ce qui peut former quelque durillon. Le renflement eſt l'effèt des poudres & des diverſes matières dont les peaux ont été

* Cos.

pénétrées, & qui les élargiſſant de volume, les font inſenſiblement ſurnager dans l'eau où l'on les plonge. Les *redreſſer* ou les *plaquer* c'eſt les étendre fraîches ou demi ſéchées & les empiler les unes ſur les autres, au lieu qu'on les nomme *peaux en croute*, quand on les laiſſe à part & parfaitement ſéches. Les *eſſorer*, c'eſt les mettre à l'air ſur des perches ou d'autre façon. C'eſt un ſoin qui revient ſouvent dans les apprêts des menues peaux. Ce paſſage alternatif du liquide de l'air dans celui de l'eau, & de l'eau dans l'air, cauſe dans tout l'intérieur des peaux & juſques dans les moindres fibres un travail ou un ébranlement, qui avec l'activité de la chaux, des ſels, & des huiles, facilite l'inſinuation des matières propres à les aſſouplir ſans les exténuer.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

La phyſique ſeroit fort embaraſſée s'il lui falloit fixer par raiſon l'ordre & le prodigieux nombre de ces opérations; mais ce que l'eſprit de l'homme n'a jamais compris & ne comprendra jamais, différens tatonnemens le lui ont fait pratiquer avec ſuccès. Les ouvriers continuent à l'exécuter par habitude & avec ſcrupule. Un d'entr'eux plus expérimenté

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

que les autres, & dont l'expérience fait toute la philoſophie, préſide à tout, juge du degré du ſec & de l'humide, de la dureté ou de la molleſſe convenable, décide à propos & réitère, allonge ou abrége les façons.

Quoique réellement les mêmes dans les quatre ou cinq principaux apprêts des cuirs, ces façons ſe trouvent ſi différentes pour la manière de l'exécution, & pour la durée, que la ſcience des menues détails n'en peut convenir qu'à celui qui veut être ouvrier. Nous nous contenterons de ce qui fait le véritable objèt de chacun de ces métiers; parce que c'eſt ce qu'ils ont d'intéreſſant.

La Mégie, employe le ſon & la farine.

Le Mégiſſier paſſe toute ſorte de cuir en blanc, depuis le cuir de bœuf juſqu'à la peau d'agneau. Il travaille principalement pour le ſervice du bourellier, & enſuite du gantier. Il employe pour les peaux qu'il deſtine au bourellier le ſon de froment, le ſel marin, & l'alun. Pour affiner les peaux que le gantier doit mettre en œuvre, le mégiſſier employe d'abord le ſon à la ſuite des préparations communes, puis avec le ſel & l'alun, il mèt en œuvre la fine fleur de froment, & des jaunes d'œufs délayés enſemble

à l'eau chaude : il fait du tout une bouillie dont les peaux ſont empâtées & nouries dans une huche.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

Le Chamoiſeur imbibe d'huile de morue non-ſeulement la peau du chamois qui eſt une chévre très-ſauvage, mais la peau de toutes les autres chévres, quoiqu'inférieure de beaucoup à la précédente ; & même celle de la brebis qu'il apprête en façon de chamois.

La Chamoiſerie, employe l'huile de morue.

Le Tanneur avec l'écorce des jeunes chênes de dix-huit à trente ans, miſe en poudre dans un moulin à tan, & dont il pénétre les peaux les unes plus, les autres moins ; les diſpoſe à des ſervices & à des utilités différentes, dont la principale eſt de demeurer inébranlables & impénétrables à l'eau.

La Tanneſerie employe le tan, écorce des chêneaux.

Au lieu que le tanneur mèt deux & trois ans à perfectionner dans la chaux du plain puis dans la poudre du tan, les peaux qu'il prépare ; le hongreyeur ne donne que trois ou quatre ſemaines d'aprêts à celles qui paſſent par ſes mains. Il en fournit aux bourelliers, aux ſelliers, aux bourſiers, aux ceinturiers, & à tous les artiſans qui employent non-ſeulement des cuirs paſſés en blanc ou en mégie, non-ſeulement des cuirs paſſés en huile & en manière de chamois, ou même des

La Hongreyeſerie, employe le ſuif.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

cuirs tannés; mais encore des peaux colorées en gris avec une couche d'encre, & passées au suif, ce qui est le travail distinctif du hongreyeur.

Son nom & sa méthode nous viennent de Hongrie, où un ouvrier François l'alla épier par ordre d'Henri IV, pour diminuer le prix des harnois, & de bien d'autres cuirs à l'usage de ses armées.

Le redon pour la basanne.

Le tanneur, au lieu du tan, fait usage en certains cas du redon qui est une plante qu'on séme en Gascogne, & qui est très-commune dans la Russie Polonoise. Elle sert sur-tout pour les basannes, c'est-à-dire, pour les peaux de béliers & de moutons, qui prennent ce nom quand on les façonne en manière de cuir tanné. Le redon entre encore dans la préparation des cuirs de Russie (*a*), dont les Polonnois Russiens nous font toûjours un grand mystère, quoique nous en ayons une très-bonne manufacture à Saint Germain en Laye.

La maroquinerie, employe le sumac.

Le confit & le sumac ne sont guères en usage que pour la maroquinerie. Le confit où l'on mèt les peaux de chévres après les apprèts communs, est une cuve d'eau tiéde où l'on les plonge après y avoir délayé une matière qui se tire du

(*a*) Le peuple dit de Rousi.

régne animal, & qui eſt à vil prix. Ce ſont les baleyures des chenis. LES PELLETIERS

Le ſumac ſe tire du régne végétal. C'eſt une poudre qui provient tant des feuilles que des menues branches de la plante nommée *roure* par les teinturiers, & *ſumac* par les Lévantins. C'eſt le ſumac avec la noix de galle & l'alun qui ſert le plus au maroquinier, dont l'objèt eſt de donner le grain aux peaux de chévres, & de les rendre par-là ſuſceptibles des plus belles couleurs. On appelle grain ces petites gerſures ou ces crevaſſes légères qui ſillonnent en tout ſens la ſuperficie du marroquin, comme auſſi du veau & de la vache auxquelles on donne cet apprêt à force de les laver, de les piloner, de les relaver, de les tordre, de les plier & replier en des ſens contraires. Nous ne dirons rien ni de l'eau de rouille de fer qui ſert à colorer en noir, ni de la laque & autres drogues qui teignent les peaux en rouge, en jaune, ou autrement. APPRETS DES CUIRS. Le grain.

Les ouvriers qui donnent le grain & les plus vives couleurs aux peaux de chamois, ou d'autre chévres, & qui contrefont ce travail en maroquinant auſſi les peaux de veau & de mouton, gardent le ſilence ſur certaines pratiques, dont ils font entr'eux un ſecrèt qui eſt le fin

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

de leur art. Les précautions & les défiances des ouvriers ſont quelquefois réjouiſſantes. J'ai trouvé en mon chemin un cordier qui me refuſa de laiſſer prendre le deſſeing du travail d'une ſangle à moins qu'il n'y fût contraint par juſtice.

Comme le grain & les belles teintures des peaux de chévres ſont réſervées au maroquinier, les dernières préparations & les teintures qui ſe donnent à certains cuirs tannés ſont réſervées au corroyeur. De même auſſi les peaux paſſées en blanc par le mégiſſier, quand elles ſont deſtinées à l'écriture ou au deſſeing, recoivent leur dernière main du parcheminier.

Le Corroyeur.

Des cuirs qui ſortent de la tannerie les uns ſont envoyés en croute aux cordonniers & à d'autres ouvriers qui employent des cuirs durs; les autres ſont adoucis & quelquefois colorés par les mains du corroyeur.

Le principal objèt de celui-ci eſt d'amollir & d'aſſouplir les peaux de vaches, & de veaux, qui ſerviront à faire les quartiers & les empaignes des ſouliers; ou à faire les impériales & les côtés des caroſſes; ou les harnois & toutes les piéces qui en réſiſtant à l'eau & à des efforts continuels doivent cependant ſe prêter, ſoit pour prendre une belle forme, ſoit

pour faciliter le mouvement par leur obéiſſance.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

1°. Ces peaux, après le travail de la tannerie, ayant encore bien des fibres charnues, le corroyeur les trempe pendant quelque tems dans l'eau naturelle.

2°. Il les en tire pour les étendre ſur une douve bien unie. Enſuite avec un couteau à revers, il enléve à force de bras la chair qui eſt de trop, & les retrempe.

3°. Il les foule toutes fraîches ſur une claye à coups de talon juſqu'à ce qu'elles commencent à force de plis à devenir douces & maniables.

4°. Il les imbibe d'huile de baleine, cette liqueur étant par ſon onctuoſité préférable à toute autre pour cet effet.

5°. Il les étend ſur de grandes tables, au bout deſquelles il les tient aſſujetties à une pince qu'on nomme *valet*. Là à l'aide d'un autre inſtrument nommé *pommelle*, qui eſt un morceau de bois épais rempli par-deſſous de rainures qui ſe croiſent; il les plie, les foule, les fait aller & venir à pluſieurs repriſes ſous les dents de cet outil qui en briſe les reſſorts les plus rudes. C'eſt-là proprement ce qu'on appelle *corroyer*. L'ordre & le nombre de ces opérations varient d'une manufacture à l'autre: mais le fond eſt le même.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

6°. Les peaux étant corroyées on peut avoir beſoin de leur donner une certaine blancheur, ou de les noircir. Pour les blanchir, on les frotte avec des mottes de craye & de ceruſe, puis on les paſſe à la pierre-ponce. Comme on veut ordinairement que le veau ſoit fort délié, au lieu de ſe ſervir du couteau à revers pour en ôter la chair, le corroyeur y employe la lunette qui eſt un inſtrument tout d'acier fait en rond, bien tranchant dans toute ſa circonférence, & évidé ou ouvert au centre pour y paſſer librement les deux mains & le manier avec force. Quand la peau de veau eſt bien étendue ſur un ſommier ou grand chaſſis ſans barre par le bas, l'ouvrier la bande & la tire à volonté par le moyen d'une corde qui en ſaiſit les extrémités, & qu'il paſſe autour de lui. Il la ponce, & avec la lunette il la diminue de chair. Il répéte ce retranchement avec diſcrétion, juſqu'à ce que le veau ſoit auſſi mince & auſſi blanc qu'il le ſouhaite.

7°. Quand une peau doit être miſe en noir, après lui avoir donné l'huile, & l'avoir fait ſécher, il trempe un gipon qui eſt une groſſe houppe de franges, dans de l'eau ferrée. La ferraille qu'il a laiſſée quelque tems dans cette eau y dépoſe avec ſa rouille quantité de ſels & de parties ferru-

gineuſes qu'on ſait être la baſe de la noirceur de l'encre. A cette première mouillure il en fait ſuccéder une ſeconde qui eſt d'une eau préparée avec du noir de fumée, du vinaigre, & de la gomme Arabique. Ces différentes teintes noirciſſent la peau par dégré, & on réitère juſqu'à ce que le noir ſoit devenu luiſant. Le grain & les petites gerſures qui facilitent la ſoupleſſe du veau & de la vache retournée, y proviennent des plis réitérés qu'on a fait prendre à la peau, tantôt dans un ſens, tantôt dans un autre, & du ſoin qu'on a pris d'y rabattre juſqu'aux moindres duretés du côté mis en couleur, à force d'y faire aller & venir la petite pêle de métal que l'on appelle *eſtire*.

LES PELLETS ET APPRETS DES CUIRS.

Le travail du parcheminier eſt plus ſimple. Après que le mégiſſier lui a paſſé en blanc les peaux qu'il demande, & que le même mégiſſier les a bandées, raclées, poudrées à diverſes fois de *groiſon* ou de craye broyée, qu'il les a mouillées, poncées, remouillées, égoutées, frottées de nouveau avec la pierre-ponce, balayées enfin, ou veloutées par le frottement d'une toiſon d'agneau; le parcheminier reprend les mêmes peaux pour

Le Parcheminier.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

les racler à ſec, & plus à fond de chair (*a*) & de fleur, en y faiſant paſſer & repaſſer un fer fort affilé, opération qu'il appelle *raturer*.

Après qu'il a mis à part les *ratures* pour en faire une colle claire qui ſert particulièrement pour empeſer la chaîne de bien des étoffes de laine ; & pour la faire mieux gliſſer dans les lames, il achéve ſon travail en faiſant repaſſer la pierre-ponce ſur la même peau ; & en abbat avec recherche juſqu'aux plus petites inégalités. Si c'eſt une peau de mouton, c'eſt ce qu'on nommera parchemin, & qui ſera ſur-tout employé pour recevoir l'écriture & tous les actes qu'on veut rendre durables. Si c'eſt une peau de veau de lait, ou d'agneau mort en venant au monde, c'eſt ce qu'on nommera vélin ; & ce que les deſſinateurs employeront pour tout ce qui demande un champ très-liſſe & une grande propreté dans l'exécution.

Le parchemin.

Le vélin.

Nous voyons ce qu'on gagne à pénétrer diverſement les peaux, ſoit de graiſſe de mouton, ſoit d'huile de poiſſon, comme auſſi à les nourir de quelques

(*a*) Ils diſent auſſi de dos & de fleur. Voyez ci-deſſus *les apprêts communs*.

poudres végétales. Au lieu de ces matiéres dont pluſieurs viennent de loin & ſont d'une acquiſition difficile, peut-être en avons-nous autour de nous d'équivalentes ou de meilleures qui ſe perdent. Combien avons-nous de groſſes graines & d'écorces de grand volume qui pourroient nous fournir des poudres ou des huiles propres à remplacer les précédentes ! Dans les entrepriſes d'intérêt, il eſt ſage de ſe fixer à ce qui a réuſſi. Mais un intérêt plus noble devroit tous les jours faire en petit des eſſais nouveaux. La même phyſique expérimentale qui a mérité notre reconnoiſſance par ſes premières inventions, peut atteindre à une nouvelle gloire ; qui eſt celle de diminuer les longueurs & la dépenſe, peut être même de ſuprimer des rubriques peu néceſſaires.

LES PELLETAPPRETS DES CUIRS.

LES TEINTURES.

ENTRETIEN QUATORZIÈME.

LEs couleurs qui nous font ſentir ſéparément toutes les beautés de la nature & qui en font elles-mêmes un

LES TEINTURES.

des plus grands ornemens, ne nous ſervent pas moins dans la ſociété. Elles en montrent les différens états par des diſtinctions utiles. C'eſt par les couleurs que nos habits & nos meubles ſont apperçus : nous tenons d'elles preſque tous les embelliſſemens de nos demeures. Mais dans la nature, où ces couleurs ſe trouvent faites, elles ſont impénétrables à notre eſprit. Nous ne ſavons ni quelle en eſt l'origine dans nos yeux, ni quelle en eſt la génération dans les corps. Dieu qui les opère ſeul, & qui n'a pas beſoin de nous pour créer les apparences propres à caractériſer les objets, s'en eſt réſervé l'intelligence. Newton qui les avoit tant étudiées, diſoit à ſes admirateurs qu'il pouvoit bien appercevoir & meſurer les divers plis que prennent les ſept couleurs primitives de la lumière en paſſant dans un priſme ; mais que ſa ſervante en ſavoit autant que lui ſur le fond de ces êtres. Il ſe trouve même que ce peu qu'il croyoit avoir apperçu lui eſt aujourd'hui conteſté. Je vous ai fait l'hiſtoire de ſon optique, & vous pouvez voir celle que le Reverend Pere Caſtel lui oppoſe.

Notre condition change quand il s'agit de la ſociété dont Dieu nous a confié

l'entretien & le gouvernement. Nous y voyons des ouvriers pleins d'induſtrie qui ſavent produire des couleurs ou les mettre en œuvre, & l'on ne peut douter que l'intention du Créateur n'ait été de faire de ce travail une partie de nos occupations. Sa providence, en obligeant l'homme à s'habiller, lui a fait voir autour de lui & a mis en ſa diſpoſition des filamens propres à lui donner une couverture; mais qui ſont la plûpart d'une couleur lugubre & terne, ou d'une uniformité peu d'accord avec la diverſité de ſes ſituations. A la facilité de fabriquer des tiſſus commodes, elle a ajoûté celle de les colorer. Par tout elle a mis ſous la main de l'homme des terres ferrugineuſes, des terres bolaires de toute nuance, des matières végétales & foſſiles, d'onctueuſes, de ſalines, & autres qui peuvent ou fournir une teinture, ou ouvrir des loges à la matière colorante, la retenir, ou la rehauſſer par le clair, ou la dégrader par l'obſcur : elle nous montre de cette ſorte à changer de parures & d'habits ſelon les circonſtances. Par-là tout ce qui nous environne ſe conforme à nos ſentimens & en devient l'annonce. Par-là l'homme, qui reſpecte & doit reſpecter ſon ſembla-

LES TEINTURES.

LES TEINTURES.

ble, ſe trouve averti de la manière dont il doit l'aborder. Il n'eſt point expoſé à porter bruſquement la joie, le chant ou les ſaillies, dans les lieux qu'il voit couverts de deuil; & il diſtingue au ſeul aſpect des parures s'il s'agit d'une pompe funebre, d'une naiſſance heureuſe, ou de la célébration des bienfaits du Créateur.

Cette bienſéance qui attache des couleurs propres à chaque jour, à chaque âge, & à chaque ſituation, donne lieu à la ſubſiſtance d'une infinité d'ouvriers; & à la conſommation d'une infinité de matières qui ne ſeroient ſans cela qu'incommodes & malfaiſantes. La teinture les recherche: & de ce qui porte avec ſoi le dégoût ou même le poiſon, elle en fait ſortir avantageuſement tantôt une blancheur éblouiſſante, tantôt un vermeil propre à relever les couleurs qui brillent dans les palais & dans les temples.

Ici nous ne devons rien aux ſavans d'Athenes & de Rome, de Paris & de Londres, qui ſe ſont le plus occupés d'opinions & de diſputes. Nous devons tout à ceux qui ont eu à cœur les beſoins de la ſociété. Un des plus grands maîtres en ce genre eſt le célébre Colbert. C'eſt à ſon activité & à ſa pénétration que nous

sommes redevables de ces ordonnances si sages qui assurent aux grands des parures d'une couleur exquise, & aux petits des étoffes d'une couleur franche & durable. Il prévint les malversations parmi nos ouvriers, & n'envia point ces utiles connoissances aux nations étrangères. Ses réglemens rapprochent des lumières qui n'avoient encore été réunies nulle part. Les bonnes pratiques y sont exposées au plus grand jour. On n'y fait mystère de rien : & ce qu'il craignoit que chaque ouvrier ne retînt pour lui-même d'une façon mesquine, il commença par le faire imprimer, par le dire à toute la terre.

LES TEINTURES.

Il ne se contenta pas d'établir l'ordre dans une profession où régnoit une liberté pernicieuse, en assignant de justes districts & en prescrivant des opérations propres aux trois communautés de teinturiers, dont les uns teignent les étoffes fines & se nomment teinturiers du grand teint ; les seconds se chargent des étoffes du plus bas prix, & se nomment du petit teint ; les troisièmes teignent les soies, les laines, & les fils. Il les instruisit parfaitement de toutes les drogues qui ne sont que préparatoires, & de celles qui sont réellement colorantes. Il leur marqua nettement celles qui leur étoient nécessaires à tous,

LES TEINTURES.

celles qui leur étoient interdites à tous, & celles qui étoient particulières à chaque cuve, ou ſeulement d'uſage dans tels & tels aſſortimens. Après l'explication des couleurs matrices il deſcend aux mélanges des couleurs ſimples dont ſe forment les couleurs compoſées, & aux diverſes additions ou ſouſtractions qui en varient les degrés. Pour leur aſſurer à tous, & encore plus à tout le public, la jouiſſance d'une couleur ſtable qui ne métamorphoſe pas en bleu une robe qu'on a prétendu porter noire, ou en violet celle qu'on avoit cru rouge; il preſcrit les ſpécifiques des divers débouillis, c'eſt-à-dire, les drogues avec leſquelles il ſuffit de faire bouillir durant un demi-quart d'heure l'étoffe, la ſoie, ou la laine teinte, pour mettre en évidence la bonté ou la fauſſeté des ingrédiens par l'altération ou par la perſévérance de la couleur. Ces utiles réglemens & ceux qu'il y ajoûte pour faire proſpérer tout le travail des manufactures, ſont rendu efficaces par d'autres qu'il adreſſe aux commiſſaires & inſpecteurs, chargés de tout voir, & de tenir la main à l'exécution des ordonnances.

Après avoir détaillé la manière de former

former le pié ou la baſe des couleurs, & d'employer le bleu de paſtel, le rouge de garance, (*a*) & le jaune de gaude, après avoir expoſé très-fidélement les feuillages, fruits, écorces, racines, galles, terres, ſels, métaux, & quantité d'autres matières dont pluſieurs ſe trouvent de très bonne qualité en France, & qui peuvent aider ou pouſſer les précédentes; M. Colbert montre le fond de ſon cœur & ſon tendre amour non-ſeulement pour ſa patrie mais pour la ſociété entière en invitant ſes compatriottes & les curieux de tout pays à faire eſſai de la culture de ces diverſes plantes dans les terres d'une petite utilité ; & en leur apprenant ce qu'on ſait de mieux juſqu'aujourd'hui pour en faire réuſſir les plantations. En un mot les inſtructions générales & ordonnances de 1669 ſont le plus profitable traité que nous ayons ſur les teintures, & elles ſont conjointement avec l'Ordonnance de la même année pour le réglement des eaux & forêts, le plus beau morceau d'hiſtoire

LES TEINTURES.

(*a*) Le rouge d'écarlate de cochenille a été extrémement perfectionné aux Gobelins ſous le miniſtère de M. Colbert, par M. Glux originaire de Hollande, & ſe ſoutient dans la plus grande réputation avec les autres opérations de la manufacture Royale des draps fins, par les ſoins de M. de Julienne ſon neveu.

LES TEINTURES.

naturelle qu'ait produit le dix-ſeptième ſiécle. Nous avons une autre obligation à ce grand homme, qui eſt de nous avoir appris la vraie méthode de perfectionner la philoſophie. Partagé comme il l'étoit par les différens ſoins d'un miniſtère très-difficile, comment put-il raſſembler des connoiſſances ſi étendues & des précautions ſi juſtes ? Ce ne fut pas en s'adreſſant aux philoſophes ſyſtématiques ; mais en conſultant divers entrepreneurs ; en queſtionnant des ouvriers de bon ſens ; & en comparant leurs réponſes, pour en tirer un réſultat de pratiques non ſuſpectes où nous trouvons après cela notre vraie philoſophie, c'eſt-à-dire, les principes de notre conduite & les plus grand ſupports de la ſociété. Nous pouvons donc regarder l'année *1669* comme une époque mémorable dans l'hiſtoire des vraies ſciences, & comme une des années de Louis XIV qui lui ont le plus légitimement acquis le nom de Grand.

LES TERMES

les plus ordinaires dans les Manufactures de Lainage,

Rangés ſelon l'ordre des opérations.

ON *lave la laine*,
Ou par *tas* dans l'eau dormante;
Ou à *la manne* dans l'eau courante,
Ou dans *des cuves* pleines d'eau de rivière.

Former le bain, c'eſt laiſſer la laine à l'eau juſqu'à ce qu'elle ait épaiſſi l'eau de la cuve en s'y déchargeant de ſa graiſſe & de ſon ſel. De-là vient que les inſectes cherchent les laines dégraiſſées, & ne touchent point à celles qui conſervent leur humeur naturelle.

Laine en ſurge, *laine dans ſon ſuin*, eſt celle qui conſerve encore ſa graiſſe naturelle. Celle-là eſt plus de garde, parce que les papillons teignes s'en détournent.

Une lavée de laine eſt un tas de laine tiré de l'eau, & expoſé à l'air pour s'égouter.

Laver la laine *ſur pié*, c'eſt la laver ſur la bête avant que de la tondre.

Les forces ſont des cizeaux d'une ſeule piéce de fer, laquelle forme un reſſort & deux lames. Le reſſort eſt un demi cercle d'où partent les deux lames. Celles-ci ſe rapprochent

TERMES DES MANUFACTURES.

& tranchent la laine ſous les doigts de l'ouvrier, puis s'écartent par l'élaſticité du demi cercle.

Une *robbe de laine*, c'eſt ce qu'on léve avec les forces ſur les quatre piés de la bête, & ſur tout le corps, en montant juſqu'à la téte.

Une *toiſon* eſt cette robbe pliée & miſe en pacquèt. Hors du commerce une toiſon ſignifie quelquefois une peau de brebis garnie de ſa laine.

Les *bourgeons* ou *eſcouailles* ſont des laines plus fines que le reſte, & qui s'échappent ou s'allongent par brins en differens endroits. On les arrache de deſſus la bête avant que de la tondre. On donne ce dernier nom dans le Berry à la laine levée ſur les cuiſſes.

Les *laines feutrées* ſont celles qui ſont ſi dures & ſi mêlées qu'elles font le feutre. On les nomme auſſi *cottiſſées*, parce que l'animal, ſur-tout dans la maladie, les ſalit & les feutre à force d'être couché ſur le côté.

Les toiſons *galleuſes* ſont celles qui ſe trouvent parſemées de croutes.

Les laines *repouſſées* ou *tappées* ſont les jeunes laines maigres & élancées avant que la vieille ſoit tondue.

Les laines *jarrées* ou *piquées de jarres* ſont de longs poils blancs & auſſi roides que la ſoye de blereau.

Toutes ces laines ſont *jettiſſes* ou de rebut. On ne peut pas dire cependant qu'elles doivent être jettées comme inutiles. On les employe à des ouvrages très-groſſiers, comme ſont les couvértures communes.

Surtondre la laine, c'eſt couper avec des forces les extrémités les moins fines des toiſons, avant que de les laver. Ces extrémités

s'appellent *méches*. Emécher c'eſt ôter ces méches. TERMES DES MANUFACTURES.

Les *mere-laines* ſont celles qui ont été tondues ſur l'animal vivant.

Les *agnelins* ſont les laines des aigneaux.

Les *pelis* ſont les laines que les mégiſſiers font tomber de deſſus les moutons tués.

Les *morilles* ou le mortain, ſont celles qu'on tire des moutons morts de maladie. L'uſage en eſt défendu.

Par le triage qu'on fait des laines de Segovie on les diſtingue en *primes*, *ſecondes*, & *tierces*. On ſuit le même ordre dans la diviſion des laines de toute l'Eſpagne.

Ailleurs on ne connoît que la *haute laine* qui eſt la plus longue, ce qui la fait ordinairement réſerver pour le peigne; & la *baſſe-laine* qui eſt la plus courte, qu'on a coutume de carder. Cependant quand il s'agit de drap la *haute* paſſe auſſi par la carde & non par le peigne pour mieux drapper.

Les fines laines en ſurge ne ſont que laines *marchandes* ou de vente, mais ne ſont pas encore en état d'être travaillées. Pour les ouvrer ou les mettre en œuvre, il y a des cas où l'on commence par les laver & les peigner; il y en a d'autres où l'on commence par les dégraiſſer à la chaudière pour les laver enſuite avant de les peigner. Il y en a d'autres où l'on les teint pour les porter enſuite à la rivière, & de-là chez le peigneur.

La chaudière à dégraiſſer eſt traverſée d'*un baillard* ou piéce de bois pour porter les laines qu'on tire de l'eau, & accompagnée de *liſſoires* ou perches pour *braſſer* & remuer, de *pilettes* pour pilonner ou fouler la laine, de *crochèts* pour la tirer, de *corbeilles* pour

TERMES DES MANUFACTURES.

la recevoir & pour la tranſporter à la rivière qui achéve d'ôter tout le ſuin, & toutes les impuretés.

Les laines communes qui ont été lavées ſur pié, doivent avant qu'on les travaille, être exactement viſitées, *triées*, *émêchées*, ou *ſurtondues*, & délivrées de tout ce qui eſt *jettice*.

Dans certaines manufactures les laines ſont travaillées en blanc : dans d'autres on les teint en *écru*, c'eſt-à-dire avant que de les travailler.

Pour teindre les laines il faut les mêmes inſtrumens que pour les dégraiſſer.

Le pié de la chaudière ſont les drogues préparatoires & les colorantes.

Charger la chaudière, c'eſt y mettre les ingrédiens néceſſaires.

Liſſer la laine, c'eſt l'ouvrir en la remuant avec les liſſoires pour lui faire prendre également la couleur.

Pouſſer le bouillon, c'eſt augmenter le feu.

Eſſorer la laine, ou la mettre *à l'évent*, c'eſt l'étendre à l'air.

Si la laine n'a reçu que le *pié*, ſi elle n'eſt qu'*engallée*, ou *enracinée*, c'eſt-à-dire, qu'elle n'ait encore qu'un premier fond, une première teinture de noix de galles, de couperoſe, ou d'autres drogues, ſoit préparatoires ſoit colorantes ; alors il faut la ramener de l'évent dans la chaudière pour y être *avivée* par une ſeconde eau qui la rend éclatante ; ou pour être *rabattue* par un nouveau mélange qui lui donne un œil moins vif ; quelquefois une autre teinte ; ou pour être *foncée & rembrunie*, quoique dans le même goût de couleur.

TERMES DES MANUFACTURES.

Battre la laine soit teinte soit en blanc, c'est l'étendre sur la claye & l'y ouvrir à grands coups de baguettes pour pouvoir être peignée, ou cardée & filée.

Pour *peigner* la laine on employe,

Un *petit fourneau* qui sert à chauffer les peignes.

Un *étau* & un *crochet* pour poser les peignes.

Une paire de peignes qui sont deux petits ais presque quarrés, garnis de broches de fer les unes un peu plus hautes que les autres. Chaque peigne a son manche.

Un *marteau* pour monter & démonter ces broches.

Un *canon* de cuivre pour les redresser quand elles se dérangent.

Une *lime* pour les épointer, quand elles s'émoussent.

Un *dégraissoir* avec son *moulinet* pour tordre la laine trempée dans l'eau de savon avant de la mettre sur le peigne.

Une *cuvette* où l'on dissout le savon gras.

Peigner à l'eau, c'est peigner la laine trempée dans l'eau de savon.

Peigner à l'huile, c'est peigner la laine arrosée d'huile, pour la laver après.

Une *pesee* est une quantité de laine qu'on donne au poids à l'ouvrier.

Une *battée* est une portion de laine battue sur la claye.

Charger le peigne, c'est mettre & insérer dans les dents du peigne la quantité convenable.

Décharger c'est ôter le *trait*, après avoir fait aller & venir le peigne droit sur le gauche & le gauche sur le droit.

Le trait est cette quantité de laine attachée à chaque peigne laquelle se trouve suffisament

TERMES DES MANUFACTURES.

démêlée & couchée de long après un nombre de *voies* ou d'allées & venues d'un peigne ſur l'autre. Il y a toûjours deux traits comme deux peignes.

Une *Quenouillée* ſont deux traits unis formant enſemble ce qui ſuffit pour le travail d'une quenouille.

La laine courte qui ne ſe peut tenir en rang n'eſt pas perdue. Elle va à la carde. On la nomme *blouſſe* en quelques manufactures.

Souffrer la laine c'eſt la ſuſpendre par quenouillée dans le ſouffroir.

Le ſouffroir eſt une petite étuve bien plafonnée en ciment & bien cloſe, pour y blanchir la laine par la vapeur du ſoufre allumé dans une terrine.

Quand on peigne des laines teintes on commence par en faire *le mélange* ſelon le goût & les connoiſſances du maître fabriquant.

On *efface* les différentes couleurs par l'adreſſe du mélange qui en fait ſortir une nouvelle.

Le peigneur ſuit une ordre dans la quantité qu'il prend d'une couleur, puis d'une autre chaque fois qu'il *charge* ſes peignes. C'eſt de-là que dépend l'uniformité de la couleur déſirée.

La laine *cardée* eſt autrement rompue que la laine peignée. Elle paſſe par deux inſtrumens qu'on appelle *cardes* & qui ſont deux petits ais fort étroits en hauteur & trois ou quatre fois plus étendus en largeur, armés d'un manche, & couverts de petites pointes un peu courbées. On change de cardes en paſſant des plus grandes aux plus petites, pour mieux briſer la laine & pour mieux mêler les couleurs.

Le filage eſt de deux ſortes.

TERMES DES MANUFACTURES.

Le *fil ras* ou *tors* ſe fait au fuſeau ou au petit rouèt avec de la laine peignée & ſert à faire l'étaim, ou eſtame, ou chaîne qui eſt le fond des petites étoffes. On donne auſſi le nom de *chaîne* aux fils de longueur qui ſont le premier fond d'une piéce de drap.

Le fil doux ſe fait au grand rouèt avec de la laine cardée & ſe nomme trame ou enflure; la trame traverſe le fil de chaîne, & ſe nomme enflure ſi l'on veut, quand il s'agit d'une étoffe veloutée plûtôt que liſſe.

Le fil de la chaîne des draps ſe nomme communément *fil de rebours*, parce qu'étant de laine cardée comme la trame, il ſe fait auſſi au grand rouèt, mais avec la précaution de croiſer la corde du rouèt, ce qui produit deux avantages, l'un de faire un fil un peu plus tors & plus réſiſtant; l'autre de donner à ce fil un ſens ou tour différent de celui de la trame, afin que l'un & l'autre feutrent mieux à la foulerie.

L'étoffe peut être de trois ſortes, *étamine*, *ſerge*, ou *drap*.

L'étamine ou *étoffes à deux étaims* eſt de fil d'étaim ſur fil d'étaim, c'eſt-à-dire que la chaîne eſt de fil tors, & la trame de même fil, fait pareillement avec de la laine peignée.

La ſerge eſt de fil doux ou de trame cardée, ſur chaîne d'étaim ou de laine peignée.

Le drap eſt de deux fils doux, c'eſt-à-dire que la chaîne & la trame en ſont de fil très-peu tors & de laine cardée pour former une étoffe plus garnie & plus velue.

Ces trois eſpéces fondamentales ſe ſoudiviſent en une infinité d'autres ſelon certaines façons ou qualités qu'on y ajoûte.

TERMES DES MANUFACTURES.

Tiſſer, c'eſt *travailler ſur le métier* où ſe fait l'étoffe. C'eſt faire une étoffe.

Un *tiſſeur* ſuffit pour l'étamine & pour la ſerge, parce que ces petites étoffes ayant peu de largeur permettent au même ouvrier de jetter la navette de ſa main droite entre les fils de la chaîne, & de la recevoir de la gauche pour la renvoyer dans un ſens contraire. Mais le drap & les couvertures étant fort larges ſont travaillés par deux *tiſſeurs*, dont le premier lance la navette, le ſecond la reçoit & la rejette d'autre part, continuant ainſi à l'alternative avec autant d'accord que ſi un ſeul homme y employoit ſes deux mains.

Le *métier* eſt compoſé de pluſieurs piéces dont les principales ſont les *montans* & piéces d'aſſemblage.

Les trois roules ou rouleaux, ſavoir le petit, l'enſouple, & l'enſoupleau ou déchargeoir. La chaîne au commencement eſt attachée d'un bout du métier ſur le plus petit de ces rouleaux, & s'enroule à l'autre bout ſur le ſecond cilindre qui eſt plus gros & qu'on nomme *enſuble* ou *enſouple* : à meſure que la chaîne ſe remplira de fil de trame, l'étoffe ſera roulée ſous le métier ſur le déchargeoir, en déroulant ou lâchant autant de fil de chaîne de deſſus l'enſouple, qu'on enroule d'étoffe ſur le déchargeoir.

La chaſſe eſt un grand chaſſis mobile ſuſpendu ſur deux chevilles au haut du métier pour aller & venir librement ſous la main de l'ouvrier qui après avoir traverſé la chaîne d'une duite, c'eſt-à-dire d'un jèt de trame frappe ce fil plus ou moins avec la chaſſe & le ros.

Le ros, ou *le rô*, ou *le peigne* eſt un aſſem-

blage de deux baguettes & d'une longue file de petites lames de roſeau ou de fils d'archal : cet aſſemblage eſt poſé au bas de la chaſſe. Tous les fils de la chaîne paſſent au travers d'autant d'interſtices entre les dents ou les roſeaux du peigne : enſorte que la chaſſe puiſſe gliſſer ſans rompre les fils & frappe la trame uniment ſans y rien laiſſer de tortueux. TERMES DES MANUFACTURES.

Les *lames* ſont derrière le ros. Chaque lame eſt compoſée de deux *liais* ou tringles auſſi longues que l'étoffe doit être large, & de petites cordelettes tendues d'une tringle à l'autre, qui ſe nomment *liſſes*. Au milieu de chaque liſſe eſt une *bouclette* ou un petit anneau ſoit de fil, ſoit de corne, ſoit de verre pour recevoir un des fils de la chaîne. Ceux des fils de la chaîne qui paſſent par les bouclettes d'une lame vont paſſer entre les liſſes ou fils de l'autre lame, & ceux qui paſſent par les bouclettes de la ſeconde lame jouent librement dans les entre deux des fils de la première : juſqu'à pouvoir deſcendre pendant que la première monte, de ſorte que ces lames tenant vers les deux extrémités à une corde commune paſſée en haut ſur une poulie, & par bas à une autre corde qui ſoutient une barre couchée ſous le pié de l'ouvrier, ſi du pied gauche il abbaiſſe la lame de devant, l'autre lame doit monter. Une moitié des fils de la chaîne deſcend : une autre moitié monte. Dans un autre mouvement c'eſt le contraire. S'il y a un plus grand nombre de lames pour varier ou même pour figurer l'étoffe ; on éléve & on abaiſſe ainſi différens ordres de fils qui forment diverſes ouvertures pour recevoir la navette qu'on y lance. A meſure

TERMES DES MANUFACTURES.

qu'on change de pié, & que la chaîne reçoit un nouveau jèt de trame, la chaſſe le ſerre plus ou moins ſelon la qualité de l'étoffe. Quand l'accroiſſement de l'étoffe empêche la chaſſe de jouer, on déroule de deſſus l'enſouple autant de longueur du fil de chaîne, qu'on replie de l'étoffe fabriquée autour du gros cilindre inférieur. Quant à la manière de conduire les fils de la chaîne par les anneaux du paſſe-fil ſur *l'ourdiſſoir ;* de ménager dès-lors les ſéparations des fils de la *monture ;* d'unir pluſieurs chaînes en une ſeule monture ; d'en faire une chaîne totale ; de la *baſſer* ou détremper d'une colle propre à rendre les fils gliſſans au travail ; de la *monter* ſur le métier en l'attachant dans une rainure ſur le petit rouleau ; d'en faire paſſer les fils en bon ordre dans les dents du peigne, puis de partager ces mêmes fils & de faire paſſer les uns par les bouclettes d'une lame & dans les intervalles des liſſes de la ſuivante, les autres dans les liſſes de la première, puis par les bouclettes de la ſeconde ; d'aſſurer & de maintenir les diviſions des fils par l'inſertion de pluſieurs baguettes qui les empêchent de ſe confondre ; enfin de faciliter les devidages & le jeu de la chaîne & de la trame par les précautions d'uſage & par tous les outils convenables ; ce ſont toutes opérations faciles à entendre au premier coup d'œil. Mais le nombre en eſt ſi grand que ſi les ouvriers ne les diligentoient en ſe chargeant chacun d'une portion à part qui eſt toûjours la même pour chacun d'eux, la laine des brebis n'arriveroit jamais ſur notre corps, ou ſeroit d'un prix fort ſupérieur aux facultés ordinaires des particuliers. N'ignorons

pas après le jeu des lames ce qui montre le plus d'induſtrie.

TERMES DES MANUFACTURES.

La navette eſt un morceau de bois dur allant en pointe vers les deux bouts, & creuſé par le milieu de façon à recevoir l'époulin.

L'époulin ou *épolet* eſt un petit roſeau ſur lequel on a devuidé une juſte quantité de trame, & qui roule ſur la fuſerolle.

La fuſerolle eſt une brochette de fer qui paſſe dans l'époulin & qu'on couche avec l'époulin dans la poche de la navette : on l'y loge, on l'y maintient, & on l'en tire ſelon qu'on laiſſe agir un petit reſſort dans un ſens ou dans un autre ſur le bout de la fuſerolle.

La navette gliſſant dans la chaîne, c'eſt une néceſſité que le fil de trame qui s'échappe de côté par un trou de la navette & qu'on a arrêté à la liſière ſe déroule de deſſus l'époulin qu'il fait tourner à meſure que la navette courr. L'époulin épuiſé fait place à un autre, dont on ſe contente de préſenter le bout à l'extrémité du fil précédent ſans rien nouer, & ſeulement en ménageant le jèt de la navette pour être ſûr de tenir les deux bouts de la trame rapprochés.

Le chef de la piéce ſont quelques premiers pouces de l'étoffe qui ſe font d'une trame différente du reſte. On y marque le nom du fabriquant & de la ville où eſt la manufacture. C'eſt encore ſur ce chef que ſeront par la ſuite attachés les différens *plombs*, qui après les viſites & inſpections néceſſaires atteſteront que l'étoffe eſt de bonne *matière*, de la *largeur* & de la *qualité* requiſes par les réglemens pour chaque eſpéce.

Le *temple* eſt une crémaillère compoſée

TERMES DES MANUFACTURES.

de deux petites lames de bois dentelées, arrêtées l'une contre l'autre par une boucle coulante, & terminées par des pointes d'épingle. L'ouvrier attache les deux bouts hériſſés de pointes ſur les deux *liſières* ou ſur les derniers fils qui terminent la largeur de l'étoffe, & en faiſant avancer plus ou moins les deux tringles l'une à côté de l'autre, il donne à ſon étoffe un maintien & une largeur toûjours égale.

S'il ne prenoit la précaution *de templer ſon étoffe*, la trame ſe retireroit inégalement, & rapprocheroit les fils de la chaîne tantôt plus, tantôt moins. Mais en déplaçant ſon temple de tems à autre pour le tenir voiſin des derniers jèts de la trame, il frappe celle-ci *quarrément* & de façon à lui faire ſentir également dans toute ſa longueur le coup de la chaſſe.

L'ouvrier continue alternativement à *jetter la navette* à templer, & à *décharger*. Dans pluſieurs manufactures on dit *tire-ployer*, pour dire décharger. Parvenu enfin au bout de ſa piéce il prend comme au chef ou cape une autre trame & y fait une *rayette* ou une bande d'une autre couleur, pour y mettre pareillement les noms d'uſage & pour y recevoir les plombs. Ces deux extrémités ſe nomment *cape & queue*.

Bruir une petite étoffe, comme il ſe pratique à Amiens, à Reims, & au Mans, c'eſt en amortir tous les reſſorts en la pénétrant de la vapeur de l'eau chaude dans une chaudière quarrée où on la couche ſur ſon rouleau avec d'autres. Ce qui la diſpoſe à ſe bien *apprêter*.

La *foulerie* eſt un moulin à eau deſtiné à faire tomber de gros maillèts ſur les étoffes

ſoit pour les dégorger de toute impureté, ſoit pour leur donner en ſecond lieu la conſiſtance du feutre. TERMES DES MANUFACTURES.

Les *pots* ou *piles* ſont les auges ou vaiſſeaux creuſés pour recevoir les étoffes, qui s'y tournent continuellement ſous les coups de maillèts.

Les levées ſont les bouts des piéces de bois qui traverſent l'arbre ou eſſieu de la roue, & qui en paſſant attrapent les têtes des maillèts, les ſoulévent & les laiſſent retomber, en s'échappant.

Terrer l'étoffe, c'eſt la glaiſer ou l'enduire de *terre à foulon.*

Battre à la terre, c'eſt fouler l'étoffe avec la terre en y lâchant un robinèt d'eau.

Dégraiſſer le drap, c'eſt le fouler après l'avoir arroſé de ſavon noir, ce qui emporte les taches.

Dégorger, c'eſt fouler l'étoffe à plus grande eau pour en emporter tout, & la rainſſer.

Battre à ſec, c'eſt ſupprimer l'eau & fouler juſqu'au degré de conſiſtance, au-delà duquel l'étoffe ne s'épaiſſit plus, mais ſe diſſout & s'évuide.

Au retour de la foulerie on mèt les étoffes à *l'évent*, c'eſt-à-dire, à l'air.

Les piéces rapportées de deſſus les perches ou de la rame, doivent être *faudées*, c'eſt-à-dire, proprement pliées ſur une table, puis *gommées* de pli en pli, en y faiſant ſur l'envers aſperſion d'une eau où l'on a diſſout de la gomme Arabique.

Rétendre l'étoffe, c'eſt la faire paſſer d'un *roule* ſur un autre en la maintenant d'une largeur bien égale au-deſſus d'un braſier par une barre de fer ſur laquelle elle gliſſe, pen-

TERMES DES MANUFACTURES.

dant que la chaleur la pénétre, & en ébranle tous les reſſorts. Elle s'aſſouplit ainſi également dans toute ſon étendue en paſſant & repaſſant à pluſieurs voyes d'un roule ſur un autre.

Il y a quelques étoffes qu'on *déroule* & qu'on *enroule* ſans feu. Mais on ne le refuſe pas à celles qu'on veut très-bien apprêter.

Les effets du rétendoir ſont 1°. *d'écranſher* ou effacer les faux plis ; 2°. de faire également imbiber la gomme par l'ébranlement de l'humidité que le feu diſperſe par tout, & qui de cette ſorte y abandonne la gomme en s'évaporant ; 3°. de mettre par-tout une tenſion égale : ce qui eſt d'une conſéquence infinie dans l'uſage de toutes les étoffes.

On *les plie* auprès d'un bon feu.

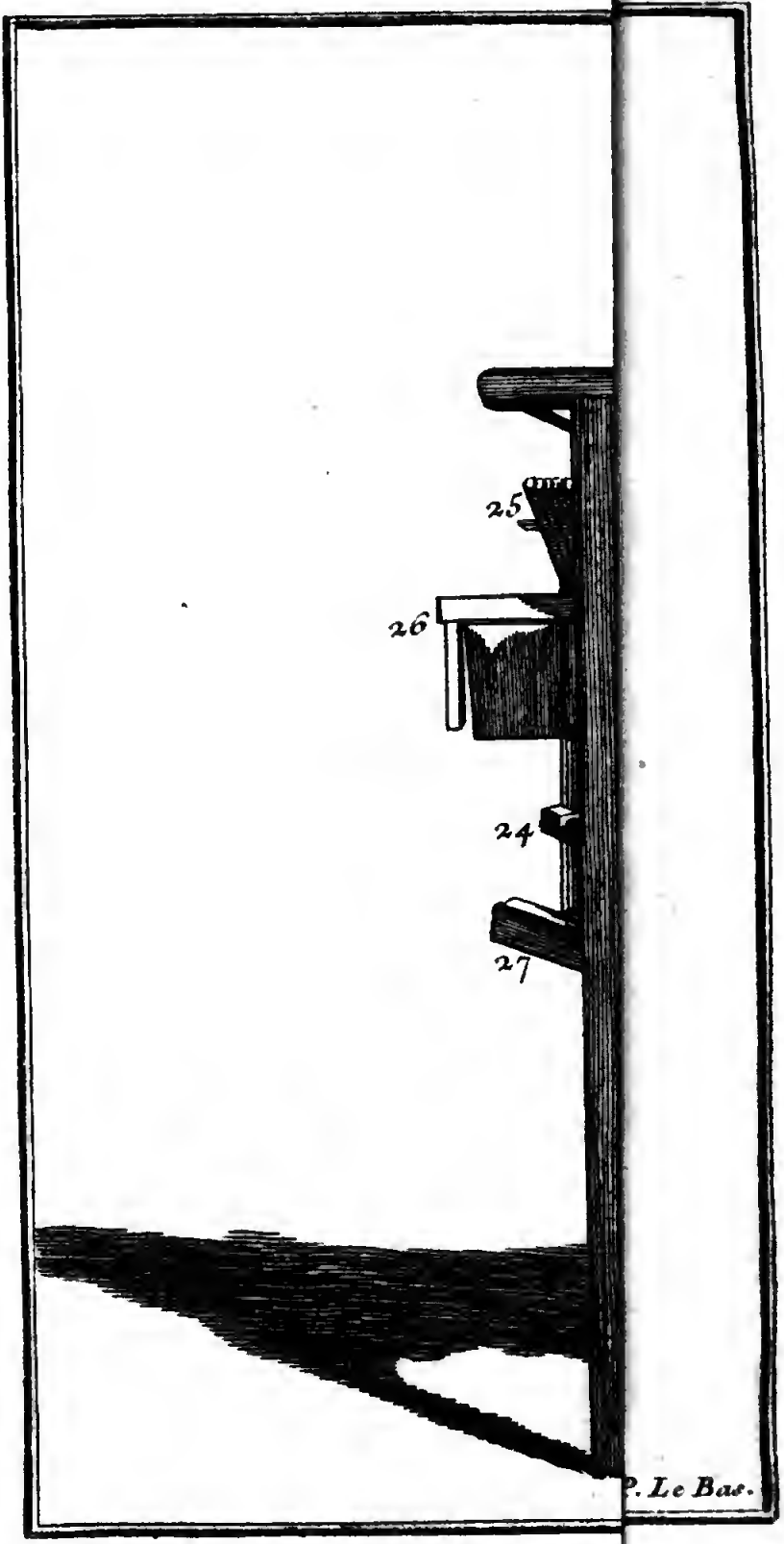
On les *feuillette* en inſérant un feuillèt de carton chaud entre un pli & un autre.

On les ſerre entre deux *platteaux*, ou tables de buis qui maintiennent toute la pile de plis.

On les laiſſe dix & douze heures ſous une forte preſſe, & l'on réitère juſqu'à trois & quatre fois.

On les *viſite* une dernière fois & après en avoir tiré ou expoſé en dehors les deux extrémités qu'on nomme *cape* & *queue* ; on y attache les derniers plombs, les étiquettes, & tous les avis qui marquent la qualité, la largeur, l'aunage, la teinture, & tout ce qui eſt porté par les réglemens : on les remèt à la preſſe & on les *empointe* en maintenant les plis de loin à loin par de légères ficelles qui paſſent dans les liſières.

Il y a quelques autres uſages propres à diverſes manufactures, mais dont l'intention eſt à peu près la même.


25
26
24
27
P. Le Bas.

Le drap ne passe pas au rétendoir; mais après avoir été *foulé*, *lainé* ou *chardonné*, *ramé* ou étendu sur la rame, *tondu* & retondu, tuilé & couché à poil, par l'abaissement du poil dans un même sens, on le *gomme* ou le *feuillette*, on le mèt à la presse, on en change les feuillèts, & au lieu de gros cartons, on mèt entre les plis d'autres cartons plus fins qui se nomment vélins : il revient sous la presse ou bien sous la calandre qui lui donne son dernier lustre.

TERMES DES MANUFACTURES.

PLANCHE XXX.

Les Termes de la Rubannerie.

1 Les montans & les traverses tant du milieu que d'en haut, qui font le corps du métier.

2 Le châtelèt, petit assemblage qui sur deux broches de fer soutient quarante-huit poulies.

3 Les poulies, qui servent à élever les lisserons par le raccourcissement des cordons.

4 Les tirants, ficelles qui étant tirées par les marches font monter les lisserons. Il y a vingt-quatre tirants : un tirant pour deux poulies.

5 Le harnois, suite de petites barres qui soutiennent les lisserons, & qui sont suspendues chacun à deux cordons enroulés autour des poulies.

6 Les lisserons, nombre de longs filèts, bandés vers le bas par un poids, & ayant vers leur milieu des bouclettes pour recevoir des

LES TERMES DE LA RUBANNERIE.

ficelles tranſverſales, qu'on appelle *rames*, dont nous allons voir l'uſage.

7 Les platines. Ce ſont des plaques de plomb ou d'ardoiſe qu'on ſuſpend ſous chaque baguette qui termine chaque ligne de liſſerons. Quand le pié de l'ouvrier abandonne une marche, la platine fait retomber les liſſerons que le tirant avoit hauſſés.

8 Les rames. Ce ſont des ficelles qui traverſent les liſſerons, & dont le eu eſt le principal artifice de tout le travail de la rubannerie, comme la tire ou l'ordre des cordons qu'on tire pour fleuronner une étoffe, y produit l'exécution du deſſeing. Ici il ne faut point de ſecond ouvrier pour tirer les cordons. Les marches opèrent tout ſous les piés du tiſſutier; parce qu'il a pris ſoin par avance de n'étendre au travers des liſſerons que le nombre de rames qu'il faut pour prendre certains fils de la chaîne, & en laiſſer d'autres. Ces rames ſont attachées à l'extrémité du métier. Elles montent ſur des roulettes qu'on appelle le porte-rames de derrière, traverſent les bouclettes de certains liſſerons, & paſſent entre les autres liſſerons ſans tenir aux bouclettes: de-là elles arrivent au porte-rames de devant, qui eſt pareillement compoſé de petites roulettes pour faciliter le mouvement des rames. Celles ci enfin ſont attachées en devant à d'autres ficelles qui tombent perpendiculairement à l'aide d'un fuſeau de plomb au bas, & qu'on nomme *liſſes* ou *remiſes*. [Voyez 12.] Les rames ou ficelles tranſverſales ne peuvent être hauſſées par l'un ou l'autre des liſſerons, 6, qu'elles ne tirent & ne faſſent monter quelques liſſes de devant, 12. Or celles-ci ont

aussi leurs bouclettes vers la main de l'ouvrier. Certains fils de la chaîne passent dans une bouclette, d'autres passent à côté. Il y a des lisses qui saisissent tour-à-tour les fils dont la couleur est uniforme : on les nomme *lisses de fond ;* parce qu'elles produisent le fond de l'étoffe & la couleur qui soutient tous les ornemens : les autres lisses élèvent par leurs bouclettes des fils de différentes couleurs, ce qui par l'alternative des points pris ou laissés, des points qui couvrent la trame ou qui sont cachés dessous, rendent le dessein ou l'ornement qu'on s'est proposé.

LES TERMES DE LA RUBANNERIE.

9 Le battant. C'est le chassis qui porte le rô, pour frapper la trame. Dans ce métier ce n'est point l'ouvrier qui frappe. Il ne fait que repousser de sa main le battant qui tenant à un ressort est ramené de lui-même, ce qui soulage le rubanier.

10 Le peigne ou le rô.

11 Le ton, ou bandage du battant. Une grosse noix percée de plusieurs trous dans sa rondeur, & traversée de deux cordes qui tiennent de part & d'autre au métier, sert à bander ces deux cordes par une cheville ou bandoir qu'on enfonce dans un de ces trous, & qui mène la noix à discrétion. Deux cordons sont attachés d'une part à cette cheville, & d'autre part aux deux barres du battant, qui de cette sorte est toûjours amené contre la trame.

12 Les remises. Ce sont les lisses de devant, qui par leurs bouclettes saisissent certains fils de la chaîne & laissent tous les autres, selon l'arrangement que l'ouvrier a conformé aux points de son dessein.

13 Les fuseaux qui roidissent les remises.

14 Les bretelles, que l'ouvrier mèt à ſon cou, pour ſe ſoutenir étant peu aſſis & fort panché.

15 Siége fort incliné.

16 Marchepié.

17 La poitrinière. Traverſe qui paſſe d'un montant à l'autre à l'endroit où eſt la poitrine de l'ouvrier. A cette poitrinière eſt attachée une roulette ſur laquelle paſſe le ruban pour aller gagner l'enſouple un peu plus bas.

18 Broche ou boulon qui enfile les vingt-quatre marches.

19 Les marches. Dans les rubans unis il ne faut que deux, ou trois, ou quatre marches.

20 Les las, ou attaches qui uniſſent les marches aux lames.

21 Les lames, petites barres de bois qui hauſſent ou baiſſent comme les marches; & qui étant arrêtées font une même ligne, douze d'un côté douze de l'autre, tiennent les liſſerons dans un niveau parfait aux momens de repos.

22 L'enſouple de devant. Pour éviter la confuſion, on n'a point chifré 23, les enſouples de derrière. Les fils de la chaîne s'y vont rendre, & il y a autant de rouleaux ou d'enſouples de derrière qu'il y a de fils de différentes couleurs.

24 Les potenceaux qui ſoutiennent les enſouples.

25 Les bâtons de retour. On les nomme ſimplement les retours.

26 La planchette.

27 L'échelette ou les roulettes des retours.

28 Les boutons des retours.

Ce qu'on appelle les retours, eſt encore un moyen de ménager plus de variété dans

l'ouvrage & de faire revenir les mêmes variétés, outre celles qu'on ménage par le jeu alternatif des liſſerons, & par le changement de trame en prenant une autre navette. LES TERMES DE LA RUBANNERIE.

Il y a communément trois bâtons de retour. On peut en employer plus. Ils ſont attachés ſur un boulon en forme de baſcules, & ayant un poids pendu à un de leur bout, ils élévent l'autre dès qu'ils ſont libres. L'ouvrier a auprès de lui (en 28) pluſieurs boutons arrêtés par le moyen deſquels il peut tirer des cordes qui en paſſant par les tournans de l'échelette (en 27) vont gagner le bout ſupérieur des bâtons de retour (25). Un de ces bâtons tiré par le bouton (28) s'abaiſſe & en paſſant rencontre la planchette 26, qui eſt mobile ſur deux charnières & qui céde pour le laiſſer deſcendre. Quand la tête du bâton eſt arrivée plus bas que la planchette, celle-ci rendue à elle même reprend toûjours ſa première place, & elle aſſujettit alors la tête du bâton qui demeure arrêté. Si on en tire un autre qui déplace la planchette, le premier ſe trouve libre & s'échappe. Le ſecond tiré par la corde demeurant un inſtant plus bas que la planchette, ſe trouve pris & arrêté par le retour de la planchette en ſa poſition naturelle. Tel eſt le jeu des boutons & des bâtons de retour. En voici l'effet. Au deſſus & préciſément au milieu de ces bâtons ou baſcules, eſt un anneau de métal ou de fil, auquel on fait tenir tant de rames ou de ficelles tranſverſalles qu'on juge à propos. Quand un bâton de retour eſt tiré & abaiſſé, les rames qui tiennent à ſa boucle ſont roidies. C'eſt donc une néceſſité que les liſſerons dans les bouclettes

LES TERMES DE LA RUBANNERIE.

desquels ces rames ont été enfilées, les élévent avec eux : ce qui fait monter certaines lisses ou remises, 12, auxquelles ces rames sont attachées, & conséquemment certains fils de la chaîne par préférence à d'autres. Quand l'ouvrier tire une autre retour, il laisse échapper & remonter le premier. Les rames qui tiennent à l'anneau du bâton remonté, deviennent lâches, & les lisserons vont & viennent sans les bander, sans les hausser. Ces rames desœuvrées ne produisent donc point d'effet. Celles d'un autre bâton ayant produit le leur, c'est à un troisième qui dormoit à s'éveiller. Tous ces effets forment une suite de différentes portions de fleurs ou autres figures, qui revenant toûjours les mêmes produisent des figures complettes toûjours les mêmes & justement appellées des retours.

SUPPLÉMENT

à l'article de la Haute-lisse.

LEs tapis qui se font à la manufacture Royale de la savonnerie au bout du Cours la Reine, se travaillent comme la haute lisse à certains égards. Les deux rouleaux sont posés de même : la chaîne est bandée de haut en bas. La fléche avec ses petits chaînons de fils maintient également à l'aplomb tous les filets de la chaîne. Le bâton qui en facilite la croisure les traverse de même en séparant les fils de devant d'avec ceux d'autre part. La perche de

liſſe y enfile pareillement tous les cordonnèts qui ſervent à tirer tour à tour les fils de devant, puis les oppoſés, pour y inſérer la trame des broches. Voici en quoi le travail de la ſavonnerie diffère de celui de la haute-liſſe.

SUPPLÉM. A L'ARTICLE DE LA HAUTE-LISSE.

1°. La chaîne eſt partagée devant & derrière en dizaines de fils, neuf blancs, & un bleu ce qui revient de même dans toute la largeur de la piéce.

2°. L'ouvrier travaille l'étoffe par devant, & voit ce qu'il fait.

3°. Le deſſeing avec ſes couleurs eſt tracé ſur des cartons qu'on attache par bande au deſſus de l'ouvrier qui le conſulte à chaque inſtant, chaque point s'y trouvant marqué comme il doit être dans ſon ouvrage. Par ce moyen il ſait de point en point quelle couleur, quelle nuance il doit mettre en œuvre & combien de points de la même nuance.

4°. Il eſt aidé pour cela par des quarrés qui diviſent tout le deſſeing. Chaque quarré ou quarreau eſt ſoudiviſé en dix lignes verticales qui correſpondent à chaque dizaine des fils de la chaîne : & chaque quarreau eſt de plus traverſé par dix autres lignes qui croiſent ou traverſent horiſontalement les dix verticales.

5°. L'ouvrier ayant auprès de lui ſes broches pleines de laine, de ſoye, ou de fils plus précieux ſelon l'ouvrage, commence à travailler ſur la première ligne horiſontale d'un des quarreaux. Ces lignes marquées dans le carton, ne ſont pas à la vérité tracées ſur la chaîne. Mais la choſe eſt inutile. Il y ſupplée par une verge de fer plus longue qu'une dixaine de fils n'eſt large, & qui tient lieu d'une ligne tranſverſale. Cette

SUPPLÉM A L'ARTICLE DE LA HAUTE-LISSE.

verge ſe manie par une courbure vers la droite de l'ouvrier : elle eſt applanie vers l'autre bout en une eſpéce de couteau qui a un dos, & un tranchant, & qui va en s'élargiſſant. L'ouvrier arrête ſa virgule de fer horiſontalement ſur la chaîne en l'environnant de quelques tours de fils de trame convenable, qu'il paſſe & repaſſe derrière un fil antérieur de la chaîne, puis derrière le fil oppoſé, en les tirant tour-à-tour par leurs liſſes. Il ramène enſuite, ſi beſoin eſt, ſon fil de trame autour de la virgule pour recommencer à le lancer dans la chaîne, ou bien il le laiſſe pendre à la verge de fer par un las coulant, pour y enrouler & paſſer dans la chaîne une autre trame. Il continue de la ſorte à couvrir la baguette de fer & à garnir une ligne juſqu'au dixième fil de la chaîne qui eſt le bleu. Il peut ou s'y arrêter ou continuer dans une diviſion ſuivante la même ligne tranſverſale. A meſure qu'il paſſe les fils de trame autour de la verge de fer & dans la chaîne qu'il fait croiſer d'un moment à l'autre, il a ſoin au bout de la ligne d'en abaiſſer & d'en ſerrer de nouveau tous les points avec un peigne de fer dont les dents gliſſent ſans réſiſtance entre les fils de la chaîne vuide & qui a aſſez de poids pour frapper & chaſſer la trame qu'il vient d'employer. Cette enfilade de points eſt encore ſerrée & nivellée par une duite de double fil bleu que l'ouvrier inſère dans la chaîne, en y gliſſant les mains ſur toute la longueur de la ligne qu'il a faite. Il croiſe les mêmes fils de la chaîne, & y allonge un ſecond jèt de fil bleu, mais ſimple. Il abaiſſe ces deux jèts tour-à-tour avec ſon peigne ; ces duites

de

de fil transversal qui maintiennent chaque allignement, vont être cachées sous le velouté qui fait le devant. Ces traverses de fil bleu enlaidissent l'envers : mais c'est sans conséquence.

SUPPLÉM. A L'ARTICLE DE LA HAUTELISSE.

Cela fait, l'ouvrier retire la verge de fer de dedans les boucles de trame qui la couvrent : & comme elle est plus large vers son extrémité, les boucles lui résistent sur son passage ; mais étant tranchante par le côté de devant elle se délivre de cette résistance en coupant toutes ces boucles. L'ouvrier couche alors de la main gauche de forts cizeaux le long de la ligne achevée : il en abbat tous les poils & forme ainsi une file de houpes d'une égalité parfaite, qui se joignant aux précédentes & aux suivantes font le velours. Une première ligne de cette espéce, en comptant l'enfilade des points & des poils de laine avec les deux jèts de fil bleu qui les maintiennent, a un peu plus d'épaisseur qu'il n'y a d'espace entre une première ligne transversale du quarreau & la seconde. Il faut huit vergées de laine avec seize jèts de fil serré pour répondre aux dix lignes transversales d'un quarreau. L'ouvrier par ce moyen voit toûjours où il en est. Il suit, point pour point & nuance pour nuance, l'endroit du modéle où il est parvenu, & peint magnifiquement sans avoir aucune idée de peinture ou de dessein. Il ne paroit pas que ceux qui dirigent le travail des tapis parmi les Mahométans soient plus grands dessinateurs que leurs ouvriers. Les tapis de Turquie sont des couleurs symmétrisées & rien de plus.

TABLE
DES MATIÈRES
Du Tome VI.

LE reproche, peut-être trop bien fondé, d'avoir extrémement épaiſſi les volumes précédens, nous oblige ici à réduire ſommairement toutes les matières au ſimple expoſé des ſujèts de chaque Entretien.

ENTRETIEN I. *L'origine de la Société*, Page 1.

ENTRET. II. *Le Mariage*, 20.

ENTRET. III. *L'éducation*, 49.

ENTRET. IV. *Les exercices de l'Enfance*, 60.

ENTRET. V. *Suite de l'Education, contenant la lettre d'un pere de famille ſur la première culture de l'eſprit, ſoit dans l'éducation des Filles, ſoit dans celle des Garçons*, 73.

ENTRET. VI. *La diverſité des Conditions*, 262.

ENTRET. VII. *La ſuppreſſion de la Mendicité*, 291.
ENTRET. VIII. *Les Domeſtiques & les Mercenaires*, 378.
ENTRET. IX. *Les gens d'Arts & de Métiers*, 396.
ENTRET. X. *La nourriture de l'Homme*, 407.
ENTRET. XI. *L'habit de l'Homme, contenant la matière & les principales façons des différentes étoffes, draps, ſerges, étamines, velours, &c.* 439.
ENTRET. XII. *La Taille des habits, la couture, les meubles, &c.* 539.
ENTRET. XIII. *Les Pelleteries & les apprêts des cuirs*, 550.
ENTRET. XIV. *Les Teintures*, 571.
VOCABULAIRE *des termes les plus uſités dans les Manufactures, où l'on a ſuivi l'ordre des opérations pour mettre plus de liaiſon dans les idées*, 579.
LES *termes & les principales opérations de la Rubannerie, pour diſpoſer le Lecteur à concevoir des ouvrages plus figurés*, 593.
SUPPLÉMENT *pour le travail de la Haute-liſſe, contenant ce qui regarde les tapis veloutés, ou tapis de Turquie*, 598.

FIN.

Fautes à corriger dans le Tome VI.

Page 520. lig. penult. de crochèts, *lisez* de rochèts.

Page 522. lig. 5. de rochèt, *lisez* des rochèts.

00566102